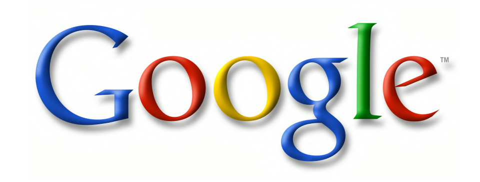


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. FOURIER.

TOME DEUXIÈME.

THÉORIE

DE

L'UNITÉ UNIVERSELLE.

PREMIER VOLUME.

Aures habent et non audient;
Oculos habent et non videbunt.
Psal.

DEUXIÈME ÉDITION,

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION ET LA RÉALISATION
DE LA THÉORIE DE FOURIER.

PARIS.

M D CCC XLIII.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. FOURIER.

TOME DEUXIÈME.

THÉORIE

DE

L'UNITÉ UNIVERSELLE.

PREMIER VOLUME.

Aures habent et non audient;
Oculos habent et non videbunt.
Psal.

DEUXIÈME ÉDITION,

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION ET LA RÉALISATION DE LA THÉORIE DE FOURIER.

PARIS.

M D CCC XLIII.



AVIS DES ÉDITEURS.

L'étude d'une science quelconque présente toujours des épines à la plupart des commençants. Sous ce rapport, la Science Sociale due au génie de Charles Fourier ne fait point exception. Loin de là, l'originalité du langage de l'Inventeur et l'absence de préparation chez l'étudiant, qui, le plus souvent, en politique et en morale, n'aura fait dans les écoles officielles que s'imprégner de préjugés, ajoutent encore aux difficultés ordinaires de l'initiation. C'est ce qui nous engage à rappeler ici que le 2e. tome des Œuvres complètes, et 1er. du *Traité de l'Unité universelle*, se compose de divers morceaux dont beaucoup de personnes feront sagement d'ajourner la lecture après celle des trois tomes suivants. Si elles débutaient autrement, elles courraient risque d'être tout à fait dépaysées. Celles-là seules qui auront préalablement pris connaissance des autres publications de l'École Sociétaire, pourront avec goût et avec fruit suivre l'ordre des volumes tel qu'il a été réglé par l'auteur.

Les chiffres romains I, II, III, IV indiquent les volumes, et les chiffres arabes les pages du Traité. Les petits chiffres arabes, les pages des ***Sommaires.***

AVERTISSEMENT

SUR LE TRAITÉ DU LIBRE ARBITRE.

Le Traité du *Libre Arbitre* ne figure pas dans la première édition du *Traité de l'Unité universelle :* c'est le premier des manuscrits de Fourier livré à l'impression depuis la mort de l'auteur.

Les cahiers laissés par Fourier ne sont en général que des travaux de premier jet qu'il condensait et ordonnait lorsqu'il devait les publier. Un assez grand nombre de ces manuscrits sont d'une date antérieure à celle où a paru la première édition du *Traité de l'Unité universelle* (1822).

Le Traité du *Libre Arbitre* est de ce nombre.

Malgré l'état imparfait dans lequel Fourier a laissé son travail, fidèles à une loi que nous nous sommes imposée, nous n'avons voulu faire aucune correction : nous reproduisons littéralement le texte, en prévenant seulement que le manuscrit n'est qu'une ébauche, un brouillon, dans lequel les mots sont souvent même écrits par abréviation. Les lacunes de mots, quand nous en avons rencontrées dans la phrase, ont été remplies ; mais dans ce cas l'intercalation est indiquée par des crochets.

Le Traité du *Libre Arbitre* n'est pas un des travaux les moins intéressants de Fourier. Le lecteur y retrouvera le caractère fondamental du génie du grand homme, caractère qui n'est autre chose que le bon sens dans la plénitude de sa force et de sa puissance ; le bon sens élevé si haut, doué d'une vue si étendue, et armé d'une telle au-

torité, qu'il devient la clarté, la lumière même, et s'identifie avec la raison universelle, le génie de l'Humanité.

En parcourant les annales des luttes intellectuelles, on ne rencontre aucune question sur laquelle les philosophes de toutes les écoles, les théologiens de toutes les sectes et de toutes les religions, aient entassé autant de controverses, accumulé autant de subtilités, que sur le *Libre Arbitre*. Fourier entre dans ce problème à sa manière accoutumée; il va droit à l'issue du labyrinthe, sans même abaisser son regard sur les routes tortueuses qui y ont été péniblement tracées. C'est le bon sens arpentant à grands pas le domaine que les subtilités métaphysiques des philosophes et des théologiens avaient couvert d'inextricables jets de rameaux épineux et stériles.

Les esprits alambiqués de subtilités métaphysiques et psychologiques, qui sont en philosophie ce que les chercheurs de la quadrature du cercle sont en mathématiques, trouveront sans doute que Fourier n'a pas même compris les données du problème à résoudre. La solution leur paraîtra trop naturelle, trop simple : les gens profonds qui cherchent midi à quatorze heures trouvent toujours bien simples ceux qui prennent bonnement midi à midi. Quant aux bons esprits, qui croient que la clarté et le bon sens ne sont point incompatibles avec la vérité et la profondeur, ils reconnaîtront facilement que la solution concrète du problème de la *Liberté* par l'*Attrait*, dans le monde social, est identique avec la solution abstraite du problème dans sa forme métaphysique. Toutes les épines du problème du *Libre Arbitre* tombent devant la théorie de l'*Attraction* et de l'*Unité universelle*.

DU LIBRE ARBITRE.

ANTIENNE.

—

De toutes les bévues de notre siècle, il n'en est pas de plus funeste que l'esprit de liberté, bon et très-louable abstractivement, mais si mal dirigé, en application, qu'il a rallié aux bannières du despotisme ceux même qui avaient penché pour la liberté. Une fâcheuse épreuve a démontré qu'il n'y a qu'illusion et péjorantisme dans ces belles théories.

Pourquoi donc les nations civilisées ne sont-elles pas aptes à jouir d'un bien qui est l'objet des désirs collectifs et individuels? Question bien digne de notre attention! C'est la première qui doit nous occuper dans une analyse de la Civilisation : il faut d'abord démontrer dans le mécanisme civilisé aberration spéculative, ignorance des conditions de liberté collective et individuelle. Ce sera l'objet de la 1re. section, d'où nous passerons à l'analyse des erreurs pratiques et des ressorts dont le jeu mal dirigé

condamne la Société civilisée au rôle de servitude permanente, quelque forme qu'elle puisse donner à ses codes et institutions, en pays populeux, l'exception ne portant que sur pays neufs.

L'asservissement du Civilisé, même dans les républiques où il est souvent bien plus esclave que sous un roi, témoin les oligarchies de Venise, Berne et Fribourg; cet asservissement, dis-je, est si bien constaté que toute preuve à cet égard serait superflue; mais il reste à l'orgueil quelque retranchement où il fait résistance, et à défaut de libertés politiques et matérielles, il se targue de quelques libertés spirituelles et notamment du LIBRE ARBITRE, que chacun s'accorde à admettre, pour obvier aux croyances de prédestination et de fatalisme qui, faisant de l'homme un automate, élèvent le crime au niveau de la vertu. Je ne prétends pas traiter ces abstruses questions, mais seulement la partie qui est relative à l'Attraction.

Lorsque le roi Louis XVI, bloqué aux Tuileries par les conventionnels, était obligé de signer tous les décrets qu'on lui proposait, une gravure le représenta enfermé dans une prison et passant sa main à travers les barreaux pour écrire : *Je suis libre.*

Telle est l'indépendance dont nous jouissons en Civilisation sur l'exercice de nos passions : nous sommes libres de souffrir, mais non pas libres de nous plaindre. L'animal a, non-seulement le droit de jouir sans qu'on lui intente un procès de larcin ou d'adultère, mais il a le droit de se plaindre si on l'empêche de jouir. Un chien renfermé a le droit de hurler dans sa cage; un conscrit n'a pas le même privilége, et il faut qu'arraché par les sbires à sa famille et à ses habitudes, il s'écrie comme Louis XVI : Je

suis libre : je me pâme d'amour pour la personne sacrée de Bonaparte; je jouis de mon libre arbitre, etc., etc.

Tels sont les arrêts de la philosophie et de la théologie; on ne les amènera pas à confesser que le Civilisé soit un vil esclave, bafoué dans ses vertus malheureuses, exalté dans ses crimes heureux : c'est, disent-elles, un être qui a le libre arbitre d'opter entre le bien et le mal. Entre-temps, on prend de bonnes mesures pour qu'il n'hésite pas sur l'option.

S'il est une question à laquelle on doive appliquer le précepte de Bacon, « refaire l'entendement humain et ou- » blier tout ce que l'on a appris, » c'est bien celle du Libre Arbitre. Il faut toute l'effronterie de nos sophistes pour prétendre que l'homme est libre d'opter entre le bien et le mal quand on lui persuade que, s'il opte pour ce qu'on appelle mal, il sera torturé en ce monde par les bourreaux ou sicaires de la philosophie; en l'autre monde par les démons ou sicaires de la théologie. L'animal même, quoique dépourvu de raison, n'oserait pas en pareille chance opter pour le prétendu mal.

Placez un chien affamé près d'un pâté, son premier soin sera de commettre le mal, voler et manger l'objet convoité; mais faites-lui voir le fouet suspendu sur sa tête, le pauvre animal s'éloignera et semblera vous dire : Si j'étais libre, je mangerais le pâté, mais tu me rouerais de coups; j'aime mieux souffrir la faim.

Tel est le Libre Arbitre dont jouit l'homme civilisé et barbare : il est libre d'opter pour le plus ou le moins de privations et de supplices, et non pour le bien-être dont il voit les éléments autour de lui. S'il répugne à être pendu, il peut opter pour le petit inconvénient de se laisser mourir de faim, selon les principes de la perfectibilité

sociale qui condamnent le pauvre au gibet, quand il ose demander du travail, du pain et un minimum social (1).

Les deux sciences philosophie et théologie, qui assurent au pauvre tant de bonheur, s'affublent des masques de *balance*, *contre-poids*, *équilibre*, *garantie*, *perfectibilité*. On peut comparer ces verbiages à celui des jacobins de 1793, qui, à chaque mot, faisaient retentir les *principes*, les *faits*, la *justice* et le *bien de la patrie*, etc. Admirable chose en Civilisation que l'abus des mots ! Lorsque Condillac nous dit : « Les mots sont les véritables *signes* de nos idées, » n'aurait-il pas mieux fait de dire : Les mots sont les véritables *masques* de nos idées.

Venons au sujet. Il s'agit d'établir que si l'homme ne jouit pas du Libre Arbitre, Dieu n'en jouit pas non plus *sur notre Globe*. En effet l'Attraction vient de Dieu, et si elle est étouffée par un huitième de privilégiés comprimant les 7/8, les salariés, esclaves et autres classes, l'impulsion de Dieu est réellement et complétement entravée, puisque les 7/8, en calcul de mouvement, signifient l'ensemble, et que l'exception de 1/8 confirme la règle. Ce n'est donc pas l'homme seul, mais Dieu et l'homme, qui sont privés du Libre Arbitre sur tout globe où l'Attraction est entravée. Cette privation est composée et non pas simple,

(1) *En marge, phrase ébauchée :* La législation répondra qu'on ne voit guère de gens mourir de faim. N'en vît-on qu'un par siècle, comme ceux de Seignelay et Bruxelles, ce serait assez pour condamner la législation qui n'assure point de minimum au pauvre et prétend qu'il jouit du Libre Arbitre. D'ailleurs, souffrir la faim, les privations, n'est-ce pas être victime comme celui qui meurt de faim : il n'y a de différence que celle d'un long supplice à un trépas subit.

puisqu'elle s'étend aux deux agents primordiaux du mouvement social, à Dieu et à l'homme.

Nous avons donc sur le Libre Arbitre un double problème à résoudre. Il faut garantir les libertés de Dieu et celles de l'homme, assurer le concours des deux libertés, leur action unitaire, par l'essor de l'Attraction. Tel est le vrai sens de la question dont nos philosophes et nos théologiens n'ont envisagé que la moitié : car ils n'ont songé qu'au Libre Arbitre de l'homme, sans acception de celui de Dieu qui est opprimé sur un Globe si l'Attraction n'y jouit pas du plein exercice.

Opprimer Dieu! qu'on ne s'étonne pas de cette expression. Les théologiens prétendent bien que l'homme peut tenter Dieu, c'est-à-dire lui faire commettre le mal : car la tentation suppose la chance de faire succomber l'individu tenté. Mon assertion n'est point incongrue comme celle des théologiens; je prétends seulement que l'homme peut entraver Dieu dans ses mesures bienfaisantes, en paralyser l'effet et tomber dans le malheur en voulant se diriger sans l'intervention de Dieu. Tel est sur notre Globe le résultat du défaut de Libre Arbitre. Il n'y existe en aucun sens : deux circonstances concourent à nous en priver. Ce sont, l'ignorance des lois de la nature et la perversité des sciences qui s'en disent interprètes. Elles attribuent le défaut de Libre Arbitre au despotisme des gouvernements. Rien n'est plus erroné, et la preuve en est que les philosophes sont encore plus despotes que les princes quand on leur confie l'administration. Il est donc très-faux que la philosophie ait l'intention sincère de rendre aux nations des libertés.

Du moment où l'homme recouvrerait l'usage du Libre Arbitre ou seulement du gros bon sens, il ne manquerait

pas de reconnaître qu'il est dupe des deux sciences qu'il a choisies pour guides, et s'il ne s'en est pas encore aperçu, il faut que des incidents quelconques entravent chez lui le plein exercice du jugement; c'est par l'examen de ces entraves que nous allons commencer.

Division du Libre Arbitre en actif et en passif.

Nous avons à démontrer que le Libre Arbitre, dans l'état civilisé, est illusoire, passif et subordonné aux impulsions de l'intrigue ou du préjugé, enfin dangereux pour les masses comme pour les individus, parce qu'il n'est communément qu'une suggestion plus ou moins trompeuse, sauf des exceptions si rares qu'elles confirment la règle et réduisent le prétendu Libre Arbitre des Civilisés en privation réelle.

Pour expliquer cette privation, il faut se rattacher à l'influence des deux causes assignées en Antienne : ignorance des lois de la nature et perversité des sciences qui s'établissent nos guides. Aucune des deux causes ne pourrait, isolément, opérer le mal dont il s'agit; mais les deux causes réunies y réussissent pleinement. Leur action combinée prive le Libre Arbitre de facultés actives ou directes et le réduisent au rôle passif ou subordonné. Cet exercice illusoire est un état de nullité, ainsi qu'on va en juger par la définition de l'*actif* et du *passif.*

Pour opter activement sur le bien ou le mal, il faut être capable de juger, et celui qui manque soit de judiciaire, soit de lumières spéciales, n'a plus qu'un arbitrage subordonné aux impulsions étrangères, comme le serait un enfant de dix ans auquel on donnerait sa fortune à gérer. Il serait, à l'instant, cerné d'intrigants, dupé, ruiné, en cédant à leurs impulsions. Son intention ne serait pas de se faire spolier : il le serait pourtant, parce qu'un Libre Arbitre qui n'est que passif et non étayé de lumières et de judiciaire équivaut à une servitude réelle; et l'ar-

bitrant, malgré sa faculté d'option, n'est que l'instrument mis en jeu par les opinions d'autrui. Il n'a plus de liberté directe : on en voit la preuve dans les rois faibles que l'histoire nomme fainéants. Ils font dans quelques occasions le bien sans le savoir : leur liberté en administration n'étant point un *arbitrage* du bien ou du mal, mais seulement une *fantaisie*, réglée sur les suggestions accidentelles. Or, par le mot Libre Arbitre, ou option pour le bien ou le mal, on n'entend pas licence, fantaisie aveugle, mais jugement éclairé, motivé aussi fixément que celui du géomètre.

Toute autre liberté d'arbitre n'est qu'un exercice de la déraison et de l'*arbitraire* opposé à l'*arbitrage*. Or, nous avons à spéculer sur l'extirpation de l'*arbitraire* et (*l'instauration*) de l'*arbitrage* ou détermination libre, fondée en théorie sur l'évidence de justice, et en pratique sur l'utilité d'application. Telle est la faculté dont l'homme civilisé est privé par double cause, par l'ignorance des règles de justice ou lois de la nature, et par l'influence des deux sciences trompeuses, la philosophie et la théologie, qui mettent leurs insinuations arbitraires à la place de la justice et de la nature.

Je crains de fatiguer les lecteurs par ces principes abstraits, et je vais recourir à une comparaison familière, d'où je passerai à l'application.

Représentons la société barbare par un aveugle égaré pendant la nuit. Il a contre lui double cécité : le défaut d'yeux et les ténèbres qui l'empêchent de réclamer assistance. Je fais allusion par cette double cécité à l'ignorance des lois de la nature et au despotisme, qui, chez les barbares, s'oppose à tout progrès des lumières.

A la pointe du jour (c'est l'origine de la Civilisation),

après de vains tâtonnements, l'aveugle se trouve engagé dans une prairie marécageuse; ses cris excitent l'attention de deux hommes placés aux deux rives opposées du marécage. Tous deux s'offrent à le diriger par leurs avis, mais sans s'exposer avec lui dans les marais. Tels sont nos philosophes et nos théologiens, qui veulent bien diriger les peuples dans le dédale de la pauvreté, mais non pas s'y engager eux-mêmes.

Le premier guide, la théologie, crie à l'aveugle : tirez à droite et venez vers moi, c'est le bon chemin. L'aveugle obéit, mais il se trouve plus engagé dans la fange : il n'en avait qu'à mi-jambe, il enfonce jusqu'aux genoux et recule précipitamment.

On vous trompe, lui crie l'autre guide, la philosophie, tirez à gauche, venez de mon côté, c'est le bon chemin. L'aveugle s'y engage et retombe jusqu'aux genoux dans la fange ; il rétrograde une seconde fois, puis après de nouveaux essais, selon les avis de l'un et de l'autre, s'embourbant de plus en plus et ne sachant plus à qui des deux se fier, il reste immobile au plus épais du marécage. Tel est l'effet des lumières acquises depuis le *point du jour social* ou origine de la civilisation. Ces lumières en sens philosophique ou théologique sont un cercle vicieux si bien constaté, les intrigues jésuitiques et clubiques, les empiétements du sacerdoce et du philosophisme, ont tellement fatigué les souverains et répandu tant de défiance, que chacun flotte entre les deux flambeaux sans confiance pour aucun. Revenons à l'aveugle embourbé par ses guides.

Un troisième s'avance et lui crie : Puisque ces deux hommes vous ont égaré, et qu'en vous portant vers l'un ou vers l'autre vous tombez également dans la fange,

n'écoutez aucun des deux, revenez sur vos pas dont je vois la trace, et quand vous aurez regagné la terre ferme, je vous conduirai à mon logis où je vous ferai l'opération de la cataracte; après quoi vous aurez pour vous diriger les deux moyens qui vous manquent, le *positif* ou jouissance de la lumière, et le *négatif* ou absence des guides maladroits qui vous égarent.

Tel est en substance l'avis donné à l'esprit humain dans le *Traité de l'Harmonie* (1). On lui prouve que ses deux guides le jettent de Charybde en Scylla, qu'en suivant leurs ineptes conseils il ne jouit que d'un Libre Arbitre illusoire; car son intention est d'atteindre au bonheur et les deux sciences ne le conduisent qu'à l'indigence. Il doit débuter par revenir sur ses pas, se dégager du bourbier de six cent mille volumes où sa raison est enfoncée. Après qu'il aura, selon l'avis de Bacon, *oublié de ce fatras tout ce qu'il en a appris, refait son entendement* en élaguant les insinuations des deux sciences, leurs prestiges sur une destinée malheureuse et limitée aux échelons civilisé, barbare et sauvage, on pourra lui lever la cataracte, l'initier à la théorie des autres voies sociales, à l'étude de la Nature ou Attraction, foulée aux pieds par les deux sciences. L'homme, après ce traitement, aura surmonté les deux obstacles qui le réduisent au Libre Arbitre passif; ce sont l'ignorance des lois de la nature et la perversité des guides qui s'emparent de lui dans son aveuglement. Jusque-là sa raison n'est qu'un dédale et son arbitrage qu'une illusion.

(1) L'ouvrage dont ces manuscrits étaient l'ébauche, et que Fourier se proposait d'intituler *Traité de l'Harmonie* ou *Traité de l'Unité universelle.*

Passons au rôle actif ou exercice direct du Libre Arbitre, qui suppose l'indépendance des préjugés et les connaissances exactes sur la destinée. Quelle règle devra suivre l'homme pourvu de ces nouvelles lumières? La règle de s'astreindre aux lois de la nature en développant les cinq passions sensitives et les quatre affectives, selon l'ordre indiqué par les trois distributives. Il ne peut pas exister de bonheur collectif et individuel hors de cette méthode, aucun être ne pouvant être heureux positivement sans l'essor de sa nature ou développement de ses attractions. Nous ne pouvons donc nous flatter de connaître les lois de la nature passionnelle qu'autant que nous aurons découvert un moyen de développer dans cet ordre nos douze passions, et nous ne pouvons arriver à cette découverte qu'en oubliant les dogmes de nos 600,000 volumes philosophiques et théologiques, plus ou moins opposés à l'essor des passions.

Parvenus à ce nouveau mécanisme social, notre Libre Arbitre sera actif par deux raisons, parce qu'il ne sera impulsion d'aucune secte, mais de Dieu par l'Attraction, de nous-mêmes par la raison convergente ou coïncidente avec les lois de la nature et de ses harmonies matérielles. Ce n'est qu'en marchant dans cette voie que nous pourrons nous flatter d'un exercice positif de la raison, qui tendra alors à raffiner continuellement nos plaisirs. Elle est négative dans l'ordre actuel, où ses impulsions les plus sages ne nous poussent qu'au mal et ne remplissent aucunement leur destination qui est de nous diriger dans les plaisirs, d'en étendre le cercle, d'en accroître l'intensité par l'emploi des trois passions distributives.

Concluons, en récapitulant sur cette thèse, qu'il n'existe pas aujourd'hui de Libre Arbitre, et que le rôle

passif auquel il est réduit est une liberté illusoire, ainsi qu'il a été précédemment démontré.

Voilà pour la théorie. Il nous reste à l'appliquer à quelques détails de la pratique civilisée, aux formes vicieuses que prend le Libre Arbitre dans cette société, où il ne nous pousse qu'à l'encontre de la destinée, qu'aux mécanismes : simple au lieu du composé;

négatif au lieu du positif;

passif au lieu de l'actif;

qu'au duplicisme au lieu de l'unitéisme :

qu'au subversif au lieu de l'harmonique.

Nous allons débuter par une thèse mixte sur l'engorgement ou perclusion du Libre Arbitre; de là nous passerons à ses développements civilisés, où nous trouverons en tout sens les vices dont nous venons de l'accuser.

Des cas de perclusion du Libre Arbitre.

Nous allons sonder la raison sur un point des plus délicats, et lui réitérer une de ces accusations que lui firent Newton et Copernic, celle d'être à rebours du bon sens. Il faut se garder là-dessus des répliques à la française, de la manie de renvoyer l'accusation à son auteur, en disant que c'est lui sans doute qui n'a pas de bon sens. Ces ripostes sont pure duperie, et pour preuve il n'est rien de plus heureux pour le genre humain que les débats où on lui démontre qu'il manque de raison depuis plusieurs mille ans. C'est ce que lui ont prouvé Copernic, Newton, Galilée, Colomb et tant d'autres. N'est-il pas à souhaiter qu'on lui donne sans délai pareil camouflet sur toutes ses erreurs? Et la vérité tant désirée peut-elle apparaître sans que sa lumière soit un affront pour le préjugé qu'elle dissipe? C'est donc se déclarer ennemi de la vérité que de s'offenser de ce qu'un homme débute par dire que le genre humain a manqué de sens commun sur telle question. Ce prétendu outrage, s'il choque les petits esprits, doit être un sujet de joie pour les amis de la lumière. J'oserai donc leur dire, sans crainte de les indisposer, que l'esprit humain s'est à plaisir perclus l'entendement et fermé la voie des découvertes, quand il a méconnu qu'il doit entrer en participation de puissance avec Dieu, en vertu du titre d'infiniment petit et dernier en chaîne d'harmonie.

Pour bien nous convaincre de sa passivité dans l'état actuel, observons que les deux causes qui le réduisent au rôle passif (ignorance des lois de la nature et perver-

sité de nos deux guides) ont souvent assez d'influence pour perclure de jugement l'humanité tout entière sur diverses questions. C'est ce qui arrive de toutes les questions de Destinée et d'Attraction, et même de beaucoup d'autres sur lesquelles le genre humain, dans sa pleine liberté, tombe en crétinisme spécial.

Par exemple : quand le genre humain tout entier s'insurgeait contre Colomb qui annonçait un nouveau continent, quand la philosophie et la théologie l'accablaient de leurs foudres, n'y avait-il pas sur ce sujet perclusion de jugement chez la masse entière? Il est clair aussi que tout le genre humain déraisonnait, qu'aucune de ses répliques ne pouvait être valable. Cependant il n'avait pas l'intention de se tromper lui-même, d'être rebelle à tout indice de lumière; il l'était pourtant et il l'est de même aujourd'hui sur la destinée heureuse et l'issue de limbes. Il est donc des cas où l'influence des deux sciences, jointe à l'ignorance des lois de la Nature, amène le genre humain à une perclusion totale du Libre Arbitre, puisqu'on entend par arbitrage libre la faculté de porter un jugement sain et dégagé de suggestions mensongères.

Appellera-t-on préjugé cette erreur collective, ce crétinisme universel? Le mot de préjugé ne suffit pas à la qualifier. On entend par préjugé une opinion sans examen. Il s'agit ici d'une rébellion réfléchie et voulue par tout le genre humain, contre des vérités dont l'examen et l'épreuve tendent à la satisfaction collective et individuelle. Quand les deux sciences perfides ont assez d'empire pour le liguer tout entier contre son propre vœu, il ne jouit plus de sa liberté de jugement, mais seulement d'une libre adhésion à l'hébêtement intellectuel, et il y a perclusion du Libre Arbitre qui suppose entremise de raison,

et préalablement existence de raison. Distinguons entre l'entrave et la privation : un homme que la peur a glacé et qui croit voir un fantôme, n'a pas la force d'avancer ; un tel homme n'est qu'entravé et non pas paralysé comme celui qui serait perclus des deux jambes. Même distinction doit être faite sur les facultés mentales. Elles ne sont qu'entravées quand un préjugé les arrête ; mais elles sont percluses quand l'obstacle naît d'une force presque insurmontable, d'une vraie paralysie, comme le prestige philosophique et théologique contre la découverte des destinées et l'issue de Civilisation.

Tel est le degré d'abrutissement où nous ont conduits la philosophie et la théologie sur toutes les questions relatives à la Destinée. L'esprit humain, sur ces questions, n'est pas maître de douter, éprouver, vérifier. Le despotisme philosophique l'a façonné à repousser obstinément toute voie de vérification, tout indice de (*découverte*) : aussi l'esprit humain est-il novice jusqu'au crétinisme sur toutes les branches d'études de la Destinée. Appuyons ceci d'un indice tiré de ces (*considérations*).

Je choisis la destination des infiniment petits et leurs rapports avec les infiniment grands, thèse qui comprend les rapports sociaux de l'homme avec Dieu, tous deux étant les extrêmes de petitesse et de grandeur en chaîne d'harmonie.

Le nom de Dieu n'inspire malheureusement parmi nous que terreur chez les opprimés, dédain chez les oppresseurs. Aucune de ces deux classes ne peut s'élever à juger sensément de Dieu, à voir en lui un protecteur, un ami qui veut nous associer à sa puissance, et l'on peut dire que, sur ce sujet, les savants mêmes ne jouissent pas de leur Libre Arbitre. L'aspect des misères du monde, l'es-

prit de rébellion secrète qu'elles excitent chez l'homme juste, s'opposent à un rapprochement amical entre la créature et le Créateur. Si l'on n'arrive pas à cet esprit, il est impossible de juger sainement des vues de Dieu sur notre sort.

On a voulu nous inspirer pour lui une tendresse filiale, sous prétexte qu'il est le père de la nature. Fausse application! car l'autorité paternelle, parmi nous, est nécessairement coërcitive et non pas amicale. Dans l'harmonie, au contraire, cette autorité n'existe pas et se transforme en adulation, en déférence continuelle du père pour l'enfant : or si nous ne devons pas, comme l'insinuent nos sciences, nous ravaler devant Dieu, nous ne devons pas non plus nous croire ses supérieurs. Le véritable *ton* de nos relations avec lui doit être l'amitié. — Si j'en juge de la sorte, c'est que, mieux instruit qu'un autre de ses desseins sur nous, je vois que toutes ses dispositions sont celles d'un ami libéral, généreux, qui veut partager franchement avec nous son bonheur et son empire sur le mouvement. Tel est l'esprit dont il convient de se pénétrer pour bien concevoir le calcul des destinées.

Nos deux guides, philosophie et théologie, nous poussent aux deux excès opposés à cet esprit, et d'abord la théologie nous inspire, dans nos rapports avec Dieu, la stupeur du villageois qui, introduit à la table d'un empereur, ose à peine goûter des mets qui lui sont présentés : tout préoccupé de l'idée de la puissance du monarque, il perd l'usage de ses facultés mentales et devient le plus insipide personnage; mais s'il écoute l'esprit philosophique, il insultera à l'empereur, lui débitera quelque bouffissure démagogique, de la force de celle-ci : « Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose! » Qu'arrivera-t-il de

ces deux excès? Que ni le souverain ni le villageois n'auront joui de l'agrément que cette rencontre pouvait réciproquement leur procurer si le villageois, évitant ces deux excès, eût conservé dans le dialogue son aplomb et le ton aisé qu'il prend avec un homme égal à lui ou légèrement supérieur.

Nous tombons dans les deux excès que je viens de décrire. Il en résulte des deux côtés une perte réelle et pour Dieu et pour l'homme. Celui-ci, à la vérité, éprouve le plus grand dommage; mais Dieu perd de son côté par la privation de régie active sur notre Globe et par les retards d'une foule d'opérations matérielles : c'est double (*entrave*), dont la cessation dépend de nous, de notre retour au sang-froid, aux calculs d'attraction, sans lesquels nous ne pouvons ni juger la destination du mouvement, ni procéder à remplir la tâche qui nous est assignée : l'Association aux travaux de Dieu et l'initiative en divers emplois.

Mais vous parlez de bouleversements gigantesques, diront les critiques; vous voulez anéantir les trois sociétés civilisée, barbare, sauvage, déplacer les astres et les univers! Pourquoi non, si cela est utile et que l'homme soit réellement appelé à cette coopération? Voilà sur quoi il faut disserter avec calme : si la prétention est outrée, on s'en convaincra par l'examen des moyens et leur facile épreuve. Après quoi l'on sera à temps de rejeter ces belles espérances. Mais tant que la raison humaine n'osera pas s'élever à l'idée d'association avec Dieu dans la gestion de l'univers, selon la loi du contact des extrêmes, elle n'aura pas le Libre Arbitre rationnel, ou libre exercice de ses facultés intellectuelles. Un respect stupide pour les grandeurs de Dieu rendra l'homme incapable de juger

sa propre grandeur, sa propriété de contact d'extrêmes et participation de régie à titre d'infiniment petit et dernier chaînon d'harmonie. Nous n'aurons que de fausses idées sur l'immensité de Dieu si nous pensons qu'elle soit simple; qu'il ne soit immense qu'en direct et non en inverse, qu'il ne puisse pas attacher d'immenses effets au mouvement d'un atome fonctionnant à propos. Nous-mêmes jouissons de cette propriété, et nous savons, au moyen d'une étincelle, faire sauter une ville; doutera-t-on que Dieu ne puisse faire pour le bon ordre ce que nous savons faire pour le désordre? et que dans ses vastes plans, où tout se lie du grand au petit, le déplacement d'un atome ne puisse devenir l'initiative d'une métamorphose universelle?

Lorsqu'un immense feu d'artifice est disposé, et la foule rassemblée pour le voir, à quoi tient le commencement du spectacle? à une étincelle, qui enflammera successivement toutes les pièces, en les supposant liées par des veines inflammables.

Tel est le secret de la destinée actuelle de notre univers: tout y est préparé pour un brillant coup de théâtre dont notre globule doit prendre l'initiative par un grain d'arome en titre pur qu'il versera au soleil; mais pour le verser pur, il faut se mettre en mesure de le fabriquer, et en fournir à la planète les moyens longtemps retardés.

« Ne suffit-il pas de Dieu pour opérer? diront les théologiens, et pourquoi entremettre un ver de terre qui n'est que cendre et poussière? » Cette suffisance de Dieu est une hérésie en Mouvement. C'est donner à Dieu une essence incohérente, des attributions simples; il veut des associés en tous genres de fonctions et ne fait comme nous emploi du simple qu'en relai du composé : nous de-

vons donc, pour juger sainement de ses opérations, spéculer d'abord sur l'action composée ou intervention de l'associé infiniment petit dans les opérations universales qui tiennent à un effet infiniment petit. Peut-on douter que le coopérateur de Dieu dans ces fonctions minimes ne doive être l'homme ou agent minime d'harmonie?

Si les esprits, sous prétexte d'immensité, s'ébahissent à l'idée de ces opérations; si, au lieu de raisonner avec calme, ils dissertent comme Don Quichotte frappé de visions gigantesques, on pourra leur reprocher de manquer du Libre Arbitre rationnel qui ne dépend que d'eux-mêmes et qui est l'opposé de la crédulité, ainsi que je l'ai démontré dans l'exposé des sept conditions à exiger d'un inventeur.

S'ils ne savent pas s'élever à cette indépendance des préjugés; s'ils dédaignent cette boussole des sept garanties de vérité, ils se privent par là même de leur Libre Arbitre rationnel, pour se mettre sous le joug des prestiges théologiques et philosophiques. Cependant ils ont des intentions confuses de s'initier à l'étude de la nature et des relations de l'homme avec la Divinité; jamais ils n'en concevront de justes idées tant qu'ils se refuseront à la théorie d'unité et de contact d'extrêmes entre les infiniment petits et les infiniment grands.

C'est sur cette vérité que repose le gage des hautes destinées de l'homme et du partage que Dieu lui réserve dans la régie de l'univers. Le reproche de petitesse que la théologie adresse à l'homme est précisément le titre qui nous vaut l'immensité de faveur divine. Quant à la philosophie, qui veut faire de nous des colosses, des Titans aptes à opérer en mouvement social ou autre sans l'intervention sociétaire de Dieu, sans le concert avec l'Attrac-

tion, oracle de Dieu, ses opinions sacriléges décèlent un dépit caché d'avoir manqué les voies de la nature et le plan de ses prétendus mystères.

Aujourd'hui qu'il est découvert et que les contes de voiles d'airain vont prendre place parmi les contes d'enfants, n'hésitons pas un instant à nous isoler des deux sciences qui nous ont dérobé trois mille ans le secret des lois de la nature et du bonheur social. Sur quelque autre point qu'on veuille les scruter, on les trouvera, comme dans la question du Libre Arbitre, toujours engagées dans les deux excès sans vouloir se rapprocher ni de la raison ni de la Divinité. Avec un peu de réflexion et en consultant cette analogie qu'ils recommandent sans cesse, ils auraient reconnu que c'est notre petitesse même qui nous garantit plus de contact avec la Divinité que n'en ont les créatures d'ordre supérieur, les planètes, les tourbillons, les univers.

Cette théorie de l'infiniment petit n'a jamais été traitée en sens concret ou composé, du matériel et du passionnel. Les physiciens et les géomètres en ont parlé, les uns abstractivement, les autres simplement sans l'étendre au delà des emplois matériels; mais en l'appliquant au passionnel et aux destinées générales, elle devient pour l'homme un palladium de grandeur prochaine, un véhicule vraiment digne d'exalter son génie, dissiper ses défiances de bonheur et le remplir des plus hautes espérances. Une planète infiniment supérieure à nous en intelligence, n'a pas comme nous le gage de suprématie fondée sur le titre d'échelon ultérieur et infiniment petit harmonique, réservé par sa ténuité même à partager avec Dieu l'initiative des plus immenses mouvements de l'univers.

Après ces données sur nos attributions méconnues, procédons à juger ces aristarques pétris de préjugés sur la faiblesse de l'homme, et criant à la démence quand on lui pronostique de hautes destinées. J'ai donné à leur secte le nom d'ESTROPIÉ MENTAL, privé du Libre Arbitre rationnel. Démontrons.

Un être n'est-il pas perclus de facultés, au moins en partie, quand il ne s'élève pas au développement matériel ou intellectuel assigné à son espèce. Par exemple, les esclaves russes, qui ne peuvent pas concevoir ce que c'est que la liberté, ou du moins pas concevoir qu'ils puissent en jouir, ne sont-ils pas en partie perclus d'esprit et comparables à celui qui est paralysé d'un membre?

Même perclusion s'étend à la classe savante de notre Globe, sur la question des destinées concrètes en infiniment petit, question aussi neuve pour ces savants que le furent dans le temps celles proposées par Colomb, Copernic et autres. Jamais l'athéisme n'aurait pu germer si l'on avait eu des notions saines sur l'infiniment petit harmonique; mais tant que les lois de la nature et des destinées ne sont pas connues, le calcul de l'infiniment petit harmonique ne peut pas être l'objet des études, et de là vient que cette question aujourd'hui est aussi vierge que le *Traité entier de l'Attraction* où elle occupe un chapitre.

Les savants de notre siècle étant privés de cet appui, de cette connaissance des Destinées harmoniques, il n'est pas étonnant qu'ils aient donné dans l'abus de la science et adopté toutes les doctrines honteuses pour l'esprit humain : Athéisme, Matérialisme, Déisme et autres aberrations du génie simple. Jusqu'au jour de résipiscence on est bien fondé à les comparer en intelligence des destinées

à l'esclave qui ne peut pas concevoir que la liberté soit faite pour lui.

Ces préventions contre la haute importance de l'infiniment petit ont dû se communiquer des savants au monde civilisé dont ils sont précepteurs, et sur les questions de ce genre le préjugé ne permet pas même la discussion. Or, comment qualifier cette paralysie factice en étude des destinées? On ne peut pas la nommer aliénation mentale, germe de démence, car rien n'empêcherait que le monde social ne s'en guérît comme d'une paralysie matérielle, et ne secouât tous les préjugés qui l'offusquent en matière de destinée : il suffirait qu'un écrivain ou capitaliste marquant donnât l'élan.

L'humanité ne manque donc point des facultés nécessaires pour sa guérison, mais elle est sur ce sujet percluse du Libre Arbitre par l'opacité des préjugés dont il lui serait fort aisé de secouer le joug, et qui lui ôtent la faculté de porter des jugements réguliers en matière de destinée. Je viens de le démontrer en traitant du destin des infiniment petits. L'examen de toute autre branche des Destinées nous mènerait à la même conclusion, celle de paralysie intellectuelle du genre humain et absence de Libre Arbitre sur tout ce qui contredit les dogmes réunis de la philosophie et de la théologie, vraies mégères qui feignent de se (*vouer à la recherche de la vérité*) pour mieux asservir l'esprit humain, (*le mieux plier aux disgrâces civilisées*), et le (*remplir de préventions*) contre l'étude de l'Attraction et de la Révélation permanente, où il eût pu trouver depuis 2300 ans l'issue de ses antiques malheurs.

Du Libre Arbitre de Dieu et de l'Homme.

Les systèmes civilisés, toujours engagés dans l'un ou l'autre excès, prétendent, les uns, *que la raison doit régner exclusivement*, les autres *que tout mouvement vient de Dieu :* assertions de simplisme ; car si la raison triomphe et règne seule, comme sous Robespierre et autres hypocrites qui ne valent pas mieux, où sera l'emploi de Dieu qui intervient par Attraction? D'autre part, si tout mouvement vient de Dieu, comment se fait-il qu'il existe des sociétés civilisées et barbares qui, étant purement coërcitives et fondées sur la terreur des gibets, excluent évidemment pour les sept huitièmes de la population l'impulsion divine ou attraction, et remettent la règle du mouvement social aux mains de la raison humaine à l'exclusion de Dieu?

J'ai prouvé que Dieu est ennemi du despotisme et de l'exclusivité, et qu'en mouvement il laisse toujours moitié à faire aux créatures dont il veut faire des associés et non des esclaves. Il veut laisser à notre industrie, à notre raison, l'honneur d'intervenir concurremment avec lui ; et pour preuve, abandonnez le mouton dans les forêts aux soins de la simple nature ou de Dieu seul, et il ne vous donnera plus les laines fines de Kaschmir et de Ségovie ; sa toison deviendra rêche et grossière ; il faut donc que la raison, que l'industrie humaine intervienne de concert avec Dieu ; mais nos sophistes, sous prétexte de tout céder à Dieu qui ne demande que moitié, lui ôtent réellement toute la moitié qu'il prétend, c'est-à-dire l'influence de l'Attraction ou impulsion divine en concours

avec la raison humaine, et non pas en conflit comme on le voit dans les ordres civilisé et barbare.

Il n'y a d'autre voie d'unité que de concilier les deux impulsions, celle de Dieu qui opère par Attraction comme on le voit chez les astres et les animaux, et celle de l'homme qui doit opérer par raison ou science concordante avec l'Attraction.

Ce serait un problème bien embarrassant, si nous ne tenions pas la solution; elle est enfin donnée. On voit que dans le mécanisme des Séries passionnelles il y a toujours intervention libre de la raison humaine ou science du raffinement passionnel, et intervention libre de l'impulsion divine ou Attraction.

Voilà donc le problème du Libre Arbitre pleinement résolu en sens composé, c'est-à-dire en concours des deux impulsions divine et humaine. Si l'on veut spéculer sur la solution en simple, sur l'exercice isolé de l'une des impulsions, l'on n'arrive qu'à l'oppression de Dieu et de l'homme. C'est ce que nous allons examiner.

Je m'appuie d'une comparaison qui fera sentir que si la philosophie est absurde en voulant donner à la raison le sceptre à l'exclusion de Dieu, la théologie ne l'est pas moins en ce que, sous prétexte de tout donner à Dieu, elle lui ôte réellement tout et ne laisse de Libre Arbitre ni à Dieu ni à l'homme.

Je suppose qu'un roi se plaise à faire habituellement une partie de cartes ou d'échecs avec son valet de chambre; des courtisans persuadent à ce valet que le roi est mécontent de ne pas gagner et que lui valet court le risque d'être congédié et de perdre une excellente place. Dès ce moment, le valet ne s'étudiera plus qu'à laisser constamment la supériorité au roi, qui sera frustré, en-

travé par le fait ; car son intention n'est pas de terrifier le valet qu'il admet à jouer avec lui, mais de gagner une partie bien disputée, bien intriguée et où la victoire soit flatteuse pour son amour-propre. Le roi assurément sera très-mécontent lorsqu'il apprendra le secret de cette menée, et il pensera que gagner de la sorte, c'est ne plus gagner, ne plus jouer, et qu'en voulant lui donner tout l'avantage, on lui a réellement enlevé tout le charme de la lutte. Le valet, de son côté, aura de même perdu tout le plaisir du jeu par la persuasion qu'il faut céder au roi sur toutes les chances de gain; et voilà deux individus frustrés tous deux dès l'instant où l'un veut tout céder à l'autre et mettre le despotisme, l'exclusivité, à la place de la balance et de l'équilibre.

Il en est de même du Libre Arbitre. Si l'on ne donne pas moitié à Dieu et moitié à l'homme, sauf la tombée de mouvement qui doit être du côté de Dieu, il n'y a plus de liberté ni pour l'un ni pour l'autre, plus d'essor de l'attraction qui est le levier divin, plus d'exercice de levier humain qui est la raison convergente ou appliquée au raffinement passionnel.

De là on conçoit que pour traiter la question du Libre Arbitre il faut extirper deux préjugés, le philosophique selon lequel on veut tout donner à l'homme ou à la raison, et le théologique par lequel on feint de donner tout à Dieu pour lui ôter effectivement tout.

Rappelons-nous que le mouvement est pour Dieu une fonction intriguée, composée, où il a besoin de laisser des chances aux créatures harmoniques, telles que planètes et hommes. Il ne laisse point ces chances aux animaux qui sont créatures simples, bornées à l'impulsion divine ou jeu de l'attraction et de l'instinct, sans concours de la

raison ou raffinement passionnel; aussi l'animal est-il stationnaire et n'avance-t-il pas au delà des limites de son instinct primitif. Les abeilles dans dix mille ans ne sauront pas mieux faire la ruche qu'elles ne la firent aux premiers âges du monde.

Il n'en est pas ainsi de l'homme, il est pourvu d'une raison progressive et alliable avec le levier divin ou Attraction. Il est premier anneau d'échelle composée, d'où il suit qu'il y a dans le mouvement des sociétés humaines deux leviers de Mouvement à tenir en balance, et qu'en opprimant l'un des deux, soit le levier divin ou Attraction, soit le levier humain ou Raison, l'on n'aboutit qu'à les paralyser tous deux; effet ridicule de nos sciences qui, voulant donner l'une tout à Dieu, et l'autre tout à l'homme, n'arrivent qu'à fausser l'un et l'autre.

Que de nouvelles idées dans cette étude du mouvement social! que de préjugés bizarres chez ceux mêmes qui se vantent de les combattre! jugeons-en par la question qui nous occupe. Ici les théologiens sont les libéraux, car ce sont eux qui veulent donner tout à Dieu; les philosophes sont les illibéraux, les despotes, voulant l'empire exclusif de la raison humaine; et quand on envisage les résultats de leurs sciences, — les trophées de la théologie et de l'inquisition sous Torquemada, — les trophées de la philosophie et de la fraternité sous Robespierre, doit-on s'étonner si l'Humanité, confiée à ces deux guides présomptueux, marche comme l'écrevisse dans la carrière du bonheur, et si, après 3,000 ans, elle est obligée d'en venir au précepte de Bacon : Refaire l'entendement humain sur toutes les questions de mouvement social, et oublier tout ce que l'on a appris!

Beaux raisonneurs, qui voulez opérer tant de merveilles

en balance, contre-poids, équilibre, garantie, et qui en secret ne rêvez qu'usurpation et despotisme, apprenez en fait de balance et d'équilibre à ménager les droits respectifs. Vous avez cru, les uns que Dieu était tout, et l'homme rien : les autres que Dieu n'était rien, et l'homme tout : c'est effet d'orgueil chez un parti et bassesse chez l'autre. Pour vous élever aux théories d'équilibre, diminuez moitié de l'orgueil philosophique et moitié de la bassesse théologique ; vous arriverez à concevoir que l'Attraction doit entrer en balance avec la Raison : que l'homme doit être associé et non valet de Dieu dans la régie du mouvement, sauf le pas honorifique ou tombée de balance qui appartient à Dieu.

Tant que vous déclinerez ce principe d'équilibre, cette balance et répartition d'influence entre Dieu et l'homme, vous serez inhabiles à concevoir les lois de l'équilibre passionnel qui est un jeu de mouvement dans lequel la raison humaine doit [figurer, concourir avec l'action de Dieu]; s'il nous laisse des chances nombreuses, entre autres celle des retards ou accélérations de découverte, celle de franchir plusieurs Périodes et cumuler plusieurs créations, celle d'entraver par notre Libre Arbitre et abus de Raison les opérations aromales de la planète, du tourbillon et de son univers; si, dis-je, Dieu nous accorde cette infinité de chances, il est clair qu'il veut jouer avec la raison humaine une partie égalisée où les deux athlètes soient respectivement intrigués l'un par l'autre ; où la créature comme le créateur aient des moyens divers d'essor pour la cabaliste, la papillonne et la composite. Comment concevoir que Dieu soit juste et heureux s'il prive les créatures des moyens d'influencer le Mouvement? Tout ne sera, je l'ai déjà dit, que despotisme, prédes-

tination et fatalité. L'Etre suprême, témoin des malheurs de notre Globe, pourra donc se dire à lui-même : « C'est moi qui ai voulu la perpétuité de ces infâmes sociétés civilisée, barbare et sauvage : de ces raffinements de souffrance des hommes. » Tant de cruauté est-elle présumable dans la Divinité? Mais si vous admettez qu'un créateur juste et bon doive gémir de tant d'horreurs, n'est-ce pas admettre qu'il a inventé pour la régie des sociétés un ordre fortuné qu'il désirerait voir établi, et que son vœu est entravé par quelque erreur de la raison humaine, à qui il confie portion de la régie du mouvement? Dieu créa les ressorts, les douze passions; mais il laisse à l'homme le soin de les développer, en ménageant les droits respectifs de Dieu et de l'homme, en laissant égale part à l'Attraction et à la Raison. Tel devait être le sujet de nos études sur le Mouvement social. Il fallait en raisonner comme des sciences, où nous faisons intervenir par moitié l'industrie humaine, mais pour féconder et non pour entraver la nature.

Quel rôle jouez-vous, philosophes et théologiens, dans cette étude de la Destinée sociale et de la répartition de fonctions entre Dieu et l'homme? Vous, théologiens, figurez dans les rapports avec Dieu comme le pâtre qu'on fait asseoir à la table d'un grand seigneur, et qui dans sa stupeur ose à peine se placer sur le coin d'un fauteuil, (*perd contenance et présence d'esprit*); vous, philosophes, y figurez comme le démagogue Chabot, qui, introduit en députation chez Louis XVI, ne voulut pas ôter son chapeau devant le monarque. Excès pour excès, on ne saurait dire lequel est le plus ridicule : il faut partager la palme, et c'est le parti que je prendrai toujours dans les conflits entre la philosophie et la théologie.

Concluons et reconnaissons dans nos deux guides, rivaux d'impéritie, deux bambins scientifiques également ignorants sur la nature composée de Dieu et de l'homme, et sur le mécanisme composé de toute relation, Libre Arbitre ou autre, qui s'établit de l'homme à Dieu. Elevons-nous au-dessus des vues rétrécies de nos deux pédagogues : spéculons en sens composé, sachons concilier et faire marcher de front les droits de Dieu et de l'homme. Pour en assurer l'essor réciproque, est-il d'autre voie que les Séries passionnelles, où l'Attraction est toujours de concert avec la Raison pour fonder l'équilibre des passions sur l'affluence des plaisirs.

Je ne me suis point arrêté aux subtilités de l'école sur le Libre Arbitre. Je ne les ai lues ni ne dois les lire, mon objet n'étant que de réclamer en faveur de Dieu, qu'on veut compter pour rien en Libre Arbitre et spolier et paralyser en comprimant les ressorts sociaux dont il est moteur. L'effet de cette violence est comparable à celui d'une partie où l'un des joueurs entrave son partenaire. Il ne reste plus d'intrigue et de charme ni pour l'un ni pour l'autre; et telle est la situation de Dieu dans ses rapports avec ce Globe où nos sciences l'ont forcé à abandonner la direction active du Mouvement. Il n'intervient que passivement, par l'entretien des ressorts passionnels que l'homme ne peut pas détruire, mais que Dieu ne peut pas diriger en harmonie tant qu'on ne lui accorde pas sa moitié de régie, sa garantie de libre concours avec la raison humaine, concours qui ne peut s'établir que par la synthèse de l'Attraction ou mécanisme des séries passionnelles.

Objection : « Si Dieu est assez généreux pour concéder moitié à la raison humaine dans la direction sociale des

globes, il ne devrait pas lui concéder tout, comme il paraît le faire, en accordant à la raison cette faculté d'éliminer Dieu de la direction active; il aurait dû se ménager des moyens d'amener la raison à résipiscence. »

Un tel argument rentre dans le système du fatalisme. La raison humaine y serait assujettie, si elle ne jouissait pas de la plénitude d'option entre le concert avec Dieu ou l'isolement de Dieu. Elle est toujours à temps de revenir à cette alliance, et les égarements de raison dans un siécle n'interdisent pas au siècle suivant le retour à des opinions plus sensées. Ainsi Dieu, dans cette exclusion, conserve des chances d'intrigue nécessaire à sa 10e. passion, la Cabaliste; il conserve les alternats nécessaires à sa 11e. passion ou l'Papillonne; elle serait entravée si tous les globes marchaient d'un même pas à l'harmonie, ou restaient à perpétuité en subversion, quand l'esprit philosophique les y a engagés. Enfin Dieu conserve les chances de Composite nécessaires à sa 12e. passion, car sur cette masse d'environ 1/8 des globes qui dévient de la bonne voie et tombent dans l'arbitraire philosophique, il en est toujours bon nombre qui reviennent successivement à l'équilibre. Quant aux autres, les voies de retour ne leur étant pas fermées et le progrés du luxe exigeant d'eux de chercher de plus en plus une issue des misères de limbe sociale, tout est disposé de manière à intriguer le Mouvement au suprême degré pour Dieu et pour l'homme, sans jamais anéantir le Libre Arbitre de l'un et de l'autre, malgré les entraves temporaires qu'il peut éprouver et qui tournent toutes au préjudice de l'oppresseur.

En effet, qui est-ce qui porte la peine de cette entrave? Elle pèse légérement sur Dieu, et violemment sur l'homme qui la cause. Dieu n'éprouve d'autre contre-temps que

d'abandonner la partie sur un globe, sur un tourbillon, sur un univers qui diffèrent à admettre son intervention, admise avec joie par des milliards d'autres univers; mais l'homme est lésé sept fois plus, en ce que l'entrave, qui n'est que négative pour Dieu, devient positive pour l'homme. Celui-ci n'a pas la faculté de s'isoler de la gestion d'un monde social mal géré; il est réduit à y souffrir, et cette peine frappe sur les 7/8 des hommes, car on en trouve à peine 1/8 d'heureux. Nous travaillons donc à notre supplice par le refus d'admettre Dieu pour moitié dans la régie du Mouvement. Il est assez dédommagé de nos refus par l'adhésion de tant de milliards de globes et d'univers, qui font leurs délices de vivre sous son code social et de partager avec lui le sceptre du Mouvement dont il a l'insigne bonté d'offrir moitié à la raison humaine, toujours admise à accepter ce partage, dès qu'elle sera lasse des désastres où elle se plonge en voulant gouverner seule sous la tutelle des philosophes et des théologiens, dont les dogmes, sous diverses formes, ne sont toujours que la sagesse humaine excluant et opprimant Dieu et l'Attraction.

Du Libre Arbitre de l'Homme, en simple et en composé; en positif et en négatif.

En nous dépeignant Dieu comme un maître terrible, étayé de démons, de brasiers et de serpents, on nous a donné de lui des idées si fausses, que les esprits répugnent généralement à spéculer sur la bonté de Dieu, sur ses intentions généreuses et libérales, telles que je viens de les décrire : aussi le siècle s'est-il jeté dans l'irréligion par dédain pour les enfers et serpents dont on arme la Divinité. Il en est resté de fâcheuses traces, un penchant à isoler Dieu de toute coopération sociétaire avec l'homme. De là vient que des lecteurs ne goûteront pas la thèse du Libre Arbitre présentée en dépendance réciproque de Dieu et de l'homme, et partage d'intervention comme je viens de le faire; il convient peut-être mieux de traiter le sujet humainement, sans faire mention du concours de la Divinité. Souvent une question gagne à être envisagée sous plusieurs faces, et nous pouvons restreindre celle-ci à l'homme seul.

Dans cette hypothèse, le Libre Arbitre se divisera en simple et en composé : simple, s'il n'opte que pour la raison seule ou la passion seule : composé, s'il opte pour toutes deux, s'il parvient à une raison coïncidente avec l'Attraction passionnée.

Quelques sybarites riches, heureux et prudents, peuvent se donner ce plaisir de Raison et Attraction coïncidentes. On voit de ces hommes tout occupés à calculer leurs jouissances par poids et mesure, habiles à se ménager une série judicieuse de plaisirs et assez exercés pour parer aux astuces et [aux vides] de la société. Ils se

prouvent à eux-mêmes et aux autres qu'ils sont des prodiges de raison, mais d'une raison positive ou épicurienne, qui s'accorde avec le jeu des passions et n'intervient que pour les seconder et raffiner. C'est une raison composée ou combinée avec l'Attraction : c'est enfin le but de la nature, but que ne remplissent point la philosophie et la théologie, qui conseillent d'aimer les privations parce qu'elles ne savent pas nous donner les richesses. Elles nous conseillent donc une Raison négative et simple, ou Raison isolée d'Attraction.

On trouve la sagesse positive chez quelques heureux du siècle, dans le cas où ils possèdent santé, richesse et prudence en pays de pleine paix et d'abondance. A défaut de la santé et de la richesse, ils pourraient avoir une raison stoïcienne ou compatible avec les privations : ce serait une raison simple divergente et non pas convergente avec les passions. Elle ne serait plus un Libre Arbitre composé, mais une scission raisonnée de la Raison avec l'Attraction, enfin un état moral négatif et simple, triste lot que nous alloue la philosophie sans nous laisser de liberté sur le choix du mieux, qu'on n'obtient que par la richesse.

Quant à l'épicuréisme raisonné, qui est vraiment un Libre Arbitre composé, il est trop certain que la multitude n'en jouit pas. Elle n'arrive pas même à l'état moral ou liberté simple divergente. J'excepte quelques vieillards opulents, pour qui les glaces de l'âge transforment en plaisir une modération raisonnée. Quant aux jeunes gens que la fougue de l'âge ne pousse qu'aux excès, ils ne tardent pas à payer cher l'usage du Libre Arbitre simple, et je dis simple chez eux, puisqu'il est essor d'Attraction sans concours de Raison.

Ceci n'a trait qu'à la classe riche. On voit qu'elle a quel-

ques lueurs de Libre Arbitre composé, et qu'elle ne jouit du simple que pour son malheur, puisque la dominance de Raison n'est qu'un pis-aller de la vieillesse et la dominance d'Attraction qu'un écueil pour la jeunesse.

De là naissent les dogmes de circonstance au sujet du Libre Arbitre. On ne veut pas le contester à l'homme. Ce serait tomber dans les préjugés de fatalisme, confondre le crime avec la vertu, et faire passer sur Dieu la responsabilité des torts de l'homme. Pour éviter ces écarts, la science a recours aux libertés négatives. A force de sophismes, elle transforme en plaisirs nos privations et nos servitudes : elle nous apprend que le Libre Arbitre doit nous conduire à faire ce qui nous déplaît et ne pas faire ce qui nous plaît. La philosophie et la théologie nous prouvent que le vrai républicain et le vrai chrétien doivent être en guerre avec leurs passions, être les bourreaux d'eux-mêmes pour agir selon Dieu et selon la raison.

La théologie oublie que selon ce dogme, Dieu, à titre de distributeur de l'Attraction, tomberait dans le double vice d'impéritie et de persécution, s'il distribuait aux créatures des penchants incompatibles avec leur Libre Arbitre attractionnel. Quant à la philosophie, elle oublie qu'on lui demande les libertés positives, et non les négatives qu'elle décore du nom de Raison, classant au rang de mal toutes ou presque toutes les jouissances positives : en quoi elle est bien secondée par la théologie (1).

(1) Nous l'avons déjà dit, les manuscrits de Fourier sont des brouillons écrits *currente calamo*, que l'auteur n'eût pas publiés sans les refondre et les condenser. Nous reproduirons ici une réflexion marginale qui se trouve en face du paragraphe auquel est attachée cette note, telle que cette réflexion est écrite dans le ma-

nos moralistes, nous donne la solution du problème du Libre Arbitre. Il doit être réciproque, et ne peut exister qu'autant que les deux éléments passion et raison sont en convergence; qu'autant que les inférieurs ont le droit de désobéir dans le cas où le commandement du supérieur irait contre leur vœu : c'est donc au supérieur à ne commander que ce qui leur plaît *collectivement* et *individuellement*. S'il observe cette règle, il sera obéi : s'il n'est pas obéi, c'est qu'il aura enfreint la condition de satisfaire la volonté *collective* et *individuelle*.

Je sais combien de tels principes sont inadmissibles en Civilisation : aussi ai-je dit qu'il fallait chercher hors de cette société pour découvrir un emploi *collectif* du Libre Arbitre.

Du moment où l'on met en jeu la contrainte, les châtiments, pour faire exécuter un ordre, il ne remplit aucune des conditions de Libre Arbitre, et si on veut nous persuader que Dieu ou la loi nous donne cette prérogative, il faut d'abord supprimer les enfers, les gibets et autres voies coërcitives, borner les ressorts du Mouvement aux deux éléments indiqués, savoir : l'impulsion directe ou adhésion irréfléchie, qu'on nomme Attraction, et l'impulsion indirecte ou adhésion réfléchie, qu'on nomme Raison positive, convenance de plaisir calculé.

On objectera que les Civilisés, abrutis par la pauvreté, n'ont aucun discernement en affaires sociales, et que la raison consiste à les violenter pour leur propre bien. Je le sais; et j'ai observé, en parlant des jantes larges, de l'unité monétaire, etc., qu'on ne connaît pas encore l'emploi régulier des contraintes utiles; mais, d'après ce principe, les Civilisés n'ont donc pas de Libre Arbitre ou tout au moins ils ne l'ont qu'en négatif, ils n'ont que l'option

du moindre mal : souffrir l'indigence et la faim pour éviter les gibets et les enfers.

Le problème étant d'arriver au Libre Arbitre *positif* et *composé*, il est clair que la Civilisation ne peut nous le donner et nous ne l'obtiendrons que par l'issue de Civilisation et l'entrée dans un Nouvel Ordre social qui, assurant au peuple l'aisance, le luxe, les plaisirs, et par suite le goût du bon ordre, l'attachement au Régime (*de l'industrie attrayante*), dispensera de recourir à la contrainte.

Si les voies coërcitives conduisaient la multitude à son but, au bonheur composé ou destination de l'homme, telle qu'elle est définie dans le prologue, on pourrait approuver les deux sciences philosophique et théologique d'avoir comprimé le Libre Arbitre et l'avoir, à force de sophismes, restreint à l'essor négatif : mais au lieu de bonheur composé elles conduisent l'immense majorité au malheur composé, résultat constant des Sociétés civilisée et barbare, et ne nous assurent pas même l'exercice de la Raison, l'un des deux éléments du Libre Arbitre. Elles ne peuvent pas s'entendre sur la fonction de cette Raison dont elles modifient sans cesse les oracles dans leurs innombrables codes et systèmes. Leur contradiction est pire encore quant aux résultats, puisque ces codes nous donnent tout le contraire de ce que la Raison philosophique nous avait promis, n'opèrent partout que la permanence des fléaux.

C'est donc à bon droit que l'homme se plaint d'être plus malheureux que les animaux qui, étant destinés à l'Attraction simple ou Passion pure, jouissent du plein essor et du Libre Arbitre ; tandis que nous, destinés au Libre Arbitre composé ou essor combiné de la Passion et de la Raison, nous ne jouissons ni de l'une ni de l'autre. Quelques ex-

ceptions, bornées au plus à 1/8 des hommes, ne servent qu'à constater l'exclusion générale.

Ces considérations n'ont pas échappé aux savants, qui ont escobardé autant que possible sur ce problème du Libre Arbitre. Quelques-uns pourtant, et notamment Voltaire, ont fait sur cet asservissement des hommes et sur les vues de Dieu relativement au bien et au mal, des arguments très-forts et auxquels la science civilisée ne saurait répondre.

L'embarras des savants naît de ce qu'ils n'envisagent le mouvement qu'en sens rétrograde. Le voyant parvenu à la 4e. limbe ou Civilisation, ils en concluent qu'il ne peut pas s'élever plus haut et ne spéculent que sur la carrière déjà connue. C'est raisonner comme celui qui aurait dit, avant l'expédition de Colomb : « J'ai fait mille lieues dans » l'Atlantique, je me suis avancé plus loin qu'aucun autre » navigateur : je n'ai pas découvert de nouveau continent : » donc il n'en existe pas. » Chacun aujourd'hui saurait lui répondre : « 1,000 lieues n'ont pas suffi; retournez et » faites-en 2,000, 3,000 au besoin. » Tel est le tort des Civilisés : ils ne trouveront rien de satisfaisant sur le problème du Libre Arbitre ni sur toutes les questions du Mouvement social, tant qu'ils voudront se borner aux échelons connus, aux quatre limbes Sauvagerie, Patriarcat, Barbarie, Civilisation. Nous allons, en spéculant sur la continuation de l'échelle, réfuter leurs sophismes contre le Libre Arbitre composé ou libre exercice de la passion et de la raison combinées.

Divisons l'examen en rétrograde et extrograde : nous comprendrons dans la partie rétrograde l'état présent et passé du Mouvement social, et dans l'extrograde l'état futur, les sociétés à venir.

Du Libre Arbitre en carrière rétrograde.

Tant que nous sommes en limbes obscures, dans les cinq périodes sauvage, patriarcale, barbare, civilisée et garantiste même, nos passions nous poussent plus ou moins au mal. Or, si l'intention de Dieu est que nous ne commettions pas le mal et que nous soyons réprimés, contenus par le frein des lois et de la religion, il semble avoir voulu notre asservissement, et nous paraissons fondés à lui reprocher un état de choses qui ne nous laisse pas autant de liberté qu'aux animaux en qui l'essor libre de la passion n'est point un vice, et qui jouissent vraiment du Libre Arbitre simple, ou passion sans raison. Pourquoi l'espèce humaine, qui est leur supérieur, n'a-t-elle pas comme eux le droit de se livrer à ses passions, et pourquoi Dieu lui en a-t-il donné d'assez vicieuses pour qu'il soit nécessaire de la priver du Libre Arbitre? En nous donnant pour ressorts sociaux la Passion et la Raison, pourquoi ne nous a-t-il pas donné la Raison en dose proportionnée à la Passion, mais au contraire en (quantité) si faible qu'elle équivaut à zéro chez la multitude, et même chez les savants, qui parlant sans cesse de modération et de raison, n'en ont pas l'ombre dès que leur passion est émoustillée?

Dieu a-t-il donc voulu nous priver du Libre Arbitre en nous privant à peu près de l'un des deux éléments qui doivent y concourir, et donnant à l'autre, à la Passion ou Attraction, une intensité désordonnée qui oblige à la tenir en compression perpétuelle chez les peuples industrieux, civilisés et barbares, et non chez les sauvages?

Ainsi, lorsqu'on se borne, en Mouvement social, à envi-

sager la carrière rétrograde, le présent et le passé, on est induit à penser, ou que Dieu ne veut pas le Libre Arbitre dans les sociétés industrielles, ou que Dieu ne veut pas l'industrie s'il veut l'exercice du Libre Arbitre.

De ces deux opinions, la deuxième est inadmissible, car l'abandon de l'industrie, en nous ramenant à l'état sauvage, rend bien le Libre Arbitre aux hommes qui sont réellement libres en Sauvagerie, mais non pas aux femmes qui forment moitié de la population et qui sont comprimées chez les Sauvages; et d'ailleurs les hommes n'y jouissent que de la liberté politique et non de la liberté passionnelle. Quelques sauvages ont des lois très-rigoureuses contre l'adultère et autres essors de passion, qu'ils punissent par des supplices légaux chez les hommes ainsi que chez les femmes.

On ne peut donc pas conclure que Dieu ait voulu fonder le Libre Arbitre sur l'abandon de l'industrie, car les hommes sauvages sont entravés sur plusieurs passions, et leurs femmes le sont presque sur toutes.

Il reste à disserter sur la première proposition : Dieu semble interdire le Libre Arbitre aux Sociétés industrieuses, puisque la compression des 7/8 de leurs membres est nécessaire, et que le 1/8 privilégié, qui comprime les 7/8, est encore entravé lui-même dans une foule de passions, les grands n'ayant pas, à beaucoup près, le libre essor des leurs, et s'en plaignant amèrement jusque sur les trônes.

C'est ici que nous allons sentir l'inconvénient de ne spéculer que sur les âges rétrogrades ou carrière de limbe, dont l'analyse mène à conclure que Dieu ne veut de Libre Arbitre ni pour les Sociétés inertes ou sauvages qui n'en jouissent pas, ni pour les Sociétés industrieuses qui en

jouissent encore moins. Que nos sciences deviennent [ineptes] quand on les attaque sur ce résultat! elles sont en Libre Arbitre ce qu'elles sont sur tous les points : la perfectibilité en paroles et l'absurdité en action; mais au risque de redites nécessaires il faut retracer leurs côtés faibles sur ce sujet.

Nos théologiens et philosophes n'ayant découvert aucun moyen de concilier les deux impulsions élémentaires du Libre Arbitre, savoir : l'Attraction qu'on nomme le mal, et la Sagesse qu'on nomme le bien, nous réduisent au Libre Arbitre simple, à l'option pour l'un des deux éléments, option qui constitue l'homme en état de guerre permanente avec Dieu et avec lui-même :

1°. Avec Dieu, puisque l'Attraction vient de Dieu, et que la Sagesse venant de l'homme veut exclure l'Attraction ou impulsion divine, en comprimer au moins les 7/8, ce qui est comprimer le tout en thèse de Mouvement;

2°. Avec lui-même, puisque la Sagesse qui vient de l'homme est un océan de contradictions, d'où l'on voit naître, dans une seule ville, à une seule époque, 278 opinions divergentes sur une seule question.

Ainsi, en proscrivant l'Attraction, nous tombons sous la tutelle d'une prétendue Sagesse fort éloignée du Libre Arbitre; car elle ne peut s'accorder ni avec Dieu, ni avec l'homme, et n'admet l'impulsion ni de Dieu, ni de l'homme. Jugeons-en par une courte analyse de ses deux branches, théologie et philosophie : l'une en guerre avec l'Attraction, l'autre en guerre avec l'Attraction et la Raison.

La théologie, qui nous défend l'usage de la Raison par le précepte : *de fide est* (c'est article de foi), nous interdit aussi l'obéissance à l'Attraction. Ainsi, sous pré-

texte de donner tout à Dieu, elle ne laisse rien ni à Dieu, ni à l'homme. Cependant elle prétend venir de Dieu : mais comme il y a des théologiens par centaines et que chacun a produit et produit encore des sectes rivales qui se damnent réciproquement, on en doit conclure que si toutes les religions civilisées, barbares et sauvages, viennent de Dieu, l'esprit de Dieu n'est qu'incertitude et contradiction, et que Dieu ne veut pas le Libre Arbitre de l'homme, puisque, dans les 9/10 de ces religions, il dévoue les mécréants aux brasiers éternels; ce qui n'est plus leur laisser libre option, liberté de jugement.

La philosophie, qui dénonce le système oppressif de sa rivale, est-elle moins intolérante? n'a-t-elle pas aussi ses articles de foi? ses risibles assertions sur l'existence de la liberté, là où l'homme n'a pas le droit de manger quand la faim le presse? En voulant étouffer l'Attraction ou impulsion divine, elle la remplace par une Raison qui sanctionne tous les actes de tyrannie, pourvu qu'ils soient fardés de beaux verbiages. L'une fait au nom de la Raison ce que l'autre fait au nom de Dieu. Toutes deux approuvent qu'on envoie au supplice le malheureux qui, pressé par la faim, dérobe un pain dont l'Attraction, écho de Dieu, lui fait une loi de se nourrir.

Voilà donc la science divisée en deux sectes primordiales qui, sous divers masques, ne veulent reconnaître ni Dieu ni la Raison dont elles se disent les interprètes, et punissent en pratique ce Libre Arbitre qu'elles promettent en théorie.

D'où naît ce conflit d'absurdités? De ce que chacune des deux spécule sur le simple qui n'est pas applicable à l'homme (sinon en relai du composé). Chacune s'attache à une prétendue Sagesse divine ou humaine, qui tou-

jours exclut l'Attraction et borne le Libre Arbitre à un seul de ses deux éléments. C'est l'anéantir : car en principe de Mouvement : « Tout mécanisme essentiellement com-
» posé, qu'on veut réduire au simple, n'arrive point au
» simple, mais tombe en composé subversif ou conflit de
» ses deux éléments. » C'est une règle qui nous expliquera toutes les absurdités civilisées, dont je renvoie l'examen à la touche du duplicisme (pivotale mineure).

C'est assez prouver que pour arriver au Libre Arbitre composé et surtout positif, ou liberté d'option sur les jouissances, le problème est de développer combinément l'Attraction et la sagesse ou Raison; et, pour y réussir, il n'est d'autre voie que de déterminer un Nouvel Ordre social où les deux ressorts soient compatibles. C'est sur quoi n'ont pas voulu spéculer les deux sectes qui se disputent le sceptre de l'opinion. En conséquence elles ont mis en scène le Libre Arbitre simple ou option pour l'un des deux ressorts, pour la raison philosophique ou religieuse, à l'exclusion de l'impulsion divine. De là naît le cercle vicieux que je viens d'analyser, et qui ne laisse à l'homme aucune liberté, à Dieu aucune influence directe sur l'ordre social.

Pour démontrer que Dieu désire nous assurer le Libre Arbitre composé, il faut raisonner sur la carrière extrograde, sur les périodes sociales plus élevées en échelle que la Civilisation et autres limbes obscures.

Du Libre Arbitre en carrière extrograde.

Ce n'est pas au début de l'ouvrage que j'aurais pu traiter un problème aussi inabordable pour des Civilisés que celui du Libre Arbitre composé et positif. Il fallait préalablement dépeindre le Nouvel Ordre de choses où ce bienfait peut être accordé à l'homme, cet état d'Harmonie passionnelle où les plaisirs étant innombrables et les travaux métamorphosés en plaisirs par les rivalités et appâts industriels des Séries, le plus pauvre des hommes jouit à chaque instant d'une option de plaisirs. Dans leur distribution et graduation, il a besoin d'un exercice continuel de sa raison, afin de pouvoir aborder à la masse de jouissances, et les rehausser l'une par l'autre au moyen d'un judicieux enchaînement. On vient de lire les tableaux de cet Ordre, et l'on peut juger maintenant combien il est impossible, en spéculant sur la Civilisation, de concevoir aucun essor combiné des deux éléments du Libre Arbitre, Attraction et Raison, qui, dans ce Nouvel Ordre, se prêtent un appui mutuel, au lieu de se contrecarrer comme aujourd'hui par effet de la pauvreté qui limite les jouissances à 1/8 du corps social.

Tant qu'on ignore cette Destinée heureuse que Dieu réserve à l'homme, on ne peut, je l'ai déjà dit, spéculer que sur un Libre Arbitre négatif et simple, c'est-à-dire une option pour le moindre mal et pour l'un des deux éléments, favorisé au détriment de l'autre. Tel est notre sort en Civilisation.

Mais si l'on veut envisager le Mouvement en sens extrograde, s'élever au delà des Sociétés connues, raison-

ner sur le mécanisme des Séries passionnelles, tous les problèmes de bonheur social deviennent des jeux d'enfants, et rien n'est plus facile que de développer en plein accord l'Attraction et la Raison, s'élever ainsi à la jouissance du Libre Arbitre composé et positif.

Jusque-là toutes les subtilités de l'école ne sauraient répondre aux arguments sur le malheur de l'homme, sur la malfaisance apparente de Dieu et sa préférence pour les animaux, que nous voyons pourvus d'un bonheur suffisant, selon leur Libre Arbitre, tandis que le monde civilisé ne cesse de gémir sur l'étendue de ses malheurs.

Destiné à l'équilibre composé, au Libre Arbitre composé, l'homme depuis 3,000 ans ne s'étudie qu'à chercher des lois d'équilibre simple, qu'à restreindre ses prétentions, au lieu de s'essayer dans un champ plus vaste que cette Civilisation qui réduit le mécanisme domestique au-dessous même du minimum : car, en supposant que l'homme soit destiné à vivre par familles, au moins faudrait-il, selon la nature et le Libre Arbitre, laisser à cette famille toute l'extension possible en admettant toutes ses branches. Notre système, au contraire, la limite au couple conjugal et privilégié. On peut le défier d'atteindre à une plus forte réduction; et des hommes qui fondent ainsi leur mécanisme social sur l'entrave absolue des passions, veulent disserter sur le Libre Arbitre, nous prouver son existence !

Il règne dans les Séries passionnelles, parce que l'abondance de plaisirs, concurremment offerts, suffit à modérer la passion déjà calmée par une heure de jouissance. Il y a, dans un tel ordre, alternat de la Passion et de la Raison, balance et contre-poids de l'impulsion divine ou Attraction qui règne dans le cours des séances, et de l'im-

pulsion humaine ou Raison qui en gradue la distribution de manière à prévenir les excès par la rapide succession et le contraste judicieux des plaisirs. C'est le seul moyen de mettre sans danger l'Attraction aux prises avec la Raison.

S'il y a rareté de plaisirs, l'Attraction, trop longtemps privée, se change en fougue déraisonnable, et de là vient que, parmi nous, l'excès règne non-seulement dans les séances de plaisir, mais dans les distributions de plus longs termes qui s'étendent aux âges (*extrêmes*). Aussi voit-on beaucoup de gens qui, à 60 ans, veulent mener le train de vie qui ne convient qu'à 30 : excès inhérent à la rareté des plaisirs civilisés, qui ne sont jamais répartis de manière à satisfaire l'imagination en temps et lieu convenables.

Quand la balance et l'option seront régulièrement établies sur une période quelconque, séance, journée, semaine, mois, année ou phase de la vie, il y aura Libre Arbitre dans l'impulsion divine ou directe, qui est l'Attraction, et dans l'impulsion humaine ou indirecte, qui est la Raison. Celle-ci n'aura plus la tâche impossible de modérer l'Attraction, mais seulement de l'éclairer et de la diriger dans les options et graduations de l'affluence de plaisirs qui sera offerte. La Raison alors sera écoutée, parce qu'elle servira et raffinera l'Attraction. Aujourd'hui qu'elle essaie de l'entraver elle est foulée aux pieds ; il n'y a donc entre elles d'autre moyen de concert que le mécanisme des Séries, qui les rend nécessaires l'une à l'autre dans la répartition des plaisirs.

Dans ce Nouvel Ordre, il y aura une légère supériorité du côté de l'impulsion divine, en ce que l'Attraction aura l'initiative. Les options et décisions de la Raison ne seront qu'une capitulation avec l'Attraction, mais enfin ce sera

un exercice de la raison humaine, en concurrence avec l'impulsion divine, pour raffiner nos plaisirs et nous laisser l'honneur de partager avec Dieu la direction de notre individu et de nos sociétés.

Et dans ce régime d'où naîtra tant de bonheur, n'est-il pas juste que la balance penche pour l'autorité divine ou Attraction? Et, puisque dans tout Mouvement il faut une tombée de balance, qui existe déjà parmi nous dans les proportions physiques et numériques des sexes, peut-on douter que dans nos relations avec Dieu, dans la direction du Mouvement social, la tombée ne doive, pour notre bien même, appartenir au Suprême (Pondérateur), avec qui il nous semblera si doux de partager la régie sociale, quand nous connaîtrons le sort heureux qu'il nous a préparé! Mais Dieu, aussi généreux que nous sommes imprudents, ne veut ni d'une confiance aveugle ni d'une autorité absolue, et il nous a ménagé dans les Séries passionnelles un partage réel d'autorité, une entremise permanente de la Raison concurremment avec l'Attraction. Il ne veut, dans cet Ordre (équilibré), que le faible surplus de tombée nécessaire à assurer notre bonheur, qui serait nécessairement compromis du moment où la raison humaine, sujette à l'erreur, viendrait à surpasser en influence l'impulsion divine ou Attraction.

On peut maintenant apprécier la justesse des plaintes élevées sur le parallèle de l'homme et de l'animal dont nous déplorions à bon droit de ne pas égaler le bonheur, l'exercice du Libre Arbitre. Il restait à savoir que notre bonheur doit être double du sien, savoir : libre exercice d'Attraction et de Raison coïncidentes. Nos sages, pour avoir voulu les faire agir en divergence et nous borner à jouir d'une seule, nous ont ôté l'exercice de

l'une et de l'autre, en les armant l'une contre l'autre : effet nécessaire du Mouvement simple, qui, appliqué à l'homme, produit toujours la duplicité d'action, parce que les ressorts élémentaires des passions humaines étant composés en tout sens, dès qu'on veut n'en faire jouer qu'un seul à l'exclusion de l'autre, on établit le conflit de tous deux ; et c'est l'erreur perpétuelle de nos prétendus sages, toujours aheurtés à spéculer sur l'essor simple et la simple nature, qui est attribut de l'animal et non pas de l'homme.

Récapitulons. Sous le rapport de l'unité : quelle unité trouvera-t-on dans les deux méthodes simples que nous proposent la philosophie et la théologie? méthodes identiques au fond, malgré le contraste de moyens : car elles ne sont, sous diverses formes, qu'une répression de celui des deux ressorts qui vient de Dieu.

La philosophie veut limiter le Libre Arbitre au ressort purement humain, à l'emploi de la Raison. C'est une scission manifeste avec Dieu : c'est l'exclure d'intervention et sans pour cela faire régner la Raison ni le Libre Arbitre, dont on ne voit aucune trace en mécanisme civilisé.

L'autre science, la théologie, met en scène des révélations divines qui nous condamnent à souffrir, par raison, des privations en ce monde. C'est mettre Dieu en scission avec lui-même, puisqu'il est créateur de l'Attraction qui nous stimule incessamment. Ce sont deux systèmes schismatiques avec Dieu : l'un repousse l'intervention divine en déclinant les droits de l'Attraction qu'il veut soumettre à la morale répressive, l'autre ne fait intervenir la Divinité qu'en sens absurde et outrageant pour elle : car il la suppose armée contre son propre ouvrage, s'efforçant

de comprimer l'Attraction qu'elle a créée, et voulant que l'homme se ligue avec Dieu pour opprimer cette impulsion dont Dieu protége l'essor chez les autres créatures. Supposer à Dieu ces vues insensées dans sa régie du Mouvement social, n'est-ce pas être en pleine scission avec lui?

Et si l'on considère que ces deux méthodes anti-unitaires n'aboutissent qu'à entretenir les 7 fléaux (Indigence, Fourberie, Oppression, Carnage, Intempéries outrées, Maladies provoquées, Cercle Vicieux), et nous priver en tout point du Libre Arbitre, quel sens faut-il attacher aux verbiages d'Unité dont s'affublent les deux sciences, et comment douter que dans une théorie d'Unité réelle, il ne faille s'isoler de ces deux sentiers d'erreurs, et spéculer sur le Libre Arbitre comme sur tous les ressorts du Mouvement passionnel, en emploi composé convergent des deux éléments, l'Attraction et la Raison?

Quelle réplique opposer à ce principe, maintenant que la découverte du calcul synthétique de l'Attraction démontre qu'il ne peut exister hors des Séries passionnelles ni règne de la Raison, ni essor de l'impulsion divine ou Attraction, ni Libre Arbitre de l'homme, ni Unité de l'homme avec Dieu et le système de l'Univers!

Du reste, à quoi bon s'appesantir sur ces prétentions de Libre Arbitre dans notre Civilisation, où l'homme n'a pas la liberté de manger quand il souffre de la faim et qu'il se voit entouré d'une affluence de comestibles étalés pour la provoquer? Un dogme qui se rit à ce point de l'évidence mérite-t-il les honneurs de la réfutation? Et qu'y avait-il à dire jusqu'à présent sur le Libre Arbitre, sinon de s'étonner de la contradiction apparente de Dieu, qui, accordant ce bienfait aux astres et aux insectes, le refuse

à l'homme seul? Voilà l'énigme expliquée par le parallèle du Libre Arbitre simple que l'on veut inutilement introduire en Civilisation, et du composé, qui n'est applicable qu'à l'Harmonie. On a vu combien elle est facile à organiser, et combien cette fondation s'accordera avec le Libre Arbitre unitaire. L'issue de l'abîme nous est ouverte, hâtons-nous d'en sortir, et, pour terminer par un dictum moral, « ne perdons pas à discuter sur le Libre Arbitre les moments destinés à en jouir. »

Classement des Libertés vraies et illusoires.

Ne craignons pas de multiplier les tables. Sans cette précaution, il ne reste souvent d'une lecture que des notions confuses. Une table vient à propos à la suite des débats, pour classer et graver dans la mémoire divers détails dont les lectures n'ont laissé que de vagues souvenirs.

Nous n'avons que quatre modes à envisager dans l'essor des libertés. Leur classement bien précis mettra fin à toutes les controverses politiques et théologiques sur les libertés. Le problème se borne à décider lequel des quatre modes assure le plein bonheur, et il n'y aura pas à hésiter sur la décision.

TABLE DES QUATRE EXERCICES DE LIBERTÉ.

La composée positive;	convergente directe :	2 éléments.
La simple positive;	divergente active :	1 élément.
La simple négative;	divergente passive :	1 élément.
La composée négative;	convergente inverse :	2 éléments.

La première et la seule qui soit pleine liberté a été décrite (XXXVI). Elle développe les deux éléments Attraction et Raison en sens positif, ou concert de toutes deux pour la distribution et le raffinement des plaisirs. Une telle Raison est convergente avec l'Attraction. Il est bien peu de Civilisés qui puissent exercer en ce genre, car il faut réunir santé, richesse, prudence et sûreté. On trouve quelques épicuriens qui atteignent à ce but, au moins pour quelque temps, car il n'est pas de bonheur stable en Civilisation, et combien petit est le nombre de ceux qui arrivent à l'exercice composé positif, sort habituel

du plus pauvre des hommes en Harmonie, où il a des chances de plaisir décuples de celles de ces épicuriens! Qu'on se rappelle la journée harmonique décrite en 6e. touche (III, 183 et suiv., IV, 535 et suiv.); aucun épicurien civilisé ne peut s'assurer pour un seul jour pareil sort. Un harmonien en jouirait sans cesse, avec des variantes multipliées. D'ailleurs, qu'est-ce que les chances d'amusement civilisé comparées à celles de l'Harmonie. On a pu en juger aux chapitres qui traitent d'amour et de gastrosophie.

La liberté en 2e. exercice est la *simple positive*, celle qui ne repose que sur l'essor de l'Attraction sans concours de Raison positive. Elle conduit rapidement l'homme à sa perte. Un jeune étourdi qui dissipe follement une grande fortune, jouit de ce genre de liberté qui ne lui prépare pas de bonheur pour la suite. Il est douteux qu'il aille à quelques mois sans tomber dans de fâcheuses disgrâces et même en malheur composé. C'est donc une liberté funeste que la *simple positive*, et avant de parler des 3e. et 4e., on reconnaît déjà au parallèle des 1re. et 2e., qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans la liberté *composée positive*, qui fait converger les deux éléments, la Passion du plaisir avec une Raison positive, occupée à raffiner et étendre les plaisirs, mais non pas à en modérer l'usage; auquel cas elle devient négative, et n'est plus, au lieu d'un garant de bonheur réel, qu'un garant contre l'imminence du malheur. Il faut se rappeler ici qu'en Harmonie, on n'a pas besoin de Raison modératrice, puisque la modération naît de l'état des choses, de l'affluence des plaisirs. Dès lors, la Raison n'a plus qu'à exercer en composé ou en calculs de raffinements voluptueux, c'est-à-dire en positif, en service de plaisir actif.

La liberté en 3e. exercice est la *simple négative* ou emploi de Raison modératrice dénuée du concours de l'Attraction, et n'intervenant que pour l'entraver dans des vues de prudence. Tel est le triste sort que la philosophie et la théologie veulent nous allouer en Civilisation. Il y a loin de là au bonheur. Savoir se résigner à souffrir, ce n'est pas jouir. Nous ne sommes point heureux quand la Raison est *en essor négatif*, en guerre avec l'Attraction; nous ne jouissons que lorsque toutes deux s'accordent en faveur du plaisir; ainsi, dans un grand repas, au lieu de servir les mets en confusion, nous employons la Raison qui nous apprend à classer les mets en Série de quatre groupes ou quatre services consécutifs. Une telle raison est positive, en ce qu'elle accroît la jouissance, nous assure par ce classement des mets, la faculté de digérer mieux et de graduer le plaisir. Mais si l'on ne sert sur la table qu'un panier de livres philosophiques et théologiques sur la tempérance, la mortification des sens et le besoin de réprimer son appétit quand on n'a pas de quoi le satisfaire, cette Raison, tout en nous persuadant par de belles phrases, ne sera qu'un plaisir négatif en conflit avec l'Attraction, qui nous fait désirer un dîner quand nous nous mettons à table. Il n'est donc rien de plus opposé au bonheur que cette Raison négative, à laquelle on façonne si bien les Civilisés et qu'on leur donne pour Libre Arbitre, quoiqu'elle ne soit que la liberté de s'habituer à souffrir et guerroyer contre soi-même.

La liberté en 4e. exercice est la *composée négative* ou ralliement des deux éléments frustrés. Le peuple civilisé ne connaît que cette quatrième liberté. Sa Raison brute, mais juste, ne lui montre que malheurs dans sa misérable condition. En vain la philosophie et la théologie

interviennent pour lui prouver : l'une, que ses privations sont le chemin du ciel; l'autre, qu'elles sont le bonheur du sage. Le peuple n'entend goutte à ce grimoire de subtilités, et s'écrie partout qu'il est bien malheureux, qu'il voudrait être riche pour se livrer aux plaisirs. La philosophie lui répond que l'or et l'argent sont de vils métaux; la théologie, qu'il n'a besoin que de la grâce et des indulgences. Il regimbe de plus belle contre ces doctes leçons, il persiste à désirer les richesses et à déplorer ses privations.

Ici les deux éléments reviennent à l'accord, mais en négatif. La Raison n'est plus contraire au vœu de l'Attraction comme dans la troisième liberté. L'Attraction n'est plus dénuée de Raison comme dans la deuxième liberté. Le peuple a vraiment la Raison positive tendant à raffiner les plaisirs, car il ne désire pas la fortune pour la dissiper, mais pour en jouir judicieusement comme le font les gens du peuple qui s'enrichissent. On n'en voit pas un sur cent qui consume en prodigalités ce qu'il a péniblement amassé. Le peuple a donc véritablement la Raison positive, ou amie des plaisirs réels sagement distribués, amie de l'Attraction positive; mais cet accord des deux éléments n'a chez lui aucun aliment; il n'opère qu'en sens négatif, puisqu'au lieu de conduire aux jouissances, il aigrit le sentiment des privations.

Nous pouvons, dans les quatre exercices du Libre Arbitre, remarquer le contact des extrêmes; le peuple, par double engorgement de l'Attraction positive et de la Raison positive, se trouve de concert intentionnel avec le sybarite n°. 1 pour jouir de la liberté composée positive. Cet effet s'accorde avec le principe que deux négatives valent une affirmative, et que deux quantités négatives multipliées donnent le positif.

La liberté en 3e. exercice est la *simple négative* ou emploi de Raison modératrice dénuée du concours de l'Attraction, et n'intervenant que pour l'entraver dans des vues de prudence. Tel est le triste sort que la philosophie et la théologie veulent nous allouer en Civilisation. Il y a loin de là au bonheur. Savoir se résigner à souffrir, ce n'est pas jouir. Nous ne sommes point heureux quand la Raison est en essor négatif, en guerre avec l'Attraction; nous ne jouissons que lorsque toutes deux s'accordent en faveur du plaisir; ainsi, dans un grand repas, au lieu de servir les mets en confusion, nous employons la Raison qui nous apprend à classer les mets en Série de quatre groupes ou quatre services consécutifs. Une telle raison est positive, en ce qu'elle accroît la jouissance, nous assure par ce classement des mets, la faculté de digérer mieux et de graduer le plaisir. Mais si l'on ne sert sur la table qu'un panier de livres philosophiques et théologiques sur la tempérance, la mortification des sens et le besoin de réprimer son appétit quand on n'a pas de quoi le satisfaire, cette Raison, tout en nous persuadant par de belles phrases, ne sera qu'un plaisir négatif en conflit avec l'Attraction, qui nous fait désirer un dîner quand nous nous mettons à table. Il n'est donc rien de plus opposé au bonheur que cette Raison négative, à laquelle on façonne si bien les Civilisés et qu'on leur donne pour Libre Arbitre, quoiqu'elle ne soit que la liberté de s'habituer à souffrir et guerroyer contre soi-même.

La liberté en 4e. exercice est la *composée négative* ou ralliement des deux éléments frustrés. Le peuple civilisé ne connaît que cette quatrième liberté. Sa Raison brute, mais juste, ne lui montre que malheurs dans sa misérable condition. En vain la philosophie et la théologie

interviennent pour lui prouver : l'une, que ses privations sont le chemin du ciel ; l'autre, qu'elles sont le bonheur du sage. Le peuple n'entend goutte à ce grimoire de subtilités, et s'écrie partout qu'il est bien malheureux, qu'il voudrait être riche pour se livrer aux plaisirs. La philosophie lui répond que l'or et l'argent sont de vils métaux ; la théologie, qu'il n'a besoin que de la grâce et des indulgences. Il regimbe de plus belle contre ces doctes leçons, il persiste à désirer les richesses et à déplorer ses privations.

Ici les deux éléments reviennent à l'accord, mais en négatif. La Raison n'est plus contraire au vœu de l'Attraction comme dans la troisième liberté. L'Attraction n'est plus dénuée de Raison comme dans la deuxième liberté. Le peuple a vraiment la Raison positive tendant à raffiner les plaisirs, car il ne désire pas la fortune pour la dissiper, mais pour en jouir judicieusement comme le font les gens du peuple qui s'enrichissent. On n'en voit pas un sur cent qui consume en prodigalités ce qu'il a péniblement amassé. Le peuple a donc véritablement la Raison positive, ou amie des plaisirs réels sagement distribués, amie de l'Attraction positive ; mais cet accord des deux éléments n'a chez lui aucun aliment ; il n'opère qu'en sens négatif, puisqu'au lieu de conduire aux jouissances, il aigrit le sentiment des privations.

Nous pouvons, dans les quatre exercices du Libre Arbitre, remarquer le contact des extrêmes ; le peuple, par double engorgement de l'Attraction positive et de la Raison positive, se trouve de concert intentionnel avec le sybarite n°. 1 pour jouir de la liberté composée positive. Cet effet s'accorde avec le principe que deux négatives valent une affirmative, et que deux quantités négatives multipliées donnent le positif.

En comparant les quatre libertés, on voit qu'il n'y a de raisonnable que les deux composées : tant il est vrai que le simple n'a aucune convenance avec la nature de l'homme.

Voici matière à une belle réplique des philosophes et des théologiens, qui vont soutenir la troisième liberté, la simple négative. Puisque l'immense majorité des humains est condamnée aux privations, ne vaut-il pas mieux, diront-ils, façonner le peuple à une souffrance nécessaire, et armer la Raison contre l'Attraction et l'aiguillon du plaisir, que d'encourager les misérables dans leurs jérémiades et leur vaine convoitise qui est pour eux un ver rongeur? N'est-il pas plus sage de les habituer à des privations inévitables? — Non certes; le parti serait fort sage s'il n'existait pas de remède à leurs misères, point d'issue de Civilisation; mais il en existe douze (II, 140), non compris l'issue privotale ou calcul de l'Attraction; et quand les deux sciences philosophie et théologie adoptent pour système de façonner le peuple au malheur, elles paralysent le génie chez la multitude et chez les savants mêmes; elles ferment toute voie à la recherche des douze issues dont il eût été facile de découvrir quelqu'une si l'on s'en fût occupé.

Ainsi tout ce qui nous paraît sagesse relativement à la Civilisation devient déraison quand on spécule sur la carrière extrograde, sur les sociétés qui restaient à découvrir.

Nous pouvons, à l'aide de ces quatre modes en exercice de la liberté, réduire à leur juste valeur les sornettes que nous content nos sectes savantes sur les libertés diverses, droits politiques, Libre Arbitre, etc. Nous allons en faire trois applications : une de la compétence des théologiens, l'autre de celle des philosophes, une en commun aux deux

classes. Ce sont de petits exemples pour exercer les élèves, comme ces analyses raisonnées qu'on donne pour tâche aux écoliers des basses classes.

Compétence théologique.

Un homme et une jeune fille désirent se livrer au péché de fornication. Tous deux vont consulter un confesseur qui leur interdit sévèrement cette accointance, et les menace de brûler éternellement s'ils cèdent à l'Attraction ou seulement au désir de commettre le péché.

D'autre part, la Raison positive (raison qui coopère efficacement au plaisir) leur dit qu'en se livrant secrètement à la fornication ils ne feront de tort à personne, puisqu'aucun d'eux n'est engagé par un serment ou contrat envers qui que ce soit.

Ces deux êtres jouissent-ils de la liberté et du Libre Arbitre? A quel degré en sont-ils pourvus ou privés? S'ils suivent les avis du casuiste, ils ne jouissent que du 3e. degré, liberté simple négative, bornée au seul exercice de la Raison ou sagesse en conflit avec l'Attraction. Ils sont obligés, selon la Raison, de se persuader qu'il est doux de renoncer à une fornication désirée, dont personne ne souffrirait aucun dommage. L'Attraction leur dit, au contraire, qu'il serait plus doux de forniquer en secret, et que dans ce cas il y aurait exercice de liberté composée positive, ou de Raison convergente avec l'Attraction et intelligente à servir activement le plaisir. Jusqu'à leur décision, il y a lutte bien établie entre l'Attraction et la Raison; et si l'on exige le règne de la dernière, la résistance au désir de forniquer, c'est réduire les deux individus à l'exercice de la troisième liberté, au simple négatif, qui est un état très-malheureux ainsi que je l'ai démontré.

Le Libre Arbitre, selon la théologie, est donc limité à un seul des quatre exercices de la liberté, au troisième, qui est le plus fâcheux de tous. On est moins malheureux selon le quatrième, qui laisse la consolation de se plaindre et de n'admettre la Raison qu'en perspective de coïncidence avec l'Attraction et de service positif. Mais la théologie et la philosophie ne veulent que le troisième exercice. Elles exigent qu'on ajoute à la privation du plaisir le simulacre de la satisfaction, comme l'enfant à qui l'on donne les étrivières pour avoir mangé un morceau de sucre, et qu'on oblige ensuite à baiser le fouet respectueusement, et remercier de ce qu'on l'a fustigé pour son bien. Voilà ce qu'on appelle en Civilisation liberté et Libre Arbitre d'opter pour le bien ou le mal. Car on dira à cet enfant qu'il est libre de mal faire le lendemain, sauf à recevoir de nouvelles fustigations. On lui dira au besoin qu'il n'a pas le droit de manger un morceau de sucre, même en consentant aux étrivières, et pourtant cet enfant jouit, dit-on, du Libre Arbitre d'option pour le bien ou le mal. On avouera du moins qu'il ne jouit que de la liberté du troisième degré, simple négative.

Compétence philosophique.

Un pauvre paysan possède une somme de dix écus amassés à force d'économies et de fatigues : un percepteur vient lui demander ces dix écus et le somme de payer avec joie, suivant la morale d'un philosophe de Paris, François de Neufchâteau, qui, dans son tableau des *Devoirs du Citoyen*, nous dit : « Payez donc les impôts avec joie, c'est » le mieux employé de l'argent que vous dépensez. »

Le paysan répond qu'il ne veut pas donner ses dix écus et qu'il ne trouve aucun plaisir à payer. Là-dessus on en-

tremet les gendarmes et garnisaires, qui lui prouvent que le vrai bonheur est de payer les impôts. Il paie pour se débarrasser d'eux, et s'il va se plaindre de cette violence à un philosophe, celui-ci lui prouvera qu'il doit s'estimer heureux d'avoir donné toutes ses épargnes pour le bien du commerce et de la charte, et qu'il jouit de la vraie liberté. Le paysan donne au diable ce bonheur philosophique, et soutient qu'il aurait été plus heureux et plus libre en gardant ses dix écus.

De quelle liberté a-t-il joui dans cette lutte? c'est encore de la troisième ou conflit de la Raison avec l'Attraction. Il ne lui est pas permis de jouir de la quatrième, de se plaindre hautement, exprimer ce que la Raison et l'Attraction lui inspirent contre les sangsues publiques : on l'arrêterait comme perturbateur. Il est donc forcé de dissimuler et laisser croire qu'il a payé par Raison, par amour de la morale, du commerce et de la charte.

Dans ces deux exemples, on voit que le monde civilisé tend au 4e. exercice de liberté, composée négative, à la faculté de jouir en secret ou de se plaindre hautement des entraves qu'on oppose à l'Attraction. Les beaux esprits le réduisent à feindre qu'il jouit de la 3e. liberté, simple négative, et qu'il trouve son bonheur à réprimer ses passions. Plaisante situation pour un être qu'on dit pourvu de Libre Arbitre ! Loin de lui laisser le droit d'opter, on ne lui laisse pas même le droit de se plaindre quand on a violenté son choix.

Compétence des deux sciences.

Deux conscrits sont obligés de partir, l'un en 1812, l'autre en 1818. Tous deux ont résisté jusqu'à ce que le gendarme soit venu les prendre et les conduire enchaînés.

Le premier, le 1812, rencontre en chemin un philosophe qui lui dit : « Tu es bien heureux, tu vas mourir pour la personne sacrée de Bonaparte : *c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.* » A quoi le captif répond : « J'aimerais bien mieux rester libre. — Eh! lui dit le philosophe, tu jouis de la vraie liberté suivant les droits de l'homme et la constitution sanctionnée par le sénat conservateur. — Mais, si je suis libre, qu'on m'ôte ma chaîne et qu'on me laisse partir. — Non pas, dit le philosophe, il faut, pour la liberté, que tu ailles, bon gré, mal gré, moissonner des lauriers et te faire casser les bras. — Je ne comprends rien à cette liberté. — Cela est bien aisé à comprendre; il suffit de savoir que nos sensations naissent de nos perceptions par la cognition de la volition des droits de l'homme, qui font que le vrai républicain doit verser son sang pour le bien du commerce, et se doit à sa patrie. — Eh bien! je ne suis pas républicain, je demande qu'on me relâche. — Comment, malheureux! tu ne veux pas être républicain, tu ne sens pas ta dignité d'homme libre. — Je sens que je ne suis pas du tout libre avec mes chaînes. — Mais les chaînes sont douces quand on les porte pour la patrie, pour la personne sacrée de Bonaparte à qui nous devons tout notre amour. Demande plutôt au sénat conservateur. — Bah! le sénat vit au large : c'est une troupe de sangsues qui nous grugent; ils raisonnent à leur aise de la liberté. — Tu parles en rebelle; si tu ne changes pas de ton, tu seras enfermé dans une forteresse et au besoin envoyé à la guillotine. Gendarmes, surveillez ce coquin-là. On te morigénera, drôle que tu es : on t'apprendra à respecter la liberté et la philosophie. — Cela suffit, M. le philosophe, je connais maintenant votre doctrine et je crois aux perceptions de

sensation et à la cognition de volition des droits de l'homme. »

Le conscrit de 1818, frère du premier et conduit enchaîné par un sbire à cheval, est accosté en chemin par un théologien qui lui dit : « Mon pauvre garçon, te voilà bien dans l'embarras, mais tu as un bon parti à prendre. » Le conscrit (à voix basse) : « Qu'est-ce? as-tu quelque moyen de me faire échapper au gendarme? — Non vraiment, à Dieu ne plaise! je veux dire que tu peux tirer parti de la circonstance et jouir de la liberté de l'âme à défaut de celle du corps. — Voyons si cela pourra me servir, dis-moi ton secret. — Le voici : tu as le Libre Arbitre d'opter pour le bien ou pour le mal. — Eh bien! j'opte pour m'en aller, fais-moi ôter ma chaîne. — Pas de ça, tu opterais pour le mal en désobéissant aux lois. — Bah! je veux opter pour le mal et m'en aller. — Comment, infâme! tu oses préférer le mal au bien! — Eh! tu me dis que je suis libre de choisir. — Oui, mais si tu choisis le mal, tu mérites punition. — A quoi sert donc ta recette, s'il faut que j'opte pour rester enchaîné; autant vaut n'avoir pas le choix. — Tu es dans l'erreur : ce choix t'est très-utile, car si tu te résignes à la volonté de Dieu et à l'obéissance aux lois, tu acquiers des mérites auprès de Dieu : tu entres dans la voie du salut et du bonheur éternel; tu sauves ton âme, qu'importe le corps? — Eh bien! si le corps n'est rien, mets le tien à ma place, tu auras tout le profit, une belle occasion de sauver ton âme. — Non, j'ai d'autres fonctions à remplir, et il faut que je veille au salut de mes ouailles. — Et tu ne sais pas d'autre voie de salut pour moi? quelque moyen d'être libre? — Je te mets au chemin de la vraie liberté, qui est celle de l'âme. Fais un saint usage de ton Libre Arbitre et résigne-toi à

la volonté de Dieu. — Chansons que tout cela! mon frère a été tué en 1812 pour Bonaparte, et je ne suis pas tenté de faire de même. — Ton frère était un brigand qui servait l'usurpateur, il a mérité la mort. — Mais on l'a entraîné comme moi, enchaîné. Je serai donc un brigand selon ceux qui viendront dans 6 ans. — Non, certes, tu vas te faire tuer pour la légitimité, pour un tendre père. — Merci de sa tendresse! J'aimerais mieux rester chez moi. — Comment, coquin, tu n'aimes pas à te faire tuer pour l'autorité légitime, tu n'as point de religion, tu brûleras éternellement. — Ce n'est donc pas assez que je sois torturé en ce monde, tu veux encore me brûler en l'autre. — Sans doute, si tu ne veux pas user de ton Libre Arbitre selon la volonté de Dieu et des lois. Reviens à la raison et opte pour louer Dieu du malheur par lequel il t'éprouve. — Va-t'en, jongleur, tu te moques de ma misère avec ton Libre Arbitre, donne-moi plutôt un esclavage qui me fasse ôter mes chaînes. Allez, charlatans, il n'y a de Libre Arbitre que pour vous qui nous faites tuer en ce monde et brûler dans l'autre. »

Procédons maintenant au tarif de toutes ces libertés.

Il résulte que la première, la seule véritablement digne du nom de liberté, n'existe qu'en dose infiniment petite, que pour quelques sybarites privilégiés, à peine un homme sur mille.

Que la deuxième, qui est une liberté d'insensé et très-incomplète, puisqu'elle ne se compose que d'Attraction sans Raison, peut s'étendre au plus à un homme sur cent.

Que la troisième, vraie servitude, lors même qu'elle paraît spontanée, vrai fardeau, puisque la plupart de ces philosophes résignés à la pauvreté accepteraient volontiers une place de 20,000 francs de rente; la troisième,

dis-je, ne peut convenir qu'à des vieillards hypocrites, forcés de s'affubler de Raison par la privation des moyens de jouissance.

Que la quatrième, triste consolation des malheureux Civilisés, leur est encore contestée par la philosophie et la théologie, qui veulent qu'on s'enrôle avec joie; qu'on renonce avec joie à tous les plaisirs; qu'on supporte avec joie toutes les vexations et qu'on feigne de jouir de la liberté simple négative, troisième, quand on n'a réellement pour lot secret que la quatrième, composée négative.

Si, après cette analyse, quelques Civilisés, autres que ceux de la classe opulente, persistent à se croire pourvus de liberté et de Libre Arbitre, j'y souscris, ne disputons pas des goûts. Je me borne à les renvoyer au tableau d'une journée heureuse donnée (aux Cis-Légomènes, III, 194), où l'on peut voir quel est, selon les lois de la nature, le sort d'un homme ou d'une femme réellement pourvus du Libre Arbitre ou Raison *positive* convergente avec l'Attraction et le plaisir.

Qu'est-ce que la liberté d'un roi civilisé auprès de ce genre de vie assuré à perpétuité au plus pauvre des harmoniens? Nos rois ne jouissent la plupart du temps que de la troisième liberté, simple négative. L'étiquette les harcèle sans cesse et les oblige à feindre du contentement quand ils sont dévorés d'ennui. Souvent leur caractère n'est point compatible avec ces servitudes, et s'ils veulent en secret se donner, comme Louis XV, quelques petits plaisirs, tels que le sérail du Parc-aux-Cerfs, ils sont traités de monstres par la philosophie et par la théologie. Les reines sont bien plus comprimées encore, et la classe des têtes couronnées n'a pas, à beaucoup près, les libertés dont jouit un riche capitaliste. Elle a d'autres avantages

en essor d'ambition, mais qu'est-ce que la liberté, le Libre Arbitre, sinon l'essor des douze passions? Et quelle liberté existe-t-il pour celui en qui l'étiquette ou le défaut de fortune entravent une des douze qui peut être sa dominante, celle au développement de laquelle est attaché son bonheur?

FIN DU LIBRE ARBITRE.

TABLE DU LIBRE ARBITRE.

Antienne v
1. Division du Libre Arbitre en actif et en passif. . . . xi
2. Cas de perclusion du Libre Arbitre. xvii
3. Du Libre Arbitre de Dieu et de l'Homme. xxvii
4. Du Libre Arbitre de l'Homme, en simple et en composé; en positif et en négatif. xxxvi
5. Du Libre Arbitre en carrière rétrograde. xliv
6. Du Libre Arbitre en carrière extrograde. xlix
7. Classement des libertés vraies et illusoires. lvi
Compétence théologique. lxi
Compétence philosophique. lxii
Compétence des deux sciences. lxiii

THÉORIE
DE
L'UNITÉ UNIVERSELLE.

INSTRUCTIONS

POUR

LE VENDEUR ET L'ACHETEUR (1).

En France, beaucoup d'acheteurs jugent un livre sur le format et la table des chapitres; sur les apparences;

« Papier, Dorure, Images, Caractère. »

Le libraire, qui n'a pas lu l'ouvrage, ne peut pas en en faire valoir le contenu. Pour l'en dispenser, je place ici le thême de vente.

Le Libraire. Voici une découverte bien extraordinaire, un procédé d'Association mathématiquement démontré. S'il est praticable, il doit tripler en tous pays le produit général de l'industrie et des terres, éteindre subitement les dettes publiques, et assurer un bien-être (*Sommaires*, 26) à ceux qui n'ont rien. On cherche dans les romans le merveilleux idéal; ici c'est le merveilleux réel.

L'Acheteur. Bah! encore une charlatanerie! on en voit tant!

L. Non, c'est une théorie aussi exacte que le calcul newtonien dont elle s'appuie: l'auteur met en scène beaucoup de sciences nouvelles qu'on n'avait pas osé aborder. Mais ici, le plus important résultat est le triplement de richesse effective, et l'admission de toutes les créances de révolution. Avez-vous à réclamer à titre d'émigré, de

(1) Ces singulières instructions se trouvaient collées au revers de la couverture, en face du titre de l'édition de 1823. Elles ont un caractère trop original pour que les éditeurs aient cru pouvoir se dispenser de les reproduire.

prêtre, de militaire lésé, ex-doté; de rentier spolié, de capitaliste remboursé en assignats, et autres classes dont vous voyez la liste à ce tableau (*Som.*, 17)? (*On y a oublié les Colons réfugiés de St.-Domingue.*)

A. Sans doute j'ai à réclamer, soit de mon chef, soit du chef de parents vivants ou défunts : toute famille, en France, tient plus ou moins à l'une des classes de ce tableau (17).

L. Eh bien, vous serez payé en plein par l'Association. Lisez et jugez vous-même; l'essai en sera fait sous peu; l'Angleterre cherche le procédé qu'indique ce livre; elle a des villages affectés aux tentatives; il ne faut que cent familles agricoles et deux mois d'exercice pour démontrer la facilité d'exécution : telle est la thèse de l'auteur.

A. Je serais assez curieux de m'instruire là-dessus; mais les volumes sont bien gros, le format peu séduisant.

L. C'est un compacte fort net, ayant de belles marges et des interlignes que n'a pas ce Sommaire. Aimeriez-vous mieux que le livre fût élégant et que la théorie ne fût qu'un leurre?

A. Non, sans doute : je tiens avant tout à la justesse des calculs. Qu'en disent les journaux?

L. Ils hésitent et ne savent sur quel ton s'en expliquer, ils sont retenus par la crainte de déplaire aux sophistes. Le Sommaire vous expliquera cela.

A. Mais on dit que le livre est bizarre, la distribution insolite.

L. Le Sommaire l'explique encore. Si vous êtes pressé d'aller au but, lisez en premier lieu la théorie *directe* d'Association; elle est contenue,

En préludes et généralités, t. III, notices 4, 5, 6, pag. 7 à 211.

En tableaux descriptifs, t. III et IV, sections 1re., 2e., 3e., 4e.

Enpreuves et calculs d'équilibres, t. IV, sections 7e., 8e.

Une fois initié par cette lecture au mécanisme sociétaire, vous reviendrez avec plus d'intérêt sur les portions franchies, sur la théorie *indirecte* ou réfutation des erreurs scientifiques. Mais envisagez sans cesse l'objet principal, *triplement subit de la fortune en capitaux ou immeubles, et remboursement des créances de révolution*. En faveur de tant de biens, l'on doit être accommodant sur les FORMES de l'ouvrage, ne s'attacher qu'à vérifier si le FOND est juste, si le procédé d'Association est réellement découvert.

SOMMAIRES

DU

TRAITÉ DE L'UNITÉ UNIVERSELLE.

AVERTISSEMENT

AUX PROPRIÉTAIRES ET CAPITALISTES,

SUR LE TRIPLEMENT DU REVENU EN ASSOCIATION.

Le placement en effets publics absorbe de plus en plus les capitaux et les esprits. On dédaigne les domaines, chétif revenu de 3 à 4 p. 0|0; on s'ennuie de traiter avec des fripons de fermiers; on se retire à Paris pour y jouer sur la rente.

Cependant les faillites *Mussard*, *Sandrié*, le procès *Forbin*, ont prouvé que cette carrière est semée d'écueils. Voici, pour l'emploi des fonds, une voie lucrative et sans risque, le *régime sociétaire-agricole*, dont les actions, étayées d'hypothèque et assurance, produiront 9 à 12 p. 0|0 sans impôts (III, 157) : actions réalisables à tout instant, sans frais de mutation.

Ce bienfait sera dû à la découverte du procédé sociétaire,

Séries de groupes contrastés (voyez Som., 142),
Fonctionnant en séances courtes et variées (148).

C'est l'art d'associer des masses de 100, 200, 300 familles de fortune inégale, exerçant combinément les deux genres d'industrie agricole-manufacturière, et représentant tout capital, terres, numéraire ou autre, en actions

négociables rétribuées d'un dividende proportionnel. (Voyez la note 3, page 32.)

Le lien sociétaire ne peut s'établir que par emploi du procédé nommé SÉRIES CONTRASTÉES, associant *passions et industrie*, *intérêts collectifs et individuels*, et créant l'*Attraction industrielle*, amorce au travail productif, métamorphose des travaux en plaisirs.

Notre système agricole d'exploitation morcelée, subdivisée par familles, inspire au villageois un esprit de rébellion à toute mesure tendant au bien. Aussi voit-on *le mal faire dix pas en avant, tandis que le bien en fait à peine un*. Le déchaussement des montagnes, le tarissement des sources, la dégradation des forêts et des climatures, tous ces fléaux vont croissant : le perfectionnement ne règne que dans les écrits académiques.

L'impéritie du cultivateur est telle, que le paysan des environs de Paris ne sait ni cultiver, ni recueillir la pomme de terre, objet de tant de traités. Sur quatre paniers de ce légume achetés dans les marchés de Paris, il en est trois d'immangeables par amertume, aigreur, qualité visqueuse, même à l'instant de la récolte.

Chacun sent le besoin d'un régime qui rende le villageois docile aux leçons des agronomes, et qui établisse l'unité d'action. L'on parlait, il y a deux ans, de *fermes expérimentales*, c'eût été encore un avortement politique. Il faut opérer sur les passions et l'industrie à la fois; trouver un moyen de faire coïncider, en tous détails et à chaque instant, l'intérêt personnel du villageois avec l'intérêt collectif. Cet effet est réservé au mécanisme sociétaire distribué en *Séries contrastées*.

On peut l'organiser en divers degrés. Tablons sur 12 seulement.

Echelle de douze degrés d'Association, par S. C.

COMPTOIRS COMMUNAUX ACTIONNAIRES.

	Sortes bâtardes.				
Degrés	1er.	2e.	3e.	4e.	5e.
Capital	1m.	1 1|2m.	2m.	2 1|2m.	3
En sus de 1. . . .	4|8	5|8	6|8	7|8	1
400 rendra. . . .	600	650	700	750	800

Les 5 forment la période 6 1\|2 du tableau, p. 15.

	PHALANGES SIMPLES.				PHALANGES COMPOSÉES.		
	Sortes franches.				*Sortes grandioses.*		
Degrés. . .	6e.	7e.	8e.	9e.	10e.	11e.	12e.
Capital. . .	4m.	5m.	6m.	7m.	8m.	10m.	12m.
En sus de 1	1 1|4	1 2|4	1 3|4	2	2 1|3	2 2|3	3
400 rendra	900	1000	1100	1200	1333	1466	1600

2e. ligne, le capital actionnaire indiqué en m millions.

3e. ligne, le bénéfice à obtenir en sus du produit actuel.

4e. ligne, l'application. Tel canton ou village qui produit aujourd'hui 400,000 fr., rendra, en association de 1er. degré, 600,000 fr.; en 5e., 800,000 fr., *en sus de* 1, c'est-à-dire le double; et en 12e. degré, 3 *en sus de* 1, le quadruple du revenu actuel, 1,600,000 fr.

Il y a des sortes ambiguës, sous-bâtardes, les *ménages progressifs* (III, 141). Ils forment la période 6 du tableau (13).

Les 5 *sortes bâtardes* sont période 6 1|2 du tableau.

Les 4 *sortes franches* sont période 7, les 3 *sortes grandioses*, période 8.

Mon Traité décrit l'Association en 12e. degré, fastueux, éblouissant; j'ai dû le préférer, parce qu'il fournit en plein la preuve théorique; mais qui peut le plus peut le moins : il sera facile d'organiser les bas degrés, les teintes bourgeoises 1er., 2e., 3e. J'en communiquerai le plan à la société citée p. 51, offrant un prix de 300 fr. pour un

plan de *Comptoirs Communaux.* (Programme inséré *Revue Encycl.*, août 1823, p. 490.) Elle n'a, dans ses environs, aucun édifice convenable.

J'ai conseillé (IV, 580) le degré 6, qui n'exige que 4,000,000 de capitaux; il emploie déjà, en plein essor, le levier inconnu nommé SÉRIES CONTRASTÉES, unique moyen d'associer *passions et industrie*, de créer l'*Attraction industrielle*, pour les classes rebelles au travail, Oisifs, Enfants, Vagabonds, Sauvages.

On forme tant de compagnies pour entreprises dangereuses, *l'éclairage au gaz*, ou gigantesques et peu sûres, *les canaux;* il sera bien aisé d'en former une petite pour l'Association de bas degré, fondation purement agricole et manufacturière, bien exempte de danger, assurant bénéfice colossal et haute illustration à ses fondateurs.

Si l'épreuve se fait en mai 1824, aux environs de Paris ou Londres, lieux où abondent les vastes édifices convenables pour un Comptoir Communal, l'imitation sera subite, générale; chacun, en 1825, obtiendra de ses capitaux et domaines un revenu de 9 à 12 p. 0/0, en *Actions Agricoles*, sans risques de banqueroutes ni revers. Alors le jeu sur les effets publics sera regardé en pitié : là finira le dédain pour l'agriculture et l'honnête industrie; là commencera la vraie économie politique. La nôtre n'est qu'abus d'industrie (p. 203), progrès illusoire, qui ne remédie en rien aux misères du pauvre.

On n'a pas su créer à cette science un contre-poids d'OPPOSITION, une police des découvertes (p. 54). Aussi un inventeur, en France, est-il molesté, obligé (*Journal des Débats*, 24 juillet) d'aller solliciter protection en Angleterre. La France prodigue les jurys, médailles, étalages au travail matériel, et n'accorde ni jury,

ni accès au travail de génie. Tout aux uns, rien aux autres : justice civilisée !

C'est à tort qu'on se repose sur les journaux *exclusivement* du soin d'annoncer les découvertes; ils ont des ménagements à garder avec les corporations savantes qui sont, comme les acteurs, pétries de jalousie, cherchant à éliminer tout débutant, toute science neuve qui pourrait éclipser les leurs; dans ce cas, les journaux cèdent à l'impulsion des corps savants, et sacrifient l'inventeur non protégé.

Pour obvier à ce vandalisme de l'amour-propre, il faudrait accorder aux inventions scientifiques, ainsi qu'aux fabricants, un jury qui ne coûterait aucuns frais à l'état, (selon les détails pag. 46 et 240), et surtout créer une police des sciences (p. 54), pour signaler le mal et provoquer la recherche du bien.

A défaut de ce stimulant, les écrivains négligent une foule de sciences vierges, *association*, *attraction passionnée, analogie* (pag. 212, 256); chacun spécule sur les systèmes adulateurs faisant l'apologie du mal. Telles sont nos théories de commerce prônant :

F. *La concurrence* INSOLIDAIRE, MENSONGÈRE, COMPLICATIVE.

V. *Elle doit être* SOLIDAIRE, VÉRIDIQUE, RÉDUCTIVE.

On s'en aperçoit enfin. Grâce aux banqueroutes d'agents de change, les grands de Paris, spoliés ou menacés par ces équipées, commencent à suspecter le système commercial. On parle de reviser ces monopoles concédés par *Bonaparte* et *Regnault*, d'assujettir les courtiers d'effets publics à la solidarité; elle doit s'étendre au commerce entier. (L'analyse de la fausse concurrence F. et

la synthèse de la vraie V. seraient le sujet de mon 5e. tome, plan p. 112.)

C'est donc après cent ans de vaines théories qu'on songe enfin à la première des trois garanties commerciales! encore l'idée vient-elle des propriétaires ou capitalistes, et non de la science, qui négligerait constamment ses devoirs d'investigation du bien, tant qu'il n'existerait pour la stimuler, ni *opposition scientifique*, ni *police des découvertes* (p. 54), ni aucun contre-poids à l'esprit de sophisme.

Les classes intéressées au triplement du produit des domaines, les pairs, les grands de l'état, les capitalistes, feront sagement de suppléer à cette lacune d'un jury d'inventions (p. 54), former arbitralement le jury, à l'effet de vérifier si les preuves du mécanisme sociétaire (t. III, notice 5; t. IV, sections 7 et 8) sont exactes et militent pour un essai en bas degré C. C. A.

Le débat se réduira à discuter si la distribution par Séries contrastées à courtes séances (p. 148), fait naître l'attraction industrielle et le concours d'émulation entre caractères opposés : à constater que, pour organiser les Séries contrastées, ordre employé par Dieu dans tout le système de la nature, il faut opérer au moins sur 400 industrieux ; car avec 2 ou 300, on ne pourrait pas organiser 50 Séries, nombre le plus petit possible en manœuvre d'attraction, qui en exige plutôt 60 que 50. (Voyez p. 143.)

Tout comité d'une des classes intéressées se convaincra en peu de jours de la facilité d'obtenir *triple produit agricole* par gestion sociétaire. Ses membres s'accorderont à dire : Qu'importent les prétendus défauts de

l'ouvrage (1)? attachons-nous à l'utile, profitons de la découverte, fondons l'un des bas degrés d'association (l'un des *comptoirs communaux actionnaires*).

Cette précaution d'un comité d'examen convient aux classes à indemniser, émigrés, ex-dotés, etc. (p. 17), aux sociétés d'abolition de la traite, aux puissances endettées, à la France, et surtout à l'Angleterre. Elle doit spéculer sur le triple produit de son empire d'Indostan, produit qui s'élèverait de 10 à 30 milliards; puis sur trois autres avantages mentionnés au Traité:

Le transfert de sa dette au grand-livre de l'unité (II, 62).
La demi-propriété des mines vierges d'Afrique (II, 64).
La double passe au nord qui sera désobstruée (II, 84).

(1) Mes critiques se laissent prendre à une suggestion de Zoïles qui, ne pouvant pas attaquer le FOND, les neuf morceaux de théorie directe (19) chicanent sur un accessoire de forme, une précaution d'enseignement, la distribution du premier tome en *leçon intuitive* (68), en tableau du principal ressort sociétaire nommé SÉRIE MESURÉE (IV, 514), à 52 pièces et quatre pivots. (Voyez la note, 75.)

En attendant que j'aie expliqué au (*troisième*) tome les harmonies de cette méthode, qu'on essaie d'envisager le premier volume comme les *journaux mensuels*, où on lit avec intérêt des collections de morceaux détachés, des mosaïques de toutes sortes de sujets. Alors, les 56 pièces du premier tome, affecté aux notions préparatoires et à la critique de la civilisation, intéresseront à titre de mosaïque anti-civilisée, galerie fort piquante des erreurs philosophiques.

Mais quelle étrange duperie aux Français de ne suivre que l'impulsion de gens suspects en ce qu'ils ont 400,000 tomes de sophismes à soutenir, et de ne chercher dans le Traité d'une grande découverte que les taches oratoires, sans tenir aucun compte de l'utile, de l'invention à laquelle on va devoir le triple produit et l'avénement aux destinées sociales!

Que de motifs à elle de faire vérifier, par comité spécial, si la distribution des industrieux *en séries contrastées à courtes séances* est vraiment vœu de nature, gage d'attraction industrielle et d'équilibre en répartition! (Voyez tom. IV, sect. 7 et 8.)

Ignorant pour quel degré d'association l'on optera dans une épreuve, je ne pouvais pas publier des théories sur chacun des 12 degrés. Il suffit, pour fonder la confiance, que j'aie satisfait sur le plus difficile et le plus élevé. L'architecte qui a su construire une basilique superbe saura bien bâtir une chapelle.

Je présume qu'un comité d'examen opinera pour épreuve d'une des sortes bâtardes ou bas degrés, C. C. A., qui ne logent pas, ne nourrissent pas les classes aisées du canton, ne les emploient qu'à demi dans les travaux sociétaires. La manœuvre du 5e. degré étant rapide et hardie, donnant la pleine démonstration au bout d'un mois, elle produirait en bénéfice de curieux, à séjour payé, au moins cent pour cent dès la première campagne. Ceci indépendant du produit industriel.

Un lecteur qui ne veut que prendre connaissance du mécanisme sociétaire, a bien assez du Traité pour s'en instruire; mais un homme riche, une compagnie qui voudraient fonder, s'éclaircir sur quelques doutes, pourront, soit par eux-mêmes, soit par un agent commis pour cet examen, faire appeler l'auteur en leçons payées, comme celles de science ou d'art. C'est un genre de relations *sans conséquence*, comme avec un marchand chez qui l'on achète.

Pour un fondateur ou autre qui voudra approfondir le sujet, la dose d'instructions sera de 3 à 4 leçons, démontrant que les plus doctes conceptions de nos poli-

tiques n'organisent que deux contre-sens de mouvement, *l'action simple et le morcellement industriel.*

J'ai donné ici (art. 9, 10, 11) des matériaux de leçons qu'il faudra coordonner à un thème spécial selon l'étudiant; pour le

Métaphysicien, contradiction de Dieu avec lui-même, perfidie de l'attraction.

Moraliste, contre-sens en mouvement, égoïsme et fausseté générale.

Economiste, fruits de civilisation, indigence, fourberie, etc. (15).

Politique, intérêt collectif absorbé par l'intérêt individuel.

Pour TOUS, duplicité sociale, scission industrielle du sauvage.

Cette découverte ouvre une belle carrière à ceux qui, voulant jouer un grand rôle et pouvant former une compagnie d'actionnaires, désirent être à la tête d'une brillante entreprise.

La classe riche, qui vient chercher à Paris un placement hasardeux en jeu sur la rente, doit considérer que l'association, en garantissant un revenu de 9 à 12 pour cent exempts de risques et de soins, garantit de plus *trente pour cent* de revenu sur 40 à 50,000 fr. dans le canton de résidence (III, 157) : chance flatteuse pour les gens à petite fortune, et applicable aux riches pour 40 à 50,000 fr. seulement.

Si l'on se hâte de vérifier par comité, on pourra, avant le printemps 1824, faire la fondation, et dès le courant de l'été, après un ou deux mois d'exercice en *séries contrastées*, reconnaître l'excellence du ressort, la conséquence du triple produit, et annoncer au monde la clô-

D.

ture de la civilisation et l'avénement aux destinées heureuses.

Quel coup de partie pour les ambitieux! On s'agite vingt ans à postuler un ministère où l'on n'a souvent qu'un an de règne, ici il ne faut que vérifier et agir pour s'élever tout à coup au niveau des plus grands monarques. (Voy. II, 368, 419.)

Il est dans les seules villes de Paris et Londres, *mille individus* dont chacun peut saisir ce beau rôle. Tant de chefs de partis vaincus aspirent à se relever par un coup d'éclat! Qu'ils fondent le noyau sociétaire n°. 5, si facile à organiser.

Que faudrait-il penser du libéralisme, si ses coryphées, les députés et journalistes de la gauche, se montraient indifférents sur l'opération qui doit détruire, par toute la terre, l'ESCLAVAGE et son cortége, *la traite*, *la féodalité*, *les monopoles*, etc.; extirper à la fois vices moraux et vices physiques, venins accidentels, variolique, syphilitique, psorique, épizooties, quadruple peste; garantir aux trois classes le travail fructueux, le nécessaire ou MINIMUM GRADUÉ; établir toutes les unités! (II, 149; III, 586.)

Quoi de plus digne de fixer l'attention de *vrais libéraux!* quel triomphe pour eux, lorsqu'en juin prochain 1824, après un mois d'exercice du C. C. A., et plein succès de manœuvre en *séries contrastées*, ils verraient tous les monarques accourir pour visiter le premier canton sociétaire, le berceau de l'unité universelle, et dire aux fondateurs : vous seuls avez su servir l'humanité et remplir les vues de Dieu en élevant l'homme à sa destinée.

Pour des triomphes si sûrs et si prompts, oubliez, libéraux, les intrigues électorales, dont vous ne recueil-

leriez que des défaites; laissez vos rivaux courir la toge septennale; enlevez avant eux la plus riche des palmes, les sceptres de l'unité. (II, 368, 419.)

Mais quelle serait la honte du parti dominant, s'il se laissait ainsi devancer par les vaincus! AVIS AUX UNS ET AUX AUTRES.

Nota. Il eût convenu de joindre à cet article un abrégé sur les dispositions graduées des cinq comptoirs C. A.; on sait assez que je les communiquerai dès qu'il le faudra. D'ailleurs, l'intérêt d'une société fondatrice est de ne pas publier, mais se réserver exclusivement le plan d'opérations du degré qu'elle aura choisi.

BANQUES RURALES,

ACTIONNAIRES ET SOCIÉTAIRES.

Je place ici le tableau des classes de candidats (IV, 587) de qui l'on peut espérer une fondation de noyau sociétaire. Cette épreuve démonstrative, qui va décider du changement de sort de l'humanité, peut se borner à un établissement plus petit encore que le comptoir communal actionnaire, n°. 1 (p. *jx*). Il suffira, si l'on veut, de fonder un embryon sociétaire nommé BANQUE RURALE ACTIONNAIRE, B. R. A., qui n'exigera que 600,000 francs de capital, soit 1,200 actions à 500 fr., et qui ne rendra que 1/4 en sus du projet actuel, c'est-à-dire que tel canton dont le produit net s'élève aujourd'hui à 400,000 fr., en rendra 500,000 au moyen d'une B. R. A., qui est rameau de la 6e. période (tabl. 13), branche de demi-association.

Pour expliquer la différence d'une B. R. A. aux C. C. A. des cinq degrés, divisons un village de 200 familles en 5 classes.

Pauvres, 60 f.; *gênés*, 50 f.; *justes*, 40 f.; *aisés*, 30 f.; *riches*, 20 familles.

Le C. C. A. 1er. degré, loge et nourrit les familles de classe pauvre.

Le 2e. degré y ajoute celles de la classe gênée, et ainsi de suite. Si en 5e. degré les classes 3, 4, 5, restent logées au dehors, le mécanisme diminue d'activité, de liens, de produit.

Les phalanges nos. 6, 7, s'adjoignent par degrés les grands, les savants, les artistes, et donnent d'autant plus d'essor aux variantes et engrenages de série (tabl. 148).

Une B. R. A. ne loge pas même la classe pauvre, seulement ses animaux, s'il se peut. Elle n'a besoin, pour

faire travailler les pauvres en *série contrastée*, que de terres, jardins, fabriques, et un édifice. La fondation est de toute facilité, et 5 à 600,000 fr. y suffiront, en traitant à loyer au lieu d'achat. J'ai failli en donner un abrégé d'une feuille : j'en puis enseigner le mécanisme en une leçon.

Mais quelque petit que soit le germe, il sera décisif, pourvu qu'il opère par séries contrastées, et qu'il démontre l'excellence de ce procédé pour accroître les richesses et concilier les passions. Enumérons les candidats présomptifs.

... TOUT AMBITIEUX HONORABLE. Il n'en faut qu'un seul qui soit tenté de devenir le premier homme du monde (II, 368, 419) : il n'aura pas même besoin d'une grande fortune; s'il possède 100,000 fr., il peut créer la compagnie de fondation. N'y prît-il que pour 10,000 fr. d'actions, il peut se réserver le titre de fondateur. Il est assuré de voir, après deux mois d'exercice, les peuples et les monarques le porter aux nues, de faire tomber à plat l'orgueilleuse civilisation, prouver qu'elle n'a jamais eu la moindre connaissance en *garantie sociale* ou *action composée*, pas même sur la garantie primordiale, celle de travail et de subsistance.

On spécule sur des monts-de-piété, caisses d'épargne, etc. : ce sont deux rameaux d'une BANQUE RURALE, deux de ses 32 fonctions; mais elle les exerce en action composée et non pas simple. Dans nos monts-de-piété et caisses d'épargne, l'action est simple parce que l'un ne fournit pas au pauvre des moyens de dégager l'objet consigné, l'autre ne lui fournit pas des délassements en indemnité de ceux dont il se prive pour déposer une somme épargnée.

Bref, toute action sociale est SIMPLE dans l'ordre civilisé; et c'est là le vice radical qui fera abandonner et conspuer cette société, dès qu'on aura vu un petit germe d'action composée en mécanique sociale et des bienfaits qu'on en recueille; chacun dira : « Voilà vraiment la des» tinée industrielle de l'homme, la méthode voulue par » Dieu et l'attraction, la voie de vérité, de richesse et » d'unité. Combien le sauvage avait raison de répugner » notre civilisation, notre industrie morcelée, d'où il ne » peut naître que fourberie, pauvreté et discorde! » Dès ce moment, le fondateur sera le libérateur et l'idole du monde, sa gloire effacera toutes les gloires : il sera titré de Messie social; et quant aux récompenses, voyez II, 368, 419.

1. Les *établissements faits en Angleterre* pour tenter la découverte d'un procédé sociétaire : il ne leur en coûtera rien pour essayer, ou le C. C. A. de bas degré, ou du moins la B. R. A., sorte sous-bâtarde en association.

2. Les *Etats-Unis*, qui, recevant sans cesse des émigrants, peuvent, PAR ÉCONOMIE, en organiser 100 familles en séries contrastées, mode bien moins coûteux que le morcellement.

3. Les *nouveaux Etats d'Amérique*, empressés de policer subitement leurs sauvages qui n'accéderaient jamais à l'industrie morcelée, et qui adhéreront d'emblée à la sociétaire.

4. Les *grands de Russie et de Pologne*, à qui il est aisé d'essayer cette méthode industrielle sur 100 familles de leurs serfs, avec assurance de grand bénéfice.

5. Les *proscrits espagnols et italiens*. Cette petite fondation est pour eux un moyen sûr de changer la face politique : ils pourront y intéresser les disgraciés non proscrits.

6. Les *créanciers du tableau* (17), émigrés, etc. : par la perspective d'être payés intégralement en association (note W, p. *xxxvij*). La chambre septennale ne paierait aux émigrés qu'un 10e. de créance, et rien à la famille royale.

7. Les *libéraux français*. Ils vont tenter un dernier effort dans les élections ; ils n'y obtiendront qu'une faible minorité ; après quoi, dénués de ressources, ils opineront forcément à changer la scène politique par une fondation sociétaire : qu'ils proposent la B. R. A. aux corps électoraux, 1,200 actions de 500 francs.

— Enfin l'intérêt pressant des ministères de France et d'Angleterre à essayer au moins un germe de demi-association, l'épreuve d'une B. R. A. Dans le cas où la France en aurait 20,000 organisées et répandues sur tout le territoire, elles en recueilleraient entre autres avantages les suivants :

Ajouter 200 millions au revenu fiscal, tout en soulageant les petits contribuables par avance de leur impôt.

Faire verser 300 millions à la caisse d'amortissement, par les concessionnaires des arrondissements de B. R. A.

Maîtriser, sans monopole ni contrainte, le commerce des grains, et garantir à jamais des famines. (Note **, 139).

Procurer à 300,000 individus des fonctions lucratives en tous degrés, dans les 20,000 B. R. A., soit 15 par canton :

Un gérant à 3,000 fr., 2 sous-gérants à 2,000 fr., 3 commis à 1,500 fr., 4 à 1,000 fr., 5 valets à 500 fr., plus les chefs de région.

Voilà le vrai moyen de récompenser dans chaque bourgade les favoris et partisans, placer au profit du peuple,

et non à ses dépens, tant de gens qui sollicitent de l'emploi.

Quel ministre pourrait être indifférent pour un si beau rôle? J'en réitère l'avis dans l'antienne (135), avec détails.

Que d'intérêts réunis contre cette cabale (235) qui empêche l'annonce de la découverte! et quel appât à prendre connaissance du procédé sociétaire si grandement décrit aux sections 1, 2, 3, 4, 7, 8 (tomes III et IV), sauf à le restreindre au plus minime développement comme les B. R. A.

Elles garantiraient au peuple des campagnes, travail fructueux, agréable, avances d'impôt et de nécessaire, tandis que les villes organiseraient les *ménages progressifs* (*jx*), *l'entrepôt concurrent*, *la maîtrise proportionnelle*, et autres branches de la demi-association. (Période 6e., tabl. 13.)

Dès qu'elle serait fondée en un canton quelconque par la B. R. A., on s'apercevrait que le bénéfice ou produit du travail de la classe pauvre occupée par la B. R. A., s'accroît en raison du développement qu'on donne à la méthode nommée *séries contrastées à séances courtes et variées* (142, 148). On opinerait donc à organiser cette méthode en cadre plus étendu, fonder un comptoir C. A. de 1er., puis de 2e. et 3e. degrés, puis de 5e. et par suite des phalanges de 6e. et 7e. degrés, plus productives.

Telle serait la marche progressive en essai d'association : ne vaut-il pas mieux accélérer et fonder d'emblée au moins un 1er. ou 2e. degré? séries à demi-engrenage réduisant à 4 par jour les variantes industrielles portées à 12 (tabl. 148).

Je n'ai pas dû m'arrêter, dans mon Traité, à décrire ces sortes inférieures ou demi-associations : mon but a été de

prouver d'abord que je possède ce calcul dans sa plénitude.

Aussi ai-je décrit l'association en degré le plus élevé, pour faire entrevoir les immenses prodiges sociaux qu'elle peut opérer. Ceux qui auront lu ses effets dans les deux sections 7e. et 8e., tome IVe., traitant des équilibres de passions à 16 liens affectueux et quadruple balance d'intérêts, seront convaincus que la série contrastée est une boussole avec laquelle on ne pourra jamais s'égarer dans les opérations de bas degré sociétaire, comme la B. R. A. bien assortie à l'esprit du siècle.

Lorsqu'il vante ses progrès en philosophie, il ignore que la philosophie est un arbre qui doit subir la greffe, s'élever du simple au composé par alliage à l'esprit d'association ; que ses vues philanthropiques ne peuvent aucunement se réaliser dans l'ordre civilisé où l'action est simple, dépourvue de ces garanties et contre-poids qu'on rêve sans pouvoir les établir.

Dieu ne nous aurait pas assujettis à ces vœux de garanties sociales, s'il ne nous eût ménagé un moyen de les obtenir : et si la philosophie les désire, il faut qu'elle se familiarise à l'idée de greffe ou alliance avec l'association.

Elle en a conçu quelques légères idées, mais à contre-sens ; car elle n'a envisagé que les plus petits rameaux, au lieu de s'attacher aux bases, à l'ordre domestique et agricole où l'on ne peut introduire le lien sociétaire qu'en s'étayant de la BOUSSOLE SOCIALE, de la *série de groupes contrastés*, gage d'attraction industrielle et de triple produit, unique voie de philanthropie, de vérité et d'unité.

Comment aurait-on découvert l'opération quand on a refusé 3,000 ans d'étudier les groupes (III, 337), éléments

des séries (III, 392), et l'attraction, moteur des groupes et séries ?

Et comment s'initier à ce mécanisme des séries, si l'on impose à l'inventeur la condition de ne pas les décrire ; si l'on est choqué de ce qu'il parle aux yeux en peignant des séries dans l'ordonnance de l'ouvrage, dans les divisions à contre-partie et les nomenclatures à contre-partie ? Ce dispositif est l'image des séries industrielles, il faut le connaître pour savoir associer.

En écrivant sur tout autre sujet, je n'aurais adopté ni distribution, ni nomenclature à contre-partie : mais ici, c'est de ma part une *leçon intuitive* (p. *xiij*), présentant au lecteur l'emblème du procédé à étudier s'il veut apprendre l'art d'associer, l'art de tripler la richesse et décupler les plaisirs (III, 7).

(*Voyez aussi, sur les* B. R. A., *l'article* 153.)

AVIS AUX JOURNALISTES.

La fondation sociétaire en bas degré, C. C. A., *est un rôle qui convient tout à point aux directeurs de journaux. Ils ont, par leurs feuilles, un moyen d'ébruiter la découverte, s'établir chefs et gérants de l'entreprise, former le noyau de la compagnie.*

Les journaux royalistes parlent d'affecter 300 *millions à l'indemnité des émigrés, des ecclésiastiques et des héritiers; ce serait tout juste le dixième de ce qui leur est dû, y compris le revenu des domaines possédés et des fonctions exercées à l'époque d'émigration. Le seul moyen de les payer est le triple produit de l'Association.*

Quant aux journalistes libéraux, veulent-ils, de bonne foi, sauver leurs amis de France, en obtenant un sursis aux destitutions, sauver leurs amis de la Péninsule, qui, pendant dix ans, peupleraient les cachots d'Espagne et les bagnes d'Afrique, et n'obtiendraient que des amnisties simulées? Veulent-ils sauver les Grecs prêts à succomber sous les masses qui reviennent de l'armée de Perse?

Qu'ils proposent le C. C. A. *de* 3e. *degré, capital* 3 *millions en* 3,000 *actions. Les preneurs seront les libéraux de tous les pays, fatigués de leur défaite, et désireux d'un changement de scène politique.*

La fondation du C. C. A. *mettra tous les esprits en émoi sur la prochaine clôture de la civilisation. Chacun dévorera les détails sur l'opération : l'impatience et la curiosité tripleront le nombre des lecteurs de journaux; il décuplera, par immensité de nouvelles, après l'épreuve consommée en deux mois d'exercice, et le passage du monde social au régime sociétaire.*

En sens commercial, vous êtes menacés, journalistes, par la septennalité, *véritable opium politique. En assoupissant les querelles de parti, elle réduirait à moitié vos*

colonnes d'abonnés. Déjà l'insouciance gagne les vaincus, et, par suite, les vainqueurs. Il faut, dans votre intérêt, *un nouvel aliment à la curiosité.*

*Bien avisés seront ceux qui s'établiront fondateurs de l'Association, et adopteront dans leurs feuilles le rôle très-neuf et très-fécond d'*OPPOSITION SCIENTIFIQUE, dôute méthodique *appliqué à la Civilisation, à ses vaines sciences politiques, et à leurs honteux résultats, indigence, fourberie, égoïsme, etc.* (13).

ARGUMENT DU SOMMAIRE.

Deux sujets sont ici traités :

Le premier est l'aperçu du corps de doctrine sociétaire, en tous degrés, et de ses preuves. Cet aperçu est contenu dans les 12 articles de *petit-romain* numérotés I à XII.

Le deuxième sujet est l'anarchie de la critique, la tyrannie qui pèse sur le monde savant, où un comité philosophique influence tout, fait diffamer ou priver d'annonce tout ce qui lui porte ombrage.

Dans cette intrigue les philosophes trahissent tous les partis, même les libéraux leurs amis, qui, on en jugera au final (217), n'ont d'autre planche de salut que de se rallier à la découverte de l'association, s'en emparer les premiers.

Au reste, on va voir que toutes les classes de la société ont d'immenses bénéfices à en recueillir. La famille royale y est spécialement intéressée de 540 millions, et 600 y compris le revenu des domaines.

Un intérêt non moins pressant est celui du vrai bonheur (III, 183), qui exige, outre la fortune et la santé, un plein essor des passions ; essor impossible, même aux riches, dans l'état civilisé et barbare.

Ier. Sujet. *LE CORPS DE DOCTRINE.* Articles I à XII.

La découverte la plus précieuse pour l'humanité, l'art d'associer des masses de 400 à 1,600 personnes, par industrie attrayante applicable aux sauvages mêmes, ne

peut pas être annoncée, parce qu'elle blesse l'orgueil des philosophes et compromet leur trafic de systémes prêchant le morcellement industriel. Ces prétendus amis de la liberté disent aux journalistes : « Gardez-vous bien de » faire connaître ce livre; tous nos systèmes de perfec- » tibilité seraient anéantis. Insinuez, au contraire, que » c'est un rêve, un ouvrage obscur, inintelligible : » étouffez jusqu'à l'idée de le lire. »

La *Revue encyclopédique* s'étant prêtée à répandre ces détractions venues du comité philosophique, je lui fais une réplique (233). Les journaux, au lieu de prostituer ainsi leur ministère à avilir les grandes inventions, devraient considérer qu'il y a illustration notable pour les premiers qui y rendent justice.

Mais la découverte est-elle bien sûre, bien prouvée? Je m'en rapporterais sur ce point au journal même qui m'a dénigré, à la *Revue encyclopédique :* si l'on assemble, sur ses 98 collaborateurs, les plus compétents en problème d'Association, le comte de Laborde et autres qui ont exploré le sujet, et qu'on les charge de le mettre au concours avec les conditions les plus sévéres, oseront-ils en imposer d'aussi rigoureuses que celles établies? (27, et note 3, 32),

Quiconque lira ces conditions, criera *à l'impossible :* elles sont pourtant remplies à la lettre par un procédé, LA SÉRIE DE GROUPES CONTRASTÉS, qui est le mode adopté par Dieu dans toutes ses œuvres; et par un ressort, L'ATTRACTION PASSIONNÉE, qui est l'agent universel de Dieu. Ma théorie s'applique à celle de Newton sur l'attraction : elle s'étaie de tous les principes recommandés par les philosophes (196); elle emploie avec fruit tous les vices indestructibles (26); enfin elle garantit les neuf sortes

d'accord possibles (204). Quelle théorie pourrait réunir tant de titres à la confiance?

Il reste à savoir si les parties intéressées, *famille royale, clergé, émigrés*, seront dupes de cette intrigue (note W, p. *xxxvij*), et si les militaires ne s'apercevront pas qu'ils sont sacrifiés par les philosophes, dans cette circonstance décisive, pour leur créance de 3 milliards.

Quant à ma méthode, si l'on me reproche dix fautes, j'en accorderai cent. Je ne suis pas écrivain, mais inventeur. La mine d'or une fois trouvée, les plus fins doivent se hâter de l'exploiter, tandis que les sots refuseront d'y croire, comme à l'Amérique avant l'expédition de Chr. Colomb.

Ai-je mal présenté ma théorie? Peu importe. Un diamant enduit de boue n'en est pas moins un diamant qu'il est aisé de laver : manque-t-il de gens qui, inhabiles à inventer, savent broder sur les inventions d'autrui? Défions-nous donc ici des ruses des sophistes, qui chicanent sur la forme pour éviter l'examen du fond. Il s'agit de constater si le procédé sociétaire est découvert, et voir si les détracteurs en découvriront un meilleur, un quelconque.

Voilà des garanties sur le principal, sur l'invention du procédé : il reste à informer des moyens d'exécution. Tout est prêt en Angleterre, où les fonds nécessaires à l'épreuve d'Association peuvent être pris en retenue d'un 20e. sur les 150 millions de secours annuels aux indigents ; ils verront avec plaisir cette retenue qui, dés l'année suivante, leur assurera fortune subite et bonheur perpétuel (table, 148), par avénement à l'état sociétaire, plus nécessaire aux Anglais qu'à toute autre nation, car aucune n'est plus fatiguée par l'énormité de

la dette publique, l'excès de misère des prolétaires. Au reste, quiconque lira mon Traité (III, 448), se convaincra que l'ordre civilisé est incapable de satisfaire la classe opulente, encore moins le peuple.

Un seul obstacle arrête la confiance de mes lecteurs, c'est le merveilleux des résultats que présente l'Association. Pour s'y familiariser, il faut s'appuyer d'un principe des philosophes qui nous disent *que l'homme est miroir de l'univers :* cela étant, le monde matériel et le social doivent être sujets comme l'individu à un âge de puberté, un bonheur nouveau et merveilleux, analogue à celui de la transition d'enfance en amour.

Ainsi, le monde social une fois parvenu à la grande industrie, à l'âge de puberté politique, doit passer à un nouvel état social, au régime d'*attraction*, *opulence* et UNITÉ, dont il lui restait à découvrir la théorie; invention d'autant plus facile que la SÉRIE CONTRASTÉE est sous nos yeux dans toutes les œuvres de la nature; il ne restait qu'à l'appliquer aux relations domestiques-agricoles : on n'y a jamais songé. L'esprit humain est sujet à ces inadvertances de plusieurs mille ans sur les choses les plus simples, comme sur la soupente et l'étrier dont les Grecs et les Romains n'avaient pas conçu l'idée.

2e. SUJET. *DÉPRAVATION ET CORRECTIF DE LA CRITIQUE.*

SUJET TRAITÉ DANS LES CINQ ARTICLES PAGES 1, 61, 90, 121, 235.

Depuis long-temps la France reconnaît qu'il existe du désordre dans la police des sciences et des lettres. On forme une société des bonnes lettres; c'est avouer de fait l'état vicieux du monde littéraire, habitué à dire d'un inventeur : Est-il d'accord avec les philosophes? Non. Eh bien! qu'il soit anathème; *tolle et immola.*

Bonaparte méditait déjà la réforme littéraire, selon ces lignes extraites du Mémorial de Sainte-Hélène : « Pour » obvier, sans blesser la liberté de la presse, au déluge » de mauvais ouvrages dont le public était inondé, Na- » poléon demandait quel inconvénient eût pu présenter » UN TRIBUNAL DE L'OPINION, composé de membres de » l'institut, membres de l'université et délégués du » gouvernement, qui eussent considéré les ouvrages » sous le triple rapport de la science, des mœurs et » de la politique, et eussent assigné le degré de leur » mérite. C'eût été le flambeau du public, la garantie, la » fortune et l'émulation des bons ouvrages, la ruine et le » découragement des mauvais. »

Ces garanties seraient tout à fait illusoires. Un tel tribunal serait *action simple*, et par conséquent *arbitraire*. Il faut une garantie par *action composée*, chose à expliquer (91).

La source du mal est dans le rôle passif auquel se borne l'administration en police du monde savant (54). Pour en juger, qu'on suppose les élections et l'institution régies ainsi en mode passif, l'institution pleinement libre sans université, les élections dégagées de toute influence des ministres et préfets; qu'arrivera-t-il? Que le comité directeur prédominera dès l'année suivante. Il sera actif jusqu'au despotisme, partout où l'administration sera passive et spectatrice, comme en police du monde savant, où elle croit se montrer généreuse en laissant pleine licence aux intrigues. Il en résulte que le comité directeur envahit tout, tant que l'autorité néglige de provoquer, accueillir et faire examiner les inventions.

Comment contre-balancer le comité? C'est en élevant la police des sciences du rôle passif à l'actif, du

mode simple au mode composé, qui exige dans la critique trois fonctions au lieu d'une. La première est ce tribunal ou JURY indiqué plus haut et page 34 : par lui seul il ne serait qu'une voie d'arbitraire ; il faut lui opposer un concurrent naturel, l'AUTEUR, qui saura mieux que personne rectifier et prévenir les erreurs du jury, l'auteur dont le commentaire sera mentionné en regard des décisions du jury, avec même nombre de colonnes pour tous deux au journal de garantie. (Voyez 3ᵉ. art., 34.)

En troisième fonction, interviendront naturellement les journaux, qui ne pourront plus se livrer à l'arbitraire, et qui se ridiculiseraient en hasardant des critiques inexactes sur un ouvrage analysé concurremment par le jury et l'auteur. Sans ce double contre-poids, les journaux exercent une action simple et despotique, livrée à l'esprit de parti ou de faveur, et qui, au moyen de certaines intrigues, devient l'instrument du comité directeur.

En pervertissant ainsi le monde savant, on déprave par contre-coup la société entière à qui il donne le ton. Ce vice est bien sensible en France : une nation jadis loyale est devenue la plus fausse et la plus calomnieuse : roi ou ministre, nul n'échappe. N'a-t-on pas imprimé que le Roi payait 65 députés pour voter la mort de son frère? que le duc Decazes était l'instigateur du meurtre du duc de Berri? On calomnie bien mieux un auteur sans défense. Les plus plates diffamations réussissent en France, parce que la dépravation littéraire a façonné tout le monde à se nourrir de railleries et de médisances qui acheminent aux calomnies ; aussi ce pays est-il celui qui aurait le plus besoin d'un garantie littéraire et scientifique. Elle ne peut naître que du jury et des neuf mesures indiquées (34), surtout de la proposition des inventions négligées, etc.

Quant aux fonds, le tribunal de garantie produira (Conclusions, 257) de quoi rétribuer très-copieusement ses 30 officiers, ses nombreux jurés et assesseurs, puis, verser encore d'amples secours à trois caisses des savants, lettrés et artistes pauvres.

Etrange inconséquence de laisser les sciences et les lettres sous la direction de ces hommes dont le grand Frédéric, leur ami, disait : *Si je voulais punir une de mes provinces, je la donnerais à gouverner aux philosophes.* Egoïstes et despotes, ils étouffent, même contre leur intérêt (note M, p. *xxxjx*), toute invention qui menace leur trafic de systèmes ; les journaux, maîtrisés par cette cabale, en déplorent l'influence. Celui des *Débats* disait (24 juillet), au sujet de l'éclairage au gaz : « Telle est » notre injustice pour les auteurs des plus belles décou- » vertes, que nous laissons leur nom dans l'oubli. On » suppose que cette invention vient de l'Angleterre ; c'est » une erreur ; elle est due à M. Lebon, ingénieur, né à » Brachay, près Thionville. Son secret fut porté en An- » gleterre, et ensuite rapporté en France. La France » s'enrichit de la découverte, mais elle a consommé la » ruine de son auteur. *Sic vos non vobis.* »

Voyez, sur l'injustice française, pareilles doléances d'autres journaux (Avant-propos, I, 42); *Gazette de France, Constitutionnel, Minerve*); et pourtant eux-mêmes servent le vice qu'ils déplorent. Ils refusent d'annoncer les découvertes utiles, ou n'en parlent que pour les ravaler, pour gloser sur la forme, sans examen du fond. C'est que le comité philosophique les paralyse, leur impose ; il exerce sur eux le charme du serpent sur l'oiseau qui sent son tort, voit sa perte, et se rend dans la gueule du reptile.

Ici l'on peut reconnaître l'astuce de ce parti qui accuse les rois et les prêtres d'exercer l'obscurantisme, d'enchaîner la pensée et la voix des vertueux amis du peuple. Voici une invention qui comble tous les vœux du peuple, en lui garantissant le *minimum social* et l'*attraction industrielle ;* elle n'est contrariée ni par les rois, ni par les prêtres, mais par les philosophes, soi-disant amis du peuple.

Brisons sur leur malice dont l'antidote se trouvera aux Conclusions, et prenons connaissance de la théorie sociétaire. Quand ils la disent obscure, c'est comme s'ils disaient le soleil obscur parce que leurs faibles yeux ne peuvent pas le fixer. Pourraient-ils signaler dans cette théorie un seul côté défectueux, un calcul faux.

Les écrivains actuels (25) inclinent fort à s'occuper d'association; mais tous ont pris une fausse direction en admettant, pour base de système, le *morcellement domestique-agricole*. Aucun d'eux n'a osé aborder franchement la question, le problème d'associer un millier de villageois inégaux en fortune. (Voyez les conditions du lien, table 27, et note 32.) Un seul Français en a exprimé le vœu, mais sans recherches actives; ce fut M. CADET DE VAUX, en 1804.

Du reste, on est si neuf en politique sociétaire, qu'on n'en connaît pas le demi-système (période 6e. du tableau 13), l'état moyen entre le régime civilisé et le sociétaire, dont l'essai sur un village décidera l'adhésion du globe entier.

Les éléments de cette épreuve sont tout prêts en Angleterre. Outre l'établissement OWEN, on apprend que sir CAPEL MOLINEX va affecter un village aux tentatives d'association : il pourra y essayer le régime des *Séries*

contrastées ou industrie attrayante, et décider par cette épreuve l'abandon de l'industrie répugnante et morcelée, et la clôture des trois sociétés, Civilisée, Barbare et Sauvage.

Loin de voir du gigantesque dans cette annonce de fin prochaine des trois sociétés, conversion subite des sauvages à l'industrie et des barbares aux mœurs *policées* (je ne dis pas *civilisées*), il faut considérer que le prodige ne tenait qu'à l'invention du procédé d'ATTRACTION INDUSTRIELLE enfin découvert. Et puisqu'on peut l'éprouver si aisément sur cent familles villageoises, il ne reste qu'à faire vérifier, par un comité spécial, *non philosophe, non hostile*, si la théorie est exacte et contenue en plein aux neuf divisions indiquées.

- Estimations, rudiments, généralités, III, notices 4e., 5e., 6e., p. 7.
- Tableaux descriptifs d'association du 12e. degré, III et IV, sections 2e., 3e., 4e.
- Preuves en équilibre d'affection et de répartition, sections 7e., 8e.

Toutefois cet examen serait un leurre, si le tribunal était composé de ces philosophes dont Thomas a si bien dit : *Le dernier crime qu'ils pardonnent est celui d'annoncer des vérités nouvelles*.

Aussi ne me pardonnent-ils pas d'avoir découvert la théorie des destinées. Qu'ils se ravisent pour leur intérêt, selon la note M, pag. *xxxjx*, où ils voient dix motifs d'*accord indirect* avec moi. Quant à l'*accord direct*, je ne peux pas, inventeur de l'association, encenser la science qui a produit 400,000 tomes en faveur du morcellement.

Au résumé, le monde industriel est organisé en ordre

faux, à contre-sens de la nature; pour s'en convaincre, il faut observer :

1°. Quant aux INDICES, que l'industrie civilisée ou morcelée n'est point nature de l'homme, car elle est répugnée obstinément par le sauvage ou homme de la nature, et ne produit chez les civilisés qu'indigence pour la multitude, fourberie universelle, etc. (13).

2°. Quant au FOND du traité, que le PROCÉDÉ sociétaire dit *série contrastée*, est celui que Dieu emploie dans la distribution des règnes; le RESSORT sociétaire dit *attraction* est celui par lequel Dieu établit les équilibres et harmonies de l'univers; les LEVIERS sont les douze *passions* en plein essor, selon le vœu du Créateur; enfin l'APPLICATION de ces divers éléments à l'industrie, se fonde sur tous les principes recommandés par la philosophie (196). Peut-on trouver une théorie plus exempte d'arbitraire, et mieux ralliée à la nature et à la raison?

Mais tant qu'on refusera aux sciences nouvelles et exactes le jury d'examen (34), qu'on accorde aux orviétans et gimblettes, aux PERRUQUES PHILOGÈNES et POMMADES PHILOCOMES, les zoïles auront beau jeu d'éliminer les inventeurs en les traitant comme prétendants académiques, les harcelant sur la forme sans dire mot du fond.

Je redirai plus d'une fois : SI LE JURY INDIQUÉ (34) EXISTAIT, SI LA DÉCOUVERTE EUT ÉTÉ JUGÉE EN JANVIER, ÉPROUVÉE EN MAI 1823, AUJOURD'HUI LES ÉMIGRÉS, EX-DOTÉS, ET CLASSES DU TABLEAU (17) SERAIENT PAYÉS INTÉGRALEMENT, EN CÉDULES AU PAIR (*note* W). Qu'on juge de l'urgence de ce jury qui (239) rendrait plus qu'il ne coûterait.

NOTE W. *Liquidation de la dette fiscale et consciencieuse de France ; 17 milliards, payables en 17 annuités, de 1829 à 1845.*

1°. Classes reconnues : *Famille royale, Clergé, Emigrés.* J'estime leurs créances de 5 à 6 milliards. En effet, si l'émigration a été un acte légal et louable, il faut que les traitements de fonctionnaires courent jusqu'à l'époque de restauration. Selon cette base, il est dû au roi 540 millions pour interruption de liste civile depuis le 10 août 1792. Les émigrés et le clergé suivent la même base. Un curé ou bénéficier de 4,000 fr. de revenu, parti en 1791, a 100,000 fr. à réclamer au retour en 1814. Est-il mort dans l'intervalle, ses héritiers ont droit à exiger la somme, en tablant sur une carrière de 70 ans, abrégée par l'émigration.

A ce compte, va-t-on dire, le revenu entier de la France ne suffirait pas. Oui, le revenu de civilisation est borné à 5 milliards. Mais si l'Association est éprouvée en mai 1824 et démontrée en juillet, elle sera fondée en 1825. Dès cette 1re. année, la France produira déjà 10 milliards, et 15 en 1826, où l'exercice sera complet. Il sera bien aisé alors de prélever un milliard de plus qu'en civilisation.

2°. Classes non reconnues : *Rentiers de Louis XVI, capitalistes remboursés en assignats, fonctionnaires destitués en révolution, colons, militaires anciens.* Il est dû à ceux-ci le milliard promis solennellement, et qui, avec les intérêts depuis la 1re. paix, s'élève bien à deux milliards. Il y a de plus les destitués sans jugement, les retraités sans pension suffisante, enfin les officiers ex-dotés.

J'ai lu dans les journaux que la succession du maréchal Davoust était réduite à peine au 5e., à 100,000 fr. de rente, par la perte des dotations : ses héritiers ont donc 400,000 fr. de rente, soit 8,000,000 de capital, à réclamer. Il conviendra que les grandes familles, intéressées pour des sommes si majeures, fassent instruire *à fond* un des leurs sur l'Association ; c'est un travail de 10 leçons. Une fois initié, il devra se ménager des moyens de conférer avec le Roi : si on décide le Roi à prendre la 1re. action, les autres seront placées dans le mois.

Les créances de ces classes *non reconnues* (voy. tabl. 17), s'élèvent au delà de 6 milliards; total, 12, avec les *reconnues*.

Il faut y joindre l'intérêt du tout. Les paiements successifs se réduiront chaque année de 600 à 550, 500, 450, enfin à 50 millions la 12ᵉ. année; total, 5,900,000,000.

Ajoutons l'intérêt plein de 4 ans de délai, car les cantons auront des dépenses urgentes à faire dans le début pour leurs édifices; ils préféreront différer de 4 ans le remboursement de la dette, et payer l'intérêt de 4 ans, 2,400 millions.

Sommes réunies, 18,300,000,000 }
Dette fiscale, soit 4,700,000,000 } Total 23 milliards,

dont il faut déduire environ 300 millions d'économie annuelle que produira par degrés l'état sociétaire. Ces épargnes donnant 6 milliards en 20 ans, réduisent la dette à 17 milliards. On pourra, en automne 1824, procéder à la vérification des titres, et délivrer en décembre 1824 les cédules portant intérêt.

Quant aux indemnités dont on parle à présent, elles seraient bien illusoires, et d'abord nulles pour la famille royale, le clergé, les rentiers de Louis XVI, les ex-dotés, les destitués, les remboursés. Elles s'étendraient à peine à quelques émigrés protégés: les *petits émigrés*, même dans le cas d'admission, se trouveraient bientôt éliminés par quelque banqueroute *bureaucrate*, comme j'en ai essuyé en août au bureau de la guerre sur un arriéré de 1811.

On m'a dit: Avez-vous fait une déclaration selon tel arrêté du mois de mars? — Non, je n'ai pas même connu cet arrêté. — Eh bien, vous êtes déchu. — Mais on ne m'a pas signifié cet arrêté à domicile. — N'importe, vous êtes déchu. — Eh! j'étais peut-être en pleine mer, le jour où l'arrêté a paru dans les gazettes. — Tant pis, vous êtes déchu. — Mais j'ai fait vingt autres déclarations. — Ah! vous êtes déchu. (Ils en ont peut-être éliminé pour 20 millions de cette manière.) Voilà ce que devient dans les bureaux la créance du faible; on le traîne en longueur, on le lasse, puis, ensuite de quelque surprise, *il est déchu*.

NOTE M. *Bénéfice des philosophes à la clôture de Civilisation.*

Perdant une voie de fortune, le sophisme, ils retrouvent dix voies de bénéfice et d'illustration : en voici le tableau.

— — *Fortune subite et colossale par les prix unitaires* (II, 332).

1. Rareté de savants au début de l'Association et offres brillantes.
2. Décuple produit de leurs faux systèmes (voy. 1re. note, 22).
3. Fin de la défaveur croissante et des luttes avec l'autorité.
4. Débarras du soutien de la philosophie et affluence de sujets à traiter.
5. Succès complet de leurs visions de justice et de vérité.
6. Initiation au système de la nature en *causes* (55).
7. Initiation aux branches d'*effets* inconnues (55).
8. Avénement aux unités et au bonheur collectif et individuel.

. . . . *Supériorité en cas de raillerie.*

Ce dernier point est ce qui les effraie. Ils craignent qu'une fois la théorie des destinées connue, on ne leur dise : Qu'était-ce donc que votre science, et quels barbouillons êtes-vous? L'humanité n'avait besoin que du calcul de l'Association; seize voies y conduisaient, et en 3,000 ans vous n'en trouvez pas une.

A cela ils répliqueront en raillant eux-mêmes le public civilisé, et disant : nous étions de vrais savants, car nous avons su pendant 3,000 ans vivre à vos dépens, vous vendre nos sornettes philosophiques : pas si sots que de nous fatiguer à la recherche des découvertes. Celle-ci a coûté à l'auteur 24 ans, et nous qui vivions de systèmes à la toise, quelle eût été notre duperie de donner 24 ans à une étude où encore on pouvait échouer! C'est à nous à vous badiner pour ne l'avoir pas faite ; vous le pouviez aussi bien que l'auteur, qui n'est point un savant. Sur ce, nous sommes encore les rieurs, car nous en recueillerons le plus grand bénéfice. (On peut lire sur ce sujet l'Intermède, II, 332.)

Et de fait, aucune des autres classes n'y gagnera autant que les savants, littérateurs et artistes. Le clergé y gagnera le plus après eux : un curé de campagne, aujourd'hui si misérable, sera magnat de

phalange et mènera le train d'un archevêque civilisé. Les vicaires en proportion. Cependant cet énorme avantage sera moindre que ceux des savants. Quelle est donc leur folie de contrarier la découverte de l'Association !

TABLE DES CHAPITRES ET ARTICLES DU SOMMAIRE.

Avertissement et avis aux journalistes.	*xxv*	
Argument.	*xxvij*	
Préambule.	1	
1. Initial, erreurs scientifiques.	9	
2. Etat des lumières.	25	Ch. I. Aperçus généraux.
3. Jury d'examen.	34	
4. Théorie indirecte.	49	
Intermède Y.	61	
5. Résumé des objections générales.	67	Ch. II. Aberrations de la critiq.
6. Examen de la critique décente.	78	
Médiante.	90	
7. Les trois critiques hostiles.	95	
8. La critique régulière.	110	
Intermède X.	121	
9. Leçon élémentaire.	142	Ch. III. Sujets de leçons.
10. Leçon romantique.	173	
11. Leçon classique.	196	
12. Final. Aux partis.	217	
Le Comité directeur.	235	
Conclusions.	237	
Considérant du jury de critique.	41	

LISTE DES TABLEAUX DU SOMMAIRE.

1. Fortune des sophistes, à la clôture de la civilisation. . *xxxjv*
2. Périodes du mouv. social en 1re. phase, leurs propriétés. . 15
3. Détail de la dette consciencieuse en France. 17
4. Les 9 divisions contenant la théorie de l'Association. . . . 19
5. Les 12 facultés à associer et les 7 conditions. 27
6. Parallèle des 2 industries, sociétaire et morcelée. 37
7. Parallèle des 2 critiques, arbitraire et méthodique. 44
8. Fonctions d'une police des découvertes. 54
9. Gamme des preuves de l'immortalité de l'âme. 72
10. Quadruple vice des limbes sociales. 79
11. Les vices de forme du Traité. 110
12. Distribution des 9 tomes de l'ouvrage. 112
13. Servitudes et duperies des corporations savantes. 123
14. Analogie des 7 passions de l'âme. 145

15. Journée d'un homme riche en Association. 148
16. Emploi des principes philosophiques dans ma théorie. 197
17. Les 9 sortes d'accords possibles en passions. 204
18. Les 5 attributions primordiales de Dieu. 211
19. Fonctionnaires d'un jury de garantie. 238
20. Emploi des bénéfices du jury. 240

TABLE DES NOTES DU SOMMAIRE.

W. Liquidation des 17 milliards de la dette de France. . . xxxij
M. Bénéfices des philosophes à la clôture de la civilisation. xxxjx
1. Métempsycose des bouquins. 22
2. Compte rectifié pour les journalistes. 24
3. Les 7 conditions du lien sociétaire. 32
4. Intérêts spéciaux des académies de Paris. 45
5. Fonctions du tribunal de garantie. 46
6. La dualité en mouvement. 59
7. Distribution en séries mesurées. 75
8. L'ambigu et l'infinitésimal. 87
10. Les peccadilles distributives. 119
11. La répercussion commerciale. 150
12. La servilité des sciences et des arts. 187
X. Les 16 dégénérations récentes. 167
Y. L'immortalité et la transition. 189
X. L'analogie ou la théorie des causes. 212
Z. L'opposition simple et fausse. 228

Le préambule, comme les articles des pages 61, 90, 121 *et* 255, *tient au deuxième sujet, aux vices de la critique* (*xxx*), *au besoin de jury*.

SOMMAIRES

ET ANNONCE

DU

TRAITÉ DE L'UNITÉ UNIVERSELLE.

Les chiffres romains I, II, III, IV, joints à des chiffres arabes, indiquent une citation des 1er., 2e., 3e. et 4e. volumes qui suivent ces Sommaires. Les petits chiffres arabes non précédés du chiffre romain renvoient aux Sommaires mêmes.

¶ PRÉAMBULE. — ANARCHIE SUR CE QUI TOUCHE AUX INVENTIONS.

Les juges superficiels trouveront, au premier coup d'œil, double tort dans la Découverte que je publie : d'une part elle présente des bénéfices et prodiges énormes ; le moyen de tripler le revenu effectif de l'industrie, et déterminer subitement tous les sauvages à l'adoption de la culture. Ces tableaux, malgré la justesse des raisonnements, sont éblouissants, ils excitent la défiance du lecteur ; étonné de ces perspectives romantiques et gigantesques, il ose à peine s'en fier à l'arithmétique même dont la découverte est étayée.

D'autre part, ma théorie a le tort bien plus grave de contredire les méthodes et systèmes de la philosophie, la battre avec ses propres armes, s'appuyer de ses principes, exposés (II, 129), *pour lui prouver qu'elle foule aux pieds le peu de bons préceptes qu'elle a donnés, et que si elle eût voulu les suivre, elle serait arrivée, de-*

puis 25 siècles, à la connaissance de la destinée de l'homme, destinée qui est l'état sociétaire *et non pas* social.

Comme cette philosophie, qui semble abattue, est encore toute puissante, même sur l'esprit des classes qui en paraissent ennemies, les journaux ont dû hésiter à faire l'annonce de l'ouvrage: leur délai m'oblige à prendre l'initiative. D'ailleurs, sur un sujet si neuf, ils ont besoin d'un travail préparatoire ou sommaire; il est contenu en triple sens dans cette notice. On y trouvera:

En 1er. *chap.*, les sommaires du corps de doctrine;
En 2me. *chap.*, les sommaires des écarts de la critique;
En 3me. *chap.*, les sommaires de méthode pour l'étudiant.

Ce triple résumé servira de clef aux diverses classes de lecteurs, y compris les journalistes; ils sont presque tous littérateurs, ou érudits, ou philosophes, tenant, l'un à Platon ou Sénèque, l'autre à Montesquieu ou Voltaire. Dès-lors une découverte qui contredit en masse les dogmes de ces auteurs, ne peut manquer de déplaire aux écrivains de divers partis. Tous, du plus au moins, étant choqués de l'outrage fait à leurs idoles, n'apportent à cette lecture que des préventions défavorables, ne jugent que l'écorce du livre, que la forme, sans examen du fond.

Le fond se compose de calculs si incontestables, qu'on n'ose pas en essayer la critique. Les formes n'ont rien d'insinuant, rien de la souplesse exigée dans les écrits actuels; mais cette aspérité de formes devient un titre de recommandation, lorsqu'on considère qu'une politique flexible n'aurait point atteint à cette magnifique découverte; elle ne pouvait être l'ouvrage que d'un esprit rétif, incapable de se plier aux convenances du sophisme et du préjugé.

Entretemps: les journalistes, obligés à user de ménagements avec le parti philosophique, n'osent pas émettre une opinion sur un sujet si étrange. C'est donc à bon droit que l'un d'entre eux, le baron DE FÉRUSSAC, *rédacteur du* Bulletin universel, *s'est plaint qu'on ne peut pas, en France, être informé des découvertes : l'information éprouve (il a omis de le dire) quatre obstacles au lieu d'un :*

1°. *Le retard d'annonce par voie de journaux. Les rédacteurs, assaillis par une centaine de solliciteurs dont il faudrait lire les productions, s'effraient des ouvrages un peu étendus et se renvoient la corvée d'analyse. Mais lorsque l'auteur, étant à Paris, leur offre de faire le travail de dégrossissement, selon leurs instructions, l'analyse ne leur coûterait* PAS UNE HEURE; *je le prouverai plus loin* (note 2me.). *Au reste, ce commentaire leur épargnera les difficultés présumées; ils y trouveront en divers sens des canevas d'analyse.*

2me. *inconvénient : Si l'on obtient l'annonce, elle peut se trouver erronée, ne donner qu'une très-fausse idée du sujet. Pour peu que l'examinateur ait été indisposé par des doctrines contraires à ses opinions, il jugera selon ses préjugés; il trouvera de l'obscurité dans la théorie la plus claire.*

3me. *obstacle. A la suite d'une analyse inexacte, surviennent des critiques diffamatoires, calomnieuses, que les zoïles colorent de ton facétieux. Le journaliste qui n'a qu'effleuré la lecture de l'ouvrage, ignore quel degré de confiance méritent ces méchancetés; il les insère sans conséquence. Elles redoublent les préventions, et le public, au lieu d'une information sur la découverte qui touche à ses plus pressants intérêts, n'a bientôt que des*

renseignements trompeurs, qui le détournent d'en prendre connaissance.

Enfin, pour 4e. entrave, l'auteur diffamé, travesti, n'a aucune voie de justification. Des motifs commerciaux s'opposent à ce qu'on insère ses répliques : elles ne seraient pas lecture amusante comme les railleries; une gazette est obligée de ménager sa clientelle, servir le goût du public de France, qui exige des plaisanteries JUSTES OU NON, *plutôt que des analyses d'une science nouvelle. Le journaliste, entraîné par des intérêts de coterie, n'ose pas approuver une invention qui offense les puissances philosophiques; il cède, comme Pilate, à l'influence d'un parti dont il gémit de servir l'injustice.*

C'est ainsi que l'auteur d'une grande découverte trouve, dans la capitale de France, moins de protection que les malfaiteurs, qui au moins sont entendus et défendus par-devant jury avant d'être condamnés.

Tel est l'abus que M. DE FÉRUSSAC *a dénoncé trop succinctement, se bornant à signaler le quart du désordre. Il en a de plus oublié la contre-partie, la profusion de secours assurés aux inventions futiles, colifichets, baumes et orviétans de toilette. Un inventeur en ce genre jouit en France du droit de faire assembler le ban et l'arrière-ban des compagnies savantes. On voit dans Paris quantité d'affiches citant, à l'appui de telle pommade ou essence de toilette,*

Le procès-verbal de S. EXC. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ;

Celui du COMITÉ DE SALUBRITÉ PUBLIQUE ET DES INVENTIONS SECRÈTES ;

L'approbation des MÉDECINS ET CHIMISTES CÉLÈBRES ;

Enfin, l'ORDONNANCE ROYALE qui garantit le privilége.

Que de potentats scientifiques et administratifs, protecteurs obligés des inventeurs de pommades et cosmétiques ! Il faut ajouter à ces triomphes ceux d'une douzaine de tailleurs et coiffeurs qui, chaque mois, volent à l'immortalité dans les journaux des modes.

Mais une découverte utile, comme le bateau à vapeur, sera dédaignée dans Paris, jusqu'à ce que les étrangers aient prononcé. Ensuite elle sera revendiquée par les Français (II, 110), *qui s'en seront moqués à son apparition.*

Il importe donc de prévenir les étrangers sur cette défaveur qui poursuit en France les inventions utiles, afin qu'ils examinent scrupuleusement, sans acception des critiques françaises qui, même dans le cas de bienveillance, ne portent que sur la forme et non sur le fond.

*Deux puissances, l'Angleterre et les Etats-Unis, très-vivement intéressées à la découverte du procédé d'*Association domestique-agricole, *peuvent sans frais en faire l'essai sur un hameau ou réunion quelconque, et policer subitement leurs sauvages de Louisiane et de Canada. L'Angleterre va trouver dans cette invention l'unique voie d'extinction de sa dette colossale. Ce serait à toutes deux une insigne duperie de juger ma théorie par l'impression qu'elle pourra faire à Paris, où le plus grand crime est de contredire Platon, Aristote et leur docte cabale.*

Ces entraves me donneront lieu de remarquer qu'en France le monde savant est dans une anarchie complète. Il n'y existe ni police des découvertes, proposant celles qui sont à faire (article 3me.), *ni corps d'*opposition, *formant contre-poids à la détraction et à la calomnie en matière scientifique et littéraire. La nation*

entière est dupe de cette lacune d'autorité tutélaire : gouvernement, savants et public sont lésés par la négligence d'une foule d'études laissées en arrière, par le refus d'examen et les retards d'annonce des découvertes publiées.

*Les savants sont peut-être les plus dupes de ce désordre, car en voulant asservir les inventeurs à une sorte d'*index philosophique, *ils tombent eux-mêmes en quadruple duperie. Cela sera expliqué au 2*me*. intermède.*

*Jadis les ouvrages interdits par l'inquisition et la censure étaient réputés les plus dignes de curiosité : pourquoi ne pas former pareille conjecture sur un ouvrage mis à l'*index philosophique*, et privé d'annonce parce qu'il démontre l'impéritie des sciences politiques, économiques et métaphysiques? Il faut que la philosophie incertaine soit encore bien puissante, si elle exerce* DE FAIT *pareille dictature sur l'opinion.*

J'en conclurai à l'établissement d'un jury d'examen et d'annonce régulière, soumise à rétribution fixe, et devant porter sur le fond des découvertes et non sur la forme des traités. Ladite voie n'entravera en rien les critiques des journalistes ; mais elle satisfera la classe judicieuse qui, n'étant pas exclusivement adonnée à la satire et au bel esprit, désire être informée sur l'utile, sur le fond, *sur les avantages que promet une invention, sur les procédés, moyens et preuves dont s'appuie la théorie.*

J'espère, à ce sujet, convaincre le monde savant que c'est ici un CAS D'EXCEPTION, *et que pour son propre intérêt il doit, dans cette circonstance, dévier des routines de la critique, faire abstraction des griefs d'amour-propre, en considération de l'immensité de bénéfices et de gloire que lui garantit la découverte.*

Quant aux autres lecteurs qui, moins exigeants sur la gloire, sont gens à se contenter de la fortune et des plaisirs dont l'état sociétaire leur ouvre la voie, il est à propos de leur présenter un sommaire de la théorie, la resserrer dans un cadre étroit comme cet opuscule, qui contient les documents propres à faciliter l'intelligence de l'ouvrage à l'homme le moins exercé.

Toutefois, ils devront se rappeler que c'est ici un nouveau monde scientifique, où l'on s'égarerait si on ne suivait pas les instructions du guide, et si l'on voulait juger d'après les prestiges philosophiques, une théorie qui vient les dissiper à jamais, initier l'esprit humain à tout l'ensemble des mystères du mouvement, l'introduire au sanctuaire du temple de cette nature, dont trente siècles savants avaient déploré les rigueurs, en s'écriant avec Voltaire :

Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature !

INITIAL.

ARTICLE PREMIER.

Erreurs scientifiques, motifs de résipiscence.

De tout temps on a entrevu que, s'il était possible de réunir en association, dans les travaux domestiques et agricoles, 2 à 300 familles dont se compose une bourgade ; rétribuer chaque individu en proportion de son capital, de son travail et de son talent ; concilier les inégalités de fortune et de caractères, et surtout prévenir le larcin, principal obstacle au régime sociétaire, il résulterait d'un tel lien des bénéfices incalculables. Mais il faudrait, ajoute-t-on, *que les hommes fussent des anges, qu'ils n'eussent point de passions.* VOUS CHANGERIEZ DONC LES PASSIONS !

Loin de là : sans y rien changer, la théorie sociétaire les utilise toutes et leur assure un libre cours. Il n'y avait, pour atteindre au lien d'association, qu'une découverte à faire, l'art de développer les passions par *séries de groupes contrastés* et appliqués à l'industrie.

Cette opération est décrite en grand détail dans l'ouvrage annoncé. L'effrayant problème de l'Association y est complétement résolu, et en tous degrés depuis 400 jusqu'à 1600 personnes. Réduite au dessous de 400, elle n'est plus praticable qu'en méthodes bâtardes ; et au-dessus de 1600, elle tend à la confusion.

Si l'invention a été si tardive, c'est qu'on a négligé de tout temps la branche d'études qui y conduisait, la théorie analytique et synthétique de l'attraction passionnée. Elle fut méconnue par les Grecs et Romains ; elle l'a été de

même par les modernes, serviles imitateurs de l'antiquité.

Cette inadvertance a retenu le genre humain 25 siècles de trop dans l'état civilisé, barbare et sauvage, dont nos philosophes actuels vantent l'excellence : naguères on avait des opinions fort différentes sur la civilisation et ses lumières ; elle n'était pas en crédit chez les hommes célèbres du dernier siècle : ils témoignaient pour cette société un profond mépris ; écoutons-les parler.

MONTESQUIEU. « Les sociétés civilisées sont atteintes d'une » maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et » caché. »

J. J. ROUSSEAU. « Ce ne sont pas là des hommes ; il y a » quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la » cause. »

BARTHÉLEMY. « Ces bibliothèques, prétendus trésors de con- » naissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contra- » dictions et d'erreurs. »

VOLTAIRE. « Montrez l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
» Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer :
» Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ! »

B. DE ST.-PIERRE. « Quelques-uns, fondés sur des traditions » sacrées, pensent que l'état actuel est un état de punition et de » ruine, et que ce monde a existé avec d'autres harmonies. » (Elles peuvent donc renaître.)

Un érudit citerait par centaines ces passages où la philosophie se suspecte elle-même et condamne la civilisation, son ouvrage. Il existe donc, parmi les philosophes, deux opinions contradictoires sur l'ordre civilisé ; la 1re. est celle des EXPECTANTS, cités plus haut, gens loyaux, modestes, qui, d'accord avec Socrate, *espèrent qu'un jour la lumière descendra*, et qu'on découvrira quelque société moins désastreuse que la civilisation. La 2me. est

celle des OBSCURANTS ou *Escobars* (II, 120), qui, pour se dispenser de recherches sur les destins sociaux, nous paient en arlequinades politiques, chantent la perfectibilité, le vol sublime du génie civilisé, de ses légions d'égoïstes et de fourbes; le vol sublime de son peuple affamé, demandant du travail et du pain, ambitionnant le sort du sauvage.

La civilisation croit se perfectionner quand elle tombe visiblement en caducité; elle est dans la situation d'un homme qui, de 40 à 60 ans, a gagné en lumières et perdu en vigueur. Nos progrès dans l'industrie et les sciences exactes sont incontestables; mais la civilisation n'en court pas moins à sa ruine; elle décline sur 4 points (Avant-Propos, I, 8) :

MATÉRIEL. { 1. *Ruine des forêts, sources et montagnes.*
2. *Détérioration des climatures.*

POLITIQUE. { 3. *Esprit mercantile et fiscalité croissante.*
4. *Ferments de révolution et dettes publiques.*

C'est dégénérer en quadruple sens, malgré le progrès des lumières. Mais sans recourir à tous ces indices, ne suffit-il pas de la ténacité des antiques fléaux, indigence, fourberie, etc., pour confirmer le soupçon des *Rousseau* et des *Montesquieu*, l'égarement de la raison, le venin secret et caché, le bouleversement dont on n'a pas su pénétrer la cause ?

L'augure de ces philosophes, plus judicieux que les nôtres, est enfin justifié par la découverte du mécanisme sociétaire qui montre la cause et nous ouvre l'issue du chaos civilisé, barbare et sauvage, en assurant l'avénement subit aux destinées heureuses.

Etrange pronostic ! il porte une teinte suspecte, un coloris de vision, d'illuminisme : je le sais; mais le calcul

est-il juste, appuyé de toutes les preuves exigibles? Voilà le seul point à débattre.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Si quelqu'un à Rome eût inventé la poudre à canon, et qu'avant l'épreuve il en eût décrit les effets gigantesques (II, 80), chacun l'aurait accusé de vision, de charlatanerie. Combien l'idée d'un nouveau monde *continental* parut-elle choquante et ridicule aux sages du xve. siècle, qui firent excommunier Colomb jusqu'au moment où, revenant d'Amérique avec les blocs d'or et les Caraïbes, il confondit le scepticisme et la détraction!

Il en est de même aujourd'hui de la découverte du nouveau monde *social*, fort invraisemblable aux yeux de lecteurs superficiels; mais quel sera leur étonnement lorsqu'une petite épreuve de 2 mois, sur une centaine de familles, aura éclairci le probléme des destins sociaux, par un parallèle des deux industries, la morcelée ou civilisée, et la sociétaire donnant triple produit! (C'est-à-dire que la France, dont le revenu actuel est estimé environ 5 milliards, donnerait dès l'an 1824 un produit de 15 milliards, si l'Association était organisée à cette époque.)

La métamorphose ne tient qu'au petit essai sur 4 à 500 personnes. Après deux mois d'exercice, la justesse de la théorie sera pleinement constatée, la propriété de triple produit sera démontrée même avant les récoltes, et confirmée par expérience à la fin de la saison. Dès lors, sans aucun décret, toutes les nations se hâteront de former le mécanisme sociétaire; car, nations ou individus, tout s'accorde à préférer la richesse à la pauvreté, préférer 15 milliards à 5 milliards, 15 francs à 5 francs.

Quelques lignes de théorie indirecte vont familiariser

les lecteurs avec l'idée de ***nouveau monde social et clôture de la civilisation.***

Le monde social ou genre humain envisagé en masse, est un corps qui a, comme tout autre, ses quatre âges d'ENFANCE, ACCROISSEMENT, *apogée*, DÉCLIN et CADUCITÉ. Il a une carrière à parcourir, en marche progressive, en vibration ascendante et descendante, selon l'ordre universel de la nature. Si l'on veut savoir quel rang tiennent dans cette carrière les 4 sociétés connues et prêtes à finir, il faut faire usage de la table suivante (II, 33) :

1re. PHASE DU MOUVEMENT SOCIAL. *ENFANCE*, 8 PÉRIODES.

1re. EDEN OU PARADIS TERRESTRE. ASSOCIATION BRUTE.

2me. *Sauvagerie.* 4me. *Barbarie.*

3me. *Patriarchat.* 5me. *Civilisation.*

6me. GARANTISME OU DEMI-ASSOCIATION.

7me. PLEINE ASSOCIATION en mode simple.

8me. PLEINE ASSOCIATION en mode composé.

Nota. (Le mouvement social, en y comprenant les 3 autres phases, nous présenterait une série de 32 périodes, plus les pivotales ou apogée; mais ces 8 premières suffisant à nos études préparatoires, il est inutile de citer les 24 autres.)

Les 4 échelons ou périodes 2, 3, 4, 5, exercent ***par contrainte*** l'industrie morcelée qui engendre constamment les neuf fléaux suivants :

1. ***Indigence;*** 2. ***Fourberie;*** 3. ***Oppression;*** 4. ***Carnage;*** 5. ***Intempéries outrées;*** 6. ***Maladies provoquées;*** 7. ***Cercle vicieux.***

— EGOÏSME GÉNÉRAL et DUPLICITÉ D'ACTION.

Les 4 échelons ou périodes 1, 6, 7, 8, exercent ***par attraction*** l'industrie sociétaire, d'où naissent les 9 biens opposés :

1. *Richesse graduée;* 2. *Vérité pratique;* 3. *Garanties effectives;* 4. *Paix constante;* 5. *Températures équilibrées;* 6. *Quarantaines générales;* 7. *Doctrines expérimentales.*

— Philantropie générale et unité d'action.

Le bien et le mal, dans ces tables, sont indiqués génériquement et sauf subdivisions; par exemple, le 2e. vice, *fourberie*, est susceptible de vingt distinctions d'espèce: tromperie commerciale, contentieuse, domestique, etc. Il en est de même des neuf genres de bien sociétaire : ajoutons-y quelques détails, seulement trois.

1o. *Triplement effectif et décuplement relatif de richesse* (III, 43). C'est-à-dire qu'un canton produisant aujourd'hui 400,000 francs en denrées et valeurs réelles, produira dans l'état sociétaire la masse de valeurs qu'on vendrait aujourd'hui 1,200,000 francs, et qu'à l'aide des moyens de jouissance économique de ce nouvel ordre, les habitants du canton pourront mener le train de vie qui exigerait aujourd'hui 4,000,000. Ils auront donc atteint au triple effectif et au décuple relatif du revenu actuel.

2o. *Le charme industriel*, ou réunion de tant d'agréments et d'amorces, que le travail agricole et domestique deviendra attrayant pour les Sybarites, les enfants, les salariés, qui ne l'exercent que par besoin ou contrainte; et pour les sauvages même, à qui l'agriculture civilisée inspire une aversion mêlée d'horreur; ils l'adopteront avec ardeur, en voyant le mode naturel ou attrayant, l'exercice par séries contrastées.

Alors l'Afrique fournira à peu de frais les denrées de climat chaud, le sucre de cannes qui n'aura, poids pour poids, que la valeur du blé, quand 70 millions d'Africains et tous les peuples de zône torride le cultiveront.

Là finiront les odieuses coutumes de la traite et de l'esclavage. Aucun maître ne voudra d'esclaves, quand la culture en mode libre et sociétaire pourra lui donner triple produit; et dès qu'une petite épreuve aura constaté ce résultat, tout colon traitera avec ses nègres pour l'affranchissement et le rachat solidaire. Quel appât aux sociétés qui s'occupent d'abolition de la traite et de l'esclavage.

3°. *Le règne de la vérité alliée à l'intérêt;* le moyen d'atteindre à la fortune en pratiquant la vérité et les vertus sociales, d'allier en tout sens l'intérêt individuel avec le bien collectif, de trouver son intérêt pécuniaire dans la philantropie. C'est le côté romantique de la théorie; il est exactement démontré aux 7e. et 8e. sections.

— Enfin, les unités de toute espèce étendues au globe entier (II, 143; III, 585): quarantaines universelles; extirpation de tous les venins accidentels, virus psorique, syphilitique, variolique, pestilentiel, etc.; unités de langage et autres, si inapplicables au régime civilisé et barbare, que la France, après 30 ans d'efforts, n'a pas même pu établir l'unité métrique dans ses provinces.

Plus ces propriétés semblent romantiques et gigantesques, plus on doit vérifier strictement les calculs, et se défier de la malveillance d'un parti alarmé pour ses systèmes qui vantent l'industrie morcelée et la civilisation. J'ai longuement rassuré ce parti, par le tableau des carrières de fortune et de gloire (Interm., II, 348) que lui ouvre le nouvel ordre. Les philosophes y trouveront, en balance régulière (Av.-Prop., I, 8) *dix* de gain pour *un* de perte *imaginaire et non réelle*, car les 400,000 tomes de sophismes seront, dans l'état sociétaire, bien plus recherchés qu'aujourd'hui. Voyez note 1, page 22, l'un des bénéfices qu'on en recueillera.

Quant à l'amour-propre offensé, j'ai observé (Av.-Prop., I, 3) que la meilleure aubaine pour un siècle est d'être convaincu de quelque grande erreur ; que toute découverte imprime cette légère tache sur la génération qui l'a manquée, mais qu'on en est bien dédommagé par la jouissance de lumières et bienfaits dont on désespérait. Rien n'est donc plus désirable pour le monde savant, que ces démentis en affaires scientifiques, tels qu'il en a reçu de *Copernic, Harvey, Colomb, Galilée, Newton, Linnée, etc.* : il élève à l'immortalité tous ceux qui lui donnent pareils démentis.

Venons à d'autres intérêts plus généraux que ceux du monde savant : il s'agit des dettes publiques et surtout des consciencieuses, qu'on n'ose pas même s'avouer, par impossibilité d'y faire face. Lorsque le produit du sol français s'élèvera à 15 milliards au lieu de 5, il sera plus aisé de prélever en impôt 2 milliards sur 15, qu'aujourd'hui 1 sur 5. Ce doublement d'impôt sera un dégrèvement relatif du tiers. La France (et de même tout autre état), pourra donc reconnaître et acquitter promptement sa dette consciencieuse, les lésions révolutionnaires d'environ 10 milliards, à joindre aux 5 milliards de dette fiscale, selon le tableau suivant :

DETTE CONSCIENCIEUSE ET RÉVOLUTIONNAIRE DE FRANCE.

Catégorie royaliste.

***La famille royale, pour interruption de liste civile pendant vingt années, à 25 millions*, 500,000,000.**

1. Les émigrés, pour capital et intérêt des confiscations.
2. Les ecclésiastiques et leurs héritiers, non pour le fonds, mais pour les revenus et intérêts pendant la vie présumable du titulaire.
3. Les rentiers de Louis XVI en 2/3 non consolidés, ou leurs héritiers.
4. Les capitalistes remboursés en assignats et mandats.

+ ***Les fonctionnaires destitués sans procès et sans indemnité, dans l'une et l'autre catégorie depuis l'an* 1788.**

Catégorie libérale.

5. Le milliard promis aux militaires ou à leurs veuves et enfants, et les intérêts à 5 pour °/o, soit 1,500,000,000.
6. L'indemnité des demi-soldes ou retraites obligées.
7. Les dotations supprimées ou réduites.
8. Les dommages des deux invasions restauratrices.

... ***Les diverses lésions, du grand au petit, depuis les baisses d'immeubles dans les villes dépouillées d'établissements, jusqu'aux minuties comme le suspens des* 55 *prix décennaux.***

C'est aux parties intéressées à faire accélérer l'épreuve de cet ordre sociétaire qui peut seul garantir et liquider en peu de temps lesdites créances ; essai bien facile, puisque tout est disposé en Angleterre ; deux établissements y sont déjà formés pour tentatives de régimes sociétaires ; il ne leur manquait que la découverte du procédé.

D'autre part, les États-Unis sont forcés à cette épreuve par besoin de policer leur féroces voisins, les sauvages. Ils reçoivent chaque année de nombreux immigrants qu'il faut établir : quoi de plus facile que d'essayer dans ces colonisations le régime sociétaire, moins coûteux que le

morcellement, et donnant triple produit! On assure que M. *Joseph Bonaparte* a réuni 3,000 de ces immigrants à *Nashville* en *Ténessée*; il lui sera bien aisé d'en affecter un 6e., 500 personnes, à l'essai de l'Association simple ou 7e. période. C'est un beau contraste à lui proposer : son frère, avec un million de soldats, n'a pas pu conquérir un quart du globe; lui, avec 500 cultivateurs, fera la conquête du globe entier.

Sans vouloir tenir aucun compte ni de l'immensité des bénéfices, ni des grands intérêts que j'ai cités, ni de la facilité d'épreuve et de fondation, les lecteurs français n'envisagent le traité de l'Association qu'en sens littéraire ; ils exigent d'un inventeur le vernis oratoire qu'on exigerait d'un prétendant à l'académie ou d'un spéculateur en systèmes : ils oublient que, dans une affaire d'où dépend le sort du genre humain, il faut s'occuper *du fond et non de la forme;* s'enquérir de la justesse des calculs et de la facilité d'essai.

Lorsqu'un homme déclare qu'il n'est point écrivain, mais seulement inventeur, on ne peut exiger de lui que l'invention annoncée. Il faut s'assurer si son livre contient cette précieuse théorie de l'Association : fût-elle écrite en patois, il suffit qu'elle soit exacte; on ne doit pas exiger davantage.

D'accord, disent les journalistes : mais que de temps pour vérifier cela dans 1,300 pages compactes! Il nous faudrait un mois, disent-ils. UN MOIS!!! il faut UNE HEURE à un journaliste de Paris; et j'en donne plus bas le compte, *minute par minute* (note 2, page 24), en supposant une analyse *neutre*, qui se bornerait à mettre le lecteur sur la voie d'examen et lui laisserait le soin de juger de la justesse théorique; après quoi le lecteur qui

voudra examiner le fond devra lire les neuf divisions suivantes et leur introduction.

THÉORIE DIRECTE DE L'ASSOCIATION.

	— L'Introduction diminuée de la note A.	
Tome III. Théorie mixte.	4e. notice (III, 7).	Estimation du produit sociétaire.
	(III, 337).	Rudiments des groupes et séries.
	5e. notice (III, 141).	Instructions accessoires.
Tomes III et IV. Théorie concrète.	1re. et 2e. sections.	Dispositions du mécanisme.
	3e. et 4e. sections.	Application jusqu'à la puberté.
	7e. section.	Equilibre intentionnel, liens affectueux.
	8e. section.	Equilibre distributif, ressorts d'intérêt.

Il a convenu, pour la régularité des preuves, de décrire l'Association en mode composé, à 1,500 personnes, quoique l'essai doive être fait en mode simple, à 500 personnes, selon l'instruction (IV, 580).

Nota. On peut passer légèrement sur les RUDIMENTS, qui sont un peu scientifiques. Je les ai donnés en réplique aux ergoteurs qui auraient pu prétendre que l'ouvrage était faible sur les principes et détails élémentaires. Les lecteurs bénévoles n'ont pas besoin de notions si strictes ; ils apprendront assez, aux IIIe. et IVe. tomes, la formation et la manœuvre des groupes et des séries. L'instinct les guidera dans cette étude séduisante pour quiconque envisage le but et les fins, qui sont d'arriver au triplement de fortune et à la perfection de santé, par l'exercice continuel des plaisirs et leur variété infinie.

Après avoir lu ces neuf divisions et y avoir pris connaissance du mécanisme sociétaire ou destin des passions, tout adepte sera confus de la duperie de l'esprit humain, confus d'avoir pu penser que Dieu avait oublié ou négligé d'assigner à nos passions et à notre industrie un système social, et de nous le révéler par voie fixe. Cette voie est le calcul de l'Attraction, interprète de Dieu auprès de l'univers. Voyez sur ce sujet les Prolégomènes (II, 109),

ou théorie abstraite, rapports de Dieu avec l'homme par l'attraction (II, 239).

Une fois orienté dans la théorie sociétaire, par la lecture des neuf divisions indiquées, l'adepte deviendra accusateur de la civilisation et de l'industrie morcelée ; il lira avidement les portions de l'ouvrage laissées en arrière, et contenant la critique de la civilisation, de ses méthodes qui, s'imposant la loi *d'explorer en entier le domaine de la nature*, laissent dans l'oubli la plus vaste, la plus nécessaire des études, celle de l'HOMME, c'est-à-dire de l'attraction passionnée, moteur de l'homme. On passerait encore aux anciens d'avoir commis pareil oubli ; mais les modernes, bien informés depuis Newton du rôle que joue l'attraction dans l'univers, devaient achever ce que le géomètre avait commencé ; étendre au passionnel la théorie dont il n'avait traité que la branche matérielle.

Et lorsque cette découverte, fruit de 24 ans de travail, est apportée dans une ville qui se dit capitale du monde savant, ses aristarques, au lieu d'en examiner le fond, se bornent à scruter si l'auteur est au ton du jour, si son livre est *marchand*, paré de couleurs en vogue, de finesses oratoires ! Est-ce donc la mode seule qui doit servir de boussole en affaires d'utilité ? Et lorsqu'un laboureur apporte du blé de bon aloi, l'exclut-on du marché, sous prétexte qu'il a un habit de coupe antique et réprouvée par les tailleurs de petits-maîtres ?

Allons au fait : c'est pour avoir trop bien défini les erreurs de la philosophie, que cet ouvrage est en butte à sa malveillance : elle l'accuse d'obscurité, pour se dispenser de répondre aux arguments pressants dont il fourmille. Je vais le justifier d'un tel reproche, et ce commen-

taire le rendra très-intelligible à quiconque n'est pas de la classe des pauvres d'esprit.

Quant aux beaux esprits, *Condillac* leur a expliqué avant moi pourquoi ils ne comprennent pas les théories les plus claires. « Des ouvrages, dit-il (II, 125), où les » sciences seraient traitées avec une grande netteté, une » grande précision, ne seraient pas à la portée de tout » le monde; ceux qui n'auraient rien étudié les enten- » draient mieux que ceux qui ont fait de grandes études, » et surtout que ceux qui ont beaucoup écrit. »

Là dessus il leur reproche *leurs erreurs et préjugés dégénérés en principes ;* il leur dit que *l'art d'abuser des mots sans les entendre est devenu pour eux l'art de raisonner :* puis il leur adresse, d'accord avec Bacon, l'invitation de *refaire leur entendement et oublier tout ce qu'ils ont appris.* J'y ajoute le conseil de revenir à la modestie des philosophes EXPECTANTS, des *Montesquieu,* des *Rousseau,* des *Voltaire,* cités plus haut, tous manifestant un profond dédain pour la civilisation et ses lumières, et augurant quelque découverte qui en ouvrira l'issue.

Si cet acte de sagesse est au-dessus de leurs forces, il leur reste un moyen facile de comprendre d'emblée le mécanisme sociétaire; c'est de franchir la théorie abstraite qui est pour eux le calice d'amertume, et s'en tenir aux neuf divisions indiquées.

Introduction diminuée de la note A.
En mixte, IIIe. TOME, *les* 4e., 5e., 6e. *notices,* 1 à 50, 141 à 211, 337 à 415.
En concret, IIIe. et IVe. TOMES, *les* 1re., 2e., 3e., 4e., 7e., 8e. *sections.*

En se bornant à ce choix, ils trouveront la théorie lucide et régulière; leur esprit dégagé d'aigreur sera tout au sujet : une fois initiés et désabusés sur la civilisation,

ils l'accableront de mépris et me reprocheront trop d'indulgence pour ses infamies.

Je vais donner succinctement et en divers sens l'analyse de l'ouvrage : ce sera le sujet de trois chapitres, 1°. *Aperçus généraux; 2°. Aberrations de la critique; 3°. Résumés pour l'étudiant.* Qu'on se rappelle des motifs d'attention : triplement de revenu, extinction des dettes publiques en tout pays, remboursement des 10 milliards de dettes révolutionnaires, utilisation de la vérité et de la vertu, accession des sauvages et affluence de denrées coloniales, unités de toute espèce. Que de motifs de provoquer cet essai, si facile à l'Angleterre et aux Etats-Unis ! Et lorsqu'il s'agit d'intérêts si pressants, quelle duperie de s'arrêter à de vétilleux débats sur les formes d'un livre où tout est satisfaisant quant à l'essentiel, quant aux calculs, dont personne n'osera contester la justesse !

NOTE 1. *Métempsycose des bouquins.*

Dès la fondation de l'état sociétaire, les ouvrages philosophiques les plus notables seront réimprimés à plusieurs millions d'exemplaires : ces écrits, quoique perdus sous le rapport dogmatique, seront doublement en crédit, à titre de classiques littéraires, monuments plaisants de l'enfance de l'esprit humain, *cacographies sociales.* On en signalera, pour l'instruction des enfants et des pères, tous les contre-sens de détail et d'ensemble, comme je l'ai fait sur deux articles tirés du *Télémaque* (IV, 477), et de *l'Homme des champs* (IV, 360). On les réimprimera, en y annexant une *contre-glose* ou analyse des contre-sens, qui sera au moins égale en étendue à l'ouvrage.

Estimons ici le bénéfice des glossaires sur un seul objet, sur le TÉLÉMAQUE. A titre d'ouvrage distingué, on le tirera à dix exemplaires par canton; savoir : 6 pour les 3 bibliothèques

d'hommes, femmes et enfants (celle-ci exclut les gloses d'amour), et 4 pour amateurs *d'archéologie sociale burlesque*. Il faudra donc, pour effectuer cette fourniture aux 600,000 cantons du globe, 6 millions d'exemplaires. Estimons-les 10 fr. pièce avec la glose.

On allouera au moins un 20ᵉ. aux glossaires, 10 sous sur 600,000 exemplaires; total, 3 millions de bénéfice pour un travail qui ne leur aura pas coûté 3 mois. S'ils sont au nombre de 8, ils partageront en progression de 200, 250, 300, 350, 400, 450, 500, 550 mille francs, selon la quotité de travail fourni et adopté dans l'édition par le jury d'examen.

Combien ils remercieront alors la théorie sociétaire, qui, en confondant les sciences philosophiques, leur aura valu double existence; *métempsycose composée*, renaissance aux 2 genres classique et plaisant réunis. C'est donc bien à tort qu'ils considèrent comme hostile une découverte si favorable à leurs intérêts. Mais le monde savant est l'image de la déraison du peuple qu'il faut contraindre à l'adoption de ce qui lui est utile, *vaccine*, *unité métrique*, *jantes larges;* après quoi il applaudit aux voies coërcitives, quand il en voit les fruits salutaires.

Si donc les savants voulaient faire trève de prévention, peser les immenses avantages que va leur procurer le régime sociétaire, eux et les libraires seraient plus empressés que moi d'accélérer la déconfiture des bibliothèques philosophiques. Leur chute fera rechercher, à titre de monuments plaisants et burlesques, les bouquins les plus oubliés, tels qu'un traité de l'homme, par un sieur MIRABAUD, secrétaire perpétuel de l'Académie française. J'en avais extrait une 3ᵉ. cacographie sociale, pour la joindre à celles de Fénélon et Delille. Ce bouquin et mille autres semblables s'élèveront subitement à très-haut prix, eu égard à l'énormité et l'infinité de sottises qu'on y signalera pour l'amusement du globe. Il s'arrachera ces recueils d'absurdités scientifiques, et les libraires, au début de l'Association, ne pourront pas fournir à la centième partie des demandes en ce genre.

NOTE 2. *Compte rectifié sur le travail d'annonce.*

L'auteur étant à Paris, et devant se charger du dépouillement préparatoire, le journaliste lui donnera avis de se rendre tel jour à son bureau, pour y recevoir des instructions. Cette lettre n'emploiera pas 5 *minutes.*

L'auteur s'y rend, et confère sur l'espèce de travail qu'on désire : veut-on une analyse du corps de doctrine qui peut être présenté sous des couleurs agréables, car c'est le calcul des plaisirs? Veut-on un article grave, un aperçu de la théorie abstraite, des rapports que l'Attraction établit entre Dieu, l'Homme et l'Univers ? Veut-on se borner aux indices, aux analyses critiques de la civilisation ? Veut-on un mixte de ces divers sujets, ou de quelques-uns seulement ? Cette explication n'exigera pas plus de 10 *minutes*, ajoutées aux 5 de la lettre, total 15.

L'auteur rapporte à jour fixe le tableau demandé, dont la lecture et la confrontation avec l'original, selon pagination cotée, pourront employer 15 *minutes* à ajouter aux 15 précédentes, en somme *une demi-heure.*

Je suppose qu'ensuite le journaliste emploie une autre *demi-heure* à faire un article *neutre* et fondé sur des citations vérifiées; il aura donné en total UNE HEURE à ce travail, et aura très-exactement informé les lecteurs sur la branche d'analyse choisie selon les convenances de sa clientelle, grave ou frivole, ou mixte.

Voilà un amendement prodigieux au compte fait par quelques rédacteurs ; ce n'est pas *un mois,* mais *une heure* qu'il peut leur en coûter. L'erreur n'est pas médiocre : est-ce la seule qu'ils aient commise au sujet de cet ouvrage, et ne se seraient-ils pas trompés plus étrangement encore dans l'opinion qu'ils ont pu en concevoir ?

CHAPITRE PREMIER.

Aperçus généraux. Examen du fond.

ARTICLE DEUXIÈME.

État des lumières sur l'Association.

Notre siècle a des pressentiments confus d'une découverte sur ce sujet. L'Angleterre et la France y concourent en divers sens; les Anglais procèdent par tentatives pratiques, par établissements dispendieux qui emploient plusieurs millions de capitaux. Les Français contribuent en fourniture de théories beaucoup moins coûteuses (*ingénieur* DUTENS, *comte de* LABORDE *et autres*), qui dénotent que l'impulsion est donnée, que le siècle tourne ses vues vers l'Association.

Malheureusement, cette étude heurte en tout sens nos coutumes et nos préjugés : le siècle ne peut pas comprendre que, pour passer à l'Association, il faut sortir de la civilisation, puisque l'état civilisé n'est autre chose que l'industrie morcelée et opposée au sens commun en fait d'économie ; jugeons-en par quelques lignes de parallèle.

Un canton ou village de 300 familles n'aurait qu'un grenier et qu'une cave bien soignée, au lieu de 300 greniers et caves mal tenus ; il n'aurait qu'une cuisine préparant en divers degrés, au lieu de 300 feux occupant 300 ménagères ; qu'un mur de clôture ou point du tout, au lieu de 300 murs ; qu'une seule négociation d'achat ou de vente, au lieu de 300 négoces parasites et contradictoires ; enfin, il aurait l'unité d'action dans la haute ou basse industrie, dans le soin des forêts, les travaux d'irrigation, le régime des chasses, pêches, etc.

Ce problème a effrayé tous les siècles, en ce qu'il présente cinq obstacles réputés insurmontables, savoir :

— Larcin *sur les masses et les individus ;*

Tromperie et entraves de cupidité individuelle ;

Disparate de caractères et de manières ;

Inégalité de fortune, rang et lumières ;

Dissidence cabalistique des classes et partis.

De ces cinq obstacles APPARENTS, le 1er., le *larcin*, est prévenu en quadruple sens, par le mécanisme nommé séries contrastées (II, 19), qui oppose au vol quatre barrières directes :

L'état des relations rendant le larcin impraticable ;

L'impossibilité d'employer l'objet dérobé (hormis l'argent) ;

La perspective d'être immanquablement découvert ;

La peine subséquente, infamie, exil.

Un préservatif indirect plus puissant encore, est la jouissance d'un MINIMUM ou bien-être garanti aux trois classes, riche, moyenne et pauvre, en avance du produit annuel des travaux auxquels l'attraction les entraînera. Dès lors la classe inférieure, jouissant d'un ample nécessaire en nourriture, vêtement et logement, songe d'autant moins au larcin qu'elle n'en a nul besoin et qu'elle en connaît les quatre écueils.

Les autres obstacles apparents, *cupidité, disparates, inégalités, cabales*, sont des moyens et non pas des obstacles ; ce sont les ressorts, les parties constituantes d'une série contrastée. Si ces quatre vices ou prétendus vices n'existaient pas, il faudrait les créer avant de pouvoir organiser l'ordre sociétaire. Ainsi nos politiques, en s'effrayant de ces fantômes, ont suspecté les moyens

mêmes que Dieu nous avait ménagés pour le succès. Il nous destine au régime sociétaire; il a dû nous donner des passions telles que les exige cet ordre.

Les écrivains modernes qui ont traité de l'Association n'ont pas même indiqué les conditions à remplir pour opérer ce lien. On dirait qu'ils aient voulu esquiver plutôt que de traiter le problème : voici le détail de ces conditions, resserrées dans un petit tableau et développées en note explicative n°. 3.

Facultés matérielles et spirituelles à associer en exploitation, consommation et distribution.

MATÉRIEL.		SPIRITUEL.	
ÉLÉMENTS.	*Essors* ou *fonctions.*	ELÉMENTS.	*Essors* ou *fonctions.*
1. *Travail.*	4. Industrie domest.	8. *Passions.*	10. En identités.
2. *Capital.*	5. Industrie agricole.	9. *Caractères.*	11. En contrastes.
3. *Talent.*	6. Industrie manufact.		12. En contraires.
	7. Industrie commerc.		

— GOUVERNEMENT OU DIRECTION UNITAIRE.

. . . *Exercice par attraction ou impulsion naturelle.*

Voyez les détails dans la note 3, page 32.

On peut juger, par ces deux tableaux, combien nos publicistes étaient loin d'embrasser le cadre entier du problème; ils n'y comprenaient pas même le gouvernement, qui s'y trouve lié par deux intérêts très-directs ; *en sens matériel*, par l'avantage d'un impôt unique, versé à jour fixe, et abonné sans subtilité fiscale et sans frais; *en sens politique*, par la garantie de stabilité fondée sur l'aisance du peuple, dont la misère est toujours la principale cause des commotions politiques.

Le ressort nommé série de groupes contrastés satisfait à toutes ces conditions : si je les pose avec tant de rigueur et de détails, c'est pour éviter les chicanes sur le défaut de méthode.

Tel est le programme qu'il eût fallu proposer, au moins en partie, avec offre de prix : on n'en a rien fait. Ainsi le siècle, en dissertant sur l'Association, ne sait pas encore ce qu'il désire en ce genre : il n'a ni précisé ses demandes, ni déterminé les voies à suivre dans la recherche. Il semble ne vouloir faire sur l'Association que du bel esprit, et non des découvertes.

Cependant l'impulsion existe : le gouvernement français y adhère, car il a fait envoyer à toutes les préfectures l'ouvrage de l'ingénieur Dutens, avec instruction d'en propager les principes, et répandre l'esprit d'association industrielle. Mais nos sciences économiques sont si peu avancées sur ce point, qu'elles n'ont pas même découvert ni cherché le plus bas degré d'association, le *comptoir communal* (III, 276), antidote naturel contre l'indigence du bas peuple, contre le prêt usuraire et les bénéfices intermédiaires du commerce, contre le dénuement de capitaux qui paralyse l'agriculture, et contre les secours dérisoires comme certaines caisses parisiennes qui, prêtant au taux fictif de 5 p. 0/0, établissent le taux réel à 17 p. 0/0, et sont prônées comme faveur du commerce pour l'agriculture.

Les lumières sur l'Association sont donc nulles en théorie. Les sophistes l'envisagent à contre-sens du but : ils spéculent sur le mode simple, ou art d'associer en industrie et non en passions ; associer les chefs actionnaires, et non les coopérateurs du moyen et bas peuple. Système spécieux par la perspective de quelques grands travaux, mais infructueux pour la masse, impuissant contre les neuf fléaux (13), et tendant à l'accroissement des traitants et des jeux d'agiotage, selon la note (Av.-Prop.).

Parmi les praticiens, on remarque en Angleterre M.

Owen, spéculant sur l'association des petits ménages pour épargner la perte de temps et les frais du morcellement industriel. M. Owen tend à la demi-association ou 6e. période (tableau, 13), qui opère principalement sur les classes inférieures. Ignorant le procédé naturel, les *séries contrastées*, il n'a pas organisé les *séries mixtes* dont son établissement serait peut-être susceptible. D'autre part, il s'est privé du levier principal qui est l'agriculture. On pourrait y suppléer dans l'essai par un vaste jardin placé à portée de l'édifice, avec basses-cours d'ample dimension.

Je n'ai aucun renseignement sur l'autre fondation de ce genre, pour laquelle une compagnie anglaise a versé depuis peu 2,500,000 fr.

On peut citer sur ce sujet un Parisien, M. Cadet-de-Vaux, qui posa régulièrement le problème dans les journaux de 1805. Il apprécia fort bien le bénéfice énorme que donnerait une réunion de petits et moyens ménages d'un millier de cultivateurs, selon les aperçus (III, 7 à 50); mais en vrai Français, il finit par conclure à l'IMPOSSIBILITÉ, refrain chéri de la nation française.

Que n'excitait-il quelque société savante à proposer le problème? Il en serait résulté, entre autres avantages, que l'invention et l'inventeur trouveraient aujourd'hui une protection quelconque. C'eût été un appui anticipé, à défaut duquel la découverte ne rencontre que défiance, faux jugements et détraction.

Il semble qu'étayée de toutes les preuves désirables et surtout d'application aux sciences fixes, elle devrait obtenir en France quelque protection. Une moitié des Français se dit animée d'esprit libéral; une autre, de charité chrétienne : si l'une et l'autre classes de philantropes se

montrent indifférentes à la découverte d'où dépend le bonheur général, quelle opinion l'humanité devra-t-elle concevoir de ceux qui se disent ses amis, de leur obstination à soutenir l'industrie morcelée ou civilisée, qui traîne tous les fléaux à sa suite? Vouloir le bonheur social et la civilisation, n'est-ce pas vouloir à la fois le jour et la nuit?

Ils entrevoient pourtant qu'il y a quelque chose à inventer en association; mais quelle stérilité dans leurs explorations! Combien ils avaient besoin qu'une découverte inespérée vînt au secours, et leur dévoilât ce mystère si impénétrable à leurs sciences philosophiques!

P. S. *Il survient en ce moment deux incidents de haute importance pour l'épreuve prochaine de l'Association. L'un a lieu en Angleterre, où, selon l'annonce que je viens d'en lire dans la Revue encyclopédique,* M. Owen *se décide à entreprendre une fondation sociétaire-agricole, et sans doute en local plus favorable que* New-Lanark. *L'autre incident a lieu en France, où une société d'agriculture a mis au concours, avec prix de* 300 *fr., le plan d'un comptoir communal d'avances; entreprise très-facile et très-lucrative dans un village où se trouverait un grand édifice d'ancien monastère ou autre.*

Si M. Owen, qui va être averti de la découverte, prend le parti de s'écarter des méthodes civilisées, de substituer l'action composée (Intermède X), à l'action simple, c'est-à-dire associer les passions et l'industrie par Séries contrastées, au lieu de n'associer que l'industrie par ménages de famille, on pourra regarder l'avénement en 7e. période comme certain. Tout tient donc dès à présent à sa détermination, car il a le crédit nécessaire pour effectuer l'opération; et s'il goûte le plan *d'action composée*, accords passionnés et industriels réunis, c'en est fait

de la civilisation; le triple bénéfice en fera raison dès le coup d'essai.

D'autre part, si la société française de Besançon, qui songe à fonder un comptoir communal, veut spéculer dans l'intérêt des villageois et des fondateurs cumulativement, au lieu de ne s'occuper, selon l'usage, que d'enrichir les gérants et actionnaires, elle devra essayer l'*action composée* en cadre le plus restreint; tenter en méthode bâtarde l'opération dite SÉRIES CONTRASTÉES, qui associe toujours passions et industrie. Un prompt succès la paiera de ses travaux dès la première saison d'exercice. Elle aura eu l'honneur de démontrer la justesse du principe d'action composée, et l'on procédera aussitôt à une application plus étendue (7e. période, 15).

Si l'on déviait de ce principe dans la fondation du comptoir communal, il n'aboutirait, selon l'effet constant des méthodes civilisées, qu'à créer de nouvelles sangsues de l'agriculture, qu'à organiser quelque nouveau piége industriel comme celui de ces aigrefins, *vrais amis du commerce,* qui prêtent au cultivateur à 17 p. 0/0, sous un masque de 5 p. 0/0.

Chacun de ces deux incidents peut devenir décisif pour la métamorphose sociale. Je disserterai, au final, sur l'intérêt de divers partis à intervenir dans cette affaire et conduire au plutôt à une issue de civilisation.

M. Owen, à qui il est aisé d'opérer sur 500 personnes, peut atteindre d'emblée aux trois résultats brillants: TRIPLE PRODUIT, CHARME INDUSTRIEL, ALLIAGE DE LA VERTU ET DE L'INTÉRÊT. Quant au comptoir communal, qui ne donnerait que des lueurs de ces trois bienfaits, il ne serait pas moins le *coup de grâce* pour la civilisation, en prouvant aux particuliers que cet établissement, ce germe d'action composée, élève déjà le revenu à 1/2 ou 1/3 en sus; de sorte que la France, au lieu de 5 milliards, en produirait 7.

Le gouvernement, de son côté, y trouverait le bénéfice d'abonnement de l'impôt, laissant le recouvrement à la charge des comptoirs communaux; plus, la garantie de tranquillité des peuples, par assurance de travail fructueux, avances non usuraires, économies colossales et jouissances diverses dont l'état actuel ou

morcellement familial ne présente pas même les germes. Cette perspective de bien-être modéré est assortie au caractère civilisé, très-rétif à toute idée d'immense bonheur et de transition subite aux merveilles de la pleine Association.

Les deux incidents dont il s'agit sont des motifs pressants de donner une sérieuse attention à l'étude du mécanisme sociétaire, dont les dispositions, exposées en grand dans mon traité, peuvent être ramenées à des diminutifs, à des procédés mixtes et bâtards se rapprochant du type. Les trois leçons contenues au 3e. chapitre en faciliteront pleinement l'intelligence aux trois classes de lecteurs, superficiels, mixtes, graves, et il sera impossible que chacun d'eux ne trouve pas, soit dans l'une, soit dans l'ensemble des trois leçons, la méthode élémentaire assortie à son genre d'esprit et de caractère.

NOTE 5. *Conditions du lien sociétaire.*

1. L'appliquer aux trois fonctions primordiales, dont 2 productives ; *l'exploitation*, dite culture et fabrique ; la *consommation* ou travail de ménage ; puis à la fonction improductive ou *distribution* dite commerce, en la subordonnant aux intérêts des 2 autres, et lui laissant le moindre bénéfice possible.

2. Etendre le lien aux plus grandes masses locales ; condition qui n'admet guère que 16 à 1700 sociétaires. Au delà de ce nombre, ils perdraient en corvées de déplacement et en ralentissement d'attraction, autant qu'ils gagneraient en économies par accroissement de nombre.

3. Assembler des familles inégales en fortune et en tous sens, pour assurer la variété des travaux et la coopération de chacun à divers détails.

4. Associer lesdites masses dans leurs trois facultés industrielles, capital (si l'on en a versé), travail et talent.

5. Associer, quant au capital, dans les 7 branches de fourni-

tures qui sont : 1. terre, 2. bestiaux, 3. denrées, 4. édifices, 5. mobilier de culture, 6. mobilier de fabrique, 7. mobilier de ménage, et — représentatif ou numéraire.

6. Trouver un moyen de répartition proportionnelle aux 3 facultés, de manière à satisfaire chaque individu, homme, femme ou enfant, dans l'allocation des 3 sortes de dividendes.

7. Opérer l'Association en passionnel comme en matériel, concilier les classes antipathiques en les rendant nécessaires les unes aux autres.

Telles sont les 7 dispositions primordiales ou domestiques, à la suite desquelles on aurait étendu le problème à l'Association extérieure, aux relations générales. Mais selon la marche progressive, on devait mettre d'abord au concours l'organisation domestique ; les recherches sur ce sujet auraient conduit aux dispositions et clauses indiquées (37, quest. IIIe.).

ARTICLE TROISIÈME.

Argument de la théorie directe.

Hypothèse d'un jury d'examen des découvertes.

Une vérité confessée par les divers partis, c'est que notre siècle n'assure la faveur qu'aux inventions frivoles ou nuisibles. J'ai cité à ce sujet (Avant-Prop., I, 43, 44), plusieurs des journaux de Paris, *Constitutionnel, Gazette de France*, *Minerve*, qui s'élèvent contre ce travers, et reprochent à la France « le mépris ou l'indifférence pour » les talents nationaux, en même temps qu'elle professe » une admiration niaise pour toute espèce de mérite » étranger. » Mais si une invention malfaisante est mise au jour, soit la *fusée Congrève*, chacun opine pour la stricte équité : il s'agit d'accélérer le carnage et l'incendie, tout favorise l'auteur, et on assemblera non pas un, mais vingt jurys d'examen.

D'où vient que la France n'accorde pas à ses inventeurs cette protection neutre et impartiale, ce jury d'examen si facile à assembler dans Paris ? Il semble que cette intervention tutélaire de l'autorité devrait s'étendre à toute découverte qui se lie aux grands intérêts de l'état : or, est-il d'affaire d'état plus majeure que la chance de tripler le produit d'une année à l'autre ; assurer le remboursement de 10 à 12 milliards de créances révolutionnaires ; abolir subitement la traite, l'esclavage, les pirateries ?

N'est-ce pas le cas, pour un gouvernement prudent, d'imiter la conduite d'Isabelle d'Aragon et de son ministère ; hésiter et se dire : « si pourtant cette étrange dé- » couverte était réelle, praticable, quel serait notre dépit » de n'en avoir pas profité ! Examinons : court-on quelque

» risque à faire vérifier un calcul? Non, sans doute : s'il » est faux, reposant sur des illusions, un jury exercé ne » s'y trompera pas. »

Même chance de regrets futurs peut stimuler dans Paris les sociétés savantes, intéressées, selon leurs attributions spéciales, à former un jury pour cet examen, en faisant intervenir l'auteur, afin de prévenir les erreurs faciles sur ce sujet. J'indique ci-après, note 4, page 45, quelques motifs d'attention pour chacune d'entre elles.

Je vais supposer le jury constitué régulièrement, à peu près comme les cours d'assises, avec procureur du roi requérant l'examen du fond sans acception des formes. C'est un établissement qui manque à la France, et qui, sans coûter une obole au gouvernement, lui serait d'une extrême utilité en sens politique et moral.

Comme il recueillerait au moins 200,000 écus de bénéfice du seul produit de son journal, qui serait *sans concurrence*, il trouverait dans cette somme, indépendamment de la rétribution payable par les plaideurs et les examinés, de quoi assurer à ses fonctionnaires d'amples émoluments et de forts dividendes en bénéfice du journal. Ce seraient des postes brillants, lucratifs, et surtout utiles à l'état et aux mœurs. On en appréciera l'utilité au second chapitre, art. 6, 7.

Il ne s'agit pas ici d'une cour judiciaire subordonnée à la législation, mais seulement d'un tribunal d'initiative en opinion et de contre-poids à la détraction, en ce qu'il ne peut rien donner à l'arbitraire, étant obligé d'entendre les plaidoiries, les relater en abrégé dans son journal et prononcer sur le fond. Ses arrêts ne sont point exécutoires; il est seulement corps d'opposition méthodique, de garantie scientifique et littéraire, jugeant les étran-

gers mêmes qui seront empressés de recourir à lui, si par sa sagesse il se donne un relief éclatant.

Je suppose que ma découverte y est présentée. Les jurés auront eu deux mois pour la lecture préalable, avec faculté de faire appeler l'auteur pour les éclaircissements que lui-même leur aura offerts. Ils sont initiés aux détails de fond, contenus dans les neuf divisions de théorie positive (15).

La séance d'examen est ouverte, et par l'organe d'un rapporteur, ou de l'auteur, ou de son avocat, on soumet au tribunal et au jury l'aperçu des points à juger et des solutions données.

Question Ire. L'association domestique-agricole, telle que la décrit l'auteur, serait-elle, en cas de possibilité, un ordre favorable aux intérêts de l'état, au gouvernement et au peuple ?

Rép. Nul doute, car les réunions cantoniennes pourraient abonner en masse tous leurs impôts, en faire l'avance à termes fixes, sans frais et sauf recouvrement à leur charge. Lesdites réunions pouvant attirer du travail, des avances et des secours à la classe inférieure, garantiraient l'état des agitations et des crimes dont l'indigence est la source.

Question IIe. Les bénéfices de l'association paraissent-ils suffisants en aperçu, pour inviter à une épreuve sur un hameau?

Rép. Oui; car, selon les détails (III, 7 à 46), cavés très-bas, il conste qu'elle élèverait le produit général au triple effectif, et que l'accroissement de richesse relative ou jouissances économiques, serait sans bornes. Si par circonspection l'on réduit encore de moitié sur ces devis, il n'en restera pas moins une perspective de double pro-

duit, qui élèverait le revenu de France à 10 milliards au lieu de 5, si le mécanisme est praticable.

Question IIIe. Les dispositions sociétaires indiquées aux 1re. et 2e. sections, sont-elles plausibles quant aux procédés?

Rép. Elles présentent, sous le rapport du contraste, un triple indice de succès, une contre-marche exacte du morcellement industriel.

INDUSTRIE SOCIÉTAIRE *opère*,	INDUSTRIE MORCELÉE *opère*,
1. Par les plus grandes réunions possibles dans chaque fonction.	1. Par les plus petites réunions en travaux de culture et ménage.
2. Par séances de la plus courte durée et de la plus grande variété.	2. Par séances de la plus longue durée, de la plus grande monotonie.
3. Par subdivision la plus détaillée, affectant un groupe de sectaires à chaque nuance de fonction.	3. Par complication la plus grande, affectant à un seul individu toutes les nuances d'une fonction.
— *Par l'attraction, le charme.*	— *Par la contrainte, le besoin.*

On peut donc, d'un mécanisme diamétralement opposé au régime civilisé ou morcelé, augurer des résultats opposés en tous sens à ceux de l'industrie morcelée ou gestion familiale, qui perpétue les neuf fléaux (13).

Question IVe. Ce mécanisme offre-t-il des garanties de science fixe et calcul régulier, des indices de conformité avec le vœu de la nature et avec les harmonies de l'univers?

Rép. Il se rallie à la nature en triple sens :

1o. Il est conforme à l'ordre matériel des œuvres de la création, distribuée tout entière par séries de groupes contrastés avec liens de transitions, depuis les familles des trois règnes connus (le règne aromal ou 4e. encore inconnu), jusqu'aux familles de planètes qui forment une série de 4 groupes contrastés, avec leurs transitions. (L'un des 4 est désemparé ; c'est celui de la terre qui

doit se conjuguer 5 satellites (voyez III, 244). 2°. Il est conforme à l'ordre mécanique de la nature, où toute harmonie est fondée sur l'attraction, depuis celle des insectes industrieux jusqu'à celle des planètes. 3°. Il est conforme à la raison ou économie générale, en ce que ses influences tendent (sauf épreuve) à établir la plus stricte économie en toutes relations, élever au plus haut degré l'émulation et le raffinement industriel.

— Enfin, il se rallie à la justice mathématique, en appliquant, soit à son procédé de séries contrastées, soit à son régime d'évaluation et répartition, les théorèmes de géométrie.

Ce procédé n'est donc point jeu d'imagination, mais imitation fidèle du système de la nature, et on ne saurait mieux réunir les indices *plausibles conditionnellement et sauf épreuve*, les amorces qui peuvent faire espérer l'adhésion du sauvage ou homme de la nature.

Question V^e^. La théorie est-elle exacte et complète en notions élémentaires? L'auteur, dans ses rudiments des groupes et séries (III, 337 à 402), a-t-il analysé méthodiquement les propriétés des différentes sortes de groupes et séries qu'il considère, en mécanique sociétaire, comme analogues aux déclinaisons et conjugaisons en grammaire?

Rép. En définissant les séries passionnelles, il a fourni des détails bien plus étendus que n'en donnent les naturalistes dans leurs tableaux de séries matérielles. S'il n'eût pas enchéri sur leur méthode et qu'il n'eût fait que s'y conformer, il serait déjà au degré qu'on peut exiger en régularité élémentaire; mais il a fait une étude plus approfondie du sujet, et a prouvé, soit dans la notice des rudiments (III, 337), soit dans les ébauches des sec-

tions 5e. et 6e. du IVe. tome, que son travail excédait de beaucoup le nécessaire.

Question VIe. Le mécanisme nommé séries contrastées, à le supposer praticable, serait-il d'accord avec les vœux connus des diverses classes, riche, moyenne et pauvre, dont se composerait un canton ou phalange sociétaire ?

Rép. La distribution par séries contrastées pouvant seule utiliser les passions de chaque individu, faire emploi de tous les caractères bons ou mauvais, rapprocher les antipathiques par utilité réciproque, ils reconnaîtraient, dès le 1er. mois d'exercice, que cet ordre est gage de bonheur individuel, en ce qu'il assure à chacun l'essor des passions, entravé même chez le riche dans l'état actuel, et en ce qu'il joint la garantie de triple revenu à celle de plein essor des passions. Il plairait donc sous double rapport aux 3 classes, et surtout aux riches qui, dans cet ordre, seraient, par l'aisance du peuple, délivrés de l'aspect et des embûches d'une classe indigente.

Question VIIe. Les moyens d'attraction indiqués aux 3e. et 4e. sections sont-ils de nature à attirer, dès le plus bas âge, l'enfant au travail productif, perfectionner sa santé et son éducation dans tout le cours du jeune âge, et le maintenir dans la voie des bonnes mœurs à l'époque de transition ou entrée en puberté ?

Rép. Les ateliers progressifs, tels qu'on les forme en série contrastée, et les distributions échelonnées des divers travaux, satisfont en tout point les goûts connus de l'enfant (IV, 20 et 34). Ces goûts sont contraints en tous sens dans nos ateliers et nos distributions agricoles, et bien mieux comprimés à l'époque d'avénement en pu-

berté, où l'essor des goûts, le libre choix, devient inadmissible.

Ce libre choix paraît compatible avec le régime des séries contrastées et avec l'industrie dont elles sont inséparables. C'est un des points dont il importe de faire la vérification : en cas d'inconvenance, on pourrait, par statuts, entraver cette branche de liberté, sans désorganiser pour cela le régime sociétaire.

Question —. Le mécanisme de répartition, exposé aux sections 7 et 8, paraît-il efficace pour concilier l'intérêt collectif avec l'intérêt individuel ?

Rép. Il en présente quadruple gage; 2 d'affection, 2 de justice.

A. 1°. L'absorption des rivalités individuelles dans les affinités collectives, effet expliqué dans tout le cours des IIIe. et IVe. tomes.

A. 2°. Le ralliement des classes extrêmes et antipathiques : on trouve à la 7e. section un tableau des 16 ressorts qui opèrent cet accord.

J. 3°. La balance des lots d'industrie et des lots de capitaux, dans la répartition en raison directe des masses et inverse des distances (IV, 502).

J. 4°. La balance de cupidité et de mérite, en contrepoids des prétentions extrêmes aux moyennes (IV, 525) (accord des séries géométriques).

Question... Si l'épreuve était douteuse ou défavorable, si enfin l'on échouait dans l'essai, quel en serait le résultat en bien ou en mal ?

Rép. Le résultat, le pis-aller même, dans le cas d'erreur, d'illusion théorique, donnerait en pratique d'énormes avantages, car si le seul pouvoir de l'attraction ne suffisait pas à soutenir le mécanisme des séries con-

trastées, on pourrait le soutenir de statuts et engagements selon nos méthodes, et conserver les innombrables bénéfices de gestion économique, progrès de mécanique, perfectionnement des espèces, garanties sanitaires, police des industrieux, extirpation de l'indigence, abonnement d'impôt, restauration forestière et climatérique, unité des travaux publics et de toutes relations. Tous ces bienfaits, même dans le cas de fausseté des calculs d'attraction, naîtraient encore de la distribution et de l'exercice par séries contrastées soumises à des engagements et statuts.

Là se bornent à peu près les questions de FOND qu'on pourrait soumettre à un jury et débattre en sa présence, avant le vote sur fond et avant la séance d'examen de FORME, si l'auteur la demandait.

Qu'on essaie de poser d'autres questions, il arrivera qu'elles porteront sur les formes et les accessoires, et non sur le fond. Elles seront dès-lors parasites et inadmissibles à un tribunal qui aurait pour règle, *qu'en examen d'inventions touchant aux grands intérêts de l'état, il faut juger le fond avant la forme;* statut dont les gens du roi requerraient l'observance, en élaguant toute question de forme; car un inventeur peut ne s'exprimer qu'en patois, ne savoir pas distribuer un traité, et pourtant avoir fait une précieuse découverte.

En conséquence le jury, après débats et éclaircissements suffisants, déclarerait *qu'il juge plausible et digne de confiance* PROVISOIRE *la théorie d'association par séries contrastées, et qu'il croit utile de procéder à l'épreuve.* Le tribunal y ajouterait son considérant [comme serait, par exemple, la formule suivante **].

** *Considérant* PRÉJUDICIELLEMENT : 1°. que la théorie des

séries contrastées, ne fût-elle qu'un germe en association, qu'un moyen encore informe, est la première, la seule qui ait été proposée. — 2°. Qu'elle présente l'avantage de démentir et dissiper les préjugés d'impénétrabilité qui s'opposaient à toute étude sur ce problème. — 3°. Qu'il y aurait duperie et vandalisme à éconduire un inventeur, parce qu'il n'a pas observé dans son traité les formes oratoires.

Considérant, QUANT AU FOND : 4°. que nulle objection régulière n'a été élevée contre la théorie et les dispositions qu'elle prescrit en formation et mécanisme des séries contrastées. — 5°. Que les risques d'imperfection ne sont pas un motif de déconseiller, mais plutôt d'accélérer l'essai, afin de pouvoir discerner et déterminer les corrections dont ce procédé sera susceptible. — 6°. Qu'en réplique aux soupçons d'illusion, d'impossibilité, l'auteur démontre dans sa théorie, que les obstacles allégués (26), sont autant de gages de succès. — 7°. Que l'auteur annonce qu'il a en réserve, art. 8e., beaucoup d'autres ressorts de concert sociétaire, dont la communication n'a pu trouver place dans les deux premiers tomes. — 8°. Que l'essai pourra être fait en mécanisme de 7e. période (13), moins fastueux que le 8e., et susceptible d'amalgame avec les statuts de civilisation.

Considérant, QUANT AUX INDICES : 9°. que l'obstination des sauvages à refuser l'industrie agricole accuse la méthode morcelée de contrariété avec la nature, et milite pour l'invention d'un mécanisme ultra-civilisé. — 10°. Que les théories coërcitives employées depuis 3000 ans ayant perpétué tous les fléaux, il est prudent d'essayer un régime fondé sur l'attraction dont le calcul paraît découvert. — 11°. Que ce procédé, par son opposition régulière à nos méthodes (37), fait espérer des résultats opposés aux neuf fléaux inhérents à la civilisation. — 12°. Qu'il est surtout plausible, en ce qu'évitant l'application à la masse d'un empire, selon l'usage de nos sciences incertaines, il se limite, pour épreuve, à une centaine de familles, un hameau.

** *Considérant*, quant aux PREUVES PALPABLES, que la distribution par séries contrastées est la seule en accord avec l'ordre général de la nature, avec la distribution des substances

créées, avec la règle d'unité et d'analogie imposée par les sciences, règle qui milite en faveur des voies d'attraction.

... *Considérant*, quant aux CHANCES DÉFAVORABLES, que même dans le cas d'insuccès et de faux calcul sur l'attraction, on recueillerait de cette épreuve une foule de dispositions nouvelles dont l'agriculture, la politique, la morale et la salubrité tireraient d'énormes avantages, par amalgame avec les coutumes et lois de civilisation.

Sur cette déclaration, l'on trouverait aussitôt à former une compagnie d'actionnaires, à 6,000 actions de 1,000 fr. chaque. [On a vu (8 *bis*) qu'en bas degré il suffisait de 600,000 fr.]

Remarquons la duperie de ne pas procéder ainsi, par entremise d'un tribunal de garantie. L'examen aurait été terminé à la fin de janvier 1823; on aurait eu le temps de faire des dispositions pour opérer au printemps, époque la plus opportune, parce qu'on ne peut pas faire manœuvrer une phalange de séries industrielles sans avoir fait des semailles adaptées aux exercices de ce nouvel ordre.

L'installation aurait eu lieu en avril, et dès le mois de mai on aurait vu les accords s'établir avec rapidité, l'attraction et l'émulation se développer par degrés. Le succès aurait été complet en juin, quant aux accords, et on en aurait auguré le concert de répartition (section 8e.), qui se serait vérifié à l'époque d'inventaire, à la fin de la campagne.

Ainsi, dès la fin du printemps, on aurait vu l'Europe entière désabusée sur la civilisation, le monde social s'éveiller de sa léthargie, s'apercevoir que depuis 25 siècles il est dupe des sophistes qui vantent l'industrie morcelée pour se dispenser de découvrir la sociétaire. On aurait

reconnu que les passions et attractions sont faites pour l'exercice par séries contrastées, qu'il va se généraliser par la triple amorce du *produit colossal*, du *charme industriel* et des *accords sociaux ;* on aurait vu, dès cet été de 1823, l'Europe faire ses préparatifs pour sortir du chaos civilisé, barbare et sauvage ; il y aurait eu suspens de toutes les guerres, et concert empressé pour hâter l'organisation.

Tel est l'avantage qu'on eût recueilli d'une police scientifique, d'un tribunal de garantie si convenable dans Paris, et nécessaire en France plus qu'en tout autre pays. Voyez note 5, page 46, quelques détails sur ses *fonctions.*

Il est surprenant que le monde savant, qui ne raisonne que de *garantie, contre-poids, opposition, balance, équilibre*, ait oublié, en ce qui le concerne, tous ses beaux systèmes et se soit organisé en anarchie complète, donnant tout à l'arbitraire, selon le principe : « Nul » n'aura de l'esprit que nous et nos amis ; » qu'il n'accorde pas aux inventeurs la protection qu'on accorde aux derniers scélérats, la défense par-devant jury. On verra, au 2e. Intermède, quelle est la duperie de ceux qui ont entretenu ce désordre.

J'ai démontré qu'il est fort aisé de juger exactement une découverte, si l'on veut préférer les voies de méthode à l'arbitraire.

VOIES DE MÉTHODE.	VOIES D'ARBITRAIRE.
Envisager le fond de la théorie	au lieu de *s'arrêter aux formes.*
Peser les indices	au lieu de *semer les défiances.*
Vérifier les preuves	au lieu de *railler sur les apparences.*

Tous les critiques seraient entraînés aux voies de méthode, s'il existait un tribunal de garantie. Je leur ai ré-

pliqué sur la théorie directe qu'ils condamnent avant de l'avoir lue; passons à l'indirecte, objet de leur courroux, selon l'adage qui dit que la vérité offense.

NOTE 4. *Intérêts spéciaux des académies de Paris.*

1. La Société d'AGRICULTURE, sous le rapport des grands travaux matériels, irrigation, reboisement, salubrité, etc., du bon ordre politique, de la garantie de capitaux au cultivateur, du minimum proportionnel, etc.

2. La Société d'INDUSTRIE NATIONALE, pour assurer les progrès de la mécanique dont l'Association est la seule voie, et pour prévenir l'indigence qui, dans l'état actuel, ridiculise tous les trophées de l'industrie.

3. L'INSTITUT, pour le soutien de ses travaux contrecarrés par la civilisation, et surtout des unités métrique et monétaire, dont l'entreprise, après 30 ans d'efforts, ayant misérablement avorté, obtiendrait un triomphe subit, non pas en France, mais par tout le globe; et pour le soutien des instituteurs, classe la plus disgraciée en civilisation, et qui serait la plus favorisée dans l'état sociétaire (IV, 277).

4. L'ACADÉMIE FRANÇAISE, sous le rapport d'universalité de la langue française, qui a la chance d'être choisie pour langage provisoire d'unité; ce choix serait une voie de fortune immense pour ses littérateurs et instituteurs, et de fortune considérable pour 500,000 familles de bon langage; à disséminer, une par canton étranger, pour l'étude pratique de la langue.

5. La Société de MORALE CHRÉTIENNE, tendant à abolir la traite et l'esclavage, à prévenir les jeux de loterie, et à obtenir d'autres effets de moralité qui, réservés exclusivement à l'état sociétaire, deviennent en civilisation des rêveries impraticables, ridiculisées par l'accroissement des fléaux qu'on essaie de conjurer.

6. La Société de GÉOGRAPHIE. Ses vues sont d'explorer le globe entier, assurer la libre circulation de ses voyageurs, obtenir les deux passes nord par restauration composée des climatures

(Introd., 84); effectuer le cadastre universel des terres, côtes et bas-fonds (II, 149) : comment atteindre à aucun de ces divers buts, tant que durerait l'état civilisé, barbare et sauvage?

7. Les Sociétés des Beaux Arts, pour le lustre du talent et la garantie de fortune rapide aux artistes (voyez Intermède (II, 348), les récompenses futures des artistes, et le parallèle de leur avilissement actuel).

... L'Académie des Inscriptions, intéressée à débrouiller le plus embarrassant des documents historiques, la tradition universelle d'un bonheur passé et antérieur au déluge, d'un état social (Eden) organisé différemment des nôtres, et dont il importerait de retrouver le mécanisme.

Nota. Cette Académie a été mal inspirée dans sa dernière séance; elle a supprimé le concours et changé l'emploi du prix établi par feu Volney, pour la détermination d'un alphabet universel. C'est échouer au port, abandonner le problème à l'instant où paraît la découverte qui en donnera la solution (note 6).

— L'Académie des Sciences, intéressée, *en vues spéciales*, à l'achèvement du calcul de l'Attraction fait à demi par les newtoniens, puis au calcul des CAUSES en mouvement, où elle ne sait expliquer que les EFFETS (Av.-Pr., 32); intéressée, *en vues générales*, à bannir des études le vague ou sophisme, et rallier les connaissances à l'unité de base, aux sciences exactes auxquelles se rattache en tout point la théorie de l'Attraction passionnée et de l'Association agricole.

Toutes, enfin, sous le rapport des vues philantropiques dont l'exécution est entravée de toutes parts, dans l'état actuel d'enfance du monde social.

NOTE 5. *Fonctions du tribunal de contre-poids et garantie.*

Ce tribunal, qui serait plus européen que français, deviendrait dans Paris l'aréopage du monde savant : il distinguerait ses séances et débats en trois genres, de fond, de forme et d'ambigu.

J'estime qu'il lui suffirait d'une trentaine de fonctionnaires de

divers degrés, non compris le jury qu'on pourrait varier par quinzaine, vu le grand nombre de littérateurs savants et artistes que renferme Paris.

Un règlement fixerait les cas où le tribunal doit juger le fond avant la forme, ou la forme avant le fond, ou tous deux concurremment. Selon l'exigence, il opérerait par grands ou petits jurys.

Il tiendrait des séances de 1re. instance, tant pour enquêtes que pour justice de paix, notamment sur la détraction outrée. Ses juges divers, mage scientifique, mage littéraire, mage artiste, avec assesseurs, y connaîtraient des menus débats, sans faculté d'infliger aucune peine, et sans empiéter sur les fonctions des tribunaux ordinaires; celui-ci n'étant qu'agence de contre-poids et d'initiative régulière en opinion, corps d'opposition à l'arbitraire, au vague des critiques, à l'influence de la détraction, de l'erreur, de la frivolité.

Tant que l'auteur ou inventeur n'est pas entendu concurremment avec ses antagonistes, il y a oppression; et tel est l'effet du mode actuel des jugements par voie de journaux; ils émettent une opinion, publient une lettre, sans tenir compte des moyens justificatifs de l'auteur, moyens que le tribunal de garantie mentionnerait dans le journal de ses audiences. Dès lors tout zoïle serait bien sobre de diffamations, tout bel esprit bien circonspect en railleries, quand il saurait que la réplique de l'auteur sera insérée en regard de l'imputation, et qu'on y ajoutera le prononcé du tribunal en haute ou basse instance.

On établirait sur cette intervention des droits ou *épices* gradués selon les degrés du travail judiciaire, soit de 5 à 500 francs. L'auteur qui paierait 500 fr. y trouverait encore d'énormes avantages sous les rapports d'économie et de justice. En effet, s'il faut hasarder de passer un an dans Paris pour y attendre une annonce, la dépense, au lieu de 500 fr., s'élèvera bien vite au triple; puis, au bout de l'année, on n'obtiendra, faute de protections, qu'une annonce insignifiante, superficielle, erronée; tandis que par entremise du tribunal, l'auteur ne séjournerait que trois mois; il arriverait deux mois avant l'appel de la cause, pour donner les éclaircissements aux jurés.

A l'appui d'un tel aréopage, un inventeur obtiendra justice à la face de l'Europe ; son invention sera annoncée *pour ce qu'elle est*. L'Europe, *sur ce qui touche au fond*, ne voudra s'en fier qu'au journal du tribunal de garantie, et même sur certains débats de forme en affaires littéraires.

Lorsqu'il aura été constaté par jury qu'une découverte est revêtue de toutes les preuves exigibles, personne n'osera la ravaler sans démonstration. Là finiraient le zoïlisme et ses abus. Je reviendrai sur ce sujet après l'examen des critiques recueillies sur mon traité.

Si, d'après cette lacune d'un tribunal de garantie, la plus sage critique dégénère en arbitraire, que sera-ce des critiques moins sages qui, dans l'apologie, sont tout à l'intérêt, à la faveur, à l'esprit de parti, et qui, dans le blâme, ne sont bien souvent que jugement superficiel, prévention, erreur, détraction ?

Que de lenteur chez notre siècle à inventer les garanties dont il rabâche sans cesse, et dont il ne sait découvrir aucune voie ! Et c'est le monde savant, ce sont les publicistes, les oracles de liberté pondérée, qui consacrent cette anarchie de la critique, sans frein, sans lois modératrices ! Ignorent-ils donc l'axiome, *errare humanum est ?* Ignorent-ils qu'avec le tribunal le plus sage, et bien plus avec l'individu, il faut des garanties contre l'erreur ou la faiblesse humaine ?

En quel pays ce contre-poids est-il plus nécessaire qu'en France, où tout personnage marquant peut décréditer une découverte par un jeu de mots ? Mme. de Sévigné disait : *on se lassera du café comme des tragédies de Racine*. Si l'on n'eût connu en France ni le café, ni les ouvrages de Racine, personne n'en aurait voulu, par crédulité pour le bel esprit de Sévigné. Heureusement que les sens et l'âme purent en juger par expérience, conserver le café et Racine, en dépit d'un jeu de mots. Qu'on me donne pareille chance ; qu'on éprouve deux mois l'Association sur un hameau, l'on verra les sens et l'âme faire justice du bel esprit, et placer mes détracteurs au même rang que les verbiages de Sévigné contre le café et les beaux vers.

ARTICLE QUATRIÈME.

Argument de la théorie indirecte.

Je viens à la partie du traité qui prive mon ouvrage des honneurs de l'annonce et lui attire, par les vérités amères dont il fourmille, la disgrâce du monde savant. Expliquons le secret de ces *amertumes*, qui n'en seront pas pour tout homme étranger aux intrigues philosophiques.

Le traité contient deux sujets distincts, la théorie directe ou exposé de l'Association, et la théorie indirecte ou critique de l'industrie morcelée, dite civilisation. Cette critique, placée aux premiers tomes, est offensante pour les sciences philosophiques ; elles y sont convaincues d'inhabilité à toute invention en mécanique sociale, n'ayant pas même inventé la civilisation, ni influé sur les progrès qu'elle a pu faire ; témoin l'abolition de l'esclavage qui fut un effet de circonstance et d'intervention du christianisme, et leur impuissance contre la traite des nègres.

Tel est le tort de mon traité ; il n'encense pas les sophistes. « C'est, disent-ils, un livre qui *n'est pas marchand*, pas insinuant ; l'auteur ne connaît pas les ménagements nécessaires. Si un autre eût été en possession d'un si riche sujet, il se serait fait lire. »

Et comme on n'ose pas me faire ouvertement ce reproche, on s'en prend aux apparences, aux accessoires. « C'est, dit-on, une illusion, un rêve scientifique ; il y a bien quelque esprit, de l'imagination, des CALCULS JUSTES (on l'avoue) ; mais il n'y a point de découverte ; il ne peut pas y en avoir dans un ouvrage qui n'encense pas la philosophie. »

Il eût fallu, pour mettre l'ouvrage en faveur, dire aux philosophes : « C'est à vos vastes lumières que je dois

» cette découverte; c'est dans vos doctes écrits que j'en » ai puisé les éléments : vous aviez créé tous les maté- » riaux de l'Association; je les ai mis en œuvre selon vos » sages méthodes; je ne fais qu'acquitter ma dette en » vous dédiant une invention qui est la vôtre bien plus » que la mienne; elle n'est qu'un fleuron détaché de » votre couronne, et que je dois y replacer. »

A ces mots, le monde philosophique aurait dit : « Voilà un ouvrage écrit avec sagesse, impartialité, une » méthode exquise; l'auteur sait se faire lire; son style » est fleuri, suave, marchand, *œra metet Sosiis.* »

Laissons en suspens cette querelle; il sera aisé de s'entendre avec les philosophes honorables que je nomme EXPECTANTS (21) (école de Socrate, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, etc.). Donnons quelques notions de la théorie indirecte qui est pour eux de si dure digestion.

D'abord on y dissipe les préjugés qui règnent sur la nature, nommée si mal à propos SIMPLE NATURE. Elle est *composée* et non *simple :* elle se divise en nature *harmonique* et nature *subversive;* distinctions très-visibles dans le monde matériel que nous voyons distribué en planètes ou astres *sociétaires*, et en comètes ou astres *non sociétaires :* d'où il est évident que le mouvement matériel n'est point simple, mais composé ou DUALISÉ (Introd., II, 37 et 33), s'opérant par deux essors, l'harmonique et le subversif.

S'il y a unité dans le système de la nature et de l'univers, le mouvement doit être de même *dualisé*, sujet à double essor dans le monde passionnel, dans les relations humaines. Elles sont passibles d'essor harmonique ou sociétaire, opéré par attraction, et d'essor subversif ou non sociétaire, opéré par contrainte. On en voit ici les ta-

bleaux (13 et 40). J'insiste dans la note 6, page 59, sur *la dualité.*

L'esprit humain, mal dirigé dans ses premières études, manqua la boussole ou règle de dualité du mouvement. Il tomba dans le vice que je nomme SIMPLISME, erreur d'envisager en mode simple tout le système de la nature; et c'est par suite de cette fausse direction que la philosophie n'a rien su découvrir, ni sur les destinées de ce monde, ni sur celles de l'autre.

Cependant la tradition générale d'un bonheur passé et perdu dénotait l'infirmité sociale et invitait à des recherches sur le mécanisme de la société primitive, dite *Eden.* Mais les philosophes grecs se livrèrent à l'orgueil en se voyant plus avancés d'un échelon ou deux que les barbares et sauvages; ils ne songèrent pas à la recherche d'un meilleur ordre social.

Cette faute, excusable chez les anciens, ne l'est plus chez les modernes; convaincus par longue expérience que la civilisation est un cercle vicieux, ils devaient juger que, loin d'être le terme ultérieur du mouvement social, elle n'en est qu'un échelon, et qu'il faut s'élever plus haut. Quelques savants l'auront pensé en secret, même chez les anciens : mais les Platon, les Aristote, se seraient décrédités eux-mêmes, en admettant la possibilité de s'élever au-dessus de la civilisation. Chacun les aurait sommés de procéder à la recherche des périodes sociales supérieures; problème qui eût exigé des découvertes au lieu de sophismes, et du génie au lieu de bel esprit. On pouvait craindre d'y pâlir un siècle avant de le résoudre, et entretemps les livres philosophiques et leurs auteurs auraient joué le plus triste rôle.

Ainsi la docte cabale dut opiner à étouffer l'idée de pa-

reille recherche; elle dut accréditer les préjugés d'immobilisme et croupissement perpétuel en civilisation, les verbiages d'*impénétrabilité de la nature et voiles d'airain sur la destinée*. Telle fut l'antique trahison qui sacrifia le genre humain au sot orgueil des sophistes.

Les modernes, serviles copistes des anciens, ont donné tête baissée dans ces jongleries de voiles d'airain; par suite de quoi la civilisation est devenue pour notre globe un vrai cul-de-sac en mouvement, un abîme de misère et de sottise où l'on est engouffré depuis 3,000 ans, sans présumer qu'il est infiniment aisé d'en trouver l'issue (II, 142). Que de lenteur dans la marche du génie civilisé, qui encore a le front de nous vanter son vol sublime!

Pour entretenir le monde social dans la duperie, les philosophes ont écarté toute étude sur les rapports établis entre l'homme, l'univers et Dieu, par l'attraction et l'analogie (voyez les Prolégomènes). Ils ont enfanté par milliers de faux systèmes de la nature, d'après lesquels on croit l'étude épuisée quand elle n'est pas même commencée en ce qui touche aux destinées sociales.

Les preuves que j'en donne dans mon traité valent à ce livre les honneurs de la réprobation dans le monde savant de Paris. La philosophie était plus loyale au siècle dernier, lorsque les Montesquieu, les Voltaire, les Rousseau, accusaient franchement la civilisation et ses fausses lumières, et adoptaient le rôle d'*expectants* (II, 120).

De nos jours on a vu encore quelques lueurs de cette modestie; « les sciences incertaines, dit madame *de Staël*, » ont détruit beaucoup d'illusions sans établir aucune vé- » rité : on est retombé dans l'incertitude par le raisonne- » ment, dans l'enfance par la vieillesse. »

Un tort commun à tous les *expectants* présents ou

passés est la mollesse : ils entrevoient ce qu'il faudrait faire, et loin d'oser l'entreprendre ou le conseiller, ils n'accusent la civilisation qu'à demi-voix, par forme de coloris oratoire ; puis ils laissent écraser ceux qui ont le courage de dénoncer franchement l'erreur. Ainsi, l'on traita de fou un publiciste suédois nommé *Herrenschvand*, qui osa condamner la civilisation, déclarer que tant que le honteux fléau de l'indigence existait, le monde social n'était point arrivé à sa destinée.

Il est déplorable qu'aucun des souverains ou ministres n'ait entrevu cette ruse des philosophes, et ne les ait rappelés, par sommation et par réduction progressive de traitements, à l'observance de leurs préceptes, *explorer en entier le domaine de la science*, *procéder du connu à l'inconnu*, et autres doctrines (II, 129), qui toutes conduisaient à des études sur l'Attraction passionnée et l'Association agricole.

Les gouvernements grecs ne songèrent point à cette surveillance, parce que leurs chefs, les rois mêmes, étaient en pleine intimité avec les philosophes, qui la plupart figuraient dans la haute administration : aujourd'hui qu'à cette intimité a succédé une extrême défiance, les gouvernements auraient dû soupçonner l'intrigue, requérir l'étude des sciences négligées, et à cet effet établir une opposition scientifique, un contre-poids à l'obscurantisme des sophistes, une police des découvertes, opérant d'après les règles suivantes :

FONCTIONS D'UNE POLICE DES DÉCOUVERTES.

— *Détermination du cadre intégral des études* (I, 26).
1. Provocation directe par des prix assignés aux études négligées.
2. Provocation inverse, ou solidarité des corps savants, par réduction progressive de traitement en cas de retard excessif.
3. Garantie d'examen par jury jugeant le fond et non la forme.
4. Garantie d'épreuve pour les théories exactement démontrées.
5. Assurance contre le plagiat en tout et en partie.
6. Répression des détracteurs anticipés, par une justice de paix annexée au jury, et fonctionnant en censure de critique.
7. Peines afflictives contre la charlatanerie constatée.
... *Mesures locales contre les vices et préjugés dominants* (art. 7e.)

La plupart de ces conditions seraient remplies par le tribunal de garantie décrit au 3e. article. Si quelque administration eût opéré selon ces principes, on aurait depuis longtemps découvert l'une des seize issues du labyrynthe civilisé (II, 142). Mais on a négligé constamment de surveiller le monde savant et le stimuler aux études, malgré la foule d'indices qui dénotaient l'égarement des sciences, entre autres le refus du sauvage d'accéder à l'industrie agricole, la tendance du salarié à réformer la horde sauvage, l'aspect des misères croissantes de la civilisation, et la fausseté de ses perfectionnements examinés en détail (Avant-Propos, 8).

En réponse à ces jactances de perfectionnement civilisé, vol sublime du génie, torrents de lumières, etc., j'ai analysé dans ma théorie indirecte plus de 40 branches d'études omises par la philosophie, *attraction*, *association*, *analogie*, et une foule d'autres sciences.

Chacun de ces divers sujets suffirait à exciter l'intérêt et faire lire un ouvrage ; mais l'ensemble de ces arguments foudroyants pour les fausses lumières jette les journalistes dans l'embarras : tous tiennent du plus au moins à la philosophie, même les géomètres qui craignent de désobliger leurs collaborateurs de classe politique ou métaphysique : de là l'hésitation sur l'annonce d'un ouvrage qui menace de ruine les bibliothèques (mais qui doit en doubler le relief et le prix, comme on l'a vu dans la note 1re.).

Achevons l'exposé de la théorie indirecte ou critique de nos méthodes scientifiques. J'y démontre qu'elles n'ont su étudier en mouvement, en système de l'univers, ni les classes, ni les ordres, ni les genres, ni les espèces, ni les variétés ; qu'elles marchent sans boussole ni gouvernail ; on va s'en convaincre par un bref examen de ces diverses branches.

Les classes : on n'a pas su distinguer en mouvement deux classes d'essors (13) analogues aux comètes et planètes ; l'essor incohérent ou subversif, et l'essor combiné ou harmonique, dans le monde social comme dans le matériel. Par suite, on a méconnu la 3e. classe, ou essor mixte et neutre, qui existe dans tout mouvement, et dont il serait trop long de donner ici les définitions.

Les ordres : sur ce point, l'ignorance n'est pas moins choquante : on n'a pas distingué les cinq ordres d'effets : savoir :

1°. *le matériel*, 2°. *l'organique*, 3°. *l'aromal*, 4°. *l'instinctuel ;*
— Le SOCIAL OU PASSIONNEL,

auxquels il faut joindre cinq ordres de causes ; mais à ne parler que des effets, nos sciences physiques en ont expliqué trois ordres ; le *matériel* et ses lois d'équilibre,

connues depuis Newton; *l'organique* et *l'instinctuel*, expliqués par les physiciens et naturalistes : restent donc *l'aromal* et le *passionnel*, deux ordres d'effets dont nous n'avons aucune connaissance, notamment de l'aromal, sur lequel je donnerai plus loin une note, au 3e. chapitre.

Relativement aux 5 branches de causes, on n'en a pas la moindre notion : par exemple, en matériel, si l'on demande aux physiciens, géomètres et astronomes, pourquoi Dieu a donné un anneau à Saturne et point aux autres planètes; pourquoi 7 satellites à Saturne et 4 seulement à Jupiter, beaucoup plus gros; quelles furent les règles suivies par Dieu dans cette distribution? Ils répondront en escobars, que ce sont des connaissances interdites à la faible raison humaine; ils se retrancheront dans la profondeur des décrets et l'épaisseur des voiles d'airain.

Jonglerie que tous ces grands mots; excuse de l'orgueil! L'homme est fait pour connaître tout le système du mouvement, les 5 ordres d'effets et les 5 ordres de causes. Dieu ne voulait nous en faire aucun mystère : ce qui le prouve, c'est qu'il nous a initiés depuis Newton à la branche transcendante et inutile de l'équilibre des mondes. Il est bien plus urgent pour nous de connaître les lois de l'équilibre qu'il assigna à nos passions avant de les créer. Peut-on présumer qu'il veuille nous révéler en mouvement les connaissances de pure curiosité, comme l'équilibre newtonien, et nous refuser celles d'utilité urgente?

Loin de là, et pour preuve je puis communiquer dès à présent la théorie des 7 branches (2 d'effets et 5 de causes), qui nous restaient à pénétrer. Cette vaste dé-

couverte ne tenait qu'à suivre la marche naturelle des études, commencer par l'étude de l'homme avant celle des astres.

« Eh! *l'étude de l'homme, c'est chose faite; nos méta-» physiciens, nos idéologues, ont porté cette science à la » perfection.* » Rien de plus faux : ils ne l'ont pas même abordée : ils ont pris l'ombre pour la réalité : ils ont étudié le mécanisme de la pensée par *attention, jugement, mémoire;* c'est un petit accessoire à l'essentiel, à la théorie des ressorts (II, 239), des 3 buts d'attraction et des 12 passions ou stimulants de l'âme. Elle est la branche de science qui, traitée par analyse et synthèse, constitue l'étude de l'homme, détermine ses destinées sociales, et lui donne par analogie la connaissance du système de l'univers ou lois des 4 autres mouvements, tous coordonnés aux passions de l'homme qui est, on l'a fort bien dit, le MIROIR DE L'UNIVERS.

Les genres. Nulle étude sur cette branche, nulle analyse, pas même celle de la civilisation qui est une des 4 périodes de *genre* dans l'ordre insociétaire (13). C'est assurément celle dont nos politiques auraient dû faire la dissection. Ils ne l'ont pas même ébauchée, n'en ont pas encore classé les 4 phases et leurs caractères (II, 297) : même lacune d'analyse sur les périodes barbare, patriarcale et sauvage. Il fait beau entendre, après une telle impéritie, nos politiques vanter leur vol sublime en études du mécanisme social.

Mais la pire des lacunes de *genre*, est le défaut de recherches sur la période primitive ou *Eden*. Il existe foule d'archéologues matériels, et pas un archéologue social. Ils veulent remonter à 14,000 ans par le secours des inscriptions, zodiaque de Denderah, etc. Hé! qu'ils remon-

tent seulement à 5,000 ans, aux 3 premiers siècles de la race humaine, antérieurement au déluge; et s'ils peuvent découvrir quel ordre domestique et social existait alors, ils auront percé le plus beau des mystères, la distribution par séries contrastées.

Les *espèces*, les *variétés*, branches d'études également inconnues : j'ai cité (II, 195) le commerce qui est ressort d'espèce en système civilisé; il n'a jamais été l'objet d'aucune analyse : je l'ai prouvé dans le traité,

(II, 219), table des 40 caractères du commerce arbitraire;

(III, 124), table des 40 nuances du 26e. caractère, la banqueroute.

Même ignorance règne sur tous les ressorts de la civilisation. Loin d'en faire l'analyse, on en a fait seulement l'apologie pour se dispenser d'en découvrir le remède. On a vanté pièce à pièce tous les vices, tout l'attirail de civilisation, pour sauver l'honneur des sciences qui n'ont pas su en trouver l'issue et nous élever aux périodes sociétaires (51).

Après ce coup d'œil sur ma théorie indirecte ou analyse de civilisation, l'on peut reconnaître pourquoi les philosophes y trouvent tant d'*amertume*. Il faudrait, pour leur agréer, une théorie qui vantât la civilisation et l'industrie morcelée, et qui opinât à n'en jamais sortir, ne jamais élever le monde social plus haut que la mendicité, la fourberie, l'oppression et l'égoïsme, caractères indélébiles de la civilisation.

En réplique à ses amères vérités, on accuse l'ouvrage d'être obscur. Le voilà justifié sur ce qui touche *au fond;* voilà le corps de doctrine en direct et en indirect, réduit à deux cadres bien méthodiques, bien intelligibles.

Redisons, au surplus, que ceux qui n'ont pas la force de lire les tableaux de l'impéritie philosophique et voir briser leur idole, peuvent franchir ces fâcheuses communications et se borner aux 9 divisions :

Théorie mixte, IIIe. TOME, *notices* 4, 5, 6;

Théorie directe, IIIe. et IVe. TOMES, *sections* 1, 2, 3, 4, — — 7, 8; plus, l'Introduction. Ils trouveront dans ce choix la théorie du mécanisme sociétaire dégagée en grande partie du calice d'amertume.

On a vu de quelle manière elle serait analysée et jugée par un jury régulier, si la France, prodigue de faveurs pour les inventions en colifichets, accordait même appui aux découvertes utiles, et leur ménageait un contre-poids à l'influence de coteries jalouses qui, offusquées des grandes découvertes, veulent comprimer le génie, le circonscrire dans les vues étroites de la philosophie, dans les brouillards de la civilisation. Cette prétention va fournir le sujet d'un petit entr'acte, après lequel nous passerons de l'examen du fond à celui de la forme.

NOTE 6. *Sur la dualité.*

La nature n'a rien de simple chez l'homme ; elle est, quant au matériel, double par les races blanche et noire, qui pourtant sont *unes* en passionnel ; double par les sociétés agricoles et les inertes dites sauvages ; et dans cet état sauvage que nous appelons *simple nature*, état de nature, il règne une duplicité d'action très-marquée. Les femmes y sont esclaves de fait, et les vieillards opprimés, sacrifiés. La liberté y est donc restreinte à une portion du corps social opprimant l'autre, qui n'est plus en état de nature ou attraction. D'autre part, il y a chez eux contre-marche de nature, par refus de l'industrie agricole qui est destin de l'homme.

L'état sauvage est donc doublement en scission avec la nature,

par *oppression* et *inertie*. Il a les caractères du mouvement subversif, la duplicité d'action. Aussi est-il discordant en lui-même par la haine implacable qui règne entre les hordes.

J'ai dû établir cette duplicité du régime sauvage, en réponse aux philosophes qui placent la simple nature dans l'état sauvage, et mettent en problème si l'homme ne s'est point écarté de la nature en passant à l'état barbare et civilisé, bien plus sujet encore aux duplicités d'action. J'en ai donné des tableaux fort embarrassants pour nos sophistes et pour leurs prétentions à voir l'unité sociale dans l'état civilisé, où il ne règne que contrainte et duplicité d'action en tout sens.

L'homme social a été en état de nature et d'unité dans la période 1re., Eden, qui ne dura que trois siècles, et il reviendra à l'état de nature, attraction, harmonie et unité, dans les périodes 7 et 8 ; voyez (13). Les mondes sociaux peuvent passer de l'un à l'autre essor, de même que les comètes peuvent, quand le temps en est venu, entrer en plan et devenir planètes ; puis les planètes, sortir de plan et redevenir comètes *en voie lactée*.

En outre, une planète peut être harmonique en sa marche matérielle, et subversive en sa marche sociale : tel est l'état de notre globe, ainsi que de toutes les jeunes planètes ; elles sont sujettes au régime social subversif, jusqu'à ce qu'elles aient découvert les lois de l'harmonie sociétaire des passions; découverte où elles ne peuvent parvenir qu'en créant d'abord les éléments d'association, la grande industrie, les sciences et les arts; puis en suspectant les systèmes de philosophie et de contrainte, et en étudiant par analyse et synthèse de l'attraction les vues sociales de la nature, le mécanisme des *séries contrastées*, qui est le seul conforme aux dispositions de l'univers, et le seul naturel, s'il y a unité de système dans la nature.

INTERMÈDE Y.

Démarcation entre les domaines du génie et de la critique. Réfutation des niveleurs philosophiques.

En 1788, des académies mettaient au concours la question suivante :

LE GÉNIE EST-IL AU-DESSUS DE TOUTES RÈGLES ?

Doute injurieux au génie : il ne demande pas de prérogatives anarchiques ; il ne veut que s'affranchir des entraves du préjugé, sans pour cela s'écarter des voies de vérité certaine, des sciences physiques et mathématiques.

La révolution, qui a bouleversé les esprits comme les choses, produit aujourd'hui un excès contraire à celui de 1788. Il n'existe plus aucune immunité pour le génie inventif; il faut qu'il encense toutes les erreurs et les petitesses en crédit, et qu'un inventeur débute par faire l'apologie des ténèbres qu'il vient dissiper, faire l'éloge de la civilisation.

Aucune découverte ne serait admissible à l'examen, l'immobilisme perclurait à jamais le monde social, si l'on contestait, en matière de découverte, le droit de sortir du cercle des préjugés : plus ils sont enracinés, comme celui d'excellence de la civilisation et de ses 9 fléaux, *plus l'inventeur est fondé à s'élever au-dessus de l'erreur qui la dépeint comme terme de la carrière sociale.*

Tel est le droit que me refusent les critiques français : ils veulent que je me tienne servilement au niveau de la philosophie, qui ne sait pas s'élever plus haut que la civilisation. Cependant ils raillent les siècles qui ont voulu circonscrire le génie, le limiter aux prestiges dominants. Voici sur ce sujet un aveu assez remarquable.

« Bacon, dont le génie prophétique se fit contemporain du
» XVIIIe. siècle, Bacon, qui avait ouvert dans ses écrits un trésor
» inépuisable de vérités, eut le tort de prendre un vol trop
» élevé, et de planer à une si grande hauteur sur les hommes et
» les idées de son temps, qu'il n'exerça sur eux aucune influence.
» . . . . »

DE JOUY.

Etait-ce Bacon qui avait tort de porter ses vues plus loin que celles d'un siècle encroûté de petitesse, ou bien le siècle qui avait tort de ne pas savoir apprécier l'étendue, la profondeur du génie de Bacon? Chacun répond : « Ce n'est pas » même un sujet de doute; Bacon, plus pénétrant que son » siècle, avait raison seul contre tous. »

Redoublons de preuves, et demandons si Galilée avait tort quand il soutenait, seul contre son siècle, *que la terre tournait autour du soleil? Ce n'est plus une question aujourd'hui : il est clair que Galilée avait raison* seul contre son siècle.

Nos aristarques ici tombent en contradiction; ils sont à la fois EXPECTANTS et OBSCURANTS. D'une part, ils sont expectants, *s'ils admirent les Bacon, les Galilée et autres qui surent se frayer de nouvelles routes; c'est exciter le génie à se dégager comme eux des langes du préjugé. D'autre part, ils deviennent* obscurants, *s'ils veulent que le génie soit confiné dans les ténèbres de la civilisation, qu'il n'invente rien autre que l'industrie morcelée, la fourberie, la mendicité, qu'il fasse l'apologie de cette société désastreuse, pour détourner tous les esprits d'en chercher l'issue.*

Voilà donc les critiques invoquant la lumière et plaidant pour l'obscurantisme. C'est à chaque pas qu'il faut les inviter à se mettre d'accord avec eux-mêmes. Combien Bacon a eu raison en leur conseillant de refaire leur entendement, et d'oublier tout ce qu'ils ont appris!

Débrouillons les contradictions de ces niveleurs de génie. Quels sont les cas où un homme peut avoir raison seul contre tous, comme Galilée, Colomb, Copernic, Harvey, Newton, Linnée, *etc.; les cas où il doit être dispensé de suivre les sentiers battus et d'encenser le préjugé; les cas enfin où il doit jouir des droits d'inventeur? à quel cachet reconnaîtra-t-on cette qualité d'inventeur? Voilà une question qu'on a oublié de traiter, et c'était par-là qu'il eût fallu commencer en critique. Tant qu'on ne détermine pas la vraie limite entre les sciences connues et les incon-*

nues, comment s'assurer si celui qui se dit inventeur a vraiment les caractères de ce rôle, et doit en obtenir les prérogatives?

La démarcation dont il s'agit est tracée bien clairement dans l'article qui précède (et dans mon Avant-Propos, au cadre d'étude intégrale de la nature (I, 26, 90). *L'inventeur sera* celui qui, sortant du cadre des trois branches de mouvement déjà connues, traitera une ou plusieurs des sept branches inconnues (2 d'effets et 5 de causes) (56) : *ma théorie les explique toutes les sept.*

Voilà la pierre de touche pour discerner le véritable inventeur. Si du cadre général nous descendons à quelques détails, par exemple aux affaires sociales, l'inventeur sera celui qui, sortant du cadre des sociétés connues et de l'industrie morcelée, apportera la théorie des échelons sociaux inconnus et exerçant l'industrie en mode sociétaire. *A ces caractères on reconnaîtra le rôle et la qualité d'inventeur, sauf à vérifier s'il tient parole, s'il ne retombe pas dans l'ornière civilisée, tout en se flattant de nous en dégager.*

Et quelles concessions lui devra-t-on, quant à l'exposé de sa théorie? Ce ne sera pas de l'affranchir de toutes règles, *selon l'excès de* 1788; *il s'avilirait lui-même en acceptant ce droit. Il devra s'assujettir aux règles de justesse avérée, aux vérités mathématiques et physiques* : *mais il devra être affranchi des règles suspectes à leurs auteurs mêmes, des doctrines philosophiques*, incertaines de nom et trompeuses de fait, *en ce que leur civilisation chérie reproduit en tout sens neuf fléaux opposés aux neuf biens qu'elles promettent, et en ce que leurs auteurs n'ont jamais pu se concilier sur un seul point, ni faire aucune découverte ultra-civilisée, aucune invention en garanties sociales (période* 6me.), *pas même les plus faciles, comme*

LE COMPTOIR COMMUNAL, en garanties agricoles;
LA MAÎTRISE PROPORTIONNELLE, en garanties manufacturières;
LA CONCURRENCE RÉDUCTIVE, en garanties commerciales;
LE TRIBUNAL DE CONTRE-POIDS, en garanties scientifiques.

Et ces esprits stériles veulent donner au génie inventif

leur raison pour guide, une raison qui se méfie d'elle-même, se condamne malgré ses flatteurs! En voici l'arrêt tiré de journaux récents.

RAISON EXPECTANTE.

Pleine d'ignorance, de vanité (il parle de la sagesse moderne), elle foule aux pieds l'expérience: elle trouve plus facile de se forger des chimères que de réfléchir sur des réalités. Ainsi tous ses efforts de génie n'ont pour objet que d'imaginer ce qui n'est pas, et d'imposer aux peuples les rêves que son inexpérience a créés.

Signé L... *Quotidienne*, 14 mars.

RAISON OBSCURANTE.

L'esprit humain, dit *M. de Pradt*, n'a pas cessé d'élever son vol dans la haute carrière où il venait d'entrer. Il est retombé de toute sa force sur ce qui importe le plus à l'homme, sur l'ordre des sociétés au milieu desquelles celui-ci se trouve placé. L'homme social est devenu l'objet des spéculations les plus profondes; tous les esprits se sont tournés vers cette étude; on a créé la science qui n'existait pas encore.

Extrait du Pilote, 13 avril.

L'un élève aux nues la raison moderne, l'autre la plonge dans la fange. D'une part cette raison fait l'aveu de son égarement, de ses jongleries; d'autre part, elle cherche à nous duper en nous chantant son vol sublime. Il est clair, dans ce conflit, que le plus modeste des deux opinants est le seul digne de foi. Comparons les athlètes; je soulignerai leurs expressions.

Le 1er. *accuse la philosophie d'*IGNORANCE et d'ORGUEIL. *C'est l'avis d'une foule d'écrivains qui se rallient aux expectants* (10), *et disent de nos lumières politiques : « Mais » quelle épaisse nuit!* VOLTAIRE; *Quelle maladie de lan- » gueur!* MONTESQ. » *Sans doute c'est languir bien longtemps dans la civilisation d'où l'on eût pu sortir depuis* 25 *siècles : mais on* foule aux pieds l'expérience *qui nous montre les neuf fléaux reproduits sous tous les régimes civilisés;* on se forge la chimère *d'espérer quelque bien d'un cercle vicieux; on ne veut pas* réfléchir sur la réalité, *sur la ténacité des neuf fléaux inséparables de la civilisation; nos efforts de génie ne savent* qu'imaginer ce qui n'est pas, *imaginer des torrents de lumière dans la philosophie qui perpétue les neuf fléaux, et qui* impose aux nations les rêves de son inexpérience, *les billevesées de perfectibilité, les constitutions*,

droits de l'homme et autres visions, dont l'unique fruit est d'entretenir les neuf fléaux.

Je me range à cette opinion sur l'ignorance et la vanité *de la raison moderne, mais je ne puis me concilier avec M.* DE PRADT, *faisant à la raison les honneurs d'un travail sur* l'étude de l'homme, *qu'elle refuse obstinément d'entreprendre. Ce* VOL ÉLEVÉ, *cette* HAUTE CARRIÈRE, *cette* PROFONDEUR DE SPÉCULATION *des modernes, sont une rêverie démentie par la permanence des neuf fléaux. Il eût fallu, pour y échapper,* créer la science qui n'existait pas encore, *la théorie de l'Attraction, moteur de l'homme, et celle des périodes sociétaires du tableau* (13). *Mais loin d'avoir su* élever son vol et ses profondes spéculations *jusqu'à la découverte de sociétés supérieures en échelle, cette raison n'a pas même su analyser* la société au milieu de laquelle nous sommes placés, *la civilisation, si mal connue qu'on en ignore même les phases* (II, 207).

Dans cet abîme de contradictions philosophiques, osera-t-on prétendre que l'inventeur qui a su créer la science qui n'existait pas encore, LA THÉORIE INTÉGRALE DU MOUVEMENT, *doive s'astreindre aux méthodes et routines de la fausse raison, prendre pour modèles les sophistes et leur génie stationnaire? Ce qu'ils ont promis, je le fais; j'ouvre les voies du bonheur; je dissipe* les rêves que veut nous imposer leur inexpérience; *mais c'est en m'éloignant des chemins qu'ils ont suivis. Ils veulent nous limiter aux méthodes civilisées et barbares. Eh! si l'on eût astreint les navigateurs à ne parcourir que les mers connues*, Colomb *et* Gama *auraient-ils découvert les routes des deux Indes?*

C'est bien dit; votre théorie est si extraordinaire, *disent les sceptiques. Sans doute elle est éblouissante : mes lecteurs sont comparables à l'homme opéré de la cataracte : il ne peut pas soutenir l'éclat de la lumière; il se plaint du soleil. Ce n'est pas le soleil qui a tort; ce sont les faibles yeux du malade. A un mois de là, sa vue sera renforcée; il bénira l'astre, au lieu de l'accuser.*

Tels sont mes critiques : habitués aux petitesses, aux mi-

sères, aux astuces de la civilisation, ils s'irritent à l'idée d'un régime de vérité, d'opulence, de bonheur. C'est assez décliner la prétention de ces pygmées sociaux à comprimer le génie inventif. Eux-mêmes se jugeront au 2e. intermède, qui leur expliquera la quadruple duperie où ils sont tombés en organisant l'anarchie scientifique, le triomphe des zoïles et l'avilissement des inventions utiles.

*Une découverte a coûté 24 ans de travaux. L'auteur attend six mois à Paris quelque analyse par voie des journaux : qu'obtient-il? Des notes cabalistiques tendant à empêcher la lecture de l'ouvrage, parce qu'il a le tort d'offenser les philosophes, de prouver qu'ils ont manqué l'étude de l'*HOMME *et du* MOUVEMENT. *Combien leur ligue vexatoire fait sentir la nécessité d'un* jury de garantie *ou* aréopage d'opposition *en critique!*

Ces scandales n'ont rien qui doive étonner. La civilisation entrant en caducité (II, 207), *doit nécessairement raffiner tous les vices, et faire éclore autant de perversité qu'elle s'arroge de perfectibilité. Philosophes qui l'encensez, quand vous en connaîtrez toute l'infamie, quand j'en aurai donné l'analyse générale en 32 perfidies composées, vous en aurez plus d'horreur que du serpent BOA, et vous me reprocherez les ménagements que j'ai eus pour elle.*

Vous perdez à sa défense un temps précieux : hâtez-vous de sortir de l'abîme et de vous élever au bonheur. Quelle serait votre déconvenue si une mort subite m'enlevait! Alors vous sentiriez l'énormité de la faute (car on n'apprécie un homme, en France, que lorsqu'il est mort); vous regretteriez le seul pilote propre à diriger d'une main sûre la fondation d'épreuve, et à vous donner sur le mouvement, sur les harmonies de l'univers, de vastes connaissances réservées aux sept volumes inédits, où seront dévoilés de nombreux et brillants mystères. Passons à l'examen de vos erreurs sur les amertumes *des 2 tomes publiés.*

CHAPITRE II.

Aberrations de la critique. Examen de la forme.

NOTA. Les lecteurs impatients peuvent passer au 3e. chapitre avant de lire le 2e. Les méthodiques suivront la marche tracée, la critique avant les 3 leçons.

ARTICLE CINQUIÈME.

Résumé des objections générales.

Lorsqu'il s'agit d'intérêts aussi majeurs que le triplement du revenu territorial et individuel, l'acquittement à époque fixe des dix milliards de créances révolutionnaires et des dettes publiques de chaque pays, tout ce qui peut porter conviction est bon à recueillir. Un des meilleurs augures sera la frivolité des objections de mes antagonistes, dont pas un n'a abordé le fond du sujet.

Il semble que les Français soient tous enrôlés sous la bannière d'ESCOBAR, dans cette classe qu'un de leurs journaux (Gazette de France, 25 avril 1823) désigne ainsi : « *gens fort habiles à trouver des échappatoires » pour éviter le combat, et des prétextes pour tourner » autour de la question sans y entrer jamais.* »

Dans leur tactique de harceler sur la forme, ont-ils brillé? Tant s'en faut : le tableau de leurs bévues, préventions et faux jugements, servira de préservatif : je le divise en quatre articles; savoir :

5. *Les objections générales;* 7. *La critique vicieuse;*
6. *La critique décente;* 8. *La critique régulière.*

Les objections générales peuvent se réduire à cinq : *amertume, bizarrerie, monstruosité, imaginative, néologisme.*

1er. *grief.* Les *amertumes* ou critique de la philosophie tiennent le premier rang, et sont, à parler net, la seule cause qui m'attire la disgrâce des sophistes. Il eût fallu, pour leur agréer, MANQUER DE MÉTHODE, se borner à la preuve simple, donner le traité de l'association sans l'étayer de la contre-preuve ou analyse des absurdités de la civilisation.

Celui qui apporte un remède nouveau manque-t-il à décrire la maladie qui en est l'objet? Si nos médecins eussent découvert à Barcelone un antidote à la fièvre jaune, en le publiant au retour, ils auraient décrit d'abord les symptômes, caractères et phases de la contagion; réfuté les faux jugements qu'on en avait portés, les faux traitements qu'on y avait appliqués. A la suite de cette analyse du mal, ils auraient donné la synthèse du bien, l'exposé du procédé curatif.

J'ai suivi cette marche, décrivant d'abord les symptômes, caractères et phases de la contagion sociale; industrie morcelée, relations mensongères, etc.; les faux traitements appliqués par les doctrines philosophiques; le fol espoir de ceux qui en espèrent quelque bien. Ces tableaux forment un tome d'*amertumes* ou analyse du mal, théorie indirecte, à laquelle succède un tome de théorie directe ou sociétaire. Pouvait-on suivre une marche plus méthodique? C'est la *preuve composée*, preuve directe et indirecte, employée dans toutes les sciences fixes.

2e. *grief.* La *distribution bizarre* ou leçon intuitive, disposition de l'ouvrage par séries analogues à celles de l'industrie sociétaire.

Horace vantait déjà les leçons intuitives, *segnius irritant,* etc. Tous les journaux ont prôné l'institut *Pestalozzi*

et l'enseignement mutuel, qui emploient la leçon intuitive; elle m'a paru d'autant plus opportune, qu'il n'y a qu'une chose à étudier en théorie d'association ; c'est l'art de former des séries contrastées. Or, pour familiariser le lecteur à cette distribution, j'ai dû la peindre dans les formes du livre : ce sont deux séries contrastées ; une *composée*, dans les 2e. et 3e. tomes; une *simple*, dans les 3e. et 4e., toutes deux à contre-parties, avec transitions, pivots, etc., à l'instar des séries industrielles et passionnées que forme un canton sociétaire. Cette disposition est faite pour aider l'étudiant (un incident, une transposition l'empêche d'en tirer parti : je rectifierai ce déplacement au 8e. article, de manière que personne ne pourra s'y égarer).

« On n'a jamais vu de livre ainsi disposé, » disent les critiques : je le sais ; s'ensuit-il que cela soit vicieux? Ce qui est nouveau n'est pas toujours bizarre. Les cavaliers de *Fernand Cortez* parurent bien bizarres aux Mexicains, qui ne savaient si c'était des hommes, ou des dieux, ou des bêtes. Quant à nous, un cavalier et son coursier nous paraissent un assemblage très-beau, très-utile et nullement bizarre.

On jugera de même par la suite les ouvrages distribués comme le mien en séries contrastées : loin de sembler choquante, cette ordonnance paraîtra brillante et poétique. Elle est à nos méthodes ce que la poésie et les strophes sont à la prose : elle présente une masse d'accords et correspondances de sujets, qui aideront la mémoire *quand on y sera habitué*. Provisoirement elle n'a rien de gênant, et je l'ai conservée dans ces sommaires, afin de prouver par le fait qu'elle réunit trois avantages : convenance avec le bon ordre des matières, leçon intuitive,

et secours de mémoire que je ne peux pas encore expliquer.

Je conçois que le premier ouvrage de cette coupe semble extraordinaire : je ne l'ai adoptée que par motifs de *leçon intuitive*. La railler sur quelques apparences bizarres, ce serait imiter un sot qui raillerait l'algèbre sur ses formules de Q carré et racine de Q, expressions risibles, si l'on veut ; l'algèbre n'en est pas moins la plus exacte, la plus sublime des sciences.

En réplique à ce monde savant qui dédaigne la distribution par séries contrastées, dont il ignore les propriétés, je lui demande comment il parviendra, sans cette méthode, à résoudre les problèmes sur lesquels il échoue si honteusement, tels que la distribution des races humaines, de l'alphabet naturel et des planètes ; sujet de la note 7, page 75 ?

3e. *grief. L'exagération apparente*, notamment dans l'annonce du triple produit. Cette perspective de richesse colossale et SUBITE (car on peut l'obtenir d'une année à l'autre), insurge le lecteur. Faut-il donc mentir pour gagner sa confiance? Faut-il réduire à moitié de la réalité, les tableaux du produit sociétaire? Une telle faiblesse n'aboutirait qu'à favoriser les plagiaires : chacun d'eux pourrait, en donnant le compte exact, tel que je l'ai fait (III, 47), s'emparer de ma théorie, prouver que je l'ai à peine entrevue, que je n'ai pas même su en estimer arithmétiquement les résultats.

Ainsi je me serais dupé moi-même et j'aurais trompé tout le monde, pour complaire à quelques zoïles qui crient à l'exagération, ridiculisent ce qu'ils ne peuvent pas réfuter, et sont à l'affût pour voler et travestir les découvertes après les avoir niées à leur apparition. Au sur-

plus, qu'on lise bien les estimations (III, 1 à 47) et l'on conviendra que j'ai cavé trop bas.

J'aurais pu donner la théorie de la 6e. société (garanties générales), dont on lit des aperçus (III, 259). Mais à quoi bon s'occuper d'un système social dont l'organisation complète ne serait terminée qu'au bout d'un siècle, n'élèverait la richesse qu'au double de la nôtre, et lentement, de génération en génération, tandis qu'on peut en fonder un qui triplera subitement la richesse, et dont l'épreuve sur 100 familles, terminée en deux mois, sauf disposition des bâtiments, sera suivie aussitôt de la fondation générale?

4e. *grief. L'abus d'imagination.* Il faudrait, à l'appui d'un tel reproche, signaler quelques erreurs de calcul, *au moins une.* Loin de là, on avoue que mes calculs sont *souvent justes :* ce mot SOUVENT supposerait qu'on en a trouvé quelques-uns de fautifs : que ne les indiquait-on? je mets au défi sur ce point : qu'on en cite un seul de faux, en théorie d'Association. Sans doute on peut suspecter les aperçus, les programmes de sujets à traiter aux volumes suivants, entre autres les deux pivotaux,

Immortalité et emplois de l'âme après cette vie (II, 232 et 301);

Analogie universelle et cosmogonie appliquée (III, 212 et 241).

Ceux-là ne peuvent pas être jugés avant que je les aie publiés; j'en ai donné ces courtes annonces, pour dénoter que je ne négligerais aucune des branches du mouvement (I, 32), aucune des fins ou unités (I, 90). Mais il est divers sujets qu'il faut renvoyer aux derniers volumes, parce que leur démonstration exige beaucoup de détails qui ne pouvaient pas trouver place dans les premiers tomes.

De ce nombre est la théorie de l'immortalité de l'âme, qui doit être appuyée de neuf branches de preuves, savoir :

GAMME DES PREUVES DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

... Le théorème des ATTRACTIONS PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES (II, 304) (en type géométrique sur la loi des *aires proportionnelles aux temps*), principe qui ne peut être démontré que par un essai matériel de l'Association.

1, 2, 3, 4. *Les traités d'analogie universelle appliquée aux quatre règnes, aromal, animal, végétal et minéral.*

5. *Le traité des transitions harmoniques.*

6. *Le traité du contact des extrêmes.*

7. *Le traité du libre arbitre de Dieu.*

— Enfin, le théorème de MÉTEMPSYCOSE COMPOSÉE (II, 232), à établir en type géométrique sur la loi des *carrés de temps périodiques, proportionnels aux cubes des distances.*

Lorsque j'aurai donné la théorie de l'immortalité avec ce cortége de preuves, on pourra juger si elle est juste ou fausse; et sans trop me flatter, je puis augurer qu'on me remerciera d'avoir fourni, sur cette obscure question, une conviction si pleine, que les athées et matérialistes dont fourmille notre siècle feront abjuration authentique.

Mais cette branche transcendante du mouvement est renvoyée au 8e. tome : l'objet urgent est de s'occuper des affaires de ce monde, et par cette raison je n'ai donné sur l'immortalité de l'âme qu'une bluette d'annonce et non de preuve, un argument limité à 36 pages (II, 232 et 301), sur lesquelles on ne peut porter aucun jugement. Il faut attendre le traité, et se borner à examiner si, dans ce programme du sujet, j'ai su analyser les désirs existants à cet égard, et éveiller la curiosité sur le problème

le plus abandonné, parce que l'impéritie moderne, retranchée derrière ses voiles d'airain, nous le donnait pour impénétrable. J'y reviendrai au 3e. chapitre.

Quant aux sujets que j'ai traités à fond, comme la théorie d'Association, je puis accuser, sinon de malignité, au moins d'extrême inconséquence, les personnes qui voient dans ces calculs des abus d'imagination. Ce ne sera pas moi qu'on prendra en défaut de raisonnements. Si mes critiques, moins aigris par l'amour-propre philosophique, avaient pris la peine de peser mes théories sur l'attraction, entre autres

la notice en abstrait (II, 239 à 301);
la notice en concret (III, 337 à 402);

ils auraient reconnu que je ne m'en écarte jamais dans l'application sociétaire conforme aux 3e. et 4e. tomes, et qu'aucune science n'est mieux à l'abri du reproche d'abus d'imagination.

Quand il serait admissible, que répondre sur l'alternative (40) où l'on voit que si les propriétés de l'attraction étaient *imaginaires* ou *exagérées*, les bénéfices de l'Association distribuée par séries contrastées n'en seraient pas moins faciles à obtenir, sauf à employer les statuts obligatoires, les engagements et contrats, précaution très-loisible à toute compagnie qui voudra faire l'essai.

5e. *grief*. La *nomenclature néologique*. C'est le grand cheval de bataille des détracteurs : ne sachant sur quel point me prendre en défaut de calculs, ils m'accusent d'un néologisme qui est néologie obligée et limitée à la nomenclature. J'en ai justifié à l'article (I, 99) auquel je renvoie. Ces néologies obligées sont bornées strictement aux mots de contre-partie, et aux définitions indispensables, comme SIMPLISME, que je ne pouvais suppléer ni

par *simplicité*, ni par *simplesse;* ou comme *attractionnel*, que ne peut suppléer *attrayant :* celui-ci désigne l'impulsion externe que donne tel objet; l'autre désigne l'impulsion interne qui naît du ressort inhérent à l'âme. Il en est de même de *passionnel* et *passionné :* il faut dans cette nouvelle science du mouvement, des mots propres à distinguer le genre de l'espèce, distinguer l'impulsion donnée de l'impulsion reçue, et suppléer à l'insuffisance des langues modernes qui, n'ayant pas connu cette vaste branche de sciences, n'ont pas pu lui ménager des expressions convenables.

Je suis donc obligé de faire ce qu'ont fait les chimistes, créer ma nomenclature : du reste, loin d'approuver aucune branche d'anarchie scientifique, j'invoque les contre-poids, et je loue la France d'en avoir établi un sur ce qui touche aux licences de langage. Mais l'académie française est un contre-poids *simple :* dans son dictionnaire, elle est juge et partie; elle est donc arbitraire; et cela est si vrai, qu'elle interdit des mots, comme *nominal,* dont se sert tout académicien.

Des femmes qui ne savent ni grec, ni latin, comprennent bien les noms de CONTRE-PARTIE que j'ai adaptés à ma nomenclature; comme *post-logue*, opposé à *prologue; post-ambule,* opposé à *préambule.* Puis des champions grecs et latins trouvent ces mots inintelligibles, eux qui comprennent si bien les noms barbares de *corioclave, ligniguise*, *axérasine*, et tant d'autres dont on tapisse les murs de Paris, avec approbation des puissances anti-néologiques.

Je répète que je n'ai eu recours aux néologies que dans le cas d'absolue nécessité. Eh! qu'y a-t-il d'effrayant pour un siècle qui crée non seulement des mots, mais des

idiomes néologiques, et qui, appelant notre ame le *moi humain;* notre pensée, *l'aperception de sensation de la cognition du moi humain,* assure que ce nouvel idiome a répandu des torrents de lumières? C'est de quoi je ne peux pas juger, ne connaissant rien à l'idéologie : mais à coup sûr ma nomenclature ne sera jamais si barbare que le langage des idéologues ; et quant au fruit à en recueillir, je puis me flatter de donner ce qu'ils n'ont su que promettre, *l'étude de l'homme* et de ses trois unités, avec lui-même, avec l'univers et avec Dieu (I, 90).

Au résumé, que de faiblesse dans tous ces prétextes mis en jeu pour éluder la question, qui, après tout, se réduit à vérifier trois points :

1°. Si j'ai communiqué ou non un procédé sociétaire neuf et plausible ;

2°. Si le mécanisme indiqué, la phalange de séries contrastées, est praticable en régime libre, ou doit être étayé de pactes obligatoires ;

3°. Si on peut proposer un mode préférable ; ce que ne feront pas les opposants, gens féconds en déclinatoires, mais bien stériles en inventions. Je viens de juger *en gros* leurs arguties ; analysons-les *en détail;* passons aux critiques recueillies dans les divers genres.

NOTE 7. *Sur la distribution en séries mesurées ou composées.*

Posons, sur les trois sujets, le problème en série régulière, par deux extrêmes en accord avec un terme moyen.

La plus transcendante de nos connaissances est celle de l'équilibre planétaire, expliqué par Newton et Képler. La plus minime de nos connaissances est celle de l'alphabet, début de tout marmot dans les études. Ce sont les deux points extrêmes de la

science, l'infiniment grand et l'infiniment petit : l'anatomie humaine figure en moyen terme.

Si l'on connaît la distribution matérielle de l'un des trois objets, on peut déterminer par analogie celle des deux autres. Or, nous connaissons la distribution des planètes : c'est (IV, 511, 512), une série de l'ordre que j'appelle MESURÉ, à 32 touches ou pièces, et leur pivot. (Les 32 dents humaines et leur pivot, l'os hyoïde, sont une série de cet ordre, légèrement différenciée.)

Les planètes sont distribuées en deux gammes et quatre groupes. Même distribution doit régner parmi les races humaines et les signes de l'alphabet; leur système est calqué sur celui du tourbillon planétaire.

L'alphabet a son pivot quadruple, par voyelles â, a; ô, o, correspondant analogiquement au soleil et à l'os hyoïde. (Le soleil est flambeau quadruple, éclairant de nord et sud, est et ouest, en projection contrastée des flammes.)

Les sous-pivots d'alphabet sont quatre voyelles doublées, ê, ai; - é, i; - e, eu; - ou, u; analogues aux quatre planètes sous-pivotales, Saturne et la Terre, Herschel et Jupiter, et aux quatre dents dites canines.

Les deux gammes de touches simples en alphabet, sont 12 consonnes majeures et 12 coïncidentes mineures, comme Be, Pe; Se, Ze; Que, Gue; elles correspondent aux 24 planètes satellitiques majeures et mineures, et aux 24 dents dites incisives et mâchelières de crue impubère.

Les transitions ou ambigus d'alphabet sont quatre sons d'espèce bâtarde, comme le nasal *an*, *in*, *on*; le guttural *ach*, *ech*, *ich*, et deux autres sortes de sons, le tout analogue aux quatre planètes ambiguës, *Vénus*, *Mars*, *Protée* et *Sapho*, et aux quatre dents extrêmes de crue pubère.

Telle est la distribution naturelle, sujet du prix de Volney, et dont l'académie des inscriptions a désespéré au moment du succès.

Le classement est le même pour les races humaines. On ne concevrait jamais rien à leur distribution, tant qu'on n'observerait pas l'ordre analogique. Je n'ai trouvé aucun tableau d'après lequel

on pût procéder à ce classement des races ; je le ferais rapidement si j'avais une description exacte de toutes. J'en ai des aperçus, et diverses races ont déjà leur place très-fixe, entre autres les quatre de transition ou ambigu, dont le Lapon fait partie ; mais l'ensemble du classement étant très-incomplet, ce n'est pas un travail à communiquer.

Soit dit pour faire comprendre aux détracteurs que, lorsqu'ils raillent sur la distribution de mes premiers tomes en série mesurée à 32 touches et pivots, distribution adoptée pour leçon intuitive, ils raillent la plus haute harmonie de la nature, le distributif qui leur donne la clef d'une foule de mystères sur lesquels ils ont très-honteusement échoué et échoueraient dix mille ans encore, tant qu'ils seraient bornés aux méthodes arbitraires des sophistes.

Je regrette que le défaut d'espace m'ait obligé à renvoyer la section des séries mesurées et de leurs brillants accords : je n'ai pu en donner (IV, 511) que l'annonce : mais comment cette clef de hautes harmonies, cette distribution à la fois géométrique et musicale, n'a-t-elle pas été un peu pressentie par ces philosophes, si bien avisés en principes, surtout dans celui qui assigne à l'homme le rôle de *miroir de l'univers ;* et si malencontreux dans l'emploi de ces mêmes principes (II, 129), dont ils n'ont jamais su faire ni tenter aucune application régulière ?

Aussi ne sauraient-ils faire un pas en exploration des mystères de la nature. Ayant manqué l'alphabet naturel, ils ont dû manquer d'autant mieux les voies de découverte du langage naturel vocal, et du langage de geste qui a de même ses règles très-fixes dont il sera aisé de donner connaissance. C'est le cas de redire aux zoïles qu'ils feraient beaucoup mieux, pour leur intérêt, d'accélérer la publication des 7 volumes inédits, que de déprimer les deux premiers dont ils ne peuvent pas réfuter un seul calcul.

ARTICLE SIXIÈME.

Examen de la critique décente, n°. 1.

L'examen spécial des critiques parvenues sur le traité de l'Association, va nous fournir trois genres contrastés : *critique décente*, *critique mixte*, *critique méchante;*— puis la CRITIQUE ENTRAÎNÉE, résultat des trois autres.

S'il est prouvé que la meilleure des quatre, la *décente*, est arbitraire en tout sens, que sera-ce des trois sortes inférieures!

Il y a plus : on va se convaincre que, dans la meilleure, chaque ligne est une *cacographie sociale*, un assemblage de fautes qui semblent faites à plaisir pour servir d'instruction à l'étudiant. On remarquera cette bizarrerie dans la critique suivante, la seule estimable entre celles que je vais citer, et qui, toutes quatre, ne font aucune mention du fond, ne s'attachent qu'à la forme, suivant l'usage français. Distinguons d'abord celle qui a le mérite de l'impartialité et de l'urbanité; elle est d'un Parisien, homme de lettres distingué (1) : voici son opinion.

Il reconnaît d'abord *que j'ai bien raison de me plaindre de notre civilisation imparfaite*. IMPARFAITE!!! J'ai prouvé, au contraire, qu'elle est très-parfaite, en ce qu'elle pousse la perfidie, la rapine, l'égoïsme et tous les vices au suprême degré. La vertu est faite pour les quatre périodes sociétaires 1, 6, 7, 8 (voyez 15). Le vice est attribut essentiel des quatre périodes subversives 2, 3, 4, 5, véritables lymbes sociales, où l'essor des passions, dirigé à contre-sens, doit engendrer la perversité sociale en divers échelons :

(1) M. de Jouy. (*Note des éditeurs.*)

Excès de brutalité simple dans l'état sauvage;
Excès de perfidie simple dans l'état patriarcal;
Excès de brutalité composée dans l'état barbare;
Excès de perfidie composée dans l'état civilisé.

Ces quatre sociétés étant un mouvement subversif, contradictoire avec les vues de Dieu, avec l'essor combiné de l'attraction, il faut qu'elles présentent l'homme social sous quatre faces odieuses, afin d'exciter en lui la honte de lui-même et l'idée de s'élever à d'autres échelons sociaux.

Suum cuique: le tigre et le serpent-sonnette ne doivent pas avoir la douceur de l'agneau, la franchise du chien. Tous deux seraient faussés en caractère : ils sont d'autant plus parfaits *dans l'espèce*, qu'ils sont l'un plus atroce, l'autre plus venimeux.

Ainsi la société barbare est très-parfaite chez ces Ottomans crucifiant les prélats chrétiens, faisant rôtir à leurs pieds leurs femmes et leurs enfants, et fumant la pipe en face des suppliciés. Ainsi la civilisation, se liguant avec les barbares pour aider au massacre des chrétiens, et redoublant de bassesse devant eux à mesure qu'ils redoublent d'impudence et d'atrocité; la civilisation, dis-je, plus habile que jamais à masquer de formes insidieuses tant d'iniquités, est *très-parfaite* dans son caractère général qui est la perfidie, et le critique s'abuse étrangement en supposant que je la trouve *imparfaite.*

Autre erreur qu'il me prête : *dans ces pages,* dit-il, *où j'accuse nos vices, je m'élève jusqu'à une sorte de philosophie satirique très-digne de remarque.* C'est trop d'honneur : je ne prétends pas m'élever à la hauteur des philosophes en philippiques inutiles; mais je ne veux pas me rabaisser à leur niveau en inconséquences, en théories

qui ne servent qu'à empirer le mal et enraciner les antiques fléaux. Si la philosophie opine à rester dans ce bourbier social qu'on nomme civilisation, je l'y laisse avec son vol sublime, et je me borne à un vol très-modeste, à la proposition de sortir de la fange, et s'élever plus haut que les misères et les perfidies de la civilisation.

C'est ainsi que ceux qui exercent à mon égard la critique décente et bienveillante *me travestissent, par insigne faveur, en philosophe*, et me prêtent des opinions compatibles avec la civilisation. Ils ne peuvent pas se façonner à reconnaître que tout le monde est écolier sur cette matière, et que le plus érudit en politique civilisée, doit être, selon Condillac (II, 124) le plus novice en politique sociétaire. En voici une preuve frappante dans les opinions du critique n°. 1 :

Mais à côté de ces morceaux où la vérité et l'imagination se montrent, qui ne s'étonnerait de trouver sur

les melons jamais trompeurs, (III, 47),
le triomphe des volailles coriaces, (III, 135),
la dette de l'Angleterre payée en œufs de poule (III, 206),

des chapitres qui, AU LIEU DE JUSTIFIER LE SYSTÈME, *le présentent ou comme le rêve d'un homme d'esprit, ou comme le jeu ironique de son imagination livrée à tout son caprice !*

Que d'hérésies accumulées dans cette phrase! Cent pages ne suffiraient pas à en relever les erreurs. Le critique, ne voyant rien au delà du système civilisé, veut juger les théories et coutumes de l'Association par comparaison aux nôtres. C'est opiner comme un enfant de huit ans qui se moque des jeunes gens de seize ans, parce qu'ils aiment à se parer, fréquenter les dames et les bals: il prétend que ce sont des sots, que le vrai plaisir est de

jouer aux globules. Mais à quinze ans, une femme s'emparera de lui, et lui apprendra qu'il est des passe-temps préférables au jeu des globules : alors il sourira de pitié à l'aspect des amusettes d'enfance.

Tel sera le désappointement de nos beaux esprits, lorsqu'ils seront initiés à la théorie sociétaire, dont ils raillent les détails avant de vouloir la comprendre. Ils veulent me remontrer sur le choix des sujets, prétendre que le melon n'est pas une charmante énigme *des harmonies sociétaires de la nature;* que l'œuf de poule n'est pas un brillant sujet de thèse sur *le contact de l'infiniment petit avec l'infiniment grand:* ils jugent cela trivial, comme s'il s'agissait ici de faire un ouvrage académique, et ils veulent m'enseigner leur science, la rhétorique, au lieu d'étudier la mienne, le mouvement sociétaire et ses énormes bénéfices, dans les minuties d'épingles et d'allumettes (III, 208), comme dans les grandes choses.

Je m'arrête à une seule de ces objections, le choix des sujets ignobles et dédaignés pour thèse de *transition harmonique*. C'est un point de doctrine de la plus haute importance; je le discute en note 8, page 87. Dans tout le système du mouvement, l'ambigu ou transition est le lien général; qu'il soit trivial ou non, peu importe; il n'est pas moins la cheville ouvrière, et doit être l'objet de nos plus sévères calculs. Voilà ce que comprendront mes critiques, lorsqu'ils consentiront à entrer dans la question, étudier ma science au lieu de m'enseigner la leur; concevoir qu'en théorie de mouvement, il faut toujours, ainsi que je l'ai établi à la note 8, *aborder une série d'effets par les extrêmes, par l'infiniment petit et l'infiniment grand* (deux antipathies de l'esprit français), *pour les rallier au terme moyen.* Or, cette règle d'étudier les

d.

points extrêmes conduit toujours à étudier les transitions ou ambigus, aujourd'hui si méprisés : bientôt ils auront le sort d'un fameux ambigu végétal, du café, qui, dédaigné 4,000 ans dans les champs de Moka, est passé tout à coup de l'abjection au rang suprême : tel sera le rôle des transitions; elles n'auraient rien de trivial aux yeux d'un siècle qui aurait la moindre connaissance des lois GÉNÉRALES du mouvement.

Notre siècle, au lieu de les étudier, veut ployer le mouvement aux préjugés de la civilisation. Nos sophistes, je l'ai dit en note, veulent créer *une noblesse et une roture en mouvement;* négliger comme roture l'infiniment petit qui est lié à l'infiniment grand, selon la loi du contact des extrêmes; proscrire comme trivialités les études les plus importantes, les transitions. Faut-il s'étonner qu'avec cette manie de régenter la nature, lui dicter les lois versatiles de la philosophie, ils n'aient jamais pu s'élever à la connaissance du système de l'univers, et n'aient pas même su tracer (I, 26) le cadre d'étude intégrale de la nature !

Concluons avec les critiques bienveillants tels que le n°. 1. Ils sont tout à fait en fausse direction, tombant dans quatre erreurs capitales :

1°. Ils jugent des moyens de l'ordre sociétaire, du cours qu'il pourra donner aux passions, d'après les effets qu'elles produisent dans l'ordre civilisé qui est une contre-marche des passions, un essor subversif comme celui de la chenille comparativement au papillon.

Que penseraient-ils d'un homme qui, voyant une hideuse chenille, soutiendrait que jamais cette rampante créature ne pourra produire un charmant insecte ailé? Voilà tout à point l'intelligence de mes juges bénévoles,

« *qui ne voyant pas plus loin que leur nez* » (dit La Fontaine), et jugeant des effets de mouvement sociétaire par les effets de mouvement civilisé, me condamnent sans malignité; prétendent que je fais abus d'imagination; que les passions ne pourront jamais produire que le vice : ils nient qu'elles soient sujettes à la dualité d'essor (15), sujettes à la métamorphose de chenille en papillon, de comète en planète, de mouvement subversif en mouvement harmonique.

2°. Ils suspectent ma théorie parce que les méthodes en sont contraires aux leurs; c'est ce qui promet d'heureux fruits de la nouvelle science; de même qu'une région découverte nous devient d'autant plus utile qu'elle contient des animaux et végétaux différents des nôtres. L'Amérique, en nous donnant le *kina*, le *vigogne*, le *platine*, le *cacao*, etc., n'a-t-elle pas été plus profitable que si on n'y eût trouvé que nos productions de l'ancien monde ? Ainsi, plus la science nouvelle s'écarte des méthodes civilisées, plus on doit en augurer les biens que ne donne point la civilisation.

3°. Ils ne peuvent se consoler de voir la philosophie détrônée. C'est n'envisager le mouvement qu'en arrière, selon l'usage civilisé. C'est imiter le fou qui se désolerait à l'idée de quitter une place de mille écus de rente, pour en prendre une de dix mille écus, et dix fois moins pénible.

Je les invite à lire attentivement l'Intermède (II, 348), sur la fortune prochaine et colossale des écrivains dans l'ordre sociétaire. Ils jugeront, eux qui tous cherchent un brillant sujet à traiter, quelle mine féconde va leur procurer l'analogie universelle, immense théorie annoncée trop brièvement (III, 212); j'y reviendrai dans

le cours du 3e. chapitre. Ils en concluront que, s'attacher aux aridités philosophiques plutôt qu'à cette voie de fortune et de gloire, c'est préférer les sables du désert à la terre promise.

4°. Choqués de la forme, ils se préviennent contre le fond ; ils y supposent des difficultés ; ils oublient que ce sujet étant un monde nouveau, chacun y est novice au premier abord, comme il l'est en arrivant dans une ville qu'il ne connaît pas : mais avec un peu d'attention, il saura le lendemain s'y orienter et indiquer lui-même la direction aux nouveaux venus.

— Enfin, ils sont anarchistes en critique, puisqu'ils ne veulent pas opiner sur le fond, sur le procédé sociétaire. C'est, malgré l'intention bienveillante, suivre la route des malins, dont la tactique est d'ergoter sur la forme pour esquiver le fond, et tourner autour de la question sans vouloir y entrer jamais.

En les supposant donc animés de vues équitables, pourront-ils se pardonner à eux-mêmes des torts si graves dans une affaire où il s'agit du salut du genre humain, dans l'examen de la découverte pressentie par les Socrate, les Voltaire, les Montesquieu, les Rousseau, qui ont si franchement dénoncé l'insuffisance des sciences politiques, et invoqué des lumières moins trompeuses.

*** Au résumé, si la philosophie veut se concilier avec ses intérêts et ses opinions mêmes, pourra-t-elle repousser la théorie sociétaire, qui présente deux chances dont la moindre est encore magnifique?

Dans le cas d'insuffisance du levier d'attraction, dans le cas où les séries contrastées n'atteindraient pas à un

plein accord, il resterait la chance d'emploi des leviers ordinaires, tels que statuts obligatoires et engagements souscrits : d'où il suit *que si le produit doit être* TRIPLE *par voie d'attraction, il sera encore* DOUBLE *par voie de sujétion*, et que, dans ce 2e. cas, le nouvel ordre conserverait la majeure partie des propriétés attribuées au régime d'attraction, entre autres celles de prévenir l'indigence et la fourberie; abolir la traite des nègres et l'esclavage, par intérêt des maîtres; assurer la restauration des forêts et climatures, les unités et quarantaines générales, etc.

** Tel serait, pour pis-aller, le résultat de l'Association par séries contrastées, dans le cas où les leviers d'attraction se trouvant défectueux, l'on serait forcé d'allier ce nouveau mode industriel avec les méthodes civilisées. Que de motifs aux philosophes d'en provoquer l'essai! Si ma théorie est juste, ils atteignent tous rapidement au faîte de la fortune (II, 352); si elle est fausse, comme ils FEIGNENT de le croire, ils pourront de plein droit m'évincer, s'emparer de l'opération, rectifier mon plan sociétaire, en élaguer les illusions d'attraction, le greffer sur la politique civilisée (1), former leur patrimoine de cette découverte, s'en attribuer le principal honneur. C'est affaire à eux pour savoir tout prendre, quand ils peuvent jeter le grappin sur quelque point faible.

(1) J'aurais décrit toutes ces dispositions bâtardes, ces greffes sur civilisation et sur 6e. période, si j'avais eu assez d'espace pour traiter ce sujet indiqué à l'épi-section, en note (IV, 600); traiter des sociétés *sous-hongrées* qu'on peut réduire jusqu'à 200 personnes, soit 40 familles (table, III, 437).

Mais j'ai considéré que l'épreuve, ainsi limitée à 200 personnes,

** Forts de cette alternative qui leur garantit opulence et illustration dans l'un ou l'autre cas, ne sont-ils pas fous d'hésiter sur l'accueil et la prompte épreuve du régime sociétaire? Folie d'autant plus grande, qu'ils ont un moyen d'exécution assurée. Il leur est facile d'en parler au Roi, et de l'intéresser à cette affaire en lui présentant la brillante alternative du triple ou double produit et du prompt acquittement des dettes révolutionnaires. Le Roi, qu'on a vu employer de fortes sommes à l'encouragement des sciences et des arts, comme dans l'affaire du zodiaque de Denderah, qu'il a payé de ses deniers 150,000 fr., hésiterait-il à consacrer la dîme de cette somme, quinze mille francs, à l'épreuve de l'Association?

** Si le Roi souscrit pour 15,000 fr. à titre de premier actionnaire, on placera à l'instant, dans Paris, 300 actions de 15,000 francs; total, 4,500,000 francs. Entreprise d'autant plus séduisante, qu'abstraction faite de toute idée philantropique, elle présente, *en matériel ou exploitation*, un bénéfice déjà colossal; et de plus, *en accessoire*, un bénéfice de TROIS CENTS POUR CENT sur le seul tribut des curieux. (Voyez III, 470). Or, le Roi inclinera d'autant mieux à encourager l'essai, qu'il aura, selon la table (17), une répétition de 500 millions à exercer dans l'un ou l'autre cas, ou de plein succès à triple produit, ou de pis-aller, demi-succès par

devenant plus pénible à diriger, en ce qu'elle ne comporte pas l'assortiment intégral des séries, et devant donner aux actionnaires un bénéfice bien moindre, il sera plus aisé de former la compagnie de souscripteurs pour une fondation régulière portée à une centaine de familles, et permettant l'emploi de séries intégrales bien équilibrées en passionnel.

voie de sujétion, qui assurerait encore double produit, moyennant l'amalgame du mécanisme des séries avec les méthodes coërcitives de civilisation.

** Toutefois, si quelqu'un des critiques, soit prévention ou éblouissement, soit vice réel dans la distribution de l'ouvrage, n'a pas d'emblée compris la théorie d'Association, il va la trouver bien intelligible dans les trois leçons du 3e. chapitre, ou études en modes *superficiel*, *grave* et *mixte*, adaptées aux divers genres d'esprit des lecteurs ***.

NOTE 8. *Sur l'ambigu et l'infinitésimal.*

Les transitions ou ambigus se composent de produits et ressorts *ignobles*, *en majorité des 7/8*. La chauve-souris est un vilain ambigu; l'albinos, une vilaine race d'ambigu: c'est bien pis en passion, où les goûts et caractères ambigus sont généralement ridiculisés.

Il est pourtant quelques bonnes espèces en ambigu: le coing et le brugnon sont des fruits précieux; mais la question est de prouver que l'état sociétaire sait tirer parti de la masse des ambigus, qui sont en rapport de sept mauvais pour un bon. Il a donc fallu faire choix d'un goût et d'un objet d'ambigu ridicule, comme le goût des volailles coriaces, et prouver que cet ambigu dédaigné devient dans l'ordre sociétaire une source de hautes harmonies. Si j'avais fait choix d'un ambigu gracieux (il s'en trouve), j'aurais été en plein contre-sens.

La thèse est très-régulièrement traitée au petit intermède (III, 155): on peut la recommander aux gastronomes: ils y découvriront les hautes destinées de leur science; et aux dames âgées, elles goûteront l'augure qui termine ce morceau. Si j'avais mis en scène des volailles fines, qui sont du goût de tout le monde, j'aurais été hors de la question, le problème étant de *faire naître un quadruple accord de ces goûts ambigus qui, en civilisation, deviennent source de quadruple discorde* (voyez à ce su-

jet le parallèle, III, 158), *justifiant très-bien le système*, quoi qu'on en dise.

Je viens de définir le vice commun des critiques français : ils ne sont jamais à la question. S'agit-il d'ambigu ou transition, ils exigeront qu'on disserte sur des sujets nobles, comme seraient en matériel les diamants, et en passionnel le caractère d'Henri IV. Mais le diamant et le caractère d'Henri IV sont ce qu'il y a de plus franc et de plus éloigné de l'ambigu. Eh bien, disent-ils, puisque ce genre ambigu ne met en scène que des trivialités, supprimez-le de vos théories ; le livre sera plus gracieux, plus marchand ! Oui-dà, retrancher l'ambigu d'une théorie du mouvement ! c'est comme si l'on disait à un cultivateur : « Vous avez là » d'immenses fumiers, cela est trivial ; faites disparaître tout cela. » Le métayer répondrait : nous ne travaillons pas ici pour l'académie, et ce fumier que vous méprisez est la source de mes bénéfices.

Les transitions en général, c'est-à-dire les 7/8, sont ridicules, vicieuses et même odieuses ; témoin la mort. C'est une transition qui ne plaît à personne. Faut-il pour cela l'exclure de la théorie du mouvement qui doit tout embrasser ? Si l'on n'a pas une connaissance exacte du rang que tient la mort dans le mouvement, on ne peut pas acquérir de notions certaines sur l'autre vie dont elle est l'avant-coureur. L'on doit donc étudier les transitions en système général.

Il faut que Dieu les ait jugées bien nécessaires, puisqu'il en a créé de si détestables, comme l'*orang-outang*, transition de l'animal à l'espèce humaine, dont il viole le sexe féminin : Dieu pourtant a voulu cette monstruosité ; il faut que les bizarreries dites TRANSITIONS, AMBIGUS, lui aient paru bien indispensables à l'unité de système du mouvement.

Quelle est donc l'inconséquence de ceux qui accusent de monstruosité et trivialité mes détails sur les transitions, prétendant *qu'ils ne justifient pas le système !* Peuvent-ils m'enseigner le moyen de les exclure du mouvement où Dieu les place en si grande affluence ? J'analyse le mouvement tel qu'il est en bien et en mal, et non pas tel que les sophistes veulent le faire, avec leur prétention de changer les passions, auxquelles ils ne changeront pas un fétu.

Ils veulent créer en mouvement une roture composée de l'infiniment petit et des transitions ou ambigus : mais qu'on les prenne au mot, et qu'on essaie de traiter isolément la partie noble selon eux, *l'infiniment grand;* leur timide intelligence ne pourra pas s'y prêter. J'en ai fait l'essai par *les unités*, sujet des utopies de nos politiques : j'ai dépeint de nombreux détails d'unité sociale, (II, 149, et III, 583), et surtout ceux des récompenses unitaires (II, 552), ceux de la restauration climatérique (II, 84) : ces sages et vastes calculs sont pour eux autant d'épouvantails. Ils ne veulent entendre ni à l'infiniment grand, ni à l'infiniment petit. Analysons leur inconséquence; opposons-les à eux-mêmes sur quelqu'un de ces détails qui ont le brevet de noblesse.

Si l'on dit aux Français : « tel banquier de Paris a une fortune de 50 millions ! » on les entend s'écrier : « quel colosse ! quelle immense richesse ! » Eh bien, si vous trouvez noble et immense une somme de 50 millions, à coup sûr une somme de 50 milliards, qui est mille fois plus immense en capital, et vingt mille fois plus en revenu, ne peut vous paraître triviale et roturière. « Mais 50 milliards ! où les prendre? » C'est là le sujet des calculs infinitésimaux où je démontre fort exactement que les bénéfices tirés de l'infiniment petit en industrie sociétaire, conduisent au but aussi bien que les travaux réputés nobles et vastes ; que sur une masse de 600,000 cantons organisés en concert économique, les allumettes mêmes donnent lieu à des économies colossales, à des épargnes annuelles de 50 millions. D'après cela, s'étonnera-t-on que des productions de haut prix, comme les œufs, puissent présenter un milluple bénéfice, un revenu de 50 milliards, dont le calcul, après vérification vingt fois réitérée, se trouve strictement, et juste, et digne de foi, à moins qu'on ne veuille exclure l'arithmétique du nombre des sciences dignes de confiance ?

MÉDIANTE.

L'action simple ou l'anarchie scientifique.

C'est assez réfuter les antagonistes, dira-t-on; vous pouvez maintenant passer aux trois leçons promises. Non, il n'en est pas encore temps. Au reste, rien n'empêche les impatients de sauter à ce 3e. chapitre; mais les méthodiques doivent se rappeler que nous avons, dans ce mémoire, deux sortes d'éclaircissements à donner :

Les DIRECTS, l'argument du traité de l'Association en deux petits sommaires au chap. 1er., et les trois méthodes spéciales d'étude au chap. 3e.

Les INDIRECTS, sujet de ce 2e. chapitre, où je démontre l'anarchie de la critique. J'y signale aux quatre morceaux d'encadrement, ce vice qui tend à étouffer les découvertes, en dérober la connaissance au public.

Pour juger de la duperie générale qui en résulte, il faut supposer que l'épreuve de l'Association soit faite; qu'elle eût été commencée en avril et terminée en juin, et qu'on pût voir dès à présent les brillants effets du régime sociétaire : chacun s'étonnerait fort que des gens d'esprit eussent trouvé difficile à comprendre ce mécanisme des séries contrastées, si exactement décrit aux sept portions suivantes de l'ouvrage :

1 — *En* 3e. tome, *les* rudiments, 5e. notice.

6 — *En* 3e. et 4e. tomes, *les sections* 1, 2, 3, 4, — 7, 8.

« Cependant, dirait le public, on a organisé le canton sociétaire conformément aux dispositions prescrites par l'auteur : d'où vient donc que les savants jugeaient obscure une théorie qui se trouve si claire et si juste, après vérification expérimentale? »

D'où vient? C'est que le monde savant, dans ses jugements, est l'image d'une assemblée parlementaire qui délibérerait sans bureau ni président. Elle ne pourrait établir aucun ordre en discussions : les ergoteurs élèveraient foule d'incidents et d'arguties pour embrouiller toute question

qui leur déplairait : on se chamaillerait sans rien éclaircir, sans traiter à fond aucune matière. Déjà l'on voit ce chaos s'établir, si le président faiblit, s'il ne fait pas observer l'ordre de discussion. Dans ce cas l'assemblée dégénère en pétaudière : ce serait bien pis s'il n'y avait ni président, ni bureau.

Tel est l'état du monde savant dans l'exercice de sa critique. L'action y est SIMPLE et CONFUSE : tout y est livré à l'intrigue, on n'y voit aucune autorité qui régularise les débats, qui garantisse à l'accusé les moyens de répliquer à l'accusateur. Sous un tel régime d'arbitraire, si une invention déplaît aux chefs de cabale philosophique, leurs comités secrets ont beau jeu d'empêcher qu'elle ne soit mise en scène; elle reste inconnue, travestie dans un ou deux journaux, repoussée par vingt autres qui sont terrifiés et réduits au silence dont s'est plaint l'un d'entre eux, plus sincère que ses collègues (voy. le préambule).

On s'apercevrait de cette menée après l'essai de l'Association. Chacun se dirait: « Nous sommes étrangement dupes de ces escobars qui, pour éviter l'affront d'avoir manqué une brillante découverte, en interdisent l'annonce, détournent de l'examiner, prétextent des obscurités, des difficultés, de prétendus vices de forme, vices très-indifférents en pareille affaire, pourvu qu'on y trouve la justesse de fond. Il faut, dirait alors le public, nous mettre dorénavant à l'abri de ces mystifications : opposer un frein à l'anarchie de la critique, une autorité qui assure l'accès aux inventions, qui nous en informe régulièrement, nous en fasse connaître le fond au lieu de gloser sur la forme. Il faut demander au gouvernement la création d'une PRÉSIDENCE du monde savant (voy. art. 5, tribunal et jury de garantie)*; il faut établir, en opposition à l'arbitraire des partis scientifiques, ce contre-poids qu'eux-mêmes invoquent en relations administratives. »*

Sans cette ACTION COMPOSÉE, sans ce contre-poids dont j'explique les règles au 5e. article, les détracteurs et anarchistes ont d'autant plus de succès, que leur

bannière est flatteuse pour la médiocrité. Chacun se croit devenu esprit fort et bel esprit, *en suivant leurs insinuations. Une théorie aura coûté vingt ans de recherches, tout farfadet se juge plus habile que l'auteur en la raillant avant de l'avoir examinée. Ainsi, 30 millions d'Européens se crurent 30 millions de beaux esprits pendant les 7 années où ils se moquèrent de Christophe Colomb, qui leur annonçait, en matériel, un nouveau monde qu'aujourd'hui j'annonce en passionnel.*

Dans cet état d'anarchie où se trouve la critique, il ne suffit pas de donner sur mon traité les instructions positives, *savoir 2 analyses en 1er. chapitre et trois leçons en 3e. chapitre. Il faut, à ce corps de preuves, joindre la contre-preuve, les* instructions négatives; *démontrer qu'on n'aurait pas besoin de commentaire si l'on apportait de la droiture dans les jugements, si l'on n'exigeait pas qu'un inventeur flattât les erreurs dont le siècle est imbu. N'est-ce pas manquer à la fois de justice et de raison, que de chercher dans le traité d'une science nouvelle autre chose que le sujet énoncé au titre; chercher dans un traité de l'Association des convenances philosophiques, au lieu d'y examiner le procédé sociétaire, qui certes y est bien détaillé aux sept divisions indiquées plus haut?*

Si mon livre contenait ce que les ergoteurs y cherchent, ces convenances philosophiques et civilisées, je serais donc en accord avec leurs systèmes d'industrie morcelée; car la philosophie, dans ses 400,000 tomes, ne tend qu'à ce but, qu'à fonder le mécanisme social sur l'action morcelée des familles, sur l'incohérence de leurs travaux en ménage et culture. Les ouvrages mêmes qui ont traité d'association, tels que Dutens *et* de Laborde, *admettent encore, pour base de politique, l'incohérence en fonctions primordiales, en travaux domestiques et agricoles : on ne veut de l'Association que le mot et non la chose.*

En me ralliant à ces doctrines d'appauvrissement et de discorde, je ne serais qu'un philosophe de plus. Est-il nécessaire d'en augmenter le nombre, quand il est notoire que

*depuis 25 siècles on n'a vu naître de leurs lumières qu'*indigence, fourberie, oppression, carnage (13). *N'est-il pas à désirer que le monde social atteigne enfin à des résultats opposés, où il ne parviendra qu'en prenant pour guides les méthodes et doctrines* INCONVENANTES *avec la philosophie, avec l'industrie morcelée ou civilisée.*

Les critiques sont donc hors de la ligne du bon sens quand ils me reprochent la nouveauté de mes méthodes, nouveauté qui est un motif de confiance. Leur déraison deviendra palpable au jour d'épreuve de l'Association, qui n'est pas éloigné, selon les avis donnés (30).

Jusque-là c'est un appui nécessaire à ma théorie que la réfutation de ces adversaires tous erronés et injustes, les uns par prévention, éblouissement ou inadvertance, comme celui à qui je viens de répondre; les autres par aigreur, malignité ou influence de parti; tels sont ceux que je vais citer à l'art. 7°.

On s'abuse donc en disant, « c'est assez de répliques; » passez aux trois leçons : » il faut auparavant disposer le lecteur, comme un médecin prépare le malade au traitement par un régime; il faut lui faire voir en plein sa mystification, et ce sera le sujet des deux articles suivants, dont l'un analyse les critiques hostiles, et l'autre donne la critique régulière dont personne ne s'est avisé ou n'a voulu s'occuper.

Me trompé-je dans ces inculpations? Serait-il vrai qu'on eût rencontré des difficultés réelles dans l'analyse du fond? Si cela est, il sera bien aisé de donner des annonces maintenant très-faciles, d'après les croquis de divers genres qu'on en trouve dans le présent factum. Ces annonces ne deviennent-elles pas dette consciencieuse pour les journalistes, en reconnaissance du service que je leur rends par l'indication d'un secours qu'ils invoquaient sans savoir l'imaginer, d'un tribunal de garantie qui peut seul les affranchir de leurs vrais oppresseurs?

S'il est pour ces écrivains des servitudes nécessaires, comme celle d'une subordination au gouvernement, il en

est de plus pesantes et vraiment honteuses pour eux; telle est la tyrannie d'un parti opposé aux études qui serviraient l'humanité entière; d'un parti qui veut étouffer le génie inventif (Intermède Y), l'astreindre à faire l'apologie de cent mille faux systèmes suspects à leurs auteurs mêmes, et dont Barthélemy a si bien dit : « Ces bibliothèques, pré- » tendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un » dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. »

*Tel est le véritable esclavage des écrivains; telle est la cause qui les paralyse lorsqu'il s'agit d'annoncer une grande découverte. J'expliquerai les duperies où cette tyrannie engage le monde savant, Intermède X. Ce tableau de ses servitudes fixera d'autant mieux son attention sur la carrière de fortune et de gloire qui lui a été présentée à la fin du précédent article ***.*

ARTICLE SEPTIÈME.

Les critiques hostiles.

2e., l'ambiguë; 3e., la méchante; 4e., l'entraînée.

2e. *Le genre ambigu.* Feu GEOFFROY ne trouvait aucun vers de bon, ni dans les tragédies de Voltaire, ni dans le débit de Talma; et pourtant il lui échappait de dire à des détracteurs de Voltaire : « Hé! Messieurs, vous êtes » bien aveugles si vous ne sentez pas sa prodigieuse su- » périorité. » Tel est le caractère de la critique moderne: le plus souvent elle ne pense pas un mot de ce qu'elle écrit.

Geoffroy avait au moins le mérite de la franchise. Il avouait que la critique était chez lui une denrée commerciale et un levier d'esprit de parti. On ne doit donc pas s'étonner de trouver, chez beaucoup d'écrivains, l'un de ces deux torts, *l'esprit de parti*, côté faible du critique no. 2, qui n'est pas Parisien; c'est un érudit, un journaliste des plus considérés en Europe (1); ses opinions vont démontrer le vice des jugements individuels, et la nécessité d'un jury de garantie en examen d'inventions.

« *Nous ne pouvons pas*, dit-il, *nous vanter d'avoir lu* » *l'ouvrage dont il s'agit; ce serait un trop grand tra-* » *vail pour l'utilité qu'il promet.* » Bien jugé! c'est donc chose de médiocre intérêt que le moyen de tripler, d'une année à l'autre, le produit effectif de l'industrie; assurer 30,000 fr. de rente à qui n'en a que 10,000; assurer le prompt remboursement de toutes les dettes révolutionnaires et fiscales; déterminer tous les sauvages à l'adoption de la culture; abolir à jamais la traite des nègres et

(1) M. Pictet, de Genève. (*Note des éditeurs.*)

l'esclavage en pays barbare ou civilisé : tout cela est affaire de mince utilité et nullement digne de lecture !!!

Je continue : « *L'auteur, obscur sur le fond de la théorie, n'est clair que dans son amère satire de l'état social.* » Vous avez donc compris cette satire de la civilisation : quant à la théorie sociétaire, comment pouvez-vous la dire obscure, quand vous avouez ne l'avoir pas lue? Votre opinion doit se traduire comme il suit : « J'ai » lu de ce livre quelques articles où la justesse des cri- » tiques m'a indisposé; je ne veux pas examiner la théorie » qui est à la suite, et je prononce qu'elle est obscure, » puisque l'auteur ne flatte point mes préventions pour » le parti philosophique. » Voilà le vrai sens, la pensée de l'aristarque.

Je ne prétends pas, dit-il, *nier qu'il n'y ait de la substance dans ce livre.* FAIT PAR UN AUTRE, *l'ouvrage aurait pu devenir utile.* Que d'aveux précieux! l'opinant avoue que le livre est substantiel; que le fond, présenté sous d'autres formes, deviendrait utile; et plus haut il dit ne l'avoir pas lu à cause du peu d'utilité qu'il promet.

Le point saillant, dans ces contradictions, c'est l'augure de succès du traité, s'il eût été *fait par un autre.* Mais cet autre, en changeant les formes, en donnant de l'encens à la philosophie, n'aurait toujours pu se rendre utile que par la partie *substantielle* ou théorie du mécanisme sociétaire distribué en séries contrastées. C'est là le côté utile et substantiel d'un traité de l'Association; et quelque forme qu'un philosophe puisse donner à l'ouvrage, il sera obligé d'emprunter de moi *le fond tout entier*, la théorie des séries contrastées. On trouve donc dans mon livre l'essentiel ou *substance*, les voies et moyens d'exécution; c'est bien quelque chose en fait de découverte.

Il faudrait, dites-vous, qu'un autre y eût mis la main, c'est-à-dire y eût donné le vernis, les couleurs en vogue, le jargon de perfectibilité. Plaisante manière de juger les découvertes ! la plus précieuse, la mieux revêtue de preuves n'est rien par elle-même, si quelque adulateur n'intervient pour la farder selon le goût des partis littéraires, l'accommoder servilement aux convenances des philosophes.

Voilà donc le fruit de cette raison moderne tant vantée ! elle subordonne le génie inventif au méprisable talent de flatter une coterie de sophistes. S'il existait un jury d'examen et de garantie, les critiques oseraient-ils s'engager dans de pareilles inconséquences ? Mais on sait qu'il n'est aucune barrière au despotisme littéraire ; on se donne le plaisir d'écraser une invention dont l'auteur a commis le crime de ne pas fléchir devant la philosophie. Etrange résultat de l'intolérance académique, *genus irritabile vatum !* J'ai pu maintes fois reconnaître, au sujet de cette découverte, que les savants, les beaux distributeurs de raison, deviennent moins raisonnables que des enfants lorsque leur amour-propre est blessé.

Je désigne cette critique sous le nom d'*ambiguë*, ou sorte mixte, parce que, sans intention hostile, elle arrive à force d'arbitraire au même but que la détraction. Il n'y a pas malice calculée chez l'écrivain, car il se contredit de phrase en phrase, niant d'abord l'utilité du livre et la confessant à quelques lignes de là. Il n'aboutit pas moins à décréditer, par l'influence de son nom, une théorie dont ses paroles bien pensées sont un éloge très-formel, puisqu'il y reconnaît *la substance*, *les moyens*, seule chose désirable dans les inventions.

On peut juger par là de la duperie où tombe un gou-

vernement qui compte sur l'érudition des journalistes pour être informé des découvertes; qui ne se défie pas de leur amour-propre si prompt à s'ombrager, et n'oppose pas à leur partialité ce contre-poids qu'eux-mêmes conseillent si activement d'opposer à la puissance administrative.

3°. *Genre méchant*. Il devient très-commun en France. J'en vais citer un modèle, dans la critique d'un épais Limousin qui dit avoir payé le livre 30 fr., au lieu de 15 fr., prix coté. Il a été, comme *Pourceaugnac*, dupé par un autre *Sbrigani*, par un entremetteur. De là sa colère contre l'ouvrage; et pour le diffamer, il a recours au talent banal de coudre des mots assemblés de diverses phrases, en former des propositions ridicules, travestir même le titre; enfin accumuler vingt mensonges plus impudents les uns que les autres. Tel est le savoir-faire du sieur *Mongin*, de *Limoges*, dans une lettre insérée au journal le Miroir.

Si le tribunal de garantie existait, on porterait le lendemain l'imprimé à l'audience du mage littéraire, en invitant le journaliste à y envoyer un de ses collaborateurs pour défendre, s'il le peut, l'article publié. On prouverait en peu d'instants, *par confrontation*, que le livre contient tout le contraire des absurdités imputées à l'auteur; qu'elles sont pleinement calomnieuses avec préméditation, car le zoïle avoue l'intention de se venger d'une duperie pécuniaire que son agent lui a fait essuyer. La calomnie serait constatée par décision du juge mage, et la déclaration insérée au journal de garantie.

Une telle justice n'aurait rien de coûteux; elle serait rendue en petite audience : la rétribution des plaideurs serait tout au plus de 20 à 30 fr. pour insertion de l'arrêt au journal de la cour de garantie.

Qu'arriverait-il d'un tel ordre de choses? Qu'aucune feuille publique n'oserait admettre des articles où la calomnie serait évidente, où l'intention ne serait pas même déguisée. D'autre part, le détracteur n'oserait pas écrire pareilles lettres, sachant que si elles sont insérées, il recevra, par le journal de garantie, un affront à la face de la France et de l'Europe.

Mais la garantie n'existant pas, les zoïles osent tout, d'autant mieux qu'on a habitué les Français à se repaître de détraction et s'en faire une amusette littéraire. Elle s'introduit, à titre de denrée commerciale, dans divers journaux obligés spéculativement à l'accueillir pour satisfaire le goût des abonnés; de même qu'un négociant est forcé à s'approvisionner d'objets de modes ridicules, mais demandés par les acheteurs.

Les journalistes sont donc les premiers esclaves du défaut de garantie en relations scientifiques. Cette branche d'abus en produit d'autres; il sera facile de prouver que la dépravation de la critique a, depuis peu d'années, dénaturé très-vilainement le caractère français.

La seule influence du tribunal de garantie changerait bien vite cette manie de détraction en penchant à la justice. La nation s'habituerait à railler ce qui le mérite, s'égayer des camouflets donnés aux zoïles. Chacun craindrait de partager la honte de ces méchantes gens; on vouerait au mépris leur médiocre talent de fausser toutes les citations, talent plutôt digne des galères que de la faveur d'une capitale éclairée.

Le jour où l'on publiait cette collection de phrases travesties, le député *Delalot* se plaignait au corps législatif d'être calomnié aux yeux de la France, par un mot, UN SEUL MOT changé à son discours dans les journaux.

Il en demandait réparation. L'affaire *Manuel*, qui a causé tant de rumeur, a été l'effet D'UN MOT qu'on dit avoir été changé ou mal interprété.

C'est assez prouver que les changements de mots, et à plus forte raison ceux de plusieurs phrases, ne sont rien moins que des babioles, et qu'il faudrait, pour l'honneur de la nation, établir une autorité de garantie contre cette infame coutume à laquelle on habitue de plus en plus les Français. Il ne manquerait que d'assurer aussi la faveur publique à ceux qui changeront *quelques mots* dans les actes, contrats et testaments.

Lorsque j'ai cité en regard (64) deux journaux de Paris, j'ai soigneusement évité de dénaturer ni même déplacer aucune des expressions du texte; l'altération d'un seul mot pouvant gravement compromettre un ouvrage : par exemple, si l'on va croire, d'après le zoïle Mongin, que mon livre est intitulé *Association économique*, il deviendra ridicule par son titre même, qui serait vide de sens et pléonasme, car toute association est économique, ou de bras, ou de forces, ou de capitaux, machines et autres moyens.

J'ai fait choix d'un titre sensé et significatif, qui est *Association domestique-agricole;* titre indiquant avec précision les emplois de ma théorie, et dénotant qu'elle applique le régime sociétaire aux deux branches de relations où l'on désespérait de l'introduire jamais. Quant à l'intitulé d'*Association économique*, il suffirait seul à insinuer que l'auteur est dépourvu de judiciaire, et à détourner de toute lecture de l'ouvrage. Tel est le but avoué du zoïle *Mongin*. Sa lettre mériterait une ample réplique, non pour en réfuter les menteries, qui sont incroyables à force d'exagération, mais pour faire sentir le

besoin d'un jury qui mettrait un terme à ces spéculations mercantiles sur la calomnie.

Les Français honorables s'en plaignent, et je cite à ce sujet le Miroir même, qui dit (20 avril) en annonçant un ouvrage de M. Kératry : « *Le cruel ne veut pas que* » *nous plaisantions: il fulmine en termes honnêtes con-* » *tre le Miroir qui, tous les jours, amuse la France de* » *ce qui devrait la faire pleurer.* » M. Kératry a dit vrai ; la France devrait gémir de ces amusements déloyaux dont on la repaît : elle est prise pour dupe dans ces turlupinades, et elle pourrait trouver à rire aux dépens des zoïles bien mieux qu'aux dépens des inventeurs.

Voltaire, admirateur, et l'on peut dire enthousiaste des belles découvertes de Newton, se plaint pourtant de l'obscurité qui règne encore sur le système de la nature ; il en gémit, disant :

Montrez l'homme à mes yeux.... Mais quelle épaisse nuit !

Lequel faut-il croire, ou de VOLTAIRE invoquant les découvertes en mécanisme social et passionnel dont Newton ne s'est point occupé, ou de MONGIN menaçant *des terribles indignations de sa tête géométrique* ceux qui oseront, après Newton, faire des découvertes dans les sciences dont ce géomètre n'a point traité ?

4°. *Genre entraîné.* On le trouve au journal précité, qui est forcé, par convenance particulière de clientelle, à donner une teinte plaisante aux sujets les plus graves, aux raisonnements les mieux fondés, comme celui-ci sur la longévité future, sujet de ses facéties.

** On sait que les Lapons atteignent facilement à 150 ans : on voit même dans nos climats des hommes excéder ce terme. Les gazettes, en 1822, ont cité la famille

hongroise de JEAN ROWIN, mort à 172 ans; sa femme à 164 ans; leur mariage a duré 142 ans. Les enfants ont vécu en proportion : leur moindre terme a été de 115 ans. On a cité récemment à Brest un calfat de 137 ans, dont les enfants passaient 100 ans; un porte-faix d'Allemagne, fort agile à 123 ans; une négresse même, *Saura*, morte à 134 ans, quoique la race de pays chaud ait moins de vitalité que celle de climat froid. Ceci a lieu dans l'ordre civilisé, où toutes les habitudes et fonctions dégénèrent, dès l'enfance, en excès contraires à l'équilibre sanitaire.

* Le régime sociétaire garantissant *les corps et les âmes* de tout excès dès le plus bas âge; les corps, par l'usage des courtes séances, l'alternat de fonctions et les précautions générales de salubrité (voyez tom. III, sect. 1re. et 2e., et tom. IV, sect. 3e. et 4e.); les âmes, par un état de choses qui transforme toute industrie en passion, raréfie les peines et prodigue les distractions, assure aux facultés intellectuelles un plein développement : ce régime concourt en double sens à la longévité; il renforce les corps par le contentement et l'équilibre des âmes, dont l'état de peine actuelle tend à user les corps et souvent les détruire.

* L'espèce humaine trouvera donc, dans un tel ordre, double gage de longévité. Elle pourra espérer, dès la première génération sociétaire, un grand accroissement de vigueur et une augmentation progressive à la 2e. et à la 3e.; d'autant mieux que les virus accidentels, dits variolique, psorique, syphilitique, etc., seront extirpés en moins de 6 ans.

* Les peuples sociétaires atteindront donc à un terme de vitalité immensément supérieur à celui de l'état civi-

lisé, où tout n'est que lésion des convenances hygiéniques et sanitaires ; où tout entraîne aux excès, aux accidents mortels, même dans l'exercice des travaux ; et si, malgré ces contre-temps perpétuels, nous voyons déjà des civilisés atteindre à 150 ans, est-il ridicule d'augurer aux races d'état sociétaire une vie de 144 ans, *non pas pour moyen terme de la masse, mais seulement pour un individu sur 12 ?* **

Telle a été mon appréciation, fondée sur un état sanitaire *composé et non simple*, un état favorisant à la fois le corps et l'âme, avantage dont n'ont pas joui nos centenaires actuels, qui ont éprouvé dans l'enfance et dans le cours de la vie beaucoup d'entraves à l'essor et à l'équilibre des passions. Ils ont donc été bornés au régime sanitaire simple, au bien-être corporel, qui encore a dû essuyer de nombreuses atteintes, surtout chez le peuple.

Ces calculs, je l'avoue, ne sont pas présentables à des lecteurs qui exigent d'un journal des plaisanteries à la toise ; il leur en faut *per fas et nefas*. Or, il est un moyen facile de les satisfaire et de ridiculiser les théories les plus régulières. « Une tactique fort en usage, dit M. de La-» borde, est de scinder et tronquer les phrases d'un dis-» cours ; les transporter de temps et de lieu, de manière » à en faire des propositions isolées, de vrais paradoxes, » sans s'inquiéter de ce qui les précède ou de ce qui les » suit. » Si, dis-je, on adopte cette méthode, il sera bien aisé de donner une teinte risible aux calculs les plus sévèrement établis, et mon traité, par la nouveauté du sujet, prêtera plus que tout autre à ce genre de plaisanterie.

Qu'il me soit permis de donner ici un canevas d'analyse

en opposition à celle du journaliste cité : je prends pour thème ses six premières lignes que je transcris :

« Ecoutons M. Ch. Fourier : il promet de tripler la richesse de ce globe, d'éteindre toutes les dettes, élever » subitement le monde entier à des destinées plus hautes » et plus pures, tarir les sources des passions haineuses » parmi les hommes, faire tomber la puissance des sciences » fausses qui règnent aujourd'hui, amener avant la fin de » 1823 la clôture de l'état civilisé, etc. »

Ces perspectives ont une couleur d'illuminisme et de gasconnade insoutenable, si on les énonce en propositions isolées, sans faire aucune mention du moyen d'exécution dont il eût fallu donner une légère notion, comme serait la suivante :

« M. Ch. Fourier décrit en très-grand détail un procédé sociétaire nommé SÉRIES DE GROUPES CONTRASTÉS, » méthode opposée à notre système domestique, et dans » laquelle il démontre ces trois propriétés :

» 1. *Triplement du produit effectif* de l'industrie, et » par suite moyen sûr d'éteindre toutes les dettes publiques. Elles seraient faciles à payer dans le cas où l'on » pourrait puiser sur un produit triple, sur 15 milliards » en France, au lieu de 5 ; et ainsi en tout pays.

» 2. *Attraction industrielle*, et par suite changement » de sort du genre humain, qui jusqu'ici n'a travaillé que » par contrainte et besoin : le travail deviendrait pour lui » un plaisir, un essor d'attraction; de là résulterait l'accession des sauvages et des oisifs à l'industrie agricole » qu'ils n'adopteront qu'autant qu'on la leur présentera » en régime attrayant.

» 3. *Concours de la vertu et de la vérité avec l'intérêt*, » et tarissement des sources de haine, car la haine pro-

» vient communément des astuces et fourberies ; elles ré-
» gneront dans les relations industrielles, tant qu'on ne
» découvrira pas un moyen d'atteindre au bénéfice par
» la pratique de la vérité et des vertus sociales.

» S'il est constaté que ce moyen soit inhérent au mé-
» canisme des *séries contrastées*, un essai de ce nouvel
» ordre fera tomber la morale simple, qui, voulant faire
» aimer la vertu pour elle-même sans y associer le véhi-
» cule de l'intérêt, place l'homme social dans un état de
» guerre interne avec lui-même, par lutte de l'intérêt
» contre le devoir.

» Dans le cas où ce mécanisme serait praticable et dé-
» montré par une épreuve sur un village, il est certain
» que l'ordre civilisé ou morcellement serait abandonné
» à l'instant pour le régime sociétaire joignant au triple
» produit le charme industriel. Ce sera au lecteur à juger
» si la théorie est digne d'épreuve, à peser les voies et
» moyens qu'indique l'auteur, et dont les bornes du jour-
» nal nous empêchent de donner aucune analyse. »

Une gazette qui suivrait cette marche n'exposerait pas chaque proposition au ridicule, en l'isolant des moyens ou voies d'exécution.

Présentés de la sorte, en style dubitatif, les brillants résultats de l'Association n'auraient rien de risible ; et pourtant le journaliste n'en ferait aucune apologie. Il est donc faux que l'analyse de cet ouvrage soit difficile, surtout quand l'auteur, présent à Paris, peut se charger de tout le travail préparatoire : voyez note 2.

La vraie difficulté, on ne saurait trop le répéter, c'est d'annoncer franchement une découverte qui heurte les coteries philosophiques, si bien dédommagées de ce contre-temps (84) ***. Mais on craint tout air de conni-

vence avec un inconnu qui n'est pas une puissance, un homme à ménager. On n'ira pas, en sa faveur, hasarder de déplaire aux sophistes en crédit, froisser quelque amour-propre.

Entretemps, redisons que les gouvernements et les particuliers seraient dans l'erreur, s'ils comptaient sur la voie des gazettes françaises pour être avisés des découvertes faites en France. Il y existe, à la vérité, un dictionnaire des découvertes et 20 trompettes pour les favoris qui ont l'oreille de la cabale; mais un inventeur qui ne flatte pas les hauts et puissants seigneurs philosophiques est exclu des honneurs de l'annonce, ou n'obtient qu'une annonce insignifiante, pour ne pas dire plus.

« C'est que vous n'avez pas su conduire l'affaire, me » répond quelque tacticien : il fallait, selon le principe » *médiocre et rampant*, être au moins rampant si vous » n'êtes pas médiocre. » Conseil inadmissible! c'est à moi, au contraire, à prémunir le monde savant contre les suggestions de la médiocrité; lui rappeler qu'il est des exceptions à toute règle, et que ma découverte est pour lui cas d'exception aux routines cabalistiques. Si les savants en doutent, je les invite à relire le paragraphe aux 3 astérisques (84) et le grand intermède (IIe. tome, 348). Qu'ils pèsent bien ces considérations ; ils reconnaîtront qu'il y va de leurs plus chers intérêts; que les lumières invoquées, l'initiation aux mystères de la nature, la gloire, les dignités, la corne d'abondance, enfin tout ce qu'ils ont ambitionné, va devenir leur conquête; et si, pour obtenir tant de biens à la fois, ils ne savent pas transiger un peu avec l'amour-propre du moment, ce sera le cas de s'écrier, avec Figaro: *Que les gens d'esprit sont bêtes!*

P. S. *J'aurais été plus bref sur le compte des détracteurs, s'il n'y avait dans cette affaire un* DESSOUS DE CARTES, *une intrigue à débrouiller. Il s'agit de la cabale qui manœuvre contre l'Association, et veut empêcher que la découverte parvienne à la connaissance du public et des parties intéressées.*

Des lecteurs étrangers à cette menée, et empressés, selon la pétulance française, de gloser sur toute idée neuve, se trouveraient, sans le savoir, limiers d'une cabale, s'ils s'aventuraient à déprimer le calcul de l'Association, avant qu'un mûr examen ait prononcé sur le fort ou le faible de cette théorie. Les antagonistes, pour donner le change et éviter toute analyse du fond, ne veulent pas même proférer le nom du ressort employé, LA SÉRIE DE GROUPES CONTRASTÉS. *Ils semblent craindre qu'on ne leur réponde : « Ce moyen que vous cherchez à » ridiculiser, est très-plausible quant à l'analogie; c'est » le procédé employé par les naturalistes dans leurs clas- » sements, et par Dieu dans toute la distribution de la » nature. »*

Ce qu'ils redoutent bien davantage et qui ne manquerait pas d'arriver, c'est que, la découverte une fois constatée, chacun consulterait ses intérêts et non ceux des philosophes. Un roi de France leur dirait : Vous avez 400,000 *volumes à soutenir, et moi j'ai* 400,000 *serviteurs à indemniser; émigrés, ecclésiastiques, rentiers et leurs parents. Il leur convient, à tous comme à moi, qu'on atteigne par l'Association au triplement de revenu (ne fût-ce qu'au doublement, selon le calcul de pis-aller,* 40).

Un libéral leur dirait : Nous sommes 400,000 *à secourir, tant destitués que retraités, exdotés, leurs parents*

et enfants; vous faites pour nous tant de démonstrations en pamphlets, gravures et verbiages; puis, au moment décisif où se présente un moyen de nous indemniser, vous sacrifiez vos 400,000 amis au soutien de vos 400,000 bouquins : vous ne songez qu'à votre négoce de livres; trouvez bon que nous songions à nos intérêts.

Tout propriétaire, petit ou grand, leur tiendrait même langage. Les plus riches, les princes, ducs d'Orléans, de Devonshire, Scheremetoff, Czartoriski, opineront encore qu'il leur convient mieux de tripler leur revenu et faire le bonheur du genre humain, que de soutenir les systèmes qui ont appauvri et agité les peuples. Dès lors chacun tournerait le dos à l'auguste philosophie ancienne et moderne, du moment où la découverte de l'Association serait examinée et constatée par un jury.

La philosophie serait d'autant mieux abandonnée par ceux qui ont déjà fait des efforts actifs, soit sur l'abolition de la traite, soit sur les essais d'Association. Par exemple, M. Owen manquerait-il à leur dire : J'aime mieux devenir le premier homme du monde, en effectuant cette Association à laquelle j'ai consacré mes efforts et ma fortune, en abolissant la traite et l'esclavage, que d'abandonner la cause du genre humain pour me déclarer esclave de vos doctrines de morcellement industriel; doctrines suspectes à vos sages mêmes, qui voient dans leurs bibliothèques (10) un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs.

Lecteurs qui n'êtes point dans le secret des meneurs philosophiques, défiez-vous du rôle de marionnettes qu'ils veulent vous faire jouer. Considérez qu'à l'instant où un personnage notable, soit propriétaire, soit orateur, abandonnera leur cause et optera pour l'épreuve,

on verra tous ces caméléons chanter la palinodie, se retrancher sur ce qu'un examen superficiel les avait induits en erreur, et railler les badauds qui auront servi leurs intrigues. Prévenez cette duperie, et, selon le précepte de Descartes, opinez pour le doute conditionnel, jusqu'à ce qu'un strict examen et une facile expérience aient prononcé sur le fond, aient décidé si les passions humaines sont faites pour l'industrie morcelée ou pour l'industrie sociétaire.

ARTICLE HUITIÈME.

Critique régulière et plan général.

A la suite de ces critiques erronées, il convient, je pense, de placer la régulière, dont personne ne s'est avisé; elle facilitera l'intelligence de l'ouvrage. Le fond de ma théorie n'est pas attaquable : mes adversaires le prouvent assez en évitant d'en parler, en se bornant à des vétilleries sur la forme et les accessoires. On ne trouve que ce côté de répréhensible; c'est donc sur la forme que je vais me critiquer; j'y distinguerai les fautes en divers degrés.

Table des vices de forme.

	— TRANSPOSITION DES RUDIMENTS.
Graves.	1. Omission de communiquer le plan général.
	2. Renvoi de sujets essentiels, sans être urgents.
Douteux.	3. Brisement des idoles.
	4. Écarts de dimension.
	5. Aperçus transcendants.
Légers.	6. Disséminations spéculatives.
	7. Peccadilles distributives.
	. . . LACUNES OBLIGÉES.

On voit, à l'inspection de ce tableau, que l'ouvrage contient assez de fautes réelles, *quant à la forme :* pourquoi donc m'en imputer d'imaginaires? Analysons les véritables, en neuf genres.

— La FAUTE CAPITALE, commise par complaisance pour des impatients (1). J'ai placé au 1er. tome la section des rudiments, ou notions élémentaires sur les groupes

(1) Cette *faute* a été réparée dans cette seconde édition, où la transposition a été faite. (*Note des éditeurs.*)

et séries. Elle devait être en tête du 2e. tome. Ce déplacement d'une notice cause de la confusion et fait perdre le fil des deux théories :

de l'*indirecte*, qui devait occuper en entier le 1er. tome ;
de la *directe*, qui devait se trouver en entier au 2e. tome.

Une fois la faute indiquée, il est aisé d'y remédier par une transposition de cet article. Elle remettra les matières à leur place, et tout marchera avec rapidité. Un lecteur qui désire connaître l'art de tripler son revenu s'épouvantera-t-il de cette petite corvée ? Placer un morceau du 1er. tome au 2e., et en compensation un du 2e. au 1er. (1).

Si tel est l'inconvénient d'avoir cédé à une seule de ces insinuations qui semblent vœu de l'opinion, que serait-ce dans le cas où on céderait à toutes? Le premier résultat en serait d'abandonner les découvertes dans leur origine, où elles sont imparfaites. Les Français conseillent de prime abord à tout inventeur l'abandon de son travail. Cette nation, cuirassée d'*impossibilité*, ne voit toujours que du ridicule dans ce qui sort du cercle de ses habitudes (note 12).

En FAUTES GRAVES, on peut me reprocher, 1°. l'*omission de communiquer le plan général*. J'ai craint qu'il n'inspirât l'effroi que produisent les longs ouvrages, et qu'on ne me prît, selon l'usage de France, pour un spéculateur commercial, un débitant de volumes à la toise. Sans cette crainte, j'aurais exposé, en une feuille de détail, le plan des neuf tomes annoncés dans le cours de l'ouvrage, et dont voici la distribution :

(1) Ici se trouvait, dans la 1re. édition, une *note* 9 dont les éditeurs ont jugé la reproduction superflue.

Répartition des deux corps de doctrine aux 9 tomes.

Théorie indirecte : 1, — — — 5, — — — 9, total 3 tomes.
Théorie directe : — 2, 3, 4, — 6, 7, 8, —, total 6 tomes.

DISTRIBUTION DES BRANCHES A CHACUN DES NEUF TOMES.

1. Doctrine *abstraite* de l'Attraction passionnée, aux Prolégomènes. Doctrine *mixte*, Association et Attraction, aux Cis-Légomènes.
2. Synthèses routinières de l'Association et de ses équilibres.
3. Analyse des 12 passions et de l'échelle des 810 caractères.
4. Synthèse méthodique et théorie transcendante.
5. Tableaux du commerce mensonger ou concurrence complicative, ses caractères, sa tendance rapide à l'envahissement; digues à y opposer.
6. Contre-marche des passions, analyse et synthèse du mouvement subversif.
7. Analogie universelle et cosmogonie appliquée.
8. Théorie intégrale de l'immortalité de l'âme.
9. Glose aux Trans-Légomènes; exercices aux Post-Légomènes. Répertoires et dictionnaires en mode composé.

Un ample chapitre sur ce plan aurait été utile aux lecteurs étrangers, moins défiants que les Français : mais publiant chez ceux-ci, j'ai craint que cette bordée de volumes ne prêtât le flanc à la raillerie; je me suis borné à leur faire observer (en face du titre), qu'on ne peut pas donner en deux tomes la matière de six ou neuf, et qu'ils trouveront dans la synthèse routinière (3e. et 4e. tomes actuels) les connaissances nécessaires pour organiser et diriger le canton d'épreuve.

2e. FAUTE GRAVE. *Le renvoi de sujets essentiels sans être urgents.* Je n'en cite que deux, l'analogie passionnelle et les séries mesurées.

L'analogie passionnelle ou tableau hiéroglyphique des passions humaines représentées dans tous les produits des règnes divers. Cet article, qui pouvait fournir de charmants détails, a été à peine indiqué en 20 pages,

sous le titre de psycologie comparée (III, 212). Il eût fallu y employer au moins 100 pages, même en se bornant à un aperçu. Je reviendrai sur la beauté de ce sujet, au 3e. chapitre (leçon 3e.), dans une petite note sur des analogies de fleurs et d'oiseaux avec les passions humaines.

J'ai renvoyé le tout, ne voulant pas faire un 3e. tome, ni placer dans les 2 premiers la partie romantique au détriment de la classique. Je ne doute pas que les Français n'eussent préféré une ample section d'analogie ; mais j'ai craint que les nations graves, les Anglais qui sont disposés à tenter l'essai, ne me blâmassent d'avoir donné trop à l'agréable et trop peu au raisonnement, dans une affaire où il s'agit des plus pressants intérêts du genre humain.

Le renvoi de la section *des séries mesurées*, qui aurait expliqué les avantages de l'ordonnance à contre-partie, par Introduction et Extroduction, Avant-Propos et Arrière-Propos, Pivot direct et Pivot inverse, morceaux de transition, d'entr'acte, etc.

Sans doute il eût fallu décrire ces accords et relations d'un ordre à 32 divisions avec pivots; mais un contretemps est survenu; le défaut d'espace m'a arrêté; et comme ce sujet, auquel j'aurais dû donner 100 pages, me paraissait bien fort pour des commençants, j'ai opiné un peu tard à le renvoyer au 4e. tome (théorie transcendante).

Ce renvoi compromet le 1er. tome, qui, étant distribué en *série mesurée*, semble bizarre tant que je n'ai pas expliqué les harmonies très-ignorées de cette disposition. Mais les sujets traités n'en sont pas moins très-intelligibles; et pourquoi se plaindre de ma manière, si elle ar-

rive au but, qui est d'indiquer un moyen d'associer 2 à 300 familles inégales en fortune, et tripler le produit de leur industrie? Je n'aurais rien su inventer si je n'avais eu que la manière banale, que la teinte uniforme des esprits civilisés, tous moutonniers en étude de la nature : ils jugent ridicule de distinguer des pivots dans tout classement; mais pourquoi la nature suit-elle cette méthode; pourquoi, aux 7 couleurs du rayon, ajoute-t-elle une pivotale ou couleur foyère, qui est le blanc? Au reste, ils verront plus loin, à la note sur *l'immortalité de l'âme*, dans quel trébuchet on s'engage, lorsqu'on veut bannir des études l'ordre établi par la nature, la distinction des pivots et transitions.

En FAUTES DOUTEUSES. 3°. Le *brisement des idoles*. Démasquer les Platon (III, 274), les Caton (II, 391) et autres égoïstes renforcés; réfuter en outre les hommes à illusions louables, comme Fénélon (IV, 477); prouver que leur charité, leur douce morale, ne sont encore qu'un ASSASSINAT INDIRECT de l'humanité, qu'une illusion démentie par les faits : voilà la thèse que j'ai voulu démontrer, et il a fallu choisir les auteurs les plus recommandables par l'intégrité jointe à l'éloquence. Pouvais-je trouver mieux que Fénélon? Je n'aurais pas mis en scène ces écrivains suspects, ces plumes vénales, soufflant le chaud et le froid en morale : j'ai dû faire choix d'hommes de haute probité, pour conclure de leur doctrine qu'on est dupe en morale des vertus ou des talents de l'écrivain; qu'on devrait juger les choses et non les hommes, et dépouiller la civilisation de son masque.

On voit des écrivains très-estimables adopter ce rôle. Un journal du 28 mai donne l'analyse d'un traité d'économie politique, par M. le comte Destutt de Tracy, qui

se résout à dire des vérités sur la civilisation : j'en cite 3 seulement.

A. *Les salariés ne reçoivent que le trop plein de tous les autres*. De sorte que si les autres n'ont pas de *trop plein*, ce qui arrive parfois, il faut que les salariés meurent de faim. C'est ce qui a lieu surtout dans les pays de manufactures. Beau trophée pour la politique sociale ! voilà donc le fruit de 3,000 ans d'études : aucune garantie de travail et de minimum au pauvre.

B. *Il est juste et utile de laisser le pauvre maître de son travail*. Mais quand il n'en trouve point, de quoi sera-t-il maître? De mourir de faim ou de se tuer. Et quand il trouve du travail, quel chef se décidera à l'en laisser maître, lui en abandonner le produit, le juste lot de dividende industriel, c'est-à-dire les 2 portions dues au travail et au talent (IV, 502).

C. *Il importe aussi à la société que le pauvre ne soit pas trop malheureux*. C'est avouer qu'il l'est déjà beaucoup et constamment, puisqu'on opine à ne pas le pousser au désespoir dont il est si près.

M. de Tracy peint la civilisation sans fard : mais comment concilier ce naïf aveu du malheur des peuples, avec le *vol sublime* de notre philosophie moderne, qui se vante d'avoir tant fait pour le bonheur social, *en créant la science qui n'existait pas* (64)*!*

Voilà au moins un philosophe qui dit vrai, qui avoue l'état des choses, l'impéritie de la raison, comme le signataire L. (64). Il se trouve donc, parmi les contemporains, quelques écrivains qui inclinent à l'aveu du mal. Ceux-là ont déjà besoin d'être désabusés sur l'espoir d'atteindre à quelque bien en civilisation. Mais les autres, qui se jettent à corps perdu dans les illusions,

qui croient au règne de la charité et de la vertu quand ils les voient dans les livres ou chez un homme isolé, ces illusionnaires qui n'envisagent que les dogmes et les individus au lieu de spéculer sur les résultats, sur l'expérience, ont besoin d'être fortement remontrés et démentis. Il faut briser leurs idoles, *quant aux doctrines seulement*. De là vient que je dois réfuter de préférence les écrivains les plus honorables, tels que Fénélon, qui, joignant au relief de la vertu celui de l'éloquence, est doublement dangereux dans le cas de fausse doctrine. J'ai dû, par cette raison, le choisir pour modèle de cacographie morale et *piége des ouvrages bien écrits*.

De tels choix déplaisent aux lecteurs; ils reprochent au livre de n'être pas *marchand*. Je ne prétends pas au titre d'écrivain marchand, mais à celui d'inventeur.

4°. La 2e. FAUTE DOUTEUSE est celle des *dimensions*. Tel juge trop abrégée une discussion que d'autres diront trop longue. Je n'ai donné que 64 pages (II, 239 à 303). à un sujet plus important à lui seul que les bibliothèques philosophiques, au calcul des garanties que l'attraction établit entre Dieu et l'homme; sujet dont l'examen eût pu conduire le genre humain 2,500 ans plus tôt à l'Association, s'il eût voulu consacrer 64 pages à cette branche d'études : et certains lecteurs osent dire qu'elle est trop longue! Si je n'avais pas soutenu ma théorie de cette métaphysique sévère, on aurait prétendu qu'elle était une babiole; que les groupes étaient des amusettes, des jeux d'imagination.

J'ai vu d'autres juges concevoir de la défiance en apprenant que je ne voulais publier que deux volumes, et douter qu'une grande découverte pût être contenue dans un si petit nombre de tomes. Habitués à voir les volumes

philosophiques entassés par mille et cent mille, ils désespèrent que deux tomes puissent attaquer une pareille armée.

D'où viennent toutes ces préventions? De ce qu'on veut chercher dans le livre autre chose que ce qu'il doit contenir, autre chose que le traité de l'Association revêtu de preuve directe et indirecte. Si l'on se fixait à cette idée, on reconnaîtrait que l'engagement est rempli avec exactitude, et l'on ne tomberait pas dans ces arguties sur les dimensions.

5°. La 3e. FAUTE DOUTEUSE est d'avoir donné des *ébauches* sur divers sujets transcendants, comme les effets de mouvement ambigu et infinitésimal (tome IV, section 6e.). Les uns prétendent qu'il eût fallu éviter ces notions succinctes sur des calculs si extraordinaires; d'autres, au contraire, en trouvent les détails trop peu étendus. C'est une vraie loterie que ces choix de sujets dans une théorie neuve et immense : on n'a aucune donnée pour discerner les convenances du public; et, tout considéré, il pourra reconnaître que j'ai fait sagement de préluder sur tout un peu, soit pour juger de la marche à suivre dans les volumes suivants, soit pour démontrer que la théorie du mouvement embrassera exactement toutes les branches.

En FAUTES LÉGÈRES. Il doit s'en glisser bon nombre dans tout ouvrage qu'on livre à la presse jour par jour, sans avoir achevé les manuscrits, revu l'ensemble et mis la dernière main. Examinons-en quelques-unes.

6°. En 1re. FAUTE LÉGÈRE, *la dissémination de sujets propres à former des masses.* Ainsi les deux quadrilles de conflit,

(IV, 66), sur l'éducation; (III, 61), sur la galanterie, auraient pu être réunis en opposition aux quadrilles de coïncidences;

(III, 183), sur le quadruple bonheur; (III, 564), sur les approvisionnements.

J'aurais pu faire encore divers classements plus opportuns peut-être, comme la réunion des tableaux d'unité, disséminés (II, 149, 352; III, 207, 486, 586). Ces collections s'adapteraient mieux au goût de certains esprits : d'autres aiment que les idées neuves soit reproduites par intervalles. Il est bien difficile, dit le fabuliste, de contenter tous les goûts. Vingt avis contradictoires que j'ai recueillis, ne m'ont point fixé sur ce sujet comme je l'aurais été si j'avais vu une majorité des journaux s'accorder sur quelque point de critique franchement débattu.

7°. En 2e. FAUTE LÉGÈRE, les *peccadilles*, les menues inconvenances en distribution. L'examen de ces taches étant de mince intérêt avant la lecture du livre, j'en réunis 3 à la note 10e. (119), pour ne pas ralentir par de minutieux détails.

Au nombre de ces peccadilles on peut ranger les inexactitudes, les fautes de vérification, comme d'avoir indiqué (II, 164) la CONCHOÏDE au lieu de la QUADRATRICE, pour courbe typique de la 2e. passion distributive. Ces menues erreurs sur les accessoires sont très-rares et ne compromettent nullement le fond de la théorie.

. . . Enfin, une faute *accidentelle* est celle des LACUNES OBLIGÉES, entre autres des 4 ralliements d'amour (IV, 461); lacune motivée par les convenances et qui pourtant laisse bien des vides en théorie. J'ai assez regretté d'estropier ainsi le beau calcul des ralliements ou contacts

d'extrêmes. Au reste, j'ai observé qu'on n'aura nul besoin de hauts accords dans une Association de mode simple (période 7e., table, 13), qui sera le mode adopté pour le canton d'essai.

Voilà, du petit au grand, les véritables vices de forme qu'on aurait pu me reprocher. Mais les critiques auraient toujours contre eux le tort principal, celui de ne tenir aucun compte du service réel, oublier ou feindre d'ignorer que j'ai satisfait au point essentiel; que *l'art d'associer les masses de cultivateurs et propriétaires inégaux en fortune, et de tripler le produit de l'industrie*, est bien inventé et dûment expliqué, revêtu de toutes les preuves désirables avant la sanction de l'expérience. Or, quand un ouvrage satisfait si éminemment à l'utile, n'est-ce pas le cas de l'absoudre sur les peccadilles de forme; le cas de dire (I, 81): « *Verum ubi plura nitent in carmine, non* » *ego paucis offendar maculis.* Hor. » A moins que les critiques français ne préfèrent se ranger dans cette classe d'obscurants dont Thomas dénonce la jalousie en disant: *Le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles.*

NOTE 10. *Sur les peccadilles distributives.*

1. Les *disparates*, les morceaux déplacés. On en trouve un (II, 585) ayant pour titre *les deux libéralismes.* Cet entr'acte coupe maladroitement le grand intermède; il sort du cadre des deux divisions, positive et négative : sa place était à l'Extroduction. Pourquoi donc se trouve-t-il transporté dans le grand intermède, pour en couper le sens? Il y a eu sans doute quelque motif. Il est inutile d'en rendre compte; j'abonne pour une faute.

2. Les *simplismes.* Je suis presque tombé dans ce défaut à l'In-

termède (III, 51); j'y ai trop peu mentionné le vice de l'ordre civilisé qui fait débuter les jeunes gens par la fausseté, seule voie de succès en affaires galantes, et qui par suite les habitue à spéculer sur la fausseté en affaires d'ambition. Il eût fallu poser en thèse, dès la 1re. page, le besoin d'une garantie appliquée à ces deux faussetés en amour et en ambition, puisqu'elles naissent l'une de l'autre. Le morceau tombe dans le simplisme, en ce qu'il ne traite guère que de garanties contre la fausseté des relations amoureuses, telles que *redevance de célibat* (III, 88). Peu de lecteurs s'apercevront de ce tort.

3. *L'extrême brièveté* sur des sujets de la plus haute importance, comme celui du dernier chapitre, sur les ATTRACTIONS SOCIALES PROPORTIONNELLES AUX PÉRIODES. Cette discussion eût exigé au moins une section entière, car le seul point de controverse en attraction est de déterminer si Dieu a distribué les attractions et répugnances en système assorti aux besoins des créatures, ou si l'on peut admettre les prétentions de la raison humaine à suppléer l'attraction.

C'est la thèse la plus vierge qui existe, et pourtant elle est la clef de toute métaphysique régulière sur les destins de l'homme en ce monde et en l'autre. C'est donc une faute que d'avoir glissé si brièvement sur un sujet de si haut intérêt, sur une thèse qui est la base de tout le système de preuves (72) en théorie de l'immortalité.

J'ai commis pareille faute en définissant les trois passions distributives (III, 402); ce sont elles qui dirigent tout le mécanisme des séries, comme je vais l'expliquer à l'art. 9. Il eût fallu y affecter une ample notice. Elle était ébauchée; le défaut d'espace m'a forcé à la renvoyer, comme tant d'autres pièces nécessaires. Si des intrigues n'eussent pas empêché l'annonce de l'ouvrage, dès le mois suivant j'aurais publié un volume additionnel pour suppléer à toutes ces lacunes, et choisir de préférence les sujets qu'on eût paru désirer.

INTERMÈDE X.

Les philosophes dupes de leur tyrannie.

En voyant notre siècle affecter un beau zèle pour le progrès des lumières, les idées libérales et l'essor de la pensée, présumerait-on que ses philosophes (c'est à dire la classe obscurante, 11), sont ligués pour étouffer les découvertes en voie de progrès social, exercer en secret une contre-censure, une tactique pour entraver ces inventions philantropiques et en avilir les auteurs!

Quel fruit le monde savant recueille-t-il de cette persécution? quel rôle joue-t-il dans Paris, où l'on n'est rien sans la fortune? les philosophes ou même les savants utiles y tiennent-ils un premier rang? Non; car la masse des corps scientifiques a pour patrimoine un petit budget de 400,000 *fr., distribué entre quelques favoris; disons* 500,000 *fr., y compris les pensions. Voilà ce nombreux aréopage bien loti; un demi-million de rente! c'est tout à point le déjeûner d'un agioteur: il en est même qui gagnent le plein million avant dîner.*

Quant à la classe de sophistes qui prône ces agioteurs sous le titre d'amis du commerce, que ne sait-elle comme eux se placer au premier rang, puisqu'elle est despote! Si Bonaparte, après le renvoi des anarchistes, ne se fût adjugé qu'une place de sous-préfet, on se serait moqué de lui comme on se moque des philosophes, qui, loin de savoir s'élever à la fortune, sont au plus bas de la roue dans cette civilisation d'où il leur était si aisé de sortir.

L'esprit se soulève au tableau des disgrâces dont elle paie ses illustres savants et artistes. On voit partout la majorité d'entre eux réduite au sort de ce Dom Cervantes, « qui corrigea son siècle et mourut de misère. » *Le*

grand CORNEILLE, *au lit de mort, n'a pas de quoi se procurer du bouillon;* MILTON *aveugle est réduit à vendre son poëme pour dix guinées;* LE TASSE *emprunte* 50 *sous pour vivre pendant la semaine;* L'ARIOSTE *se plaint de n'avoir qu'un vêtement troué;* DRYDEN *est toute sa vie aux gages d'un libraire;* LESAGE *mange le pain de la pitié;* ADANSON *à* 80 *ans n'a pas de souliers;* CAMOENS *meurt de faim dans les rues de Lisbonne;* KÉPLER, BOËCE *et tant d'autres, sont dans un état voisin de l'indigence; le prince des poëtes,* HOMÈRE, *mendie son pain, et le prince des philosophes,* ROUSSEAU, *gagne sa vie au métier de copiste.*

Pour surcroît d'outrages, on affecte de les honorer après leur mort. On leur accorde un simulacre de faveur, une protection dérisoire, quand on se voit dispensé de les secourir. Un journal s'indignait, il y a peu de jours, de ce que le premier théâtre français n'avait pas donné des pièces de Corneille au jour anniversaire de son décès; hé, Messieurs, si vous rappelez sa triste fin dont les détails ne font pas honneur à la France, au moins sachez reprocher à cette nation son ingratitude habituelle de payer les grands hommes en arlequinades après leur mort, et en persécutions pendant leur vie.

Il est visible que la masse des savants et une portion des philosophes inclinent en secret à changer de bannière, qu'ils sont las et confus des résultats de la civilisation : en voici des indices bien récents.

Il y a peu de jours que le Courrier français, 6 *juin, parlant de la négociation de* 23 *millions de rente, observait* « que tel banquier, en obtenant sur ce négoce une provision de 1 » p. %, allait gagner 4 millions sans autre peine que celle de

» prêter son nom. » *Il paraissait gémir en secret du parallèle entre le sort des traitants et celui des savants, qui ne voient guère de pluie d'or féconder leur stérile domaine.*

Mais voici bien une autre lippée de millions, une rafle décuple, selon le journal de Paris, 11 juin. Il fait compte que le munitionnaire général de l'armée d'Espagne va gagner, en un an, QUARANTE MILLIONS, *non compris les bénéfices de rachat de rations, lacunes de service, etc., etc., etc. Ne fût-ce que CINQUANTE MILLIONS en tout, c'est, dit-il, un vingtième du budget de France absorbé par un seul homme.*

On répond à cela : « Il n'y a pas d'autre moyen connu » pour effectuer le service. » Oui, en système de commerce arbitraire (5e. *période*, 13) *: mais sachez inventer seulement l'ordre commercial de la* 6e. *période*(13), *et vous verrez que s'il faut, en mécanisme civilisé, abandonner pour un service de cent mille hommes,* cinquante millions *à un seul fournisseur, non compris les nombreux acolytes dévorant au moins pareille somme, ce même service, en mécanisme des garanties* (6e. *période, table*, 13), *comptoirs communaux et leurs agences), coûterait à peine le centième à l'état, à peine un million pour* 100,000 *hommes, en salaires de gestion des fournitures.*

D'après cela, faites le calcul de ce qu'on gagne à étouffer les inventions, et à laisser pleine latitude à un comité de contre-censure, avilissant dans les journaux toute découverte contraire au système d'industrie morcelée; avilissant, avant de l'avoir lue, *la théorie sociétaire qui établirait un concert entre le gouvernement, l'agriculture et les fabriques, pour subordonner l'action intermédiaire dite COMMERCE, et la réduire au rang de simple salarié.*

On s'aperçoit dans maintes occasions que le monde savant, quoique entraîné à l'apologie du commerce mensonger, fait en secret de fâcheuses réflexions sur les résultats de la licence mercantile, et reconnaît que ce commerce, dont la philosophie vante les vertus, paraît beaucoup plus fécond en industrie parasite qu'en industrie utile; opinion qui

commence à se faire entendre dans le sein du corps législatif. Bref, les esprits se désabusent peu à peu sur le commerce; en attendant il règne et envahirait tout, tant qu'on ne saurait inventer aucun moyen de résistance.

Un épisode assez honteux pour les philosophes, auteurs de cette anarchie industrielle, c'est que leur nom est un sujet de risée chez ce monde commercial dont tel matador gagne, en un an, le 20ᵉ. du budget de France, et dont chaque tripotier, gagnant en un déjeûner le demi-million, le budget entier des beaux esprits de Paris, déclare qu'un savant n'a besoin que d'un grenier et 50 fr. par mois.

En secret les philosophes rongent leur frein, reconnaissent la fausse position où ils ont placé le corps social et eux-mêmes. Combien, dans leurs conciliabules, doivent-ils se dire : « Ah ! Georges Dandin, où t'es-tu fourré avec tes visions » de politique mercantile ! »

On conteste aux malheureux savants, même le nécessaire. Tel journal qui nous apprend ces bourdifailles de millions, nous informe, à la page suivante, qu'un poëte distingué, à qui on avait ôté une médiocre place de 1,500 fr. de rente, en a enfin obtenu une autre; que tel parti s'en indigne, et ne veut pas que M. Cas. Delavigne *jouisse de quelque emploi. Ainsi, tandis que la science applaudit au minotaure commercial absorbant les sueurs des peuples, on voit d'un autre côté les partis s'insurger lorsqu'un savant estimé gagne honnêtement sa vie.*

Voilà le résultat de leur civilisation perfectibilisée : ils y ont donné aux vampires le premier rang; ils ont choisi pour eux le dernier. O trois et quatre fois dupes, avec leur bel esprit, leurs subtilités mercantiles et idéologiques! Ne suffisait-il pas de cette pauvreté qui les accable, pour leur faire apercevoir que l'état civilisé n'est autre chose que le monde à rebours, l'antipode du sens commun, ainsi que de la justice et de la vérité? Si l'essai de l'Association eût été fait ce printemps, ce qui était fort aisé (43), *l'on aurait, dès l'an prochain, effectué l'organisation universelle; et ce Pactole qui ne coule que pour l'industrie parasite au-*

rait commencé, en 1824, à arroser le champ des sciences, des lettres et des arts. (*Interm.*, II, 548.)

Envisageons bien la bévue, et à l'étalage de lumières politiques fait par les philosophes, opposons les preuves de leur cécité.

Impatients d'échapper à la surveillance administrative, ils ont posé en principe que certaines professions devaient jouir de l'indépendance. N'osant pas la solliciter pour eux seuls, ils ont fait comprendre le commerce dans ce privilége de licence anarchique dégagée de tout contre-poids. *L'administration, dupe de clameurs contre l'arbitraire, a cru faire une sage concession à la liberté en négligeant d'établir aucun* FREIN D'OPPOSITION *aux intrigues du monde mercantile et philosophique.*

Elle s'est donc soumise au rôle d'autorité passive, se bornant à se garantir des agitateurs commerciaux et scientifiques, sans en garantir les peuples, sans donner aux deux corps scientifique et mercantile, une impulsion active au bien (*table*, 54).

Ce n'est pas la gent savante qui a profité de cette anarchie; on ne voit pas ses coryphées installés dans des palais. C'est l'agiotage qui a tout envahi. Les beaux esprits n'ont servi, comme le chat de la fable, qu'à tirer du feu les marrons dont s'empare le singe. Et c'est pour aboutir à cette duperie que la philosophie, oubliant ses beaux systèmes de balance, contre-poids, garantie, opposition, équilibre, *a établi le principe de laisser à certaines classes une pleine licence. Elle en est la première victime, par les servitudes les plus honteuses, car de qui les savants ne sont-ils pas esclaves? Exposons en tableau leurs sujétions.*

SERVITUDES ET DUPERIES DES CORPORATIONS SAVANTES.

. . . *Esclaves du* TEMPS PRÉSENT, PASSÉ ET A VENIR, par déchéance du lustre dont brillaient les sciences et les arts dans l'antiquité, et dont brillèrent encore les écrivains au dernier siècle; relief auquel succède la défaveur complète des gouvernements modernes, et la perspective du plus triste avenir.

1. *Esclaves de* L'ENVIE : se déconsidérant respectivement dans l'opinion, comme on l'a vu lors des prix décennaux qui furent à la fin supprimés, avec risée du public, par suite des retards et scandales qu'avait causés la violence des détractions.

2. *Esclaves de la* POPULACE LITTÉRAIRE, de la tourbe des petits esprits, escobars, zoïles et autres pygmées. Servitude plus forte en France qu'en tout autre pays, par suite du monopole parisien et par absence d'une rivalité nationale, qui naît en Allemagne et en Italie de la pluralité des capitales; et en Angleterre, de l'esprit national et de la concurrence d'Edimbourg.

3. *Esclaves du* SERVILISME, de la vénalité mercantile qui les entraîne à prostituer leur plume, fabriquer des systèmes à la toise, envisager comme intrigant et confrère en dépravation, tout inventeur non connu d'eux; supposer qu'il est un fourbe, par cela seul qu'il entre dans leurs rangs.

4. *Esclaves de* LEUR IMPÉRITIE : établissant un système social qui les prive de fortune, au bénéfice de la classe parasite dont ils essuient les railleries; tandis qu'en faisant quelque effort d'étude, en s'évertuant aux inventions contre les vices notoires du commerce (II, 216, et III, 276), ils auraient découvert maintes issues de civilisation, maintes voies de fortune, de lumière et de gloire.

— *Esclaves* de L'ORGUEIL : se privant par une morgue insensée de la connaissance du système de la nature auquel ils pourraient s'initier dès à présent, et dont ils recueilleraient des palmes abondantes, en exploitant les diverses branches, même celle que j'ai spécialement choisie, et encore mieux toutes celles dont je me bornerai à donner la clef.

Tels sont les fruits qu'ils retirent de l'arbitraire ou refus d'accès aux inventeurs, manie d'exclusivité et monopole de génie : « Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Si le monde savant n'était pas influencé par cette ligue secrète qui repousse les inventions, l'on ne manquerait pas de les provoquer dans les cas où deux partis opposés en reconnaissent la nécessité. Par exemple, il y a peu de jours que le Drapeau blanc (*seul journal qui ait adopté le rôle de Mardochée et refusé de fléchir le genou devant l'hydre mer-*

cantile), *se plaignait que l'agiotage se rit des lois et continue effrontément le jeu des* MARCHÉS A DÉCOUVERT. Le Courrier français, *en lui répondant, avouait en substance:* « *que* » *le corps commercial est devenu une puissance à part, une* » *république indépendante au sein de chaque état; que les* » *lois, bonnes à contenir le commun des citoyens, n'atteindront pas de hauts et puissants seigneurs comme les agioteurs;* » *d'où il semblait conclure* « *que les philippiques* » *et jérémiades sont inutiles; qu'il faut se soumettre à la* » *nécessité.* »

Voilà donc le génie de cette philosophie moderne qui se vante (*Interm.* Y) d'avoir, en théorie sociale, créé la science qui n'existait pas! *Son vol sublime se borne à nous apprendre qu'elle ne peut rien contre les vices du commerce, entre autres celui dont il s'agit.* (*Politique éversive, action hostile contre les lois et contre les plans de l'état: elle est* 10°. *caractère du commerce libre, table*, II, 219).

C'était le cas, pour les deux journaux cités, de provoquer une découverte, exciter les académies à mettre au concours l'invention d'un nouveau système de commerce. Le mode actuel, concurrence individuelle d'astuces (II, 218), *est un régime fortuit, et non pas une conception de la science dite* ÉCONOMISME. *Elle l'a trouvé établi; elle l'a sanctionné et prôné, pour se dispenser d'en découvrir un moins vicieux. C'est aussi la marche qu'elle a suivie en régime agricole et domestique: elle y a trouvé le morcellement établi, l'extrême subdivision des ménages; elle a vanté cette absence de politique sociétaire. Voilà toute la tactique des sophistes, le secret de leur vol sublime; c'est de consacrer le règne du vice, en farder les turpitudes, pour se dispenser de la recherche du bien.*

Aussi les deux journaux, quoique de partis contraires, n'ont-ils proposé aucune invention contre le vice qu'ils attaquaient. La découverte est faite, et je peux donner connaissance des trois méthodes commerciales, supérieures à celle de civilisation (*table*, II, 218).

Lorsque la science est en défaut et refuse d'intervenir contre un vice, n'est-ce pas au gouvernement à la suppléer, à sortir du rôle passif, exercer la police active (54), *soumettre le monde commercial et le monde savant au régime des* contre-poids ou action composée?

A la vérité, il existait un obstacle; c'était l'invention de ces contre-poids qui ne sont pas mesures coërcitives. Divers cabinets, sans savoir les découvrir, ont eu l'idée de les employer, entre autres celui d'Autriche; mais ils ont été déconcertés par la RÉPERCUSSION. (*Voyez note* 11, *p.* 130.)

Le contre-poids à opposer en commerce par maîtrise proportionnelle illimitée et concurrence réductive, *ne coûterait qu'un décret, et rendrait annuellement au fisc au delà de* 150 *millions en produit positif, non compris le négatif, comme l'épargne de* 100 *millions, citée plus haut sur une fourniture. La caisse d'amortissement de Paris aurait au moins* 200 *millions à percevoir en conseings de maîtrise.*

Le contre-poids à l'anarchie scientifique a été décrit, jury (36) *et police* (*table,* 54). *Moyennant cet établissement, le monde savant, dégagé tout à coup de ses servitudes, reconnaîtrait qu'il n'était pas en état de se diriger lui-même, et qu'en principe, l'action simple, sans contre-poids, opère contre elle-même; effet prouvé par l'état actuel, qui présente* les philosophes opprimant la science par un comité de CONTRE-CENSURE qui étouffe les découvertes en politique sociétaire, et opprimant l'industrie par les théories fautrices du morcellement agricole et des vampires commerciaux. *Ces faux savants assassinent politiquement le corps social en se nuisant à eux-mêmes; ils opèrent à la manière de Samson, qui s'en-*

sevelit sous les ruines du temple pour y ensevelir les Philistins.

Leur pouvoir est bien faible : un seul scissionnaire marquant les renverserait tous ; il entraînerait en un mois Paris et l'Europe entière. D'autre part, ils ont la certitude d'être anéantis par le moindre essai d'Association (essai qui paraît très-prochain). Leur convient-il de risquer une chute si honteuse, quand ils peuvent s'illustrer par un rôle dubitatif, une adhésion conditionnelle à l'épreuve sociétaire; par le rôle expectant (10), *celui des Montesquieu, des Rousseau, des Voltaire, qui condamnent la civilisation et invoquent d'autres lumières?*

Sophistes français, revenez de votre fausse politique, de vos routines de morcellement industriel. A quoi bon vous charger du soutien des erreurs de cent générations passées? Après tout, leurs 400,000 *tomes, objet de vos alarmes, n'iront pas matériellement au fleuve d'oubli; ils seront même plus recherchés* (22, note 1re.) *après leur chute qu'auparavant. Vous n'en êtes pas les auteurs; vous n'y avez ajouté que des commentaires et compilations; laissez-les rouler dans l'abîme pour en sortir vous-mêmes. On se prépare des affronts si l'on tarde trop à se rallier à une lumière nouvelle. Jadis, les* Augustin *et les* Constantin *surent quitter à temps les vieilles idoles et suivre l'étendard du vrai Dieu. Prenez-les pour modèles; abandonnez à temps la décrépite philosophie, pour vous ranger sous la bannière de la nature et de l'Attraction sociétaire. Un seul orateur en crédit suffira pour tout entraîner : quelle carrière pour celui qui osera franchir le pas!* Qui habet aures audiendi, audiat.

NOTE 11. *Sur la répercussion commerciale.*

C'est l'un des caractères anti-sociaux du commerce libre. (Elle est oubliée ainsi que beaucoup d'autres dans la liste (II, 219), qu'il eût fallu porter au double).

Dès qu'on paraît menacer les libertés malfaisantes du commerce, il resserre les canaux de la circulation, répand le discrédit, l'alarme, etc.; le gouvernement, déconcerté par l'influence de ce minotaure, rétrograde comme le chien devant le hérisson qu'il ne sait par quel point saisir. Il y a, dans ce cas, *action répercutée;* l'agresseur devient, par le discrédit, victime de sa fausse opération.

C'était pour Bonaparte un sujet de dépit secret. Piqué de voir dans le corps social une puissance qui entravait ses vues despotiques, il dissimulait; il caressait le commerce, créait dans chaque village des bourses et courtiers d'agiotage; enfin il flattait le monstre pour le dévorer. Il méditait le monopole universel et y préludait par des escarmouches, comme la régie des tabacs et la contrebande impériale des licences. Il ignorait qu'en théorie de mouvement civilisé, pour attaquer une masse régulière, il faut d'abord attaquer à la fois les deux chaînons extrêmes de la série: ce sont, en commerce, le roulage et le courtage, premier et dernier anneaux du système. Si l'on réussit à paralyser les deux extrêmes et qu'on sache à propos attaquer le centre, tout est renversé. Telle fut la bataille d'Austerlitz, la plus romantique et la plus classique de toutes les batailles françaises.

Bonaparte ne brilla pas de même en tactique mercantile où il manqua de génie et de secours. Il eut l'idée de s'emparer du roulage, et s'il l'eût fait, je lui aurais enseigné par un mémoire spécial l'opération de concurrence réductive, très-belle issue de civilisation, allant en sens direct au but où va le comptoir communal en sens inverse. Elle a plusieurs voies à suivre; la plus prompte est de mettre le courtage et le roulage en monopole fiscal, afin de cerner le commerce et le faire capituler sans aucune faculté de répercussion.

Bonaparte hésita: il craignit de déceler son plan secret: personne ne sut le guider dans cette affaire, tant il est certain que la

science comme l'administration ne connaissent rien au mécanisme commercial : au moins celle-ci l'avoue; Bonaparte s'en plaignait nettement, disant, ***on ne connaît rien au commerce.*** Mais la science nie son ignorance; elle s'enferre de plus en plus dans le ridicule système de concurrence complicative; et avec tous ses traités d'économisme, elle sait de moins en moins opérer sur la fonction la plus parasite par pullulation d'agents, et la plus active en empiètements; cette fonction est le commerce arbitraire qui nous pousse à grands pas au monopole féodal, et à la 4me. phase de civilisation (II, 207).

CHAPITRE III.

Les trois leçons.

ANTIENNE.

La 4e. phase de civilisation (II, 207).

J'ai prévenu que celui qui veut étudier à fond l'association et faire un progrès rapide, aura besoin de prendre, après la lecture du traité, trois ou quatre leçons en sus des trois qu'on va lire.

Si je n'ai pas placé ici les véritables leçons, c'est que le sujet en doit varier selon les goûts, lumières et convenances de l'étudiant. Les trois suivantes sont matériaux, leçons de genre, où on puisera pour les leçons verbales dont je me borne à présenter le cadre.

La 1re., *la leçon pratique*, devra, par application au traité, établir que le monde est organisé à faux, à contre-sens de sa nature; façonner l'étudiant à la construction des séries régulières; l'exercer à déterminer comment un concours de 50 à 60 séries utilise tous les caractères, leurs antipathies, leurs vices, tels que gourmandise, cupidité, et fait naître, de ces éléments du mal présent, l'action composée ou philantropique, opposée à l'égoïsme actuel, l'attraction industrielle et toutes les vertus sociales.

La 2me., *la leçon théorique*, réduira l'harmonie passionnée à sa plus simple expression, à la propriété inhérente aux trois passions distributives (145), de concilier et équilibrer les neuf autres, sauf emploi en jeu combiné d'une masse de séries contrastées : car les séries, en industrie sociétaire, sont analogues aux pièces d'un jeu de

cartes ou d'échecs : chacune isolément serait inutile, mais leur ensemble fournit de brillantes et innombrables combinaisons.

La 3me., *la leçon intégrante*, roulera sur des aperçus tirés des 7 volumes inédits, et annoncés au plan (112) sous les nos. 3 à 9.

Ces instructions devront se rattacher à une base spéciale et adaptée au goût de l'étudiant. Un esprit religieux ou un métaphysicien goûtera un système de leçons coordonné aux cinq attributions essentielles de Dieu. Un homme du monde préférera un enseignement coordonné aux 4 ralliements d'amour que j'ai supprimés (II, 540), par égard pour les préjugés. Un politique rattachera les leçons aux révolutions sociales, d'ordre (II, 207), de genre (II, 218), d'espèce (II, 219).

Une 4me. leçon, *la négative*, applicable à tout le monde, traitera de la chute des sociétés civilisées en quatrième phase, en FÉODALITÉ INVERSE ou USURE NATIONALE ET COMMUNALE.

On y court à grands pas : et tandis que l'industrie fait trophée de progrès matériels assez inutiles au bonheur social, deux fléaux tout nouveaux menacent le monde politique :

L'USURE NATIONALE, *déjà établie par les emprunts fiscaux;*

L'USURE COMMUNALE, *prête à éclore.*

Ce sont, comme la *fièvre jaune* et le *choléra-morbus*, deux nouvelles pestes cernant la civilisation, et ramenant, en sens inverse, l'ordre civilisé au régime féodal qui fut sa 1re. phase (II, 207).

Dans cette conjoncture, un homme d'état qui ne croirait pas à la possibilité de l'Association, doit étudier, au

moins dans les phases de civilisation (II, 207), l'art de maîtriser ces deux événements.

1°. *L'usure nationale* ou exploitation fédérale des empires est en pleine activité, grâce au bel art de dévorer l'avenir par les emprunts fiscaux. Les plus petits souverains, tels que l'ordre de Malte, les états à peine constitués, Colombie et Mexique, ont recours à l'usurier et empruntent au capital de 100 pour 70. Bientôt, Brésil et Pérou, Buénos-Ayres, Chili et St.-Domingue, tendront la gorge au couteau de l'usurier, aux bourses de Londres, Paris, Amsterdam. La proie sera bonne ; car une fois reconnus, ils auront bien les moyens de payer.

D'autre part, à la première guerre continentale, tous les états d'Europe redoubleront d'emprunts, qui, étant souscrits à 1/4 de perte, environ 100 pour 75, offrent en sus de l'agio à 5 et 6 °/₀, des chances de bénéfice; les grands, une fois alléchés à ce trafic, ne veulent plus entendre parler de domaines, de démêlés et tracasseries avec des fermiers pour le chétif revenu de 3 à 4 °/₀.

Voilà donc la pauvre agriculture méprisée et pressurée par une classe de féodaux usuraires, qui se partagent le bénéfice des emprunts payés par elle. C'est peu encore ; ce fléau va donner naissance à un second, *abyssus abyssum invocat ;* à la spoliation féodale *indirecte*, va se joindre la féodale *directe*, par

2°. *L'usure communale* ou création libre *de banques rurales, anarchiques*, monts-de-piété villageois, prêtant sur dépôt de récoltes, et pourvus d'un vaste édifice propre à la manutention.

La féodalité usuraire peut s'exercer *en gros* et *en détail*. Les compagnies ne connaissent jusqu'à présent que le gros, le prêt aux empires. La branche du détail, ou

prêt au cultivateur sur dépôt de récoltes, ne pouvait pas tarder trois ans à s'organiser. Déjà un programme a été publié sur ce sujet. (*Revue encycl.*, août, 490). L'entreprise étant très-lucrative sans aucun risque, la fondation d'une seule en ferait naître cent millions. Or, si le fisc s'empare de cette industrie et la dirige en sens convenable, elle enrichira l'agriculture dont elle serait la sangsue entre les mains d'avides spéculateurs.

L'ensemble des banques exploitant chacune un petit canton, soit 1,200 âmes, se subdiviserait en arrondissements dont la ferme serait concédée par le fisc. Les petits usuriers de campagne, qui prêtent à 12 et 24 p. °/₀, verraient avec douleur la banque prêter à 6 °/₀, deux tiers de la valeur de l'objet consigné, le 3ᵉ. tiers payable à la vente, sauf provision sur la manutention, à laquelle tout consignateur pauvre pourrait être employé comme salarié.

Si ces banques étaient organisées en mode rapproché du comptoir, on y trouverait :

1°. L'avantage d'extirper et prévenir l'indigence dans toutes les campagnes, au moyen d'un jardin et d'une fabrique annexés à l'édifice, et fournissant aux agents pauvres des occupations agréables et variées. On pourvoirait les infirmes par convention avec les banques.

2°. Opérer en plein un bien qu'on a si vainement rêvé, la restauration des forêts, conservation des pentes et sources.

3°. Établir en tout canton une caisse d'épargne où l'on recevrait, aux conditions d'usage, les petites sommes du pauvre, en lui procurant, dans l'intérieur de l'édifice, délassements et repas aux jours de chômage, pour le détourner des vicieuses habitudes, cabaret, etc.

4°. Se ménager, par la correspondance des banques avec le ministère, une influence contre les menées d'accaparement, fluctuations du prix des denrées, extorsions du commerçant.

5°. Epargner les poursuites contre le petit contribuable, pour qui les B. R. feraient l'avance d'impôt, vu les moyens qu'elles auraient de se récupérer par son travail à journée, le dépôt de ses petites récoltes, et même l'affermage de ses terres.

6°. Placer avantageusement 300,000 individus, environ 15 par banque rurale actionnaire.

7°. Faire verser 300,000,000 fr. à la caisse d'amortissement; car chacune des 20,000 B. R. A. fournirait au moins 15,000 fr. de cautionnement, total, 300,000,000, y compris celui des régents supérieurs.

Action unitaire, par 20,000 fermes expérimentales et 20,000 caisses d'épargne. Garanties contre l'indigence et la famine (**) (139), etc.

C'est ainsi qu'une politique initiée au calcul du mouvement social et de ses effets futurs, saurait s'emparer à temps des germes de mal, et les transformer en voies de bien, au lieu d'abandonner l'industrie à la rapacité individuelle dite concurrence mercantile.

Voilà une opération neuve et digne d'un ministère éclairé : 200 millions de revenu à gagner sans frais de perception, sur l'affermage des B. R., qui elles-mêmes en gagneraient 400 pour leurs actionnaires, tout en fournissant à l'agriculture des secours efficaces et constants : la fondation d'une B. R. A. d'épreuve, cap. 600,000 fr., est chose à proposer aux corps électoraux en 1,200 actions de 500 fr.

Elles verseraient au fisc de quoi solder l'intérêt des

emprunts, et l'on aurait un bien en balance d'un mal. Mais on n'aura que deux calamités, si le gouvernement ne prend pas l'initiative en ce genre, et s'il laisse aux agioteurs cette branche d'industrie prête à naître, ce moyen de pressurer l'agriculture *en détail* comme ils la pressurent *en gros* par les emprunts.

Bref, la féodalité usuraire, quatrième phase de civilisation, est sur le point de tout envahir. Si le gouvernement y applique le remède indiqué, il aura opéré le vrai perfectionnement social, en aidant les nations à franchir la quatrième phase de civilisation, et entrer en 1re. phase de sixième période ou garantisme (table, 15).

Voilà, pour ceux qu'épouvantent les prodiges sociétaires, une opération de basse catégorie, de teinte civilisée, et pourtant colossale en bienfaits. Les B. R., en amodiant des terres, formeraient 20,000 *fermes expérimentales*, UNITAIRES, opérant d'après instructions d'une société centrale. Elles gagneraient, tout en servant puissamment le cultivateur, 1/4 en sus du produit général, soit 1,200,000,000; la moitié aux frais, reste 600,000,000, dont 1/3 au fisc leur associé.

Elles fourniraient des places pour 300,000 agents, depuis les valets jusqu'aux chefs : chance digne de l'attention du ministère.

A l'appui, il eût fallu un parallèle des fonctions d'une banque rurale actionnaire et d'un comptoir, bas degré d'attraction industrielle. Il sera aisé d'en publier le plan.

Au résumé : le monde social est encombré de stériles rhéteurs; il a besoin du secours des inventeurs et des sciences nouvelles.

Un homme exercé sur le calcul du mouvement social et des opérations dont il est susceptible, pourrait, soit dans

les conseils d'état, soit dans les écrits politiques, faire adopter ces améliorations subalternes (6e. période, table, 13); et ouvrir, en tout débat, des avis lumineux, là où il ne sait que souscrire au mal existant, sous prétexte *que ce mal est inséparable de la civilisation* (***), (140).

Il faut donc chercher l'issue de cette société. Une découverte imprévue peut nous en délivrer à l'instant : profitons de l'invention, au lieu d'en critiquer les formes : consentons à ce *doute méthodique*, tant prôné et jamais pratiqué; exerçons le DOUTE et l'OPPOSITION à l'égard de nos sciences, puisqu'elles ne s'accordent sur aucune des questions fondamentales (***).

Quant à la nouvelle science qui leur succède, pour en juger sainement dès cette annonce, il faut prendre en considération :

1°. *La rigueur, l'intégralité* des conditions imposées (note 3, 32), et REMPLIES. Oserait-on en prescrire d'aussi sévères?

2°. Le *pis-aller spéculatif* (85), qui, dans tous les cas, assure aux fondateurs les économies de temps, de bras, de machines, de démarches, et le bénéfice d'*attraction*, fruit des séances courtes et intriguées (148), qui transforment en délice le travail, supplice perpétuel du civilisé.

3°. La justesse des principes énoncés (article XI), et appliqués exactement à la théorie sociétaire.

En pesant ces motifs de confiance provisoire, un lecteur impartial ne pourra qu'adhérer au considérant du tribunal (41).

(**) OMIS. *Les B. R. préviendraient la famine, par des* SILOS *de réserve à vendre la 5e. année. En temps de disette,*

on livrerait 1, 2, et au besoin les 4 SILOS, ***de chaque B. R. Là finiraient les famines, épouvantail des rois. Une famine aggravée par un accapareur a renversé Bonaparte en retardant la campagne de Russie, ce qui causa la paix en juin avec les Turcs, le tardif départ de Moscou, etc.***

(***) Écoutons, sur un de ces problèmes, deux orateurs de même parti.

MERCURE, 7 *octobre;* morceau où il exalte trois et quatre fois les charmes ineffables du travail. « Plaisant bonheur de rester » 12 à 15 heures par jour, fermé dans un atelier infect, à s'hé- » bêter en passant la navette! Demandez au peuple s'il n'est pas » plus heureux le dimanche à la guinguette. »

Procurez donc aux civilisés ce travail dont vous vantez les charmes. On voit dans la seule ville de Paris 50,000 infortunés demandant du travail : que penser d'une société qui ne peut pas nous en garantir l'exercice ?

CONSTITUTIONNEL, 26 *juin.* « L'humanité demande à se dé- » velopper, à travailler pour vivre. A ce besoin universel s'op- » pose une passion petite, égoïste, entêtée, qui a des forces factices, » mais redoutables. »

Ici l'un gourmande l'humanité sur ce qu'elle ne veut pas placer son bonheur dans le travail, l'autre avoue qu'elle ne peut pas en obtenir malgré ses sollicitations. C'est à chaque page qu'on voit ainsi les philosophes en contradiction sur les bases de la science. A quoi sert donc ce perfectionnement de raison qui amène les raisonneurs à ne s'entendre sur aucun point, et s'écrier, comme M. FIEVÉE : *Que sert aujourd'hui le raisonnement?*

A propos du travail, qu'ils nous expliquent ce quadruple problème :

Civilisation perfectionnée qui ne peut pas assurer du travail au peuple.

Sauvage ou homme de nature qui refuse le travail offert.

Philosophes vantant *contre l'évidence* le sort déplorable des industrieux.

Système industriel borné à provoquer et servir les fantaisies des oisifs.

Et lorsqu'on leur apporte la théorie sociétaire, qui débrouille tout ce chaos d'incertitudes, délivre la philosophie du poids de ses faux systèmes, et lui assure (note M), dix voies de fortune et de gloire pour une légère plaie faite à l'amour-propre, il faudrait lui demander pardon d'avoir bien servi le genre humain, déclarer que c'est à elle qu'on doit la découverte.

J'ai fait le contraire : j'ai déclaré franchement que les sciences politiques sont dans l'erreur. C'est pécher contre la courtoisie et non pas contre la méthode. Si le traité du mouvement était publié en toutes ses branches (9 vol., table, 112), ou si une épreuve dissipait, sous peu de mois, les doutes sur la facilité d'association, l'on reconnaîtrait qu'il a été nécessaire de déblayer le vieil édifice avant de construire le nouveau, et que sur 9 tomes, j'ai dû affecter au moins le 1er. à réfuter, par une galerie de critiques, les erreurs en crédit.

ARTICLE NEUVIÈME.

Leçon élémentaire.

S'il est une étude faite pour piquer la curiosité, c'est celle qui va expliquer en dix pages la désolante énigme des passions, sur laquelle ont échoué trente siècles philosophiques. On commencera à entrevoir leur destination et le système de leurs harmonies sociétaires, si l'on veut donner une sérieuse attention à la 1re. de ces 3 leçons.

Des leçons !!! je reviendrais donc écolier, s'écrie un bel esprit nourri des lectures de Platon et Sénèque ? Eh ! n'est-on pas chaque jour écolier, ne fût-ce que pour apprendre un nouveau jeu de cartes, ou pour s'installer à une place administrative dont il faudra lire les manuels et grimoires ? Chacun consent à être étudiant, dès qu'il y a plaisir ou bénéfice à espérer. Il s'agit ici d'obtenir l'un et l'autre; atteindre au triplement de revenu et au charme perpétuel (I, 101); indemniser subitement émigrés, elergé, rentiers, militaires, etc.

Après tout, quelle est la dose d'étude qu'exige la théorie de l'Association ? Rien de plus qu'une lecture attentive, aidée de ce sommaire qui met la nouvelle science à portée des hommes les moins studieux, et même des femmes tant soit peu instruites.

Donnons d'abord une page aux notions élémentaires sur le ressort d'Association, sur la *série de groupes* ou *série passionnelle*. C'est une ligue de divers groupes dont chacun exerce quelque ESPÈCE dans une passion de GENRE. Vingt groupes cultivant vingt sortes de roses forment une série de ROSISTES quant au genre, et de *blanc-rosistes*, *jaune-rosistes*, *mousse-rosistes*, etc., quant aux espèces. Tel est l'unique levier qu'on emploie en Association :

(voyez les détails, II, 19 et III, 337). Faut-il donc des esprits transcendants pour comprendre cette distribution établie par Dieu dans toute la nature, où on ne voit que groupes et séries de groupes, méthode observée par tous les naturalistes dans leurs traités?

Une série opérant isolément n'aurait aucune propriété en accords de passions : elle ne s'élèverait qu'aux accords de mécanique matérielle, division du travail, perfection des détails, etc., comme on le voit dans nos grands ateliers où l'on distingue les fonctions en y appliquant divers groupes spéciaux : c'est voie de *succès matériel*.

Pour atteindre au *succès passionnel* ou mécanique des passions, il faut mettre en jeu une masse de séries, au moins 50 à 60, et au plus 500; puis abréger tellement leurs séances, que chaque sociétaire puisse figurer dans un grand nombre de séries, en fréquenter 50 et 100 s'il se peut, ENGRENER de l'une à l'autre; c'est la condition *sine quâ non*.

Pour la remplir, il faut spéculer sur le nombre. Si tel travail coûte 50 heures à un jardinier, mettez-y 50 hommes; ils n'auront d'ouvrage que pour une heure, et chacun d'eux pourra, dans le cours de 50 heures, vaquer à 50 fonctions au lieu d'une. Sur cet engrenage ou variété de fonctions repose tout le mécanisme des séries passionnelles et de leurs brillantes propriétés en accords de passions ; qu'y a-t-il d'effrayant dans cette doctrine? C'est celle du plaisir.

Il n'est rien de si mal connu que les passions. Pour les classer exactement, il faudrait employer l'échelle de tige et rameaux primaires, secondaires, tertiaires, etc. : cette analyse donnerait :

En TIGE, une seule passion, l'UNITÉISME, tendance à l'unité (1) ;

En rameaux primaires, 3 passions, tendance au *luxe*, aux *groupes*, aux *séries ;*

En rameaux secondaires, 12 passions, 5 *sensitives*, 4 *affectives*, 5 *distributives ;*

En rameaux de 3e. degré, 32 passions; en 4e., 130 passions; en 5e., 405 passions, etc., etc.

Négligeons ce détail; observons seulement que lorsqu'on parle des passions en thèse générale, sans désigner le degré, il s'agit de 12 qui forment la gamme de 2e. degré, passions dont 7 naissent de l'âme, et 5 des sens.

On croit bien connaître les 5 passions des sens, les plaisirs du goût, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du tact : cependant si l'on veut lire la Pause (III, 385), on se convaincra que ces passions sont fort mal connues.

Celles de l'âme sont au nombre de 7, dont suit le détail.

(1) L'unitéisme ou passion de l'unité, est le but commun de toutes les autres. Par exemple, un paysan voudrait régler à son goût les affaires de son village; s'il devient seigneur et maître du village, il voudra régler la province entière, y établir ce qu'il appelle BON ORDRE. Donnez-lui le commandement de la province, il voudra régir le royaume, devenir ministre. Faites-le ministre ou souverain, il voudra soumettre à sa loi les empires voisins et bientôt le monde entier. Ainsi l'unitéisme est, sans qu'on s'en aperçoive, passion de tout le monde. J'en viens de citer un emploi relatif à l'ambition; je pourrais appliquer de même l'unitéisme à chacune des autres passions, et prouver qu'il est but commun de toutes. Un gastronome voudra régenter la cuisine universelle; une petite maîtresse voudra régénérer les toilettes de Paris et du monde entier, etc. Je reviendrai sur cette passion en 3e. leçon.

TABLE ET ANALOGIE DES 7 PASSIONS DE L'AME.

6.	Ut.	Amitié.	Violet.	Addition.	Cercle.	Fer.
7.	Mi.	Amour.	Azur.	Division.	Ellipse.	Étain.
8.	Sol.	Paternité.	Jaune.	Soustraction.	Parabole.	Plomb.
9.	Si.	Ambition.	Rouge.	Multiplicat^on^.	Hyperbole.	Cuivre.
10.	Ré.	*Cabaliste.*	Indigo.	Progression.	Spirale.	Argent.
11.	Fa.	*Alternante.*	Vert.	Proportion.	Quadratrice.	Platine.
12.	La.	*Composite.*	Orangé.	Logarithme.	Logarithmique.	Or.
*	Ut.	UNITÉISME.	Blanc.	Puissances.	Cycloïde.	Mercure.

Les 4 passions *affectives* tendant à former les 4 groupes d'amitié, d'amour, d'ambition et de famille ou consanguinité, sont assez connues: mais on n'en a fait ni analyses, ni parallèles, ni échelles (III, 337).

Les 3 autres, nommées *distributives*, sont tout à fait méconnues, et n'ont que le titre de VICES, quoique infiniment précieuses; car elles ont, à elles trois, la propriété de former et diriger les séries de groupes, le ressort d'harmonie sociétaire. Comme ces séries ne se forment pas dans l'ordre civilisé, les 3 passions distributives n'y ont aucun emploi, y sont très-nuisibles et n'y causent que le désordre. Définissons-les :

La CABALISTE ou esprit de parti est une fougue spéculative; c'est la passion de l'intrigue, très-ardente chez les courtisans, les ambitieux, les commerçants, le monde galant, etc. L'esprit cabalistique mêle toujours les calculs à la passion : tout est calcul chez l'intrigant; le moindre geste, un clin d'œil; il fait tout avec réflexion et célérité. Cette ardeur est donc une fougue réfléchie (III, 403).

La COMPOSITE ou fougue aveugle est l'opposé de la précédente: c'est un enthousiasme qui exclut la raison; c'est l'entraînement des sens et de l'âme, état d'ivresse, d'aveuglement moral, genre de bonheur qui naît de l'assemblage de deux plaisirs, un des sens, un de l'âme. Son domaine

est spécialement l'amour ; elle s'exerce de même sur les autres passions (III, 406), mais avec moins d'intensité.

L'ALTERNANTE OU PAPILLONNE est le besoin de variété périodique, situations contrastées, changements de scène, incidents piquants, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler à la fois les sens et l'âme. Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure, et vivement de 2 en 2 heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui. C'est la passion qui, en mécanique sociale, tient le plus haut rang parmi les douze; elle est agent de transition universelle. C'est sur le plein essor de cette passion que repose un genre de bonheur attribué aux sybarites parisiens, *l'art de vivre si bien et si vite,* la variété et l'enchaînement des plaisirs, LA RAPIDITÉ DU MOUVEMENT.

Ces trois passions ne tendent qu'à un seul but, former les séries de groupes, les graduer, les contraster, les rivaliser, les engrener. J'expliquerai plus loin comment chacune des trois y intervient, et comment ces trois *vices prétendus* deviennent, lorsqu'on les applique à des séries, les voies de *triple produit*, *charme industriel*, *relations véridiques*, enfin voies d'HARMONIE sociale spontanée, et unité d'action.

C'est donc une science de plaisir que le traité des séries passionnelles : il roule sur l'emploi de trois passions pleines de charme, chéries de tout le monde et qui, adaptées au régime sociétaire, y seront trois sources d'immenses richesses, d'immenses plaisirs et d'immenses vertus.

Là finissent les notions élémentaires; je passe à l'application divisée en deux branches, celle du plaisir et celle de l'intérêt.

Branche des plaisirs. Pour atteindre au bonheur il faut l'introduire dans les travaux qui occupent la majeure partie de notre carrière. La vie est un long supplice pour celui qui exerce des fonctions sans attrait. La morale nous ordonne d'aimer le travail : qu'elle sache donc le rendre aimable, et d'abord introduire le luxe dans les cultures et les ateliers. Si l'appareil est pauvre, dégoûtant, comment exciter l'attraction industrielle? (Voyez faste productif des séries passionnelles, III, 535 et 486.)

En industrie comme en plaisirs, la vérité est évidemment vœu de la nature. Toute jouissance prolongée au delà de deux heures sans interruption, conduit à la satiété, à l'abus, émousse les organes et use le plaisir. Un repas de 4 heures ne se passera pas sans excès; un opéra de 4 heures finira par affadir le spectateur. La variété périodique est besoin du corps et de l'âme, besoin de toute la nature; la terre même veut des alternats de semailles, et la semence veut des alternats de terrain. L'estomac rebutera bientôt le meilleur mets, s'il est présenté chaque jour, et l'âme se blasera sur l'exercice de toute vertu qui ne sera pas relayée par quelque autre vertu.

Si le plaisir a besoin de variété, après un essor de deux heures, le travail exige d'autant mieux cette diversion qui est continuelle dans l'état sociétaire, et garantie au pauvre comme au riche. En voici un tableau dont la 2me. colonne doit être lue de bas en haut.

Journée d'un homme riche au solstice d'été.

. . . **SOMMEIL,** *de 11 heures du soir à 5 1/2 du matin.*

HEURES ET SÉANCES DU MATIN.

1re. à 4 h. Cour du lever public.
2e. à 5 h. Le DÉLITÉ, 1er. repas, suivi de la parade industrielle.
3e. à 5 1/2. Groupe de la chasse.
4e. à 7 h. Groupe des rosistes.
5e. à 8 h. Le DÉJEUNER, les gazettes.
6e. à 9 h. Groupe d'une culture sous tentes, espaliers ou légumes.
7e. à 10 1/2. Groupe du colombier.
8e. à 11 1/2. Séance de bibliothèque.

HEURES ET SÉANCES DU SOIR.

16e. à 9 1/2. Cour des arts; concert, bal, spectacle, réceptions.
15e. à 9 h. Le SOUPER, 5e. repas.
14e. à 8 h. La bourse. On y négocie et arrête les séances futures.
13e. à 6 1/2. Groupe du soin des mérinos.
12e. à 6 h. Le GOUTER, 4e. repas.
11e. à 5 h. Groupe des viviers.
10e. à 4 h. Groupe des plantes exotiques.
9e. à 2 1/2. Groupe des serres fraîches.

— A 1 heure, le DINER, *séance pivotale.*

(Voyez IV, 535, de plus amples détails tirés du parallèle de la journée la plus heureuse que puisse espérer un civilisé, et de l'impossibilité où il est d'atteindre, un seul jour de sa vie, au degré de bonheur dont jouit chaque jour le moins fortuné des HARMONIENS (ou hommes sociétaires.)

La journée du pauvre, distribuée de même, est un peu moins variée; elle ne s'élève guère qu'à 12 séances. Un groupe de laboureurs ou faucheurs partant à 5 h. 1/2, exercera jusqu'au déjeûner, jusqu'à 8 heures. Mais des séances de 3 à 4 heures n'ont jamais lieu hors les cas d'urgence, imminence d'orage, péril des récoltes.

On voit dans ce tableau à peine 5 heures laissées au sommeil, parce que les HARMONIENS dormiront fort peu: jamais la journée ne sera assez longue pour suffire aux intrigues et réunions joyeuses que prodigue ce nouvel ordre. Les corps, au moyen de l'hygiène et de la variété, y fatigueront très-peu, et s'habitueront dès l'enfance à un sommeil bien plus court que celui des civilisés.

Tel est le genre de vie destiné à l'homme dans l'état naturel ou sociétaire. Les fonctions doivent y être variées de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois, de saison en saison, d'année en année, exerçant successivement chaque partie du corps et de l'esprit. C'est le contraire du régime actuel, où l'on voit un ouvrier ne faire que la même chose du matin au soir, toute l'année et toute la vie ; régime qu'on peut nommer un véritable enfer industriel, comparativement au charme continu des séries passionnelles, ordre auquel tendent les trois passions distributives.

La cabaliste est germe de série ; c'est elle qui excite les goûts à se nuancer, se classer par échelle, et former autant de groupes qu'il y a de goûts divers. Elle emploie les discords aussi utilement que les accords ; propriété bien précieuse et bien digne d'examen. Qu'on m'accorde quelques lignes pour cet exposé des discords et accords.

Si l'échelle des goûts est bien établie, chacun des groupes est en scission avec ses contigus ; soit la série de 24 groupes,

A B C D e f *G* h i J L M N O P Q R s *T* u v X Y Z.

Le groupe G est très-discordant avec f *et* h *dont il juge les goûts défectueux ; il est en demi-discord avec les sous-contigus* e, i ; *il ne commence à entrer en affinité qu'avec* D J, C L, B M, *qui deviennent sympathiques à la tierce, à la quarte, à la quinte, etc.; mais les groupes voisins en échelle sont antipathiques d'industrie, jaloux, se disputant la renommée. C'est l'image des rapports musicaux; un son ne s'accorde point avec les contigus* (1).

(1) ERRATUM DE L'AUTEUR. Les accords des groupes DJ, CL, BM, sont faussement indiqués ; j'ai fait par mégarde le compte en gamme simple, oubliant les semi-tons et la distinction

Les groupes d'une série régulière ont donc, comme la musique, leurs accords de tierce, quarte, quinte, sixte et septième diminuée, accords qui se fondent sur les contrastes; *puis leurs accords d'*identité simple *entre collègues d'un même groupe, et d'*identité composée *à l'octave G T, puis ceux de contraste composé, G* X, *G* Y *: j'abrége sur le détail.*

Ces diverses branches d'accords donnent l'essor à la COMPOSITE *qui veut double charme. La cabaliste forme son domaine des discords et rivalités avec les groupes contigus et ultra-contigus.*

Ainsi la *cabaliste* et la *composite* se partagent la direction d'une série; elles y fournissent deux impulsions contraires, l'une de sympathies, l'autre d'antipathies, dont le double aiguillon élève l'émulation au plus haut degré.

Ces deux passions s'éteindraient sans le concours de l'*alternante*. En effet, si l'on suppose les groupes forcés à de longues séances, comme celles de nos ouvriers et gens de bureau, on perdra d'abord le secours de la composite ou ivresse de plaisir, qui ne peut pas durer au delà de deux heures. C'est elle qui électrise les travailleurs et enfante les prodiges en industrie. On perdra de même le stimulant d'esprit cabalistique, si le travail par sa longueur devient insipide.

Ainsi les deux passions *cabaliste* et *composite* ne peuvent opérer avec fruit, se soutenir dans tous les groupes, que par entremise de l'*alternante*, qui doit intervenir à temps pour abréger les séances; et c'est par cette

d'accords majeurs et mineurs. A ce compte, l'accord des groupes G O serait d'octave; il n'est que de quinte. Un musicien s'apercevra aisément de l'inadvertance.

raison qu'un canton sociétaire tient chaque jour la bourse ou congrès domestique, pour concerter, soit en industrie, soit en plaisir, les séances variées des lendemain et jours suivants, les ménager de manière à donner plein cours à l'*alternante*, qui est l'appui des deux autres distributives, *cabaliste et composite*. Elle en maintient l'équilibre comme le fléau maintient celui des deux balances : elle tient rang de *transitive générale* en échelle des passions.

Voilà cette doctrine des séries, jugée si effrayante par quelques alarmistes. Elle se borne à observer comment trois passions mettent à profit les accords et discords d'une vingtaine de groupes. On a employé trois mille ans à chercher l'art d'anéantir les discordes, et nous rendre tous frères; ne pourra-t-on pas donner trois heures à l'art d'utiliser ces discordes, puisqu'il est avéré qu'on ne peut pas les détruire? Dieu ne les aurait pas créées, s'il ne les eût pas jugées nécessaires : elles sont l'aliment de la 10e. passion.

Dans les courtes séances des groupes, un harmonien est stimulé par septuple amorce de l'âme et des sens : récapitulons.

1 et 2. *Double aiguillon* par la CABALISTE : elle crée à chaque sociétaire deux véhicules d'émulation; rivalité interne contre les groupes contigus et ultra-contigus, et rivalité externe contre les cantons voisins ou concurrents éloignés.

3 et 4. *Double charme* par la COMPOSITE : deux ressorts affectueux; savoir : un lien d'identité amicale avec les collègues de même groupe et d'octave s'entr'aidant par le partage de fonctions, et un lien fédéral de contraste avec les sectaires des groupes concordants en diverses cases de l'échelle.

5 et 6. *Double transition* joyeuse par l'ALTERNANTE : elle anime les débuts de chaque séance par impression restée des plaisirs de la précédente, et par contraste d'une nouvelle intrigue. Elle clôt chaque séance par une diversion de quelque réunion intéressante où l'heure appelle, et qui prévient la satiété, écueil des jouissances longtemps prolongées.

7. *Appât matériel* associé aux 6 précédents : cet appât se fonde (III, 486 et 534) sur l'éclat et le succès des travaux qui, dans l'ordre civilisé, répugnent aux sens par la pauvreté des ateliers et des coopérateurs, autant qu'ils répugnent à l'âme par la fausseté des relations.

— Enfin, *spectacle du bien-être général*, d'un bonheur garanti à tous pour la vie entière, et dispensant de toute inquiétude. C'est pour les harmoniens une source d'enthousiasme continu et de dévouement à cet ordre sociétaire d'où naissent tant de merveilles.

.... Et *par accessoire*, les incidents nombreux qui viennent embellir chaque séance, indépendamment du septuple charme. Voyez, sur ces accessoires de plaisir, les chap. Mariage des groupes (III, 478); Emprunts de cohortes, etc., en parallèle avec les 2 tableaux des disgrâces de l'ouvrier civilisé (III, 191, 555).

Dans un tel ordre, le charme, à force d'intensité, a besoin de quelque répit, quelques séances calmes, comme celle de bibliothèque, 8me. du tableau ci-dessus. L'ordre civilisé établit des récréations pour délasser d'un fâcheux travail ; l'ordre sociétaire ne ménage que des ralentissements de plaisir.

Tel est le mécanisme décrit et enseigné au traité de l'Association. C'est donc un chemin de roses, et non pas un sentier de ronces, comme l'insinuent les détracteurs.

Nous allons l'examiner quant aux relations d'intérêt, qui sont la partie délicate, celle où nous sommes si éloignés des voies de concorde et de justice.

BRANCHE DE L'INTÉRÊT. Après une année passée dans cet état de charme industriel, il faut en venir à régler les comptes, partager les bénéfices, *avances déduites*, et rétribuer chacun en raison de ses 3 facultés industrielles, CAPITAL, TRAVAIL et TALENT (note 3e., 52).

La justice, dans cette répartition, dépend exclusivement des liens d'ENGRENAGE, effet des courtes séances. Plus on en abrége la durée, plus il devient facile à chacun de s'enrôler à un grand nombre de séries, une quarantaine au moins, en s'y bornant à telle branche de travail qu'on affectionne.

Ariste fréquente 60 groupes où il ne brille pas également : athlète supérieur dans un tiers, il est novice dans un autre tiers, et sectaire moyen dans le 3e. tiers; de là naissent 3 impulsions contradictoires :

Cupidité, hautes prétentions dans les groupes où il excelle.

Désintéressement, faibles droits dans ceux où il est inférieur.

Exigence moyenne dans ceux où il joue le moyen rôle.

Cette impulsion trinaire, ce contraste de prétentions fortes et faibles, balancées par les moyennes, est voie d'équilibre en *répartitions collectives* aux différentes séries. Voyez à ce sujet les détails (IV, 535), où il est prouvé que c'est par cupidité et partialité qu'on atteint dans cet ordre à la stricte justice.

Il suit de là que nos passions les plus décriées sont

[illegible] mées ; qu'il n'y a de [illegible] strie morcelée, qui di- [illegible] de leur marche natu- [illegible] elles arriveraient d'elles- [illegible] ire.

[illegible], celle de *répartition indivi-* [illegible] tout homme riche augmente son [illegible] pital, en proportion de son désin- [illegible] d'industrie ; de sorte que, plus un [illegible] généreux, plus il s'enrichit. Ce mé- [illegible] celui de répartition collective, est un [illegible] sentimental très à portée des femmes ; [illegible] celui auquel on applique le théorème [illegible] la raison directe des masses et inverse du [illegible] distances.

La théorie sociétaire est donc une géométrie passion- [illegible] mais c'est un calcul que l'on comprend par instinct, [illegible] sans en étudier la partie scientifique. De là vient que les femmes l'entendent fort bien en franchissant tout ce qui est application aux sciences. Toute femme comprendra la théorie des accords neutres ou antipathies surmontées, liens entre classes inconvenantes, comme riches et pauvres, maîtres et valets, jeunes filles et barbons (III, 526).

Il existe en civilisation quelques-uns de ces ralliements contre nature, et même de très-monstrueux. On en voit un aujourd'hui (1823) entre la chrétienté et les Musulmans, pour la destruction des chrétiens grecs ; c'est une antipathie surmontée par intérêt de circonstance. On voit un ralliement non moins bizarre, celui des journaux royalistes de Paris avec les libéraux, contre l'Association et en faveur de la philosophie. C'est encore une antipathie

surmontée par intérêt de circonstance et par amour-propre littéraire. (Argument, 6).

L'état sociétaire fait naître constamment seize espèces de ces accords neutres ou ralliements d'extrêmes, vrais miracles de sympathie artificielle. Voyez, pour exemple, au IIe. tome, le chapitre Domesticité passionnée ou indépendante (III, 526, et toute la 7e. section).

Pour se faire une juste idée des accords neutres, il faut les comparer à un accord matériel, celui qu'opère la CHAUX entre le FEU et l'EAU. Elle établit affinité entre ces deux éléments qui sont les deux antipathiques; *elle allume le feu dans l'eau.* C'est un des plus beaux, c'est même le plus fort des ralliements matériels. Il en faut établir seize de cette espèce en passionnel, seize accords d'antipathies, pour arriver à l'équilibre général en harmonie domestique (voyez plus loin l'exemple Valère et Urgèle) : mais ces accords doivent être libres et affectueux.

Pour juger de l'influence des liens neutres ou ralliements d'extrêmes, observons que le mécanisme civilisé repose tout entier sur un seul de ces accords, celui du soldat avec le roi; accord de la classe la plus pauvre, la plus gênée, qui est celle des milices, avec la plus riche et la plus libre, celle des princes et gouvernants.

Certes, la nature du soldat serait de piller, ravager, faire le manége des janissaires, spolier et massacrer les grands : cependant on l'amène à un concert pour le maintien de l'ordre; on sait créer chez lui, par terreur et amour-propre, un esprit de corps qui le porte à souffrir d'énormes privations pour l'honneur du régiment, et s'immoler pour ces grands dont en secret il convoite la dépouille. C'est une antipathie surmontée, un ralliement

ou accord neutre, mais *subversif*, puisqu'il est fondé sur la crainte des châtiments, et non sur l'attraction.

Or, si un seul ralliement coërcitif suffit à soutenir le mécanisme civilisé, qui tombe à plat et décline vers la barbarie du moment où le soldat est insubordonné, quelle doit être la force de seize ralliements *attrayants* et non pas *coërcitifs*, que sait créer le mécanisme sociétaire!

La répugnance attachée aux travaux actuels et la modicité de leur produit, s'opposent à ce qu'on avance au peuple un minimum social, un nécessaire en subsistance, vêtement et logement. Mais lorsque l'Attraction industrielle existera, lorsque le septuple charme indiqué ci-dessus aura métamorphosé tous les travaux agricoles, manufacturiers et domestiques, en fêtes perpétuelles qui feront les délices des riches mêmes, on n'aura pas à craindre que le peuple néglige l'industrie; on ne courra aucun risque à lui avancer, en subsistance et vêtement, les deux tiers du produit annuel de son travail.

Dès que la classe populaire, soutenue de ce minimum, sera à l'abri de tout besoin, la compagnie du peuple ne sera plus suspecte aux riches; ils ne répugneront point à intervenir dans des cultures exercées avec faste et sous tente, ou dans des ateliers fort élégants. Ils y trouveront dans chaque plébéien un coopérateur officieux, POLI, empressé de les seconder, et soutenant les rivalités industrielles sans esprit mercenaire, puisqu'il sera associé dans chaque industrie, selon ses trois facultés de *travail*, *talent* et *capital* petit ou grand, ne fût-il que d'un écu.

Je m'explique sur ces mots *peuple poli*. En civilisation, il ne conviendrait pas de donner au peuple ni instruction, ni politesse : les travaux étant grossiers et répugnants, il faut que les manières du plébéien y soient assorties. Mais

dans l'état sociétaire, où toute industrie devient une fête et attire violemment le pauvre comme le riche, il conviendra que le peuple ait les manières des riches : les 16 liens de ralliement passionnel seront d'autant plus aisés à former, et c'est par cette raison qu'en Association l'on donne au peuple en masse, à tout le canton, une éducation aussi soignée que celle des princes. (Voyez sections 3 et 4.)

Telle est la cause qui rendra les savants, lettrés et artistes, si précieux au début de l'Association. L'on n'en aura pas la millième partie du nécessaire; on se les arrachera. Toute province leur fera des offres magnifiques, des concessions de forts dividendes sur le produit général des cantons. Ces hommes, à qui la civilisation assigne pour tout potage *un grenier et 50 fr. par mois*, seront, dès le premier mois de l'Association, au faîte de la fortune, et reconnaîtront leur duperie d'avoir souffert qu'une intrigue philosophique diffamât une invention qui est gage de fortune subite pour les malheureux savants.

La concession du minimum devenant impossible dès que l'industrie n'est pas attrayante, le rapprochement du riche avec le pauvre devient de même impossible. C'est donc sur quatre conditions intimément liées, *séries à courtes séances*, *engrenage des sociétaires*, *attraction industrielle et garantie du minimum*, que repose tout le système des 16 ralliements qui seront des antipathies surmontées, des sympathies artificielles, comparativement à l'état civilisé, qui crée 16 antipathies de classes extrêmes dont le tableau formera une analyse des plus curieuses.

La théorie d'Association reposant principalement sur l'emploi des 16 accords neutres, il est bon de prouver, par la description d'un seul, que c'est calcul de plaisir;

je vais mettre le tableau à portée des femmes, en choisissant un exemple tiré de l'amour.

Valère est âgé de 20 ans, Urgèle en a 80. Si Urgèle aime Valère, elle trouvera chez lui antipathie naturelle *en amour. Voyons comment les liens neutres ou liens de circonstance vaincront cette répugnance inspirée par la nature, et y opposeront quatre liens affectueux formés avec Urgèle.*

A. 1°. *Valère est sectaire de 64 groupes, dans quatre desquels il se trouve en relation très-intime avec Urgèle. Dès l'âge de 5 ans il s'est enrôlé au groupe des hyacinthes bleues; il excelle dans cette culture; il y est sectaire de premier ordre; il doit son talent à Urgèle, présidente du groupe; elle a été son institutrice passionnée et lui a enseigné tous les raffinements de l'art où elle brille depuis* 60 *ans. (Il faut observer que l'institution, dans l'ordre sociétaire, est passionnée, amicale en tous détails; qu'elle est partout effet d'affection personnelle. Voyez sections* 3e. *et* 4e.)

A. 2°. *Valère a des prétentions en gravure, il est vanté dans ce genre d'industrie et distingué dans le groupe des graveurs. C'est encore à Urgèle qu'il a dû ce trophée. Doyenne de ce groupe, elle a pris plaisir à former cet enfant en qui elle a reconnu dès le bas âge des dispositions.*

F. 3°. *Valère a du goût pour une science fort inconnue eu civilisation, l'algèbre d'amour ou calcul des sympathies accidentelles en amour; c'est l'art d'assortir passionnément une masse d'hommes et une masse de femmes qui ne se sont jamais vus; faire en sorte que chacun des cent hommes discerne d'emblée celle des cent femmes pour qui il éprouvera* amour composé, *convenance parfaite*

du moral et du physique, sympathie de circonstance en rapports de caractère et en fantaisies accidentelles. Cette science exige une longue pratique jointe à la théorie. Urgèle, qui est la plus fameuse des sympathistes du pays, instruit Valère; c'est sur elle qu'il fonde son espoir dans ce genre de science, voie de célébrité et de fortune en régime sociétaire.

F. 4°. *Valère souhaiterait fort d'être admis à une superbe armée industrielle de* 9e. *degré (environ* 200,000 *hommes et* 200,000 *femmes), qui va tenir campagne sur le Rhin, y construire, dans le courant de la belle saison, des ponts de pierre, des encaissements, et y donner chaque soir des fêtes magnifiques. Pour s'y faire admettre, il faudrait que Valère eût fait huit campagnes; il n'en compte que* 2*: il est inadmissible à une armée de* 9e. *degré, hors les cas d'exception.*

Urgèle occupe le poste de haute matrone ou hyper-fée de l'armée du Rhin, tenant le ministère des sympathies accidentelles pour les 400,000 *hommes et femmes. Elle déclare que Valère lui sera utile dans telle branche de travail; c'est cas d'exception pour lui; il sera admis à cette belle armée, quoiqu'il manque de titres; mais il part comme attaché aux bureaux de l'hyper-fée.*

Voilà entre Valère et Urgèle quatre liens de ralliement tendant à absorber la répugnance naturelle; deux liens amicaux, A, *pour les services passés; deux liens fédéraux,* F, *pour les services futurs. Le résultat sera d'exciter chez Valère, non pas une passion d'amour direct pour Urgèle, mais un penchant de gratitude, affinité indirecte, lien neutre qui tiendra lieu d'amour et atteindra au même but. Urgèle obtiendra Valère par pure affection : les* 80 *ans ne seront point un épouvantail pour*

Valère, habitué avec Urgèle dès le bas âge; la jeunesse est intrépide en amour quand il y a des stimulants, et Valère le premier déclare à Urgèle qu'il s'estimera heureux s'il peut se reconnaître de tout ce qu'il lui doit. Il ne deviendra pas pour elle un amant habituel, mais elle aura quelque part au gâteau. Ce sera une conquête dégagée d'intérêt, de motif sordide, et bien différente de celles que peut faire aujourd'hui une femme de 80 *ans, qui n'obtient un jeune homme qu'à force d'argent, et ne peut se procurer aucun amour composé, ou lien satisfaisant l'âme et les sens.*

Ainsi, pour peu qu'on élève le mécanisme sociétaire au degré de haute combinaison, enrôlement de chaque individu dans une soixantaine de groupes, chacun se trouvera animé d'environ 4 affections neutres, opposant quadruple accord à chacune des 16 antipathies naturelles, comme répugnance de la jeunesse pour la vieillesse de l'autre sexe.

Il faut parvenir à absorber ces nombreuses antipathies pour opérer le concert général en répartition; elles disparaîtront en plein, et cesseraient déjà quand on ne leur opposerait que 2 absorbants au lieu de 4. C'est ce qui arrivera de la génération actuelle, qui ne pourra pas élever le mécanisme au degré que je viens de décrire : elle n'atteindra pas moins au but, au ralliement composé, savoir :

⁂ ABSORPTION DES RIVALITÉS ET ANTIPATHIES COLLECTIVES DE CHAQUE MASSE, PAR ACCORDS INDIVIDUELS DES SECTAIRES DANS LES DIVERS GROUPES.

ABSORPTION DES RIVALITÉS ET ANTIPATHIES INDIVIDUELLES DE CHACUN, PAR RALLIEMENT EN DIVERS GROUPES OU SES GOUTS COÏNCIDERONT AVEC L'ANTIPATHIQUE, ET SUBSTITUE-

RONT PLUSIEURS AFFECTIONS ACCIDENTELLES A UNE ANTIPATHIE NATURELLE (IV, 533).

Ces merveilleux ressorts d'équilibre seront dus à la disposition qu'on ne saurait trop répéter, *courtes séances et engrenages des groupes*. Tel est le vœu des 3 passions que je désigne sous le nom de distributives, et dont le jeu en série produit les SEIZE ACCORDS NEUTRES que j'ai nommés RALLIEMENTS, 7e. section. C'est le côté brillant du calcul des passions, l'art de transformer en seize voies de philantropie et d'unité, les antipathies naturelles que la civilisation envenime au lieu de les absorber.

Supposons une masse de sociétaires (le canton ou phalange) animés de ces impulsions généreuses et conciliantes; s'il s'y joint un calcul d'équité spéculative, une conviction de trouver plus de bénéfice dans la justice que dans l'injustice (voyez IV, 525), la masse atteindra nécessairement aux accords intentionnels et réels en répartition. Ces accords sont exposés dans les 7e. et 8e. sections, bornées à 180 pages, qui sont le plus souvent tableau de plaisirs. Pourrait-on expliquer plus succinctement ce grand mystère de l'harmonie des passions, sur lequel ont échoué des montagnes de volumes, entassées par cent générations? mystère que mon traité fait connaître en tous détails,

En équilibre *d'accords intentionnels et réels ;*
— *de prétentions collectives et individuelles ;*
— *de répartitions aux 3 facultés industrielles.*

J'ai démontré, dans le cours de cette leçon, que la théorie d'Association est une étude séduisante et non pas épineuse, comme le persuadent les détracteurs; qu'elle est même très à portée des femmes dans tout ce qui est

descriptif, comme le paragraphe italique sur Valère et Urgèle, et dans les détails distributifs, comme tous ceux des plaisirs à courte séance.

Les bénéfices colossals de l'Association, détaillés (III, 7 à 50), ne sont contestés par personne; mais une objection que chacun élève, est celle des discordes et antipathies entre tant de classes *naturellement* inconciliables. Il s'agit donc de les absorber, d'opposer à 16 germes d'action hétérogène, 16 ressorts d'action homogène. Cette solution est donnée par un seul procédé, *la dissémination passionnelle* ou *engrenage des groupes*.

Ce but une fois atteint par le mécanisme des séries à courtes séances, le problème principal, celui de répartition des bénéfices, devient un jeu d'enfant : on peut voir,

Section 8e., { répartition hyper-unitaire (IV, 502),
répartition hypo-unitaire (IV, 525),

que tous les obstacles sont surmontés d'avance, par le seul levier des 16 ralliements ou accords neutres, exposés en 7e. section.

Il n'était pas possible de présenter la théorie sociétaire avec plus d'exactitude quant au fond. Elle n'a d'autre tort que les fautes de forme indiquées à l'article 8, d'avoir engagé dans le 1er. tome la notice des rudiments, qui devait être en tête du 2e., et d'avoir, *en contre-faute*, coupé le 2e. tome par l'exposé des disgrâces conjugales, qui devait être 6e. notice du 1er. Qu'il est aisé au lecteur de remédier à cette faute si bien indiquée, et commise par complaisance pour les impatients.

Les détails contenus dans cette leçon dissipent assez les préventions de difficulté. On a vu que l'étude ici se réduit à observer l'effet des groupes à courtes séances, et

le jeu de trois passions charmantes : la *composite* ou ivresse des sens et de l'âme, appelée bonheur des dieux ; la *cabaliste,* délice des courtisans, des femmes et des philosophes mêmes, qui sont pétris d'esprit cabalistique ; enfin, l'*alternante* ou *papillonne,* amorce que nous présentent les sages, en nous promettant, dans le mépris des richesses, un bonheur toujours nouveau.

Quiconque observera bien le jeu de ces trois passions dans les quatre sections descriptives, 1re., 2e., 3e., 4e., comprendra aisément le jeu des seize accords neutres décrits à la 7e. section ; après quoi la 8e., celle des répartitions, sera intelligible d'emblée, et le vaste calcul des passions n'aura pas coûté plus de peine à l'étudiant que la lecture d'un roman. Il pourra même, je le répète, glisser rapidement sur la grammaire passionnelle ou rudiments (III, 337 à 402), et se borner aux six pages (II, 19 à 26), définition des séries.

Quant aux digressions métaphysiques sur les vues de Dieu (Prolégomènes) et autres accessoires de théorie indirecte, l'étudiant qui voudra les franchir sentira que ces détails étaient nécessaires pour obtenir la confiance d'un fondateur. La théorie sociétaire étant calcul de plaisir, serait devenue suspecte si je ne l'eusse ralliée aux sciences fixes, et soutenue d'une métaphysique très-sévère sur les rapports de Dieu avec les passions.

Si j'avais négligé de donner quelques-unes de ces analogies, comme celle ci-dessous **, qui rallient ma théorie

** L'Association opère sur les passions, comme l'arithmétique sur les quantités numériques. On dispose les nombres en série de groupes ou masses échelonnées, dont le terme moyen, multiplié

aux sciences fixes, les philosophes l'auraient traitée de roman, jeu d'imagination. C'est un grief qu'ils essaient déjà de lui imputer, et que j'ai dû prévenir en m'appuyant de l'analogie. Ces savants nous enseignent sans cesse que le mouvement est miroir de lui-même, que l'homme est miroir de l'univers, etc.; lorsqu'on opère selon ce principe, lorsqu'on leur apporte le calcul de l'analogie universelle, ils chicanent l'inventeur sur ce qu'il a observé leurs préceptes. Ainsi l'agneau a tort aux yeux du loup, quelques bonnes raisons qu'il puisse alléguer.

J'ai prévu cette malignité; et voyant l'impossibilité d'accommodement avec eux, je me suis étayé de la force des preuves. Je les ai données en mode composé, 700 pages à la théorie directe ou traité des séries pass., et 600 pages à la preuve indirecte ou collection D'AMERTUMES, analyse de la civilisation et de ses fausses lumières.

par lui-même, se trouve en balance avec le multiple des deux extrêmes.

Ainsi, dans une série de groupes, et dans chacun de ses groupes, les deux fougues extrêmes, la spéculative dite *cabaliste*, et la romantique dite *composite*, se trouvent multipliées par elles-mêmes, agissant combinément sur chaque groupe et chaque individu : puis elles sont tenues en balance, préservées de l'excès par l'*alternante*, passion moyenne multipliée par elle-même, agissant deux fois en début et fin de chaque séance, et faisant contrepoids aux deux fougues extrêmes, par les deux transitions qu'elle leur ménage. Ce mécanisme est conforme à celui d'une série géométrique, où le multiple des moyens termes est en balance avec les deux extrêmes : et quant au mécanisme des proportions, son analogie se trouve dans les séries mesurées, qui sont d'ordre supérieur aux séries communes.

Jamais elles ne furent plus trompeuses. La raison moderne, avec son masque de perfectibilité, a donné aux esprits la direction la plus vicieuse. On exige maintenant qu'une science nouvelle et d'immense utilité ne coûte pas plus d'étude que la lecture d'un roman. L'inventeur est déclaré inepte, si on n'a pas compris toute sa théorie en en parcourant quelques chapitres.

Dernièrement, un publiciste de Paris, M. Fiévée, au sujet de quelques débats politiques, disait : « *Que sert aujourd'hui le raisonnement?* » Passe encore si on ne le bannissait que de la politique, domaine des passions aveugles. Mais on veut le bannir aussi des sciences, et la découverte la plus précieuse n'est d'aucun poids, si elle exige quelque emploi du raisonnement. Singulier résultat du perfectionnement de la raison. Il tend donc *à la bannir de partout*.

Je sais qu'il faudrait capituler un peu avec les faiblesses humaines, présenter une science nouvelle avec le ton qu'on appelle *philosophique*, le style souple, habile à flatter tous les travers dominants. Eh! qui empêche les philosophes de produire ainsi la doctrine de l'Attraction et de l'Association? Elle se prête si bien à encenser les passions, à prouver aux hommes les plus pervers que leurs vices vont devenir précieux, que Néron et Tibère seront des caractères aussi utiles que Socrate et Fénélon! Aucune théorie ne favorisera mieux l'industrie des caméléons littéraires.

Mais quand ils l'auront bien travestie et affublée de patelinage philosophique, on en viendra toujours à reconnaître que toute l'invention est de moi; que pour opérer l'Association, il n'est qu'un seul ressort, la série de groupes contrastés, exerçant selon les méthodes que je

viens d'exposer ; que le monde social, hors du régime des séries, est sans cesse en butte aux neuf fléaux (15) ; que, loin de marcher à la perfectibilité, il a vu récemment naître de ses lumières philosophiques seize fléaux datant de cette génération (note X, page 167) ; enfin qu'il est ou aura été fort dupe de ne pas profiter de mon existence pour se faire communiquer tout l'ensemble du calcul du mouvement, dont je suis seul possesseur, et dont après moi on regrettera inutilement la perte. Je ne serai pas remplacé dans cette branche d'instinct scientifique. Après ma mort, cent savants qui essaieront de dépecer mon ouvrage échoueront toute leur vie sur cent problèmes dont je tiens la solution, et ne parviendront pas sans moi à expliquer l'immense grimoire du mouvement.

Mais, pour s'en tenir au seul problème qui doive ici nous occuper, celui d'établir parmi 300 familles sociétaires une masse d'accords plus que suffisante à absorber les discordes et les transformer en voies d'unité, on voit que j'en fournis pleinement les moyens ; qu'indépendamment des charmes d'attraction industrielle attachés au nouvel ordre, ma théorie y ajoute encore deux ressorts de la plus haute influence, qui sont les seize accords neutres (7e. section), puis les nombreux accords ambigus dont je ne pourrai exposer l'échelle qu'en traitant du clavier général des 810 caractères. Je me suis borné à indiquer ces accords ambigus soit ici, 8e. note, soit au 3e. tome (135), où j'ai décrit un quadrille de liens ambigus tout à fait inconnus en civilisation.

Or, quand une théorie satisfait si complétement à toutes les conditions, qu'y a-t-il à répondre aux détracteurs, sinon de leur dire : « *Faites mieux ; inventez un procédé* » *meilleur que les séries de groupes constrastés à courtes*

» *séances; ou, si vous ne savez que ravaler chaque découverte sans rien produire de votre chef, trouvez bon que nous, classes intéressées à l'Association, nous, clergé, nous, émigrés, nous, rentiers, nous, militaires, qui ne pouvons espérer notre indemnité complète que du produit* triple ou double (85) *du travail sociétaire, nous prenions connaissance de cette méthode en attendant que vous en apportiez une meilleure; ce que vous ne ferez sûrement pas, étant des empiriques sociaux qui n'avez su qu'ajouter, depuis peu, seize calamités nouvelles aux antiques fléaux* (note X); *désastres qui prouvent suffisamment la nécessité d'une théorie sociale anti-philosophique, et l'urgence de mettre un terme à l'anarchie scientifique, par une cour de présidence* (46) *ou jury d'initiative régulière.* »

Je me suis borné ici à passer en revue les prétendues épines de la nouvelle science, les accords passionnés; prouver que cette étude n'a rien d'effrayant comme le prétend l'astucieuse cabale. Nous reprendrons ce sujet à la leçon classique, où je conclurai sur l'emploi général de ces accords, examinés ici en détail élémentaire.

NOTE X. *Table des 16 dégénérations récentes.*

Une bonne réponse aux jactances de perfectibilité civilisée, progrès de la raison, vol sublime, création de la science qui n'existait pas, c'est le tableau des misères que la philosophie a réellement créées dans le cours d'une seule génération. Toutes celles dont on va lire la kyrielle ne datent pas de 40 ans (1).

1°. *Progrès de la fiscalité*, des systèmes d'extorsion, banqueroute indirecte, anticipations, art de dévorer l'avenir. NEC-

(1) Écrit en 1823. (*Note des éditeurs.*)

KER ne savait pas, en 1788, où prendre 50 millions de déficit annuel; mais depuis qu'on a CRÉÉ LA SCIENCE QUI N'EXISTAIT PAS SOUS NECKER, on a su ajouter, non pas 50, mais 500 millions à l'impôt annuel, qui, en 1788, ne s'élevait pas au demi-milliard. — 2°. *Progrès de l'esprit mercantile :* considération accordée aux rapines et fourberies commerciales. Agiotage érigé en puissance qui se rit des lois, envahit tout le fruit de l'industrie, entre en partage d'autorité avec les gouvernements, et répand partout la frénésie de jeu sur les effets publics. — 3°. *Concentration.* Les capitales, transformées en gouffres qui absorbent toutes les ressources, attirent tous les riches personnages, et font de plus en plus dédaigner l'agriculture. — 4°. *Monopole maritime.* Il était rivalisé et contenu en 1788 ; il est maintenant dominateur exclusif, sans qu'il reste aux Européens aucune chance de rétablissement des marines rivales.

5°. *Hérédité du mal*, ou coutume d'adopter les vices introduits. Le directoire établit-il un scandaleux usage, une ferme des jeux publics, ses successeurs déclameront contre lui et maintiendront le vice. Même chose a lieu du petit au grand, depuis le monopole des jeux jusqu'à la conscription. L'état civilisé fait réellement des progrès, mais dans l'art de légaliser et cumuler tous les désordres. — 6°. *Atteintes à la propriété*, dégénérées en habitude par les prétextes de révolution, prétextes qui deviennent règle pour les partis suivants. — 7°. *Chute des corps intermédiaires*, états provinciaux, parlements et corporations, qui opposaient des barrières au pouvoir. C'est grâce à leur chute qu'on a su trouver un renfort annuel de 500 millions, là où Necker n'en pouvait pas puiser 50. — 8°. *Spoliation des communes :* entre autres vices politiques, elle a produit celui des octrois, vrai moyen de désaffectionner le peuple des villes et le rendre docile aux agitateurs.

9°. *Instabilité des institutions*, frappées par cette raison d'impuissance, même dans le cas de sagesse, et contrariées par les habitudes révolutionnaires qui se maintiennent en secret chez un peuple fatigué de l'énormité des impôts. — 10°. *Discordes enracinées ;* les haines locales et ferments de dissension mal étouffés par des systèmes d'action simple qui comprime le mal au

lieu de l'absorber. — 11°. *Tactique destructive* ou accélératrice qui quadruple les ravages de guerre, fait renaître les coutumes barbares, les vendées, guérillas, levées en masse; fait intervenir en guerre jusqu'aux femmes et aux enfants. — 12°. *Immoralité de la politique*, l'union de la chrétienté avec les Ottomans contre une nation chrétienne qui veut échapper au massacre; le concert PASSIF pour le soutien des pirates et pour la traite des nègres, qu'on pourrait faire cesser à l'instant si on sévissait contre les coupables bien connus; le dévergondage du commerce, construisant aux Algériens les vaisseaux qui serviront à peupler leurs bagnes d'esclaves chrétiens.

— — DÉPRAVATION DIRECTE DES SCIENCES : refus obstiné d'explorer les branches d'études négligées; mépris de l'expérience qui montre aux sophistes les 9 fléaux (13), pour fruit constant de leurs systèmes; jonglerie de persuader que tout est découvert, qu'il faut bafouer ceux qui apportent des inventions; esprit mercantile du monde savant, réduisant les sciences et les arts en tripot commercial et cabalistique, étouffant quiconque n'a pas la faveur des coteries philosophiques.

— — DÉPRAVATION INDIRECTE DES SCIENCES; entre autres par les progrès de la chimie, qui ne travaille qu'à vexer le pauvre, en fournissant au commerce des moyens de dénaturer toutes les denrées : pain de pommes de terre, vin de bois d'Inde, faux vinaigre, fausse huile, faux café, faux sucre, faux indigo; tout n'est que travestissement dans les comestibles et fabrications, et c'est sur le pauvre que s'exerce la gargotte chimique : lui seul est victime de toutes ces inventions mercantiles, qui pourraient avoir d'utiles emplois dans un régime de relations véridiques, mais qui seront de plus en plus nuisibles jusqu'à la clôture de la civilisation.

... RÉTROGRADATION LIBÉRALE, ou concours de préjugés libéraux provoquant des opérations monstrueuses, comme l'admission des Juifs au droit de cité; acte doublement impolitique, en ce qu'il greffe la 3e. période (le patriarchat, 13), sur la 5e., et qu'il y introduit des parasites, des improductifs, tous adonnés au trafic et nullement à l'agriculture; gens qu'une politique éclairée aurait exclus comme contagion sociale. C'est une thèse fort neuve et à laquelle je voudrais pouvoir donner quel-

ques pages. On ne permit pas à ASKER KHAN, ambassadeur de Perse à Paris, de faire couper la tête à ses esclaves : Bonaparte lui fit dire que les coutumes de pays barbares n'étaient pas permises en pays civilisé : pourquoi donc y tolérer les vices patriarcaux, également odieux, quoique non sanguinaires ?

... RÉTROGRADATION ILLIBÉRALE ou esprit d'immobilisme qui a gagné les cours et les grands, fort libéraux en 1788, maintenant effrayés du prétendu perfectionnement et des maux évidents qu'il fait éclore : ils ont suspecté l'esprit de progrès social, au lieu d'en suspecter les fausses voies, et d'opiner à chercher les routes d'amélioration hors des méthodes philosophiques. De là naît double erreur, le penchant des cours à se défier des nouveautés utiles et des sciences exactes, puis l'obstination du vulgaire à espérer quelque bien des philosophes dont l'industrie sophistique tomberait à plat si le gouvernement, quittant les voies d'immobilisme, provoquait (54) l'exploration des sciences dont la philosophie empêche traîtreusement l'étude.

Voilà seize fruits récents de l'impéritie de nos sciences politiques ; seize désordres ajoutés nouvellement aux 9 fléaux inséparables de la civilisation. Je ne suis pas le seul qui en fasse la remarque ; voici à ce sujet des observations sur le 5e. vice, la *concentration*, ou absorbant des produits de l'industrie générale.

DRAPEAU BLANC, 23 juin 1825. Il établit que les rentes ne reviennent pas, les unes dans les autres, à 60 fr. pour cent aux acquéreurs, qui se trouvent ainsi jouir GRATUITEMENT de plus de 75 millions de rente (capital; 1500 millions). Il cite l'emprunt de 100 millions consenti en 1817 à MM. HOPE, BARING et LAFFITTE qui, pour 100 millions en numéraire fournis à l'état, se trouvent, eux ou leurs cessionnaires, avoir gagné en 3 ans une somme de 107 millions.

« La France, dit-il, par suite des fausses mesures qui ont circonscrit le placement de la rente, est divisée en 2 nations ; celle des capitalistes rentiers, environ *deux cent mille,* qui, pour des prêts usuraires, ont acquis près du tiers des revenus de l'état; et celle des contribuables propriétaires, au nombre de plus de *six*

millions, qui bientôt ne pourront plus, comme l'a dit M. Cas. Périer, continuer d'être leurs fermiers obérés.

» C'est ce qui fait que le numéraire devient de plus en plus abondant à Paris et rare en province; que l'industrie et le commerce prospèrent à Paris et languissent dans le reste du royaume, et que la France (dites plutôt la civilisation tombée en 4e. phase, II, 207) finira par ressembler à ces êtres rachitiques dont la tête devient monstrueuse aux dépens des autres parties du corps qu'elle dessèche et paralyse. »

Ce détail constate l'énormité du vice récent nommé concentration : les 15 autres sont également incontestables, et prouvent que la philosophie moderne a réellement créé ***la science qui n'existait pas***, l'art d'ajouter aux antiques misères (13) une foule de misères nouvelles, et datant de cette génération. Faut-il s'étonner qu'elle redoute si fort la découverte qui met à nu son impéritie ?

Un incident fâcheux est que la nature matérielle conspire avec la philosophie pour aggraver les maux. On ne connaissait qu'une peste en 1788; on en a aujourd'hui 4 bien distinctes; ***la peste ottomane***, ***la fièvre jaune***, ***le typhus*** et ***le choléra-morbus*** (I, 8). La dernière gagne l'Europe; elle s'est avancée en 1822 de Bagdad à Alep, et bientôt nos amis les Turcs en feront présent à l'Europe.

D'autre part, les intempéries se multiplient : jamais les tremblements ne furent plus fréquents et plus terribles. Alep, Java, le Chili et la Sicile en ont été victimes tout récemment. Ces symptômes d'infirmité de la planète sont renforcés par le dérangement constant des climatures : 1822 n'a point eu d'hiver, 1823 point de printemps. Ce désordre continu depuis 10 ans est l'effet d'une lésion aromale qu'éprouve la planète, par la trop longue durée du chaos civilisé, barbare et sauvage.

Les philosophes répondront-ils, selon leur usage, que ce sont des fléaux inséparables de la civilisation? C'est faux, puisque tout est nouveau et récent dans cette liste de calamités. Mais qu'importe que le mal provienne de la philosophie, ou de la civilisation, ou de l'une et de l'autre ? Il n'est pas moins constant que les maux s'aggravent, qu'il faut échapper à la science trompeuse et à la société désastreuse qui nous traînent ainsi d'abîmes en abîmes;

que l'une et l'autre sont deux boîtes de Pandore, deux furies dont l'esprit humain doit s'évertuer à faire une prompte fin, puisqu'il peut, par la découverte du calcul de l'Attraction, choisir sur d'autres sociétés (table, 13) et passer immédiatement à la meilleure, à la 8e., qui terminera subitement toutes les calamités politiques et matérielles.

ARTICLE DIXIÈME.

Leçon romantique.

Malgré le soin que j'ai pris d'éviter la teinte romantique, tout semble féerie dans les tableaux de l'Association; tout y est plus brillant que les féeries mêmes. De là naît la défiance. On ne veut pas observer que ces descriptions du nouveau monde social sont fondées sur des calculs très rigoureux (III, 547), et qu'il est force à l'auteur de produire sa théorie telle que la lui donnent les calculs.

Aimer le genre romantique, c'est aimer l'attraction passionnée et les magnificences qu'elle va créer sur le globe. A sa voix, 600,000 palais immenses remplaceront les dégoûtantes chaumières de nos villageois. La plus chétive campagne deviendra plus brillante, plus variée que les jardins enchantés d'Armide. (Voyez III, 486, l'alliage des trois ordres agricoles.) La plus longue vie sera trop courte pour suffire à l'affluence des plaisirs : l'unité et la paix perpétuelle succéderont tout à coup aux fureurs de mille peuples ennemis; l'humanité entière formera cette famille de frères qu'a rêvée la philosophie : les vertus, devenues voie de fortune, feront les délices des pervers comme des sages; les passions formeront un immense orchestre à 800 millions de caractères, et transformeront le globe en paradis terrestre; le siècle d'Astrée et les fictions poétiques ne seront que fades illusions, au prix de tant de richesse et de bonheur. Eh! quelle baguette magique va opérer ces prodiges! C'est l'ATTRACTION INDUSTRIELLE; c'est l'art d'attirer au travail agricole et manufacturier, par emploi des séries de groupes.

On est donc de fait partisan de la théorie sociétaire, si on est partisan du genre romantique. Ce genre, dont on nous vante la renaissance, est-il vraiment ressuscité? Non, il n'est pas même connu. Nos romanciers ne sont que romanesques; nous berçant de charme idéal à défaut de biens réels, ils oublient qu'on ne peut pas créer les féeries sans de grandes richesses; qu'il faudrait trouver le moyen de faire naître les richesses et d'allier ainsi *le bon avec le beau*, en créant l'*Attraction industrielle* qui réaliserait toutes les féeries. A défaut de cette attraction, de ce levier vraiment romantique, les écrivains, réduits à nous peindre le beau sans nous donner les moyens d'y atteindre, ne sont qu'avortons romantiques.

Ils ont cru leur domaine borné aux réminiscences d'antiquité, aux jeux d'enfance de l'esprit humain; ce n'est point ainsi que des nations éclairées devaient envisager l'esprit romantique: sa première attribution était l'étude de l'Attraction passionnée; c'est la chaîne de fleurs qui unit l'univers. Nous voyons, au firmament comme sur la terre, le plaisir ou attraction diriger en harmonie les mondes et les insectes; l'homme seul est exclu de ce bonheur accordé même aux animaux industrieux. Castors et fourmis, abeilles et guêpes, ne travaillent que par attraction; tout est romantique dans leur existence, car le travail même y est plaisir; il faut que l'homme social arrive à ce point, s'il veut s'élever seulement au bonheur des animaux.

Combien le monde civilisé est loin d'un tel sort! Condamné au travail répugnant, aux privations perpétuelles; privé du charme d'obéir à l'attraction, il ne trouve en elle qu'un guide trompeur; elle ne le pousse qu'au désordre, qu'aux excès. Le voilà donc doublement exclu de la voie romantique, étant privé du secours de l'attraction

en industrie, et trahi par l'attraction dans l'usage des plaisirs.

Une théorie très-inespérée lui ouvre deux voies d'avénement au vrai bonheur : elle nous garantit charme permanent dans l'exercice de l'industrie, et suprême sagesse dans l'abandon à l'attraction. Si le calcul est juste, quel triomphe pour les romantiques! Il sera évident que leur genre est véritable naturé de l'homme.

Jusque-là ce genre n'est autre chose que romanesque et faux brillant. Nos romanciers, ignorant qu'il faut unir le bon avec le beau, unir l'attraction industrielle avec les féeries, ne savent pas même définir ce beau qu'ils essaient de peindre. Un écrivain, dissertant sur le type originel du beau que Platon croit relégüé au sein des nuages, disait dernièrement :

« *Peut-être le beau idéal ressemble à la chaîne d'or*
» *de Jupiter, qui rattache le ciel à la terre : peut-être*
» *il faut chercher ce beau idéal dans un juste milieu,*
» *dans un point délicat et fugitif, entre la vérité terrestre*
» *de la nature positive, et cette éternelle image de la*
» *beauté, qui, pure et abstraite, ne se réalise jamais sur*
» *la terre, et réside, suivant le disciple de Socrate, au*
» *sein de la Divinité même.* »

Voilà une définition richement ténébreuse (1) : je donne

(1) Elle est d'un journal qui a cru voir dans ma théorie des jeux d'imagination, tout en avouant qu'elle lui paraît souvent fondée sur des calculs très-justes : je puis observer que lui-même use largement de ce privilége d'imaginative. Si je disséquais sa phrase, on verrait qu'elle ne devient intelligible que par application à mes doctrines de l'attraction et de l'analogie : à coup sûr, il n'expliquera pas sa définition du beau sans tomber dans vingt jeux d'imagination, et peut-être autant de contre-sens; car j'en distingue

au plus fin à comprendre le vrai beau idéal d'après ce subtil commentaire; je n'en expliquerai qu'une seule idée, celle de la *chaîne d'or*, dont Jupiter fait usage pour unir le ciel à la terre.

Sur quoi porte cette allégorie? La véritable chaîne d'or, lien du ciel et de la terre, n'est-elle pas l'Attraction? voie d'harmonie pour les mondes et les insectes, elle devrait l'être aussi pour les humains. A défaut du mobile d'Attraction, tout n'est que chaîne de fer pour l'humanité, régie par la famine et la terreur. Si le monde social veut se rattacher au ciel par une chaîne d'or, ou chaîne du beau et du bon, il ne le peut qu'en organisant le régime d'attraction industrielle, qui fondera l'opulence et le bonheur sur l'abandon au plaisir, et fera succéder le règne de la vérité à nos hypocrisies morales, qu'un auteur nomme avec raison nos frivoles et comédiennes vertus.

Et puisque l'établissement de cette féerie sociale universelle ne tient qu'à un facile essai sur un hameau, sur cent familles agricoles, il faut être bien ennemi du romantique et du beau, pour hésiter sur l'épreuve et repousser la théorie. D'où vient ce mauvais esprit? De ce que notre siècle, avec son masque romantique, est devenu le plus servile de tous les siècles; unanime à penser

déjà dans le texte une demi-douzaine au moins, tel que celui de la chaîne d'or appliquée à l'état actuel du monde social.

Il m'est arrivé souvent de m'arrêter six mois à des problèmes: je n'y aurais pas perdu six minutes, si j'eusse voulu mettre en jeu l'arbitraire, l'imagination seule; mais je m'en défie, et je ne l'emploie qu'à la manière de Képler, en la soumettant aux vérifications; à ce prix, l'imagination devient un guide précieux, et je n'en fais jamais d'autre usage.

comme les stupides contemporains de Chr. Colomb, *que ce qui n'est pas connu ne peut pas exister, ne peut pas être découvert.*

Imbu de ce servilisme, il fait très-peu de progrès, excepté en chimie, où il a secoué le joug de l'*impossibilité*. Mais sur tout autre point il marche à pas de tortue, et n'a même point fait la plupart des inventions dont il s'arroge l'honneur. (Voyez à ce sujet l'ouvrage de DUTENS l'Anglais, sur les découvertes faussement attribuées aux modernes, ouvrage qui a, comme le mien, le défaut de n'être PAS MARCHAND, parce qu'on y trouve autant de vérités que de phrases.)

L'âge moderne, par la servilité du génie, a tout paralysé : il a empêché les progrès les plus faciles dans toutes les branches de sciences et d'arts : il les cultive en crétin intellectuel, tremblant de faire un pas au delà des limites que le préjugé lui a fixées; frappé d'immobilisme, comme ces Chinois qu'il ridiculise. On peut en voir quelques détails dans la note 12 (187).

Nous sommes donc fort loin du romantique, genre qui doit n'admettre aucune borne dans les vues de bonheur social, de magnificence, de vertu et d'unité; genre incompatible avec la civilisation, qui est un abîme de misères, de faussetés, d'infamies. Si elle avait réussi au moins en quelque partie du régime social, comme l'art de prévenir l'indigence, on pourrait voir quelque teinte romantique dans l'état actuel, dire qu'une des sociétés humaines a trouvé les voies du bien, que les barbares et sauvages sont libres d'y atteindre en adoptant la civilisation.

Mais à quoi se réduisent nos trophées en art social? Pour en juger, assistez à une séance d'académie, où vous

trouverez le beau idéal dans toute sa force : vous y entendrez les successeurs de Platon et Sénèque, prônant à la fois *la chaîne d'or* et *le mépris des richesses* (II, 399), plaçant la sagesse dans les raves de Cincinnatus et les trophées de l'agiotage. Vous sortirez de la salle, ivre de beau idéal, de vol sublime et de perfectibilités romanesques; mais le désenchantement suivra de près : vous serez, au bas de l'escalier, cerné par les mendiants, assailli de leurs complaintes, et soulevé par le spectacle hideux de ce peuple philosophe, cherchant avec un crochet sa subsistance dans les tas d'ordures. A cet aspect, on se dit : *Rêvé-je, ou si c'est l'académie qui rêve avec ses perfectibilités?* Nul doute : le rêve est du côté de l'académie, qui prône cet ordre civilisé où le sort de l'homme est si fort au-dessous de celui des animaux, et qui veut nous confiner à jamais dans cet état civilisé, où l'homme est esclave du travail, esclave d'un écu, où les philosophes mêmes, soumis aux servitudes les plus honteuses (121), auraient dû cent fois reconnaître que la civilisation est l'antipode de la sagesse et du bonheur, l'absence du beau et du bon, et qu'il faut enfin chercher un ordre social différent, pour s'élever au bonheur.

Ce nouvel ordre est découvert : il nous assure le charme perpétuel dans les quatre phases de la vie (table, 148); mais il ne serait qu'à demi-romantique, s'il ne nous garantissait un bonheur plus grand encore dans l'autre vie. Sur ce point nos romanciers ont été prodigieusement stériles, et reproduisent encore aujourd'hui les rêves de Platon et Socrate, qui envoient dans l'autre monde nos âmes sans corps, avec l'insipide perspective d'être logées un peu plus haut ou plus bas dans l'Empyrée, comme sur les gradins d'un amphithéâtre. Quelle

pauvreté dans la philosophie romantique tant ancienne que moderne !

La religion est sur ce point un guide bien plus judicieux : elle nous enseigne la résurrection des corps, CREDO CARNIS RESURRECTIONEM; elle nous apprend même (catéchisme de mon diocèse), que les qualités des corps glorieux, dans l'autre monde, seront l'*impassibilité*, la *clarté*, l'*agilité*, la *subtilité*. C'est précisément ce que démontre la théorie du mouvement aromal, tout à fait inconnue de nos physiciens, théorie liée à celle de l'attraction industrielle.

Quant au séjour de ces êtres ultra-mondains, la religion l'avait indiqué avant Platon et Socrate, et la poésie, depuis Orphée jusqu'aux Bardes, nous a toujours dit que les âmes de nos pères planent sur nous au delà des nuages. Ainsi la philosophie platonique n'est qu'un écho sur cette matière : la science moderne, loin de nous rien apprendre sur les détails de l'autre vie, n'a su, avec ses subtilités, qu'obscurcir le problème et renforcer le vil matérialisme. Elle n'a su, au lieu de nous faire connaître les biens du séjour céleste, que nous façonner aux tourments de l'enfer social ou état civilisé et barbare, dont elle devait nous délivrer.

Encore aujourd'hui les romanciers nous enseignent qu'au lieu de chercher les issues de ce labyrinthe de misères et de fausseté, l'homme doit s'y contenter de son sort dans toutes les situations (doctrine d'un roman récent, intitulé Jacques Fauvel). Cette impulsion devient romantique et précieuse à la voix de la religion, qui nous garantit, pour prix de la résignation, un bonheur éternel dans l'autre monde. Quant à la morale, sa tâche est de découvrir les voies du bien réel, et non pas de façonner

au mal. En nous prêchant la résignation isolément, sans compensation céleste, elle est encore moins recevable qu'au temps où B. de St.-Pierre lui disait : « Vous m'ap» puyez sur le bâton de la raison, et vous me dites : mar» chez ferme, etc., etc. Mais toutes vos belles dialectiques » de résignation disparaissent précisément à l'instant où » j'en ai besoin ; elles ne sont qu'un roseau entre les mains » d'un malade. »

La morale, en s'emparant ainsi des dogmes de la religion, joue un rôle parasite en triple sens,

promettant au malheur un secours qu'elle ne lui donne point ;

éludant sa tâche simple ou recherche des issues de civilisation ;

éludant sa tâche composée, qui est d'ajouter aux preuves d'immortalité fournies par la révélation religieuse, les preuves dues par le génie, les théories d'analogie universelle annoncées (III, 212). Nous avons une mythologie romantique ; il restait à créer la mythologie passionnelle, science exacte, qui donne une âme à toute la nature, en montrant dans chaque animal, végétal et minéral, un tableau des passions humaines (note X).

Ce tribut aurait élevé les démonstrations d'immortalité de l'âme, *du simple au composé;* il aurait porté au plus haut degré une croyance que la morale, par elle seule, ne sait qu'affaiblir, et même détruire chez ceux qui se nourrissent de ses vagues systèmes, tellement décrédités qu'on les accuse hautement d'absolue nullité **.

** DRAPEAU BLANC, 18 juin. « La science de la morale n'est » pas faite encore ; on n'est pas même d'accord sur les principes. » Accordez-vous donc sur les principes, si vous voulez que vos

Loin de ces doctrines d'apathie morale et d'immobilisme social, nos romantiques avaient une tâche brillante à remplir, celle de pénétrer le secret des destinées heureuses, ravir à la nature le plan de tous ses mystères, et emporter d'assaut ce trésor que les classiques devaient attaquer en siége régulier.

Inhabiles à ce rôle audacieux, nos soi-disant romantiques n'ont été que des soldats de parade, prostituant leur imagination à des bibus. Parfois ils ont eu de belles inspirations, comme J. J. Rousseau lorsqu'il dit des civilisés : « *Ce ne sont pas là des hommes; il y a quelque* » *bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la* » *cause.* » C'est bien jugé : mais au lieu de se borner là-dessus au rôle passif, il eût fallu agir, chercher un autre état social que cette civilisation, si indigne de Dieu et de l'homme.

On n'en a rien fait : Rousseau, comme tous les roman-

» enfants en aient. Comment voulez-vous que les corps ensei-
» gnants enseignent une science qui n'est pas faite encore ? »

Il est à remarquer que les économistes en disent autant de leur science, avouant qu'elle n'a pas encore de principes fixes. Quant à celle des idéologues ou métaphysiciens, ses partisans mêmes la reconnaissent pour un dédale de subtilités, qui ne vaut pas la peine qu'on en cherche la clef : reste la politique, dont on va lire les prouesses à la note X.

Au reste, ces 4 sciences pouvaient-elles manquer de s'égarer à qui mieux mieux, quand celle qui doit les diriger toutes, LA LOGIQUE, *n'est pas faite encore*, selon Condillac et le Constitutionnel ? Ainsi, les guides qui veulent nous conduire à la sagesse en sont eux-mêmes à chercher un guide. Combien l'auteur d'Anacharsis a raison d'appeler leurs bibliothèques (10) un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs ! Telles sont les sciences qui veulent étouffer la théorie de l'Attraction et de l'Association.

tiques, n'a été qu'un immobiliste; il n'a eu en vue que de claquemurer le genre humain dans la civilisation, dans les sottes illusions d'un pacte social fondé sur les baïonnettes et la famine. Ce sont les deux colonnes de l'état civilisé : si son peuple n'était pas affamé, il ne travaillerait pas; et s'il n'était pas contenu par les sbires et gibets, il renverserait à l'instant l'échafaudage social.

Cet état de choses, honteux pour l'humanité, aurait dû stimuler des esprits vraiment romantiques; mais un secours qui a manqué aux nôtres, c'est l'esprit religieux, la confiance en la Providence. Nos romanciers politiques, dépourvus d'espérance en Dieu, n'ont pas eu le génie de pressentir ses desseins, entrevoir ses plans magnanimes d'harmonie sociétaire, et en brusquer la découverte par quelqu'une des 16 voies indiquées (II, 142), entre autres celle de l'affranchissement composé, ou liberté des hommes ET DES FEMMES. Ce devait être le sujet d'un très-beau calcul conduisant à l'invention des séries passionnelles.

La postérité s'étonnera qu'on n'ait pas songé à cette étude, lors de la découverte d'une île toute romantique, OTAHITI.

La nature semblait en avoir fait un temple de l'amour, en l'isolant de nos profanes sociétés. Elle avait établi la liberté des femmes dans ce fortuné séjour, où le printemps perpétuel, joint à l'absence de bêtes féroces, de reptiles venimeux et de maladies syphilitiques, avait élevé la peuplade à un état supérieur à celui des autres sauvages.

Cette découverte invitait les philosophes à mettre en question si la liberté des femmes, vœu évident de la nature, puisqu'on la trouvait établie dans Otahiti isolé du

monde entier, ne pourrait pas être applicable aux sociétés industrielles et policées.

Nos romantiques étaient trop peu galants, trop égoïstes, pour s'occuper de cette recherche : elle eût conduit promptement au calcul des séries passionnelles; car si l'on veut analyser les emplois que les femmes affranchies feraient de leur liberté, on reconnaît qu'elles débuteraient par former les séries en amour (selon l'échelle, III, 392), effet qui ne pouvait pas avoir lieu dans des sociétés non industrieuses, comme Otahiti, mais qui naîtrait dans une société de haute industrie.

Une fois les séries formées en passion quelconque, on aurait bien vite appliqué cette méthode à l'industrie, et on en aurait à l'instant reconnu les immenses avantages (III, 7 à 48). Après cette connaissance acquise, on aurait pu laisser en suspens la liberté des femmes, et n'employer les séries qu'en fonctions industrielles. C'est ce qu'on fera aujourd'hui, dans le début de l'Association; puis par la suite, après 2 ou 3 générations sociétaires, le monde social admettra en amour les modifications qu'il jugera convenables à ses intérêts.

J'ai défini le tort des romantiques. Engagés dans les fictions ou dans les sophismes de liberté, ils se sont crus dispensés d'inventions utiles; ils n'ont pas même envisagé leur tâche, qui était d'aller au bon par la route du beau. Les uns et les autres sont restés si en arrière du but, qu'on ne sait pas encore définir le bon ni le beau, ni même le bonheur de ce monde (III, 183), encore moins celui de l'autre monde.

Socrate et Platon, dont un littérateur vient de rajeunir les opinions sur l'autre monde, veulent nous réduire là-haut à des jouissances *pures, abstraites et dégagées de la*

matière; nous ramener à l'état de SIMPLISME ou *âme sans corps*. Ce n'est point là notre compte, et s'il m'est permis d'ajouter ma prose à celle du divin Platon et du divin Socrate, je vais donner sur les corps ultra-mondains (note Y, p. 189), un tableau très-différent des mesquineries philosophiques faites pour dégoûter du séjour des régions éthérées.

Quant au séjour de ce bas monde, en y voyant, après 3,000 ans de lumières, le triomphe des perfidies et des fureurs sociales, comment des esprits romantiques peuvent-ils admettre que cet ordre infâme puisse convenir aux vues de la Divinité et à la nature de l'homme? Plus pénétrants et plus religieux, ils auraient dit : « Tant d'horreurs ne sauraient être les fins d'une sage providence : » Dieu aurait préféré ne pas créer le monde, s'il n'en eût » auguré que ce chaos de forfaits. Nous sommes donc réservés à quelque sort différent, dont nous ignorons les » routes : essayons de nouvelles méthodes scientifiques; » explorons les sciences négligées; cherchons, selon le » conseil de la parole divine : *quærite et invenietis.* »

Combien d'appas a cette étude, si l'on considère que l'humanité entière, dans ses traditions, atteste l'existence d'un bonheur passé et perdu, bonheur dont mille documents sacrés ou profanes invitaient à chercher la trace. Qu'était-ce que la société primitive ou EDEN? C'était le régime des séries passionnelles, qui fut praticable *par circonstance* et *découvert par instinct*, aux premiers âges du monde. Ainsi, dit Rousseau, *tout était bien, sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénéra entre les mains de l'homme.* Le génie devait retrouver les voies de ce bonheur primitif et l'appliquer à la grande industrie.

Voilà, écrivains romantiques, la tâche qui vous était assignée : elle est enfin remplie. Mais sûr d'être harcelé par la malignité, j'ai dû, en publiant un traité de l'Attraction passionnée, en déguiser jusqu'au nom, l'affubler des couleurs mercantiles du siècle, parler à la cupidité et non à l'âme, en produisant l'Attraction sous le nom d'*Association domestique*. Tout autre ton aurait pu inspirer de la défiance à un fondateur, à des actionnaires. D'après cette considération, j'ai cru devoir allier sans cesse aux calculs sévères, le plus romantique de tous les sujets.

Cet acte de prudence fournit une arme de plus à la philosophie; elle argue de mes calculs justificatifs pour accuser ma théorie d'obscurité et détourner de la lire. Les rusés personnages, ils hasarderont bien une accusation d'obscurité qui ne les compromet en rien, qu'ils ne justifient en aucune manière; mais ils ne s'engageront pas dans une accusation d'erreur, qui les obligerait à réfuter quelque point de doctrine. Certes, ils n'y brilleraient pas : il faudrait réfuter auparavant la théorie newtonienne dont la mienne est contre-partie et application.

Savants honorables, abjurez, dans cette conjoncture décisive, l'esprit cauteleux, et opinez franchement sur le fond de la nouvelle science. Eût-elle, quant aux accessoires, un millier de taches comme celles que j'ai signalées à l'art. 8e., elle n'en serait pas moins voie de Dieu et gage de salut des hommes, puisqu'elle présente un traité de l'Attraction, qui est interprète divin sur les harmonies sociales, comme la révélation est oracle divin sur les choses religieuses.

La découverte n'eût-elle que le mérite de circonstance, l'avantage de fermer les plaies révolutionnaires en assu-

rant le remboursement subit des 23 milliards de dettes françaises et 20 milliards de dettes anglaises, on serait déjà coupable d'envisager avec indifférence un tel bienfait de la Providence, envoyé aux deux nations dans le moment le plus opportun. Ne fût-ce que pour ce seul avantage, elles devraient déjà lutter d'empressement pour l'épreuve, et se mettre en mesure de ne pas manquer au printemps prochain ce qu'on a manqué celui-ci.

Ce n'est pas au vil intérêt, c'est à l'honneur de la science que j'en appelle. Une découverte qui ouvre les voies d'unité universelle et d'initiation à tous les mystères de la nature, ne doit-elle pas rallier les hommes à conceptions grandioses? Tels doivent être les romantiques et les vrais amis des lumières. Ceux d'entre eux qui hésiteraient à l'idée du bonheur universel, ne seraient que des âmes vulgaires, des apostats du génie social.

Vous qui avez commis cette faute, coryphées du monde savant, souvenez-vous que le premier orateur ou personnage marquant qui prendra parti pour l'Association, entraînera le monde entier. Je ne puis que vous répéter à ce sujet ce qui a été dit (II, 431): Rome enfanta l'Augustin religieux, que Paris enfante l'Augustin social.

Une science neuve a besoin de l'appui d'un nom en crédit : le vulgaire défiant et tant de fois trompé, n'accueille la vérité qu'autant qu'elle paraît sous les auspices d'un favori de l'opinion. C'est un appel aux grands écrivains de tous les pays, et surtout aux romantiques célèbres, aux Byron, aux Walter Scott. Quel rôle pour un ami du beau, que celui de convertir subitement le monde entier au vœu de la nature, à l'harmonie universelle, et de penser qu'un si brillant succès ne tient qu'à une petite épreuve de deux mois, dont les matériaux sont

déjà prêts en Angleterre! Si tant de gloire ne séduit pas un écrivain, il faudra dire qu'il n'existe aucun romantique en civilisation. *Exoriare aliquis.*

NOTE 12. *Sur la servilité des sciences et des arts.*

L'empire de l'habitude, ou CHINOISERIE UNIVERSELLE. Je vais citer à ce sujet une gamme de dupes s'arrêtant tout à coup devant le moindre obstacle, et se sacrifiant eux-mêmes au préjugé d'impossibilité.

1. Les CHIMISTES, note X, qui laissent travestir toutes leurs inventions par la fourberie commerciale. Mais la licence de fraude existe; donc elle doit exister toujours; donc on ne doit chercher aucune garantie contre les astuces mercantiles, aucun régime de commerce véridique.

2. Les AGRONOMES, perdant DIX et gagnant UN. Leurs sociétés savantes font des améliorations imperceptibles, tandis que l'intempérie marche à pas de géant, et détruit les climatures par suite du régime civilisé qui anéantit forêts, sources et montagnes fertiles. Mais la civilisation ou morcellement a toujours existé; donc elle doit exister toujours.

3. Les GÉOMÈTRES, arrêtés tout net au 5ᵉ. degré. Ils devraient en conclure qu'il leur manque des voies d'opération, qu'on pourra les trouver dans d'autres sciences, et qu'il faut procéder à l'exploration générale. Au lieu d'agir ainsi, ils commissionnent un des leurs pour insulter à la découverte qui leur livrerait les procédés de résolution du 5ᵉ., et du 10ᵉ., et du 32ᵉ. degré. Si je pouvais donner six mois aux mathématiques, je répondrais bien de fournir le procédé de résolution de 32ᵉ. puissance.

4. Les PHYSICIENS, vrais immobilistes, spéculant comme ceux qui ne voulaient pas croire au nouveau continent. Ils ont manqué le brillant de leur science, en négligeant le règne aromal, le plus étendu des quatre. Mais les anciens n'avaient compté que trois règnes; donc il n'en peut exister que trois.

5. Les GÉOGRAPHES, qui n'ont jamais su donner des divisions naturelles par bassins, s'affranchir des divisions arbitraires qu'é-

tablit le droit de conquête. De là vient que la France a manqué, dans vingt traités, les occasions d'obtenir ses limites naturelles et politiques, savoir :

En *limite naturelle*. Aux Pyrénées, les versants ; les deux vallées d'Aran (Haute-Garonne), et de Bastan (Bidassoa, St.-Etienne, Irun et Fontarabie).

Aux Alpes, Nice et Monaco, puis les versants de ces deux cantons.

A l'est, la Savoie, le Valais, et les versants d'Aar et Dinneren jusqu'à une lieue au-dessous d'Olten.

Au nord-est et au nord, une limite militaire comprenant les versants du Rhin, depuis Rheinfeld au-dessus de Bâle : puis le cours du Rhin, jusqu'à l'île de Bommel, Heusden, le bras d'Oude-Maës, le Bies-Bos, les îles d'Over-Flackée et Gorée.

(Ceci est limite militaire. La limite naturelle serait : versants de Birse jusqu'à Grelingen ; versants du Doubs ; chaîne des Vosges, sauf quelques vallées ; versants de Sarre et Moselle jusqu'à Trarbach ; versants de Meuse jusqu'à Aersen sous Venloo ; cours de Meuse et Oude-Maës.)

Les géographes n'ayant jamais traité des divisions politiques et naturelles par bassins, il en résulte que la France n'a jamais été éclairée sur ses véritables intérêts, et a été dupe dans tous les traités, faute de connaître ce qu'elle avait à demander.

La géographie n'a pas même songé à donner une division méthodique du globe en douze parties ; encore moins des divisions locales par bassins. Elle s'en est tenue servilement aux divisions arbitraires, essayant tout au plus quelques changements de nom, comme celui d'Australie en AUSTRALASIE ; changement d'où il résulterait, *synoptiquement parlant*, que l'Europe doit s'appeler BORÉAL-AFRIQUE.

6. Les MUSICIENS, qui compliquent à plaisir la science et dégoûtent l'élève en lui présentant huit clefs, huit systèmes, à la place d'un seul où l'on arriverait en ajoutant une ligne, en notant sur DOUZE au lieu de ONZE, et laissant en blanc les 6e. et 7e : tout serait ramené à une seule clef. Mais cela n'a jamais existé ; donc cela est impossible.

7. Les ARCHITECTES, servilement révérencieux pour l'anti-

quité, ont craint d'imaginer des ordres nouveaux en hautes dimensions. Ils ont admis le septenal ou toscan, et le sizainal ou rustique à base enfouie; mais ils n'ont pas osé dépasser le dizainal ou corinthien.

Si j'examinais ici les bâtiments de Paris, je prouverais qu'il en est les trois quarts d'estropiés par fausse hauteur des colonnes. Le palais des députés exigerait du douzainal : son immense fronton écrasant douze colonnes, leur donne un aspect d'ordre huitainal ou dorique, appesanti encore par les cinq guichets de prison placés derrière. J'estime que 12 diamètres et même 12 1/2, ne seraient que la proportion des colonnes avec les localités et la perspective. En général, pour les accouplées, il faudrait du douzainal, et souvent du treizainal ou octavien pour les quadruplées.

Au reste, pour indice de faussement du goût, il suffit de dire que la démolition mercantile du charmant hôtel Thélusson a trouvé des apologistes. Il formait, outre sa beauté, un triple étage de points de vue avec les édifices Montmartre. Il ne manque plus, après cela, que de vendre le Louvre à quelque ami du commerce, qui le démolira sous prétexte de prolonger la rue du Carrousel. Ensuite on dira comme les journaux : « Il n'y a rien » de perdu; on en a conservé les plans lithographiés. »

... La POLITIQUE suit l'impulsion, et se prive des découvertes pour obéir à l'usage qui est de n'y croire qu'autant qu'il plaît aux journaux de les annoncer, et de ne provoquer que celles qui peuvent convenir aux intérêts des coteries scientifiques.

— Les SCIENCES ET LES ARTS se plongent dans l'abîme pour y entraîner leurs ennemis et étouffer le génie inventif. Voyez la note M, où il est prouvé en détail qu'ils gagneraient DIX en sachant semer, en sachant perdre UN sur un seul point, sur l'amour-propre, où ils pourraient encore mettre les rieurs de leur côté, et badiner la civilisation même qu'ils ont dupée.

NOTE Y. *Sur l'immortalité et la transition.*

D'où vient que les civilisés ont une si grande frayeur de la mort, et la considèrent comme un très-grand malheur ? C'est qu'ils

n'ont connaissance ni du local où va leur âme, ni du moule ou corps qu'elle reprendra, ni de ses fonctions futures, ni du mode de transition.

Il n'y a de fâcheux dans ce voyage que la douleur. Quant à la mort, c'est un réveil inquiétant sans doute, sous le rapport religieux, par la crainte de n'être pas au nombre des élus. Mais laissant à part les méchants et leur punition, nous ne parlons ici que des bons, et du sort futur dont la science aurait dû leur donner les notions qui entrent dans le cadre de la physique.

La 1re. était celle des corps éther-aromaux que reprendront nos âmes, et du séjour ultra-mondain. On n'a sur ce sujet aucune idée régulière, parce que la science n'a pas su classer les éléments en quadrille régulier, avec pivot et analogies (II, 248).

TERRE,	*amitié.*	AIR,	*ambition.*
EAU,	*famille.*	AROME,	*amour.*
	FEU.	UNITÉISME.	

Le haut monde céleste, nommé l'autre monde, étant au nôtre dans la différence du composé au simple, est bien mieux pourvu de force, de longévité et d'intelligence que le bas monde terrestre. Il emploie pour ses corps les deux éléments actifs et subtils, *éther* et *arome*. Il laisse au bas monde les deux éléments grossiers et pesants, *terre* et *eau*, qui forment les corps de la lourde espèce humaine, plus pesante encore en intellectuel qu'en matériel.

Quant au *feu*, à titre d'élément pivotal, il est commun aux deux sortes de corps, mais en degrés différents; car nos corps cismondains sont hors d'affinité avec le feu, dont ils ne supportent que 32 degrés en chaleur et 24 en boisson. Les transmondains seront incombustibles à très-haut degré, et pourront fonctionner dans l'intérieur brûlant de la planète.

Les corps des deux mondes, quoique formés chacun de 2 éléments dominants, participent aussi des 2 autres; car nous vivons de la partie inférieure et grossière de l'air, qu'on nomme atmosphère, et nos corps ont un courant aromal très-constaté par l'odorat du chien qui reconnaît au pas l'arome de son maître entre mille autres. Par contre, les corps de l'autre monde emploient aussi quelques molécules subtiles de terre et d'eau.

Nos âmes, en passant et repassant de l'un à l'autre monde, comme de la veille au sommeil, font la même opération que l'homme qui se couche et se lève. Au coucher, il a quitté les vêtements souples pour une pesante enveloppe dite couverture, matelas; et au lever, il reprend les vêtements souples. Ainsi notre âme, en arrivant dans ce bas monde, a pris l'enveloppe de pesanteur, le corps terre-aqueux; et retournant dans le haut monde, elle reprend le corps éther-aromal ou subtil. Ce double corps affecté à nos âmes coïncide fort bien avec les opinions de nos sages, qui recommandent de ne pas croire la nature bornée aux moyens connus, et de considérer le mouvement comme image et répétition de lui-même.

Pour donner une idée de la force et de la beauté du corps subtil, observons que l'arome est ce qu'il y a de plus fort dans la nature matérielle. Il soulève et agite les Alpes et l'Atlas par des tremblements. Sa vélocité nous est assez connue par le fluide électrique, les tonnerres, et par la rapidité de la lumière qui parcourt en une minute 4 millions de lieues. Tous les aromes n'ont pas cette activité; mais leur marche est hors de toute comparaison avec la lenteur de nos corps terre-aqueux, vraies tortues en mouvement.

Quant à la beauté, un corps est d'autant plus susceptible de luxe, que la matière en est plus subtile. On peut en juger par l'aile d'une mouche, qu'on voit à la loupe diaprée des plus riches couleurs; cette aile est pourtant une substance bien ténue, bien légère : les corps aromaux, plus légers encore, se parent d'autant mieux de l'éclat des couleurs.

Leur séjour habituel comprend toute la planète, mais plus particulièrement les 2/3 supérieurs de l'atmosphère; plus, la coque aérienne, dite RÉFLECTEUR. Chaque planète, aux limites de son atmosphère, est entourée d'une coque aromale aussi lisse qu'une glace, et comparable à une bulle de savon. Cette coque peut seule réfléchir la lumière : sans elle, une planète serait terne comme un caillou. La lune même, quoique astre mort et sans atmosphère, a un réflecteur, mais mat et sans éclat. Aussi ne donne-t-elle qu'une lumière blafarde et hideuse, qu'il est bien urgent de remplacer par celle d'un astre vivant.

La coque aérienne est spécialement le champ des relations publiques ; l'industrie des corps éther-aromaux s'exerce plus activement dans la haute atmosphère d'environ 10 lieues d'épaisseur placée sous la coque. Ils y planent et voguent en tout sens comme des oiseaux et poissons ; ils exercent de même sur la masse et le centre de la planète qu'ils peuvent parcourir à volonté. Mais ce parcours est un travail, tandis que le voguement sur la coque et le planement dans l'atmosphère sont un plaisir.

Ainsi ils ont sur nous l'avantage de goûter, sans fatigue, le charme d'un mouvement très-rapide. Ils ont aussi celui de l'impassibilité, absence de douleur, état d'ICHTYO-NÉVRISME, dont on voit le germe chez nos poissons, car ils sont fort peu sensibles à la douleur.

Quant aux autres plaisirs, ils ont tous les nôtres, et à bien plus haut degré que nous ; par exemple, en sens de goût : l'élément aromal se prête bien mieux aux saveurs que les éléments terre-aqueux, dont les produits n'ont de saveur qu'autant qu'ils en ont reçu de l'arome solaire. Aussi étaient-ils insipides, plats ou aigres en 1816.

Les ultra-mondains tirent une foule de saveurs tant des autres planètes que de l'intérieur de la terre dont ils exploitent les sucs. Leur industrie étant, avec la nôtre, en rapport du composé au simple, ils exploitent l'intérieur et l'extérieur, leur planète et les autres. Sans cet état de choses, il n'y aurait pas de lien entre l'industrie des mondes et de leurs habitants, et la philosophie ne serait pas fondée à dire que tout est lié dans le système de l'univers. Cela est vrai à la lettre, mais seulement des corps en mouvement composé ou corps éther-aromaux. Notre industrie, nos plaisirs, sont bien miroir des leurs, mais en mode inférieur et très-borné.

On peut donc rassurer nos Sybarites, Gastronomes et autres, qui dédaignent l'autre vie dans la crainte de n'y pas trouver la table mise : elle y sera servie avec une tout autre splendeur qu'en ce monde. Il en sera de même de tous les plaisirs, amour ou autres. Par exemple, de la vue : les ultra-mondains communiquent très-bien par télescopes et télégraphes avec les grandes planètes, Jupiter, Saturne et Soleil, dont ils reçoivent chaque

jour les nouvelles, comme on reçoit à Paris celles de Londres ou de Rome.

C'est donc une charmante perspective que cette vie future : elle n'a de fâcheux que la transition ascendante, appelée la MORT, qui perdra tout ce qu'elle a d'odieux, quand la philosophie daignera consentir à étudier les transitions qu'elle proscrit sous le titre de *trivialités*. La transition descendante, appelée naissance ou accouchement, est aussi une *trivialité;* cependant elle est inévitable. Des philosophes ne veulent pas qu'on en parle dans une théorie du mouvement : hé, maudit philosophe ! comment peux-tu exister et renaître sans les deux transitions dites NAISSANCE et MORT ? Il faut donc admettre l'étude des transitions, *triviales ou non,* dans un calcul régulier et intégral sur le mouvement. Les exclure, c'est imiter l'homme qui voudrait ne pas admettre le fumier dans l'agriculture, parce qu'il est trivial, et ne pas admettre les médecins dans le corps social, parce que leurs fonctions sont triviales. Je reprocherai souvent aux philosophes de Paris cette grossière bévue.

Or çà, réplique-t-on, si ce bonheur futur est vrai, comment se fait-il que Dieu nous en ait donné si peu de notions ? Cela était nécessaire. Chacun concevrait du dégoût pour la vie civilisée, qui n'est agréable qu'aux riches : c'est pourquoi Dieu a jugé bon de subordonner ces nouvelles lumières à l'invention de la science qui, nous ouvrant l'issue de la civilisation, nous assurera dès ce monde un sort si brillant, que les biens garantis dans l'autre n'empêcheront pas l'humanité de se plaire dans celui-ci.

D'ailleurs, ce bonheur ultra-mondain est considérablement rédimé pour l'instant, par l'état de subversion aromale où se trouve la planète, subversion qui ne peut finir qu'avec le chaos civilisé, barbare et sauvage. Il en résulte, pour les ultra-mondains comme pour nous, une foule de privations et d'entraves.

D'abord le retard des créations qui auront lieu pour l'un et l'autre monde ; ensuite l'état vicié des sucs de la planète, puis le désordre de la basse atmosphère, dont le *clavier éolien*, les *vents*, sont transformés de zéphirs en ouragans. Une foule d'autres dommages naissent du prolongement de l'état civilisé, et frapperont de confusion nos philosophes quand ils arriveront dans

l'autre monde. Là ils se reprocheront amèrement d'avoir étouffé la découverte dont l'épreuve aurait terminé à la fois les malheurs des deux mondes. Quant aux partisans de la philosophie, ils ne seront pas moins confus de reconnaître que leur science, avec ses rabâchages de liberté, avait fini par asservir l'état civilisé à la plus plate des tyrannies, à celle d'une secte d'écrivains mercantiles étouffant toutes les découvertes utiles pour soutenir leur commerce de livres. Au reste, le premier sentiment de chacun, en arrivant là-haut, sera un profond mépris pour le monde faux et absurde dont il se verra délivré, et qu'il envisagera comme un mauvais rêve dont on chasse l'idée au réveil.

Dans cette note sur l'immortalité, je me suis borné à dissiper l'erreur primordiale ou crainte de manquer dans l'autre vie des plaisirs sensuels. Avant d'aller plus loin sur les détails de la vie future, il faudra établir les notions par degrés, selon le tableau (72), prouver d'abord *que les attractions sont proportionnelles aux destinées.* Quand on aura vu cette vérité démontrée dans une grande phalange à mécanisme complet d'attractions, c'est-à-dire à 810 caractères de clavier général, avec les demi-caractères au nombre de moitié en sus; lorsqu'on aura reconnu dans cet étrange mécanisme, que Néron est aussi utile que Socrate, que Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait, et que toutes les attractions sont distribuées avec une suprême justesse, on sera en état d'étudier la nature, et d'abord les analogies qu'elle fournit dans les 4 règnes. (Note X, et III, 212). On déduira de cette étude nos vœux généraux sur l'autre vie, et les indices qu'en donne l'analogie. Ensuite on passera à la théorie transcendante et surtout aux transitions jugées triviales par la philosophie, et aux autres branches du tableau (72). Après quoi on pourra se convaincre que les philosophes de Paris, habitués à ne travailler que d'imagination et ne spéculer que sur le trafic de bel esprit, avaient grand tort de mesurer tout à leur aune, et traiter de jeu d'imagination ma théorie de l'immortalité avant de la connaître.

Eux-mêmes, que nous ont-ils appris sur ce point? Leur philosophie au vol sublime ne rêve que balance, contre-poids, garantie, équilibre; comment ne s'est-elle pas élevée à l'idée d'une balance des deux mondes, par intervention de l'âme alternant de

l'un à l'autre corps, comme on voit le corps alterner de la veille au sommeil, toute balance étant composée de trois fonctions? (Voyez ci-dessus les passions distributives.)

Au lieu de dérouler à nos yeux cette belle carrière des existences futures, cette munificence de Dieu envers nous (II, 319), quelles lumières nous a données la philosophie moderne? Ses doctrines d'athéisme et de matérialisme. L'antique philosophie était déjà bien mesquine dans ses idées de la vie future; mais elle était modeste et ne vantait pas son vol sublime, comme la moderne qui, sur la question de l'immortalité de l'âme, est vraiment pitoyable. Faut-il s'étonner que, ne sachant rien expliquer sur nos destinées en ce monde et en l'autre, elle se montre si jalouse des inventions, si active à en dérober la connaissance au public? Elle verra (note M) combien elle s'abuse sur ses vrais intérêts à cet égard.

ARTICLE ONZIÈME.

Leçon classique.

La leçon romantique a été purement négative, quoique j'eusse pu y traiter en positif de beaux problèmes, comme la recherche du régime édénien. Mais les romantiques ayant compromis leur genre, en l'affectant à la frivolité et négligeant l'utile, il vaut mieux adapter une science neuve au genre classique, non suspect de vision. Je me suis donc borné à faire entrevoir qu'on pourrait, avec plein succès, produire ma théorie en sens romantique : elle serait même plus hardie, plus grandiose et aussi juste qu'en classique où je vais, selon mon engagement, battre les philosophes avec leurs propres armes, et déduire mon calcul sociétaire de leurs principes mêmes, après quoi je l'établirai d'après les miens qui conduiront au même but.

C'est bien à tort que les quatre sciences philosophiques s'accusent réciproquement de n'avoir pas de principes. Je les en ai badinées dans la petite note (180) : elles ont un tort bien plus grave en fait de principes; c'est de ne pas savoir employer les bons dont elles sont bien pourvues, de les confondre avec les mauvais, compromettre et avilir les bons par cette confusion.

J'ai réuni (II, 129) une petite collection de ces bons principes philosophiques, dont le principal est *que l'homme est miroir de l'univers, et le mouvement, miroir progressif de lui-même.* Voyez pour application la note X, annexée à cet article. Je vais mettre en scène quelques-uns de ces préceptes que la philosophie recommande comme boussole, et qu'elle refuse de pratiquer. Ils nous indiqueront la marche à suivre en théorie sociétaire. Cette

base une fois posée *par les philosophes mêmes*, il restera à vérifier si mon traité satisfait à leurs conditions.

TABLE DES PRINCIPES PHILOSOPHIQUES.

. . . *Reprendre les idées à leur origine.*
1. Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus.
2. Explorer en entier le domaine de la nature.
3. Simplifier les ressorts en toute mécanique.
4. Observer les choses qu'on veut connaître, et non les imaginer.
5. Douter et consulter l'expérience.
6. Aller du connu à l'inconnu, par analogie.
7. Procéder par analyse et synthèse.
— *Croire que tout est lié, unitaire, en système de l'univers.*

Telles sont les règles vraiment classiques sur lesquelles s'appuie ma théorie. Si on la dit obscure avec de telles méthodes, ce sera donc la philosophie qui sera obscure, et non pas moi.

Partons du principe d'acheminement; ... *Reprenons*, dit Bacon, *les idées à leur origine*. L'état social dépouille l'homme de ses sept droits naturels (II, 164) : *chasse*, *pêche*, *cueillette*, *pâture*, *ligue intérieure*, *insouciance*, *vol extérieur* et — LIBERTÉ. Quels biens lui donne-t-on en échange? Le droit de travailler 15 heures accroupi dans un atelier malsain comme ceux d'Angleterre, ou bien d'aller crocheter les ordures et y chercher sa vie, selon l'usage du peuple régénéré de Paris.

Voilà donc ce que la philosophie, avec ses verbiages sur les droits de l'homme, a su inventer pour compenser la perte des sept droits naturels et de la liberté. Si elle pense que le paysan soit plus heureux que le citadin, qu'elle aille voir les ordures dont se nourrit le villageois des Alpes, d'Auvergne, du Jura et autres lieux. J.-J. Rousseau n'a-t-il pas raison de dire qu'il eût mieux valu laisser l'homme dans l'état sauvage, que de le réduire à

cet excès de dégradation et le détourner de chercher un meilleur ordre?

1er. et 2e. Pourquoi, en 3,000 ans d'études sociales, n'a-t-on trouvé aucune issue de ce labyrinthe? C'est que la science ne veut pas faire usage de ses principes, notamment du premier : *elle veut croire la nature bornée aux moyens connus*, bornée aux quatre mécanismes civilisé, barbare, patriarcal et sauvage (15). Tant qu'on se laisse persuader par les philosophes qu'il n'y a pas d'autre société à découvrir, comment songerait-on à leur enjoindre l'observance du 2e. principe, *explorer en entier le domaine de la nature;* voir si, dans les sciences négligées, comme l'Attraction passionnée et l'Association, il ne se trouve pas quelque voie d'issue des misères actuelles! Pourquoi la philosophie, dans ses études sociales, n'a-t-elle pas la dose de prudence qu'on trouve chez tous les enfants, L'EXPLORATION INTÉGRALE? En cherchant la féve du gâteau des Rois, ils visiteront toutes les portions, et tant qu'il en restera une à fouiller, ils se garderont bien de croire que la féve soit introuvable, et de chanter comme nos sages l'impénétrabilité des voiles d'airain. Les enfants chercheront et trouveront : *quœrite et invenietis.*

3e. et 4e. Mais, réplique la science, où trouver mieux que la civilisation, mieux que ses fourbes et ses mendiants? Ce n'est pas une question à faire : il est clair que les recherches doivent porter sur le point négligé depuis 3,000 ans. On s'est appliqué à organiser partout l'industrie morcelée; il faut tenter la sociétaire, d'après le 5e. principe des philosophes, *simplifier les ressorts en toute mécanique.* Or, ils sont si compliqués en civilisation, qu'on y trouve au moins les deux tiers d'improductifs, selon la table (III, 173). Elle ne peut donc donner que le

tiers du produit à obtenir de l'état sociétaire (III, 7 à 46). Dès lors les recherches doivent porter sur l'Association.

En quel sens les diriger? Il faut suivre le 4e. précepte, *observer les choses qu'on veut connaître, et non pas les imaginer*. Il faut discuter d'abord lequel est vœu et nature de l'homme, ou de l'Association, ou du morcellement industriel. Sur cette question, l'expérience nous démontre, 1°. que l'homme redouble d'émulation et passe même subitement de l'apathie à l'activité, lorsqu'il devient associé : on en voit chaque jour la preuve dans le commerce; 2°. que ses goûts séditieux se changent en amour de l'ordre, s'il devient propriétaire; effet facile à observer chez un agitateur : une fois installé dans un hôtel et pourvu d'un million, il ne veut plus d'insurrection, plus de droits imprescriptibles. Il en est de même du salarié devenu fermier ou chef d'atelier; il désire le bon ordre.

Il suit de ces indices que, pour amener tous les hommes, toute la masse du peuple, à l'émulation industrielle et à l'amour de l'ordre, il faut inventer un régime où chacun, même le plébéien le plus pauvre, soit ASSOCIÉ et PROPRIÉTAIRE. Voilà ce que nous dit la nature industrielle, si nous voulons l'*observer et non pas l'imaginer*.

Dans l'industrie combinée, le pauvre, ne possédât-il qu'un écu, un demi-écu, peut prendre part à l'une des actions populaires divisées en parcelles fort petites. Il porte ses moindres épargnes à la régence, et va s'inscrire pour un dix-millième d'action. Il devient propriétaire, en infiniment petit, du canton entier, pouvant dire, *nos palais*, *nos magasins*, *nos trésors*, et participant à l'ensemble des bénéfices.

Là finissent les folles dépenses de loterie et de cabaret. Le peuple, bien nourri, bien vêtu par le minimum qu'on

lui accorde en avance des produits de l'industrie attrayante, ne songe plus aux illusions de loterie, et ne va plus manger ses profits dans les guinguettes, parce qu'il a chaque jour des réunions fort gaies à ses cinq repas (148), qui sont bien servis et ne lui coûtent aucun déboursé. Tel est le résultat de l'*Association combinée avec l'Attraction et le minimum.*

(*Nota.* Les sociétés, comme celle de la Morale chrétienne, qui cherchent un moyen de corriger le peuple de ses goûts vicieux, loterie et cabaret, peuvent déjà se convaincre que le but doit être d'*associer*. Comment donc se fait-il que la découverte de l'Association ne soit pas mise au concours et qu'on en repousse la théorie ?)

5ᵉ. Mais on n'associera jamais le riche avec le pauvre; l'orgueil s'y oppose. Eh ! ne sont-ils pas déjà associés dans la ferme et dans mille autres branches de relations, et partout esclaves de l'industrie gênante du peuple (argument)? Il reste donc à trouver un moyen d'étendre l'Association avec l'agrément du riche; dans cette étude il faut, selon le 5ᵉ. principe, *douter et consulter l'expérience;* ne pas crier à l'impossible avant d'avoir fait les recherches; considérer que la tradition universelle atteste l'existence d'une société primitive (Eden, 13), organisée différemment de la nôtre, et qui (184) paraît avoir connu un procédé d'Association perdu et à retrouver; procédé qui sera peut-être applicable à la grande industrie, mieux encore qu'à celle des Edéniens, qui était la culture au berceau.

6ᵉ. Ces indices une fois recueillis par voie du doute et de l'expérience, il fallait procéder aux recherches, selon le 6ᵉ. précepte, *aller du connu à l'inconnu, par analogie.* Le connu nous apprend (II, 130) « que Dieu fait des

» codes sociaux pour des êtres supérieurs à nous comme » les astres, et pour des êtres inférieurs à nous comme » les insectes; d'où l'on doit inférer, PAR ANALOGIE, » qu'il a fait un code social pour l'homme, créature » moyenne entre les astres et les insectes. Or, pour » découvrir ce code social divin en allant *du connu à* » *l'inconnu, par analogie*, il faut passer de l'Attrac- » tion matérielle *déjà connue*, à l'étude de l'Attraction » passionnée *encore inconnue*, et qui, selon l'analogie, » doit être interprète en harmonie sociale pour les hom- » mes, ainsi qu'elle l'est pour les animaux industrieux. » C'est un principe qu'on ne saurait assez répéter.

7e. Enfin, dans cette étude de l'Attraction passionnée, quelle méthode adopter? Le 7e. précepte des philosophes, *opérer par analyse et synthèse;* analyser les 12 passions en tous degrés (Pause, III, 385 et 356), au lieu de perdre le temps à les décrier avant d'en connaître ni les ressorts, ni le but. De l'analyse on aurait passé à la synthèse, qui enseigne le mécanisme des séries contrastées, but commun de toutes les passions, régime hors duquel les 7/8es. des passions sont entravés, et le 8e., qui se développe chez le riche seul, n'opère qu'en essor subversif, sacrifiant constamment l'intérêt collectif à l'intérêt individuel.

— Si l'on suppose un ordre social où soient accomplies les 7 conditions que je viens d'exposer, l'homme se trouvera en accord, en unité avec le système de l'univers qui est organisé en séries diverses, en simples, en mixtes, en composées, en puissancielles, en infinitésimales, toutes mues par pure attraction, sans contrainte philosophique ou législative.

Il est notoire, d'après l'application de ces 7 règles à

ma théorie, qu'elle observe à la rigueur les préceptes des plus célèbres philosophes. Prétendre qu'elle est obscure, c'est prétendre que les sept principes cités sont obscurs. — Telle est l'inconséquence de la Revue encyclopédique (mai 1823), disant que ma doctrine est obscure, et n'en donnant pas d'autres indices que des fariboles sur Caton et le mont Hœmus.

Continuons la leçon : je viens de la donner en sens tout philosophique, c'est la philosophie qui a parlé, et non pas moi ; c'est elle qui a conclu pour *les séries mues par attraction.*

Comme la nature mène au bien par une foule de voies, je dois donner la leçon classique au moins en triple sens. Le 1er. a reposé sur une gamme entière de préceptes philosophiques; le deuxième s'établira sur un seul de ces préceptes, justifiant tous mes dogmes réduits à trois conditions, trois bases de bonheur social; ce sont :

1. *Abondance de richesses.*
2. *Minimum proportionnel.* } — UNITÉ D'ACTION.
3. *Tendance composée d'intérêts.*

1. *Abondance de richesses.* Il n'est rien de plus épouvantable que la pauvreté des civilisés. — Entrez chez le peuple ; voyez sa table, sa garde-robe, son châlit. Entendez, dans les rues de Paris, ses lamentations de mendicité, ses hurlements perpétuels pour avoir du travail. Voyez les trois quarts des femmes réduites à rédimer et calculer leur chétive nourriture ; voyez de quel pain noir, de quelles pauvretés vit le soldat qui est l'appui de la civilisation, car notre politique ne consiste qu'à armer une petite masse d'esclaves pauvres, nommés soldats, les terrifier à force de rigueurs, en former des sicaires aveu-

gies, employés à contenir la masse des pauvres désarmés. Voilà ce qu'on appelle civilisation perfectibilisée.

Il faudrait donc s'élever d'abord à la *richesse collective graduée*. Mais tout accroissement de richesse qui aurait lieu en civilisation, n'aboutirait qu'à doubler et tripler le faste et la profusion des riches, sans rien faire pour le pauvre : cette société étant organisée de manière à réduire toujours le pauvre à l'extrême misère, par le régime de fausse concurrence ou salaire mis au rabais.

D'ailleurs, quelle que puisse être en civilisation la dose de richesse générale, fût-elle décuple, tout le système social serait renversé si l'on assurait au peuple un petit bien-être ou minimum qui lui est dû en compensation des sept droits naturels. Il refuserait d'exercer l'industrie : dès lors la condition de *minimum* est inséparable de celle *d'Attraction industrielle*. Il faut donc, en spéculant sur l'abondance, tendre aussi à l'Attraction industrielle.

En supposant ces deux problèmes résolus, la richesse triplée, quadruplée, et l'Attraction industrielle bien établie, on n'arriverait point au but, au bonheur social, sans un système d'*intérêt composé*, alliant les voies de bénéfice collectif aux voies de bénéfice individuel. Sans cette convergence des deux intérêts, les hommes en viendraient toujours à se déchirer entre eux ; car la cupidité individuelle pousserait chacun à des démarches contraires au bien collectif, comme en civilisation, où chaque paysan trouve son intérêt particulier à ravager la forêt aux dépens du canton entier ; chaque marchand, à vendre du mauvais drap aux dépens de tous les consommateurs ; chaque soldat, à faire des révolutions d'une saison à l'autre, moyennant salaire, comme on vient de le voir en Espagne et en Portugal.

Sur ce 3e. problème, comme sur les deux précédents, la voie de solution est la même ; la philosophie à chaque page nous indique le moyen, qui est l'*unité avec l'univers*, éternel refrain des sophistes. Or, l'univers étant distribué par SÉRIES *simples, mixtes, composées, puissancielles, infinitésimales*, il faut que l'humanité, dans ses relations industrielles et domestiques, se distribue de même ; qu'elle se mette en unité avec l'univers, au moyen d'une disposition par séries. A l'instant les trois problèmes sont résolus, on passe à l'Association, qui donne, 1°. *abondance*, produit triple en effectif et décuple en relatif (III, 7 à 46) ; 2°. *Attraction industrielle*, comportant la concession de *minimum;* 3°. *tendance composée d'intérêts*, alliage du bénéfice collectif avec la cupidité individuelle.

Leçon en 3e. sens. Je choisis un seul précepte philosophique à double emploi, déterminant toutes les conditions de bonheur social, et fournissant à lui seul les moyens d'exécution. Ce précepte est celui d'*explorer en entier le domaine de la science.* Or, de quelles branches se compose EN SON ENTIER la science dite sociale ? Elle comprend toutes les sortes d'accords sociaux, au nombre de neuf ordres, savoir :

... *Accords ambigus ou mixtes.*

1. 2. Simples et composés.	5. 6. Majeurs et mineurs.
3. 4. Directs et inverses.	7. Neutres contrastés.

— Accords *pivotaux* ou *puissanciels et infinitésimaux.*

... L'*ambigu.* La philosophie nous enseigne que l'accord ambigu (III, 135) est trivial, inadmissible. Ce n'est pas moins un accord infiniment précieux en mécanique générale ; rien ne serait lié sans l'ambigu (note 8e., 87).

1. 2. Le *simple* et le *composé.* Nos sciences n'envisagent que l'accord simple et ignorent qu'il ne peut pas

s'établir avant et sans le composé. Les moralistes veulent une vertu simple, méprisant les richesses, au lieu d'une vertu composée qui deviendrait voie de fortune. Les économistes avouent que la vertu serait assez louable, mais qu'il faut avant tout aimer le trafic, l'agiotage et l'astuce; ils ne connaissent donc que l'accord simple ou ligue ambitieuse : or, tout accord simple entre individus ne produit chez la masse que duplicité d'action.

3. 4. Le *direct* et *l'inverse*. Distinction bien observée par les géomètres et physiciens qui emploient la preuve et la contre-preuve. Les philosophes n'ont aucune notion de ces doubles accords, que j'ai établis scrupuleusement, surtout dans le grand problème de la répartition (IV, 502, 525).

5. 6. Le *majeur* et le *mineur ;* autre distinction également inconnue des philosophes. Ils ne sauront pas ménager en système social des accords entre les femmes comme entre les hommes, des libertés et droits de tous genres pour les femmes comme pour les hommes. Leur thême est que les femmes doivent être esclaves et se trouver heureuses d'être subordonnées aux caprices du sexe masculin. On a vu que, dans les séries, la femme jouit toujours, en industrie, de sa pleine liberté et de ses droits en bénéfice individuel. J'aurais pu démontrer pareille balance en droits d'exercice amoureux, si cette question eût été traitable; j'en ai exposé seulement la 1re. période (tome IV, section 4e., notice IV), articles *Vestalat* et *Damoisellat*.

7. *Accords neutres*, 7e. section; ce sont les plus sublimes, les plus transcendants. Ils font, en emploi de chaque passion affective, l'effet de la CHAUX qui établit ralliement et affinité entre les deux antipathiques eau et feu. La civilisation, loin de s'élever à aucun des seize accords

neutres exposés en 7e. section, n'a pas même su les imaginer, encore moins les créer.

— *Accords pivotaux :* on n'en a aucune connaissance, on en proscrit jusqu'à l'idée. La philosophie, qui ne veut admettre ni pivots ni ambigu en mouvement, devrait donc faire supprimer le Soleil qui est un grand pivot planétaire, et les étoiles Mars et Vénus qui sont deux ambiguës. Avec des vues aussi fausses, comment notre siècle pouvait-il parvenir à quelques notions sur le système passionnel et les neuf ordres d'accords dont il est susceptible?

Mon traité donne en plein l'analyse de ces neuf sortes d'accords ; il explore EN ENTIER le domaine de cette science ; il opère de même pour l'exécution ; il explore *en entier* la voie de régime sociétaire ou attraction passionnée, et ses ressorts qui sont les séries passionnelles en tous genres et tous degrés (III, 356).

Voilà sur ma théorie trois leçons classiques données par les principes mêmes des philosophes. J'ai fait, pour l'honneur de ces bons principes, beaucoup plus que n'auraient osé exiger leurs auteurs mêmes, et je serais le seul homme fondé à prendre le titre de philosophe, si ce nom n'était déshonoré par l'abus qu'en ont fait les sophistes qui l'appliquent indifféremment aux grands génies comme Newton, et aux démagogues tels que Marat. Il est plus déshonoré encore par l'indécence d'une secte qui, se disant vouée à la recherche des voies de bonheur social, de richesse des nations, de vérité et moralité générale, enfin d'*Association* (ce mot est aujourd'hui l'un des sujets en vogue), ne veut pas accueillir le traité qui remplit à la fois ces divers buts, s'efforce d'en empêcher l'épreuve et en dérober la connaissance.

L'inconséquence de mes adversaires devient plus sail-

lante par l'accueil qu'ils ont fait récemment à l'ouvrage du docteur Amard sur *l'Association intellectuelle* (1). Cet auteur, sans traiter de l'industrie comme MM. Dutens et Delaborde, se borne à spéculer sur l'emploi de l'Association en médecine et clinique. Il suppose un ordre de choses qui établirait de la convergence et de l'unité dans les travaux de ce genre. Il s'élève contre *l'incohérence et la personnalité qui règnent dans les sciences médicales; contre l'étourderie de remplacer perpétuellement le travail de chacun par celui de chacun, au lieu de réduire les travaux isolés en un seul et commun travail. Chacun, dit-il, a voulu, en médecine, faire un ouvrage, au lieu de se réunir à tous pour en achever un seul. Il* propose *de substituer à l'intelligence inégale et brisée des individus, l'intelligence homogène et compacte de l'espèce; amener le tout à l'action collective.*

Contre l'avis des civilisés, il admet une passion qui, sous le nom de COLLECTISME, est la principale de toutes (celle que j'ai nommée *unitéisme, foyère, pivotale*, note page 144). Il entrevoit et décrit fort bien les brillants effets que produirait l'essor de cette passion : mais cet essor ne peut avoir lieu que dans les séries contrastées, où l'homme trouve son bénéfice à servir l'intérêt collectif, tandis qu'en civilisation il trouve toujours dans l'égoïsme ou divergence avec la masse, un bénéfice plus prompt et plus sûr. De là vient qu'en civilisation toutes les mesures imaginables n'aboutiraient pas à développer cette belle et utile passion; il faut auparavant lui créer son élément, l'industrie exercée par séries; après quoi le progrès des

(1) Paris, 1821, 2 vol. in-8°., chez Méquignon aîné, père; Gabon; Béchet, rue et place de l'École de Médecine.

lumières, les études sur la médecine, les sciences, les arts, l'agriculture et tous les travaux, s'établiront naturellement dans l'ordre indiqué par le docteur Amard. La médecine débutera par former 600,000 cliniques locales dans les 600,000 phalanges du globe ; résumer et classer leurs observations par degrés dans les écoles de district, de province, de région, de royaume, d'empire, de césarat, etc., jusqu'à l'école pivotale et unitaire de Constantinople où tout le travail sera ramené à un seul tableau, un seul arbre généalogique, présentant les lumières acquises, en un faisceau de rayons convergents. Ainsi l'exige l'unité, qui est l'essence des séries et du régime sociétaire. Ajoutons que l'ordre invoqué par le docteur Amard est celui d'une série infinitésimale (IV, 333).

Il est à remarquer que les journaux ont beaucoup applaudi à ses vues : Quotidienne, Constitutionnel, Miroir et autres, notamment la Revue encyclopédique, aujourd'hui insurgée contre l'idée d'Association. Elle a, dans deux grands articles signés Bory de St.-Vincent, décembre 1821, applaudi à l'idée d'Association intellectuelle ou essor de la passion dite collectisme, qu'elle assimile au *Novum Organum* de Bacon, et qui *amènerait les êtres pensants de tous les siècles à opérer comme un seul homme, fortifierait la faiblesse individuelle de toute la puissance collective de l'espèce.*

Voilà donc les savants favorables à cette Association, qu'ils repoussent quand c'est moi qui la présente sous des couleurs anti-philosophiques. Il est bien force que je m'isole de leur science, puisqu'elle envisage toute la nature à contre-sens, et qu'ici même où elle est dans la bonne voie, opinant pour l'Association, elle commet encore le contre-sens de vouloir construire le faîte de l'édifice avant

les fondements, ignorant qu'une loi générale de la nature est d'organiser le matériel avant le passionnel, et ne rien tenter en Association intellectuelle, scientifique, etc., avant d'avoir posé les bases de l'édifice par l'Association du matériel, du régime domestique et agricole, qui doit être la souche de toutes les autres Associations, celle qui, par un petit germe, les produira toutes à la fois.

Sans doute on aurait pu en introduire partiellement quelques branches, si chacun eût fait dans sa partie ce qu'a fait le docteur Amard dans la sienne. On aurait découvert les portions de régime sociétaire faciles à organiser, et ouvrant quelque issue de civilisation, comme le monopole composé que devaient inventer les politiques anglais, et dont l'exécution est aussi facile que celle du simple est violentée et difficile. Sous le règne de Bonaparte, les savants de Paris, qui ne cherchaient qu'à le courtiser, auraient dû inventer par circonstance la conquête composée, très-belle issue de civilisation; c'eût été le prendre par son faible, que de lui ouvrir une voie de prompt avénement à l'empire universel.

L'inadvertance à déplorer dans ce genre d'inventions, est celle des architectes et des économistes, qui avaient dans leur ressort les 2 issues les plus naturelles, *concurrence réductive ou véridique*, et *architecture unitaire ou propriété composée*. Ce sont les 2 voies que j'ai découvertes avant d'arriver au calcul de l'Association générale. Il y a 33 ans que, parcourant pour la 1re. fois les boulevards de Paris, leur aspect me suggéra l'idée de l'architecture unitaire dont j'eus bientôt déterminé les règles. Je dus principalement cette invention au boulevard des Invalides, et surtout aux deux petits hôtels placés entre les rues Acacias et N. Plumet.

Peu de temps après je découvris le calcul de la concurrence réductive. Les voies d'Association tiennent et acheminent l'une à l'autre : je m'étonne que Bacon, esprit éminemment fait pour ce genre de découverte, ne m'ait pas devancé : il avait bien quelque idée de la concurrence réductive, lui qui voulait qu'on fît dans chaque profession des livres de garantie ou tableaux des fourberies usitées. Ce serait un vaste ouvrage, d'après le *vol sublime* qu'a pris chaque branche de fraude commerciale, souliers collés, vin de bois d'Inde, sucre de lait, etc.

Bacon en sens classique ou méthodique, et J.-J. Rousseau en sens romantique, étaient les deux modernes les plus aptes à la découverte des lois du mouvement sociétaire. On peut leur adjoindre, dans l'antiquité, Pythagore, l'un de ces génies pénétrants et faits pour « *dérober au destin ses augustes secrets.* » Il avait tout entrevu, même le calcul newtonien sur l'Attraction ; mais il fut, comme la plupart des civilisés transcendants, détourné des bonnes voies par l'esprit de controverse qui a perdu Leibnitz et tant d'autres beaux génies.

Toutefois, il en est beaucoup, et parmi les plus vantés, comme le divin Platon, qui ne sont que des phrasiers, des égoïstes, gens tout à fait dépourvus d'esprit unitaire et d'aptitude à pénétrer les mystères de la nature. Au reste il est désolant de voir qu'un globe à qui Dieu avait ménagé tant de voies d'avénement au bonheur, les ait toutes manquées par un stupide respect pour les impulsions de ses philosophes, qui, ayant un trafic de livres et de systèmes à soutenir, ne veulent pas permettre l'étude de la nature et de l'Attraction, et exigeraient encore qu'on les félicitât d'avoir prolongé 25 siècles de trop les malheurs de l'humanité.

Est-ce assez réfuter ces contradicteurs qui se disent classiques et modèles? Je suis donc classique bien plus qu'eux, car je les bats sans cesse avec leurs principes qu'ils refusent de pratiquer. Je pourrais, après cela, m'étayer des miens, notamment des 5 attributions de Dieu,

Radicale,	Direction intégrale du mouvement.
Primaires,	Economie de ressorts. Justice distributive. Universalité de providence.
Pivotale,	Unité de système.

Preuves les plus fortes et les plus régulières qu'on puisse donner (IIe. tome, 3e. notice) : mais elles sortiraient du classique admis, et j'ai dû me renfermer ici dans les principes reconnus.

J'invite, sur ce sujet, à lire la 3e. notice (IIe. tome). On en conclura qu'il existe nécessairement un calcul sur l'Attraction passionnée, et que lors même que je ne l'aurais pas découvert, les philosophes n'en seraient que mieux tenus à s'occuper enfin de cette importante étude. Ils peuvent, Dieu merci, s'en dispenser : jamais invention ne fut plus certaine ; c'est là le véritable sujet de leur haine contre moi. Ils sont en secret désolés de voir cette palme enlevée par un intrus. Mais pourquoi, en 3,000 ans de tâtonnements, leur science est-elle restée novice au point de ne savoir pas faire le 1er. pas en travail classique, négliger de classer avant tout, LE MOUVEMENT, ses 5 divisions primordiales en EFFETS et en CAUSES (55).

Aussi, que de stérilité, de nullité dans leurs études de la nature! ils nous vantent ses beautés, sa voix éloquente, les leçons sublimes qu'on puise dans le grand livre de la nature, et ils ne savent pas nous expliquer une ligne de ce grand livre. Je vais signaler cette ignorance, dans

une petite note d'analogie (χ, ci-dessous) ou théorie des *causes en mouvement*. Je n'y prendrai pas, comme eux, le vol sublime de l'aigle ; mon vol ne s'élèvera qu'à la hauteur des *poules et canards ;* je mettrai en scène des sujets modestes, *les choux et les raves,* qui nous fourniront encore matière à expliquer ce mystère de l'analogie, dont les philosophes nous rebattent les oreilles, sans en aborder le calcul ni en expliquer un seul hiéroglyphe.

NOTE χ. *Sur l'analogie ou théorie des causes.*

Ouvrons le grand livre de la nature. S'il est vrai que tout soit lié en système du mouvement, comment les poulets et canards se lient-ils à nos passions ; quels effets en dépeignent-ils ? On nous dit que le COQ est l'emblème du sultan dans son sérail ; c'est faux ; un sultan n'est ni homme d'esprit, ni galant ; or le coq représente l'un et l'autre caractère. L'énormité de parures et de chairs qui jaillissent de son cerveau, dénote le travail d'intrigue chez un ambitieux doué de vigueur et de beauté, courtisant toutes les femmes et les faisant servir à ses vues de fortune.

Ce rôle n'est pas praticable dans les petites villes où les femmes ne peuvent rien. Mais à la cour et dans le grand monde, celui qui sait s'emparer des femmes obtient par leur canal un rapide avancement. Tel fut Emmanuel Godoï, prince de la Paix, qui acquit une fortune estimée 400 millions, et n'avait pas le sou à son début.

Un tel homme tient communément à beaucoup de femmes dont il tire parti. C'est donc un amant faux, banal, égoïste ; de là vient que la nature donne au coq des nuances toutes fausses, pas une des couleurs du prisme si pures sur le faisan doré qui est, comme tous les faisans, un emblème d'amour sincère, peu ingénieux en intrigue. Aussi les faisans ont-ils une tête assez peu ornée.

Le CANARD est emblème du mari subjugué, ensorcelé, ne voyant que par les yeux de sa femme. Aussi la nature lui a-t-elle

fait don d'une extinction de voix, image de ces maris qui n'ont pas le droit de parler contre l'opinion de leur femme. La canne, au contraire, est une criarde impitoyable, comme le sont les ménagères acariâtres, qui font trembler le mari et la maison entière.

C'est d'ordinaire par l'industrie qu'une femme captive un mari et se rend précieuse à ses yeux. Aussi la canne porte-t-elle les couleurs du travail, le gris terreux ; tandis que le mâle est bien moiré, cossument vêtu, par analogie au mari subjugué que l'épouse laborieuse dégage de tous soins de ménage, et qu'elle sait choyer et dorloter pour établir son autorité.

Un tel mari est heureux dans son illusion : aussi la tête du canard mâle est-elle baignée dans l'illusion ou couleur verte. Mais c'est une illusion fondée sur la fausseté, sur les préventions d'amour et de fidélité ; et par analogie ce vert est partout encadré dans le noir, couleur de la fausseté.

Le canard mâle est tolérant pour ses rivaux : on le voit attendre patiemment son tour et vivre en fraternité avec les autres amants ; en quoi il est l'image des époux débonnaires et remplis de procédés pour les amis de madame.

Une singularité dans les canards est que, malgré le contraste de moire sur le mâle et couleurs ternes sur la femelle, tous deux ont en commun une parure de sept plumes d'aile chatoyantes en bleu faux. C'est l'emblème du faux amour qui les unit, et dont le triple ressort est dépeint en détail par les 3 pétales de l'iris.

Amour matériel simple,
Coalition conjugale en intérêt, } Voyez III, 216.
Lien de paternité.

De là naît un amour d'espèce neutre, et encore très-vif comme toutes les affections neutres, mais qui n'est point l'amour pur, dégagé des considérations d'intérêt. Aussi leur aile a-t-elle un bleu faux.

On ne voit pas de la tête du canard, comme de celle du coq, jaillir des esprits animaux, crètes, appendices et hüppes : la tête d'un mari ensorcelé travaille peu, elle est des moins fécondes en efforts d'imagination, et son emblème doit avoir la tête dégagée d'excroissance.

Il est pourtant une espèce de canards huppés ; mais leur huppe est une surcharge, une parure insipide et dépourvue de grâce, comme celle de l'oie. Ils représentent les maris clairvoyants et bien moins heureux que les aveugles. Ces maris perdent l'illusion et l'amour neutre : par analogie, la nature ôte le vert moiré de tête et le bleu chatoyant d'aile à ces canards huppés, emblèmes des maris chez qui trop de pénétration fait évanouir le charme de l'état conjugal qui exige une foi vive et un parfait repos d'esprit sur le chapitre de la fidélité et du maniement d'argent.

Il est une 3°. espèce de canards, celui de Barbarie, chez qui les excroissances de chairs se font à contre-sens de celles du coq. Elles occupent le front et le pourtour des yeux. Cette espèce dépeint le mari confus et reconnaissant l'énormité du piége conjugal où il est tombé. Mais l'espace nous manque pour ces détails ; je n'ai pas même donné le quart de ceux qu'exigerait le canard ordinaire, qu'il faudrait examiner pièce à pièce comparativement avec le coq et la poule.

J'avais préparé de jolis détails sur les choux et les raves. Le chou en pommé est hiéroglyphe de l'amour mystérieux qui s'enveloppe de centuple voile. En chou-fleur il représente l'amour libre qui, dans la jeunesse, est un océan de fleurs. Les amours étant une source intarissable de caquets, il faut par analogie que le chou soit une source de bruyants zéphirs, échos des vilains caquets d'amour.

Les raves, légume chéri des vrais philosophes, représentent la grande famille agricole, depuis le paysan jusqu'au sybarite. La petite rave ronde peint l'homme opulent qui, à la campagne, effleure l'agriculture ; la petite rave pivotante peint ce même homme légèrement agronome. Toutes deux, par analogie, figurent dans leur état naturel aux tables des gens riches dont elles sont l'image.

Le navet représente le cultivateur exercé, le fermier instruit, et la grosse rave épatée peint le lourd paysan : aussi n'est-elle faite que pour lui, et nullement admissible aux bonnes tables où figure encore le navet, plus délicat, plus susceptible de préparations culinaires.

Cette allégorie s'étend aux autres légumes de même genre. La

carotte représente l'agronome raffiné, très-instruit; aussi est-elle un produit précieux, employé dans la confiserie et la médecine, légume utile à tout, et fournissant même par sa feuille un précieux fourrage. Il faudrait y ajouter le céleri, emblème des amants champêtres; les salsifis, panais, etc.; mais l'espace manque. J'ai voulu seulement signaler l'ignorance générale sur la charmante science de l'analogie, et les gasconnades scientifiques de gens qui, s'extasiant sur le grand livre de la nature, la voix éloquente, etc., ne savent pas expliquer une ligne de ce grand livre. Ce ne serait pas un tort, s'ils ne se liguaient pour étouffer la science de l'analogie, qui est un rameau de celle de l'attraction. Tant qu'elle n'est pas connue, la nature n'est pour nous qu'un corps sans ame. Promenez-vous entre les orangers, les marronniers et les tilleuls, vous ne savez pas même quelles passions, quels caractères dépeignent ces arbres. D'où vient donc cette manie des philosophes, de nous vanter l'analogie universelle, dont ils ne veulent pas que le public prenne connaissance dans ma théorie; gens pétris de petitesse, qui, n'ayant rien su découvrir du vaste système de la nature, veulent en étouffer le traité à son apparition?

L'homme est, disent-ils, *miroir de l'univers;* et cependant ils blâment à chaque instant dans l'homme les tableaux de l'univers, notamment les maladies. Vous entendrez tous les pères et mères, quand leur enfant souffre de la dentition, dire *que le bon Dieu aurait bien dû épargner cette souffrance à ces pauvres enfants.* On n'entendra pas une mère harmonienne dire pareille absurdité. Elle saura « que l'espèce humaine, pour
» s'élever de l'industrie simple à la composée, devant tomber de
» l'état libre ou sauvage dans l'état barbare et l'esclavage, ce
» qui est pour la multitude une extrême calamité, il a fallu que
» Dieu la représentât dans l'enfant qui passe de la nourriture
» simple ou liquide à la composée ou solide, par acquisition des
» dents. » La transition doit être douloureuse, par analogie à la chute en esclavage.

Sans cette fidélité d'analogie, comment pourrions-nous étudier la nature? Nous n'aurions aucune voie comparative. Si l'esprit philosophique peut créer le matérialisme, Dieu par emblème a

dû créer la maladie de la pierre, image de ce matérialisme, l'une des plus terribles calamités du monde social, qu'il éloigne de l'étude des destinées en détruisant l'espoir en la Providence. Ainsi toutes nos maladies se rapportent à quelque effet de mouvement social. On n'a su expliquer aucune de ces analogies, et on nous vante l'éloquence du grand livre de la nature. O charlataneric scientifique ! Elle est d'autant plus fâcheuse, que la parfaite connaissance de l'analogie nous enseignera tous les antidotes naturels des maladies, goutte, pierre, hydrophobie, épilepsie et autres qui sont rebelles aux efforts de l'art, mais qui n'ont pas moins leur antidote naturel à déterminer par calcul intégral de l'analogie. Voyez en note, ci-après, celle du Perroquet.

FINAL.

—

ARTICLE DOUZIÈME.

Aux Partis, surtout aux Libéraux (1).

J'ai répliqué amplement aux détracteurs qui prétextent d'obscurité pour éviter la discussion. J'ai donné cinq sortes d'éclaircissements dans les 3 leçons, art. 9, 10, 11, et dans les 2 analyses, art. 3 et 4. On peut dire, après cela, de celui qui ne comprendrait pas : c'est qu'il n'a pas voulu comprendre ; il est de la cabale Ferry et Mongin.

Je pourrai, sur cette nouvelle science, donner des leçons comme on en donne sur toute autre. Il suffira de 8 à 10 séances, un demi-mois d'école, pour initier amplement et donner connaissance des matières non traitées, des ralliements d'amour, de la période Eden, des degrés transcendants en passions, des créations futures, et de la fausseté des créations actuelles ; enfin, de la manière d'étudier l'Attraction.

Ceux qui inclineraient à prendre leçon, devront considérer que 5 ou 6 adeptes formés dans Paris, entraîneront tout, la France et l'Europe. C'est une étude bien adaptée au caractère français, en ce qu'elle assure les moyens de briller à peu de frais, pouvoir en une quinzaine d'études réfuter les 400,000 tomes de philosophie, et se trouver, dit Condillac, plus savant que ceux qui ont la tête meublée de ce fatras.

Examinons encore une fois l'intérêt des partis. Redi-

(1) *Les Éditeurs rappellent encore que ce chapitre a été écrit en* 1823.

sons d'abord au clergé et à ses héritiers, qu'ils ne seront pas indemnisés, puisqu'il n'y aura pas même suffisamment pour les émigrés favoris de cour. La seule voie de salut pour le clergé, est donc la prompte organisation de l'état sociétaire. Il en est de même de la famille royale qui, sans cela, ne serait point payée de ses 21 ans de liste civile. C'est aux officiers de la maison du roi à y veiller de près et accélérer l'épreuve.

Quant aux rentiers et militaires, ces derniers surtout, qui ont 3 milliards à répéter, ils doivent s'entremettre chaudement pour le prompt essai de l'Association. Ils doivent s'adresser directement au Roi, lui faire valoir le double avantage de recouvrer les 540 millions qui lui sont dus, et d'effectuer en très-peu de temps la plus brillante entreprise. La célérité flatte un homme avancé en âge.

Ils doivent aussi solliciter le duc d'Orléans : son patrimoine a été si fortement réduit par la révolution, qu'il est intéressé à le tripler : d'ailleurs, à titre de prince, il devra être ému de la perspective d'un césarat pour lui et d'empires pour ses fils. A cela on répond : ce sont des rêves, des sornettes. Le véritable rêve, c'est la civilisation. Dès qu'elle sera finie, il faudra bien procéder à la division régulière du globe en 200 empires environ, et leur donner des chefs titulaires, puisqu'il en existe à peine une vingtaine (II, 377).

Dans les recommandations individuelles à l'Angleterre, on ne doit pas oublier la duperie des brigues électorales. J'ai lu que lord Castlereagh dépensa pour sa première élection 750,000 fr. Pareille somme *avancée* à gros intérêt et non pas dépensée, assurera à tout candidat le titre de fondateur de l'unité universelle, et pour prix un césarat, sceptre de 4 ou 5 empires (II, 377).

En tous pays, la 1re. règle à suivre dans la recherche des candidats, est de s'attacher au caractère philanthropique. Il n'est pas si rare qu'on le pense : mais l'essor en est impossible, d'après l'inutilité des aumônes et secours qui ne font qu'augmenter la masse des pauvres, et ne tournent guère qu'au profit des intrigants. Cette conviction oblige tout homme riche à se forger un cœur de fer, s'étourdir, dit Chamfort, sur les maux de l'humanité. Mais si l'on entrevoyait la possibilité de secourir efficacement la misère, d'y mettre subitement un terme, d'en prévenir à jamais le retour, on verrait beaucoup de gens se livrer à l'esprit philanthropique, dont la nature les a doués. Observons-en les signes.

Le philanthrope est l'homme qui sait reconnaître les souffrances du peuple, qui ne se fait pas illusion sur les privations de la multitude, et ne croit pas aux perfectibilités perfectibles de la civilisation. L'on trouve un bel indice de philanthropie dans le vœu de la *poule au pot* que HENRI IV souhaitait à tous ses laboureurs. Il pensait donc que le laboureur est trop pauvre ; en ce cas, que sont les salariés ?

A l'idée de voir cesser subitement les privations du peuple et les misères humaines de toute espèce, par le facile essai de l'Association, Henri IV n'aurait pas manqué de s'écrier : « *Ventre-saint-gris, si cela pouvait* » *réussir ! il faut essayer bien vite : je prête un de mes* » *domaines, Meudon ou Choisy.* »

Sur la ligne du héros on peut ranger le chantre, et donner à Voltaire le titre de philanthrope, s'il est vrai qu'on l'ait surpris versant des larmes en secret sur les malheurs de l'humanité. Que ne travaillait-il à la sortir

du bourbier civilisé! Il avait bien assez de génie pour découvrir une des seize issues de civilisation.

Voltaire a peu laissé d'héritiers parmi les philosophes, ses disciples, qui aujourd'hui sont tous OBSCURANTS et non pas EXPECTANTS (II, 120) comme lui. Je serais embarrassé de citer, parmi les écrivains français, un philanthrope réel : cependant on trouve des indices de ce caractère dans les principes du comte de Tracy (115). Il confesse la réalité des misères du peuple ; bien différent de nos charlatans au vol sublime, qui ne voient partout que des perfectibilités perfectibles.

Je ne connais pas les écrits des auteurs actuels d'Angleterre, et j'ignore quel est leur caractère. Mais l'Angleterre a beaucoup de propriétaires philanthropes sur qui on peut jeter les yeux. Le feu duc de Bedford aurait d'emblée pris le rôle de fondateur de l'Association. A sa mort, je me suis dit : *je perds mon second*. Peut-être l'héritier aura-t-il recueilli les nobles qualités et l'esprit philanthropique du défunt.

On trouve aussi le germe de ce caractère chez le duc de Devonshire. Dans son discours du 19 juin, il dit : *Si le peuple goûtait quelques jouissances de la vie*, on ne verrait ni insubordination, ni *actes de violence*. Le duc, dans ces expressions, se montre convaincu des privations énormes du peuple ; c'est là le cachet de philanthropie : on peut donc jeter les yeux sur ce seigneur pour le rôle de fondateur, chef de la compagnie d'actionnaires. Il y est d'ailleurs vivement intéressé par le besoin de rétablir l'ordre en Irlande, où il a d'immenses propriétés. (Voyez aussi les candidats de caractère, cités IV, 588, dont plusieurs Anglais.)

Toute philanthropie à part, il ne faudra que de la pru-

dence, un peu de sagesse, pour déterminer un pair ou député à faire la motion de retenue d'un 20e. sur les 156 millions de secours annuels aux indigents, et affectation de ce 20e. à la fondation sociétaire, qui doit extirper à jamais l'indigence : mais nous spéculons ici sur les caractères convenables pour cette proposition, ou pour le rôle de fondateurs et instigateurs.

Les banquiers sont également intéressés à la prompte fondation, sous le rapport du triplement de revenu et des 300 p. 100 de bénéfice (III, 470), et bien plus encore sous celui de la récompense, qui ne peut être moindre d'un césarat pour le fondateur en titre.

C'est surtout aux libéraux que s'adresse l'avis. Les bons simples se sont mis en si fausse position, qu'il leur serait impossible, sans l'Association, de sortir du trébuchet où ils sont engagés. Je vais leur dépeindre leur situation critique, le dénouement qui s'approche et que leurs journaux ont intérêt à cacher : c'est la contre-révolution.

Elle est faite, disent-ils. Non, vraiment ; elle est encore à faire tant que les émigrés ne sont pas indemnisés. Et d'où vient le retard? C'est qu'il manquait à la France une armée royaliste. On aurait pu craindre de nouveaux troubles et une 3e. intervention des étrangers : il a fallu laisser EN SUSPENS la contre-révolution.

Aujourd'hui, voilà une armée royalisée, habituée à combattre au cri de vive le Roi, et à traquer les libéraux contre qui elle fait la guerre. Le moment de sa rentrée triomphante sera vraiment l'instant propice pour consommer l'œuvre. La Sainte-Alliance prendra l'initiative ; elle demandera qu'on fasse fin une bonne fois des intrigues démagogiques et qu'on extirpe radicalement le mal.

On procédera d'abord à l'épuration générale. Un journal a dit que les libéraux avaient les 7/8 des places autres que mairies : cela est exagéré; mais leur parti en conserve la franche moitié. On l'éliminera en plein et l'on exilera les chefs en surveillance dans de petites villes, tel à Quimper-Corentin, tel à Brives-la-Gaillarde.

Ensuite, pour indemniser les émigrés, devra-t-on créer 30 millions de rente, qui à 86 donneraient 530 millions, dont 30 en étrenne pour l'armée? Ce serait charger l'agriculture : on préférera établir un emprunt forcé, sans intérêt, sur les libéraux et les acquéreurs primitifs de biens nationaux ou leurs héritiers; on les remboursera successivement avec les rentes que rachètera la caisse d'amortissement.

La mesure n'aura rien d'oppressif : le parti des émigrés pourra dire aux libéraux : « Nous usons d'extrême clémence; nous ne nous vengeons pas selon la règle *væ victis:* vous avez battu monnaie sur la place de la Révolution en faisant tomber nos têtes et confisquant nos biens; nous vous laissons et la vie et vos fortunes; c'est bien indulgent. »

Tel est le dénouement qui s'apprête pour les libéraux, et que leur cachent les journaux du parti : ils font bonne contenance et dissimulent. S'ils avaient l'air de trembler et voir l'avenir en couleurs sombres, ils perdraient moitié de leurs abonnés. Chacun se dirait : isolons-nous de ce parti et prenons un journal royaliste, une allure qui nous mette à couvert. Voilà ce que craignent les journaux libéraux; mais tout en feignant de l'assurance, ils voient bien s'approcher l'orage.

Le moyen de le conjurer est trouvé : c'est la prompte fondation de l'ordre sociétaire. Les libéraux y sont forcés

pour se mettre à l'abri : ils n'ont pas un instant à perdre ; ils doivent prendre l'initiative de l'opération, afin de pouvoir dire aux royalistes : c'est nous qui vous remboursons ; vous, émigrés, vous n'auriez pas pu obtenir plus de 500 millions, qui encore n'auraient passé qu'aux favoris de cour.

L'Association va vous rembourser intégralement de 2 milliards (Argument). Vous, clergé et famille royale, vous n'auriez pas eu une obole ; vous allez par l'Association être indemnisés de toutes vos créances (note W). Mais la même voie assure le remboursement de notre parti, et surtout des militaires et des ex-dotés, qui n'auraient rien eu des 3 milliards qui leur sont dus.

En considérant que les libéraux peuvent faire ce coup de partie subitement, et qu'ils y gagneront encore un césarat pour le chef, des empires pour les sous-chefs, des califats, royaumes et principautés pour les moindres, quel est leur intérêt à prendre bien vite l'initiative de l'Association, avant la rentrée de l'armée, et échapper au triste avenir qui les attend ! Si la civilisation se prolonge, quelles en seront les suites pour le parti libéral ?

D'abord, la perte des Grecs : ils seront accablés par le nombre, du moment où la Turquie, transigeant avec la Perse, pourra employer contre eux toutes ses forces. D'ailleurs, ils n'ont point de grands vaisseaux. Le parti libéral les a exposés à la haine de la Sainte-Alliance, en les peignant comme démocrates : il n'en est rien ; Robelina mène à coups de fouet le peuple souverain d'Argos. Y eut-il jamais démocratie là où le clergé est à la tête du gouvernement ? Les chefs grecs sont des oligarques tels que les Bernois ; et le parti libéral, en les peignant comme ses échos, imite l'ours qui casse la tête à son ami.

Autre disgrâce, la chute prochaine des républiques espagnoles d'Amérique. L'Espagne une fois pacifiée, aura foule de bras oisifs, guérillas des deux partis : on enrôlera le tout pour aller soumettre les insurgés d'outre-mer. La France prêtera ses flottes pour le transport, et on aura bon compte de ces avortons qui ne savent rien finir, et qui ont laissé Davila au Mexique, Moralès à Caraque, Sanchez au Chili, La Serna au Pérou, sans savoir les réduire depuis 3 ans.

L'armée espagnole trouvera donc, à son débarquement, tous les moyens de succès. Ainsi finira bientôt la démocratie en tout pays, pour n'avoir pas su défendre son boulevard qui était l'Espagne, et avoir cru que les dicours d'Arguellès étaient suffisants contre des armées.

Le parti libéral est un parti rouillé qui n'a plus rien de son ancienne tactique ; et le peuple a bien raison de dire : *les blancs sont devenus plus rusés que les rouges*, quand on voit ces imbécilles Cortès ne savoir pas se défendre avec 11 millions d'hommes aguerris : quand on voit d'autre part les Grecs, n'ayant pas le quart de ce nombre, organiser des armées de terre et de mer, et détruire successivement 20 armées turques, on est bien fondé à dire que les libéraux ne sont plus des hommes; c'est un parti perdu par le bavardage et la manie des discours. Les Cortès ont eu 9 mois, depuis le 7 juillet 1822, pour se préparer à la guerre. Mais comme le leur dit la Quotidienne, il eût fallu *agir au lieu de parler, et prendre, au lieu de demi-mesures, des mesures et demie.* Ils pouvaient au début enlever 400 vaisseaux à la France ; ils se sont laissé pincer leurs galions. Quand ces stupides personnages seront pendus, ils pourront se vanter de l'avoir bien mérité.

Je n'ai remarqué dans leur compagnie qu'un député de bon sens, un nommé Septeim, qui leur dit en séance : Voilà de beaux discours, mais c'est peu de chose. Il faudrait une armée effective et non pas une armée levée sur le papier. On étouffa sa voix : qu'avait-on à craindre? Arguellès et Galiano étaient réunis, l'univers était vaincu.

Autres bavards en Portugal : un Moura qui vient dire aux Cortès : « Armons-nous, citoyens, pour le soutien » de la constitution : me voilà avec un uniforme tout » neuf pour faire trembler les tyrans. » Hé! barbouillon de tribune, ce n'est pas aux députés, c'est aux soldats qu'il eût fallu faire des uniformes; l'armée de Riégo n'avait point de souliers en marchant sur Bragance : que faisaient donc les Cortès de leurs finances? Elles pillaient tout et laissaient le soldat à demi-nu. Il les a mises à la porte, comme elles le méritaient par leurs demi-mesures.

Cette caducité politique, cette foi aux verbiages, a gagné tous les libéraux de France. Quelquefois j'ai dit à ceux que je connaissais : vos Cortès vont le train de se faire pendre sous peu; elles n'amènent point aux Pyrénées un contre-cordon; elles laissent former des Vendées qui prennent des *mesures et demie*, enlevant argent, hommes, chevaux et munitions. A cela les libéraux répondaient : Arguellès a fait un discours superbe, qui a duré deux heures...... Belle drogue pour arrêter les armées, qu'un discours de deux aunes de long.

Une preuve de la rouille du parti libéral, c'est qu'il ne sait en aucun cas exercer une sage opposition; il ne fait que harceler et contrarier le gouvernement, sans indiquer aucune mesure judicieuse. On peut en juger par la note Z, sur l'opposition composée. Il est d'ailleurs perdu par le fait, car le plus notable de ses députés n'a eu der-

nièrement que 7 voix dans le collége du Calvados. Les libéraux sont morts et enterrés ; il est force à eux de changer de bannière ; bien heureux sont-ils qu'il se présente une voie de fortune pour eux.

Ils doivent se défier des philosophes, vrais l'Abisbals du monde savant, qui trahissent le parti libéral, et par suite tous les autres. Ils cachent aux libéraux l'imminence de contre-révolution ; ils leur inspirent une sécurité trompeuse dont ils seront bientôt dupes : ils abusent les autres partis en leur cachant la découverte qui serait voie de salut pour tous. Quant au peuple, ils l'ont trahi de tout temps, en lui concédant des droits dérisoires de souveraineté, et lui déniant son droit réel, celui du *minimum*, qu'ils n'ont pas voulu reconnaître, de peur qu'on ne les astreignît à l'invention de la théorie d'*Attraction industrielle*, sans laquelle il ne peut exister de *minimum*.

Ils ne repaissent les peuples que d'illusions mercantiles, propres à favoriser le trafic de livres : telle est la prétention d'instruire le bas peuple, en former une populace d'ergoteurs politiques. Voyez le peuple suisse, qui est le plus instruit du continent : il n'est pas moins réduit, par sa pauvreté, à se vendre à toutes les nations. Il n'y a donc de bonheur pour le peuple que dans la richesse et le minimum, c'est-à-dire dans l'état sociétaire dont un comité s'efforce de cacher la découverte.

Mais le parti libéral, placé dans une situation très-critique, doit reconnaître qu'il est trahi par ces sophistes, sacrifiant tout à la vente de leurs livres. Les libéraux doivent donc quitter une position qui n'est plus tenable, imiter le prudent saint Augustin qui, voyant le paganisme chanceler, sut à temps choisir une meilleure bannière.

Il faut que les libéraux prennent sans délai l'initiative

de fondation sociétaire : qu'ils forment la compagnie ; qu'ils y entremettent quelques banquiers de Paris. La seule chance d'un bénéfice de 300 pour 100 serait déjà suffisamment digne de l'attention des banquiers : voici, au surplus, les mesures à prendre :

Nommer trois examinateurs n'ayant pas d'ouvrages sophistiques à soutenir ; choisir des hommes modestes, point ergoteurs, qui consentent à étudier la nouvelle science, au lieu de vouloir m'enseigner leur civilisation perfectibilisée. Je sais par gens qui ont très-bien compris ma théorie, que le seul obstacle est celui des préjugés philosophiques dont chacun est imbu, préjugés que je dissipe dès la première leçon.

Ces trois commissaires, après avoir fait une lecture du Traité, devront prendre un demi-mois, dix leçons *de l'auteur, afin de s'initier à une foule de détails qui, tenant aux tomes 5 à 9, n'ont pas pu trouver place dans les quatre premiers. Au bout de quelques leçons ils seront tout à fait dégagés de préventions philosophiques, et raisonneront sur le mécanisme des passions aussi exactement que l'inventeur. C'est une science dont l'étude est aussi courte que celle des autres sciences est longue et pénible.*

Alors ils feront leur rapport aux collègues, et ce rapport sera nécessairement conforme au considérant du jury (41), *et notamment au dernier article sur le pis-aller et le bénéfice double, en cas de faible attraction* (84), *et recours à la voie de sujétion.*

Dès ce moment ils devront se munir d'un journal qui ajoutera à son titre celui de l'Association, et y consacrera une partie de ses colonnes, comme fait le Journal du commerce. Celui qui traitera de l'Association sera bientôt le mieux pourvu d'abonnés.

Ensuite, former une société spéciale ; publier sur ma Théorie un abrégé adapté au goût parisien ; mettre au concours l'invention d'un meilleur procédé sociétaire, ou la correction du mien en son mode simple (IV, 580), *et en son mode mixte ou engagiste* (84).

Immédiatement après, on ouvrira la souscription, à laquelle on tâchera d'intéresser le Roi, ce que j'estime très-facile. Ensuite on fera choix d'un local autour de Paris, lieu éminemment convenable pour l'épreuve sociétaire (IV, 580), *notamment sous le rapport de l'énorme bénéfice à percevoir sur les curieux* (III, 470).

On se mettra en mesure d'opérer en plein dès le 15 *avril, et pouvoir porter les séries au moins à* 60. *Il sera bien de faire entrer en exercice dès le mois de mars une portion de la classe inférieure, qu'on organisera en régime demi-civilisé.* (Voyez IV, 581, 582.)

Si la découverte du calcul sociétaire eût été connue par voie de journaux et fût parvenue aux Grecs, ils n'auraient pas manqué de la mettre à exécution dès cet été 1823. Ladite épreuve aurait en Grèce le même résultat que partout, envahir subitement le globe entier. Les Grecs ne négligeraient pas un instant un moyen si assuré d'échapper à leurs bourreaux, en changeant l'état du monde social. Quelle calamité qu'il faille prolonger les malheurs du genre humain, pour complaire au comité philosophique, ennemi de toute invention utile !

NOTE Z. *Sur l'Opposition simple et fausse.*

L'opposition simple se borne à signaler un tort ou décrier une mesure vicieuse. En opposition composée, l'on indique le bien à faire. Jamais l'opposition française ne s'élève à ce rôle ; j'en vais citer trois preuves, du grand au petit.

1°. GRANDES CHOSES. Je choisis la guerre d'Espagne. Aucun des partis opposants n'a songé à traiter sur ce sujet la question de l'indemnité à exiger en cas de guerre. Cependant il était aisé de prévoir que la France ne pourrait pas résister aux instances de la Sainte-Alliance, ni au besoin de former, par une guerre, le moral de sa nouvelle armée.

En spéculant sur ces deux probabilités de guerre, l'opposition aurait dû, avant le congrès de Vérone, observer que la guerre était, non pour le compte de la France, mais pour celui de la Sainte-Alliance qui devait les 4/5 des frais; savoir :

Russie 1/5, Autriche 1/5, Prusse et corps germanique 1/5, Pays-Bas et Italie 1/5.

J'excepte l'Angleterre, puisqu'elle s'est isolée formellement de cette entreprise que les autres alliés ont vivement stimulée. Il fallait manœuvrer de manière à ce que la Sainte-Alliance se constituât demanderesse, et par conséquent débitrice des 4/5 des frais et des autres indemnités. A ne compter que les frais éventuels pour deux ans, 400 millions, il fallait qu'on versât 320 millions à la France, et qu'on lui donnât de plus une indemnité en territoire, selon l'usage établi par la Sainte-Alliance qui s'est payée en argent et territoire dans les deux restaurations. Faire la guerre à ses dépens, c'est déjà un métier de dupe : la sottise est bien pire quand on fait la guerre à ses dépens pour compte d'autrui.

La France a été plus heureuse que sage. Personne n'aurait pu prévoir l'extrême imbécillité des Cortès qui n'ont pas su lever une armée, et n'ont mis en ligne de bataille que les discours d'Arguellès et Galiano. Le général Mina, qu'on essaie de railler, a fait voir, avec une poignée de miquelets, ce qu'aurait pu l'Espagne si elle eût été gouvernée par des hommes et non par des aboyeurs.

En tablant sur ces dangers, la France devait faire stipuler à Vérone, outre le remboursement des 4/5 de frais, une indemnité en territoire; la restitution des cinq places du nord, enlevées en 1815; plus, la cession de la Savoie et Nice, en échange de Corse, Lucques, etc. Le roi de Sardaigne est de plus indemnisé par la possession de l'état de Gênes : l'opulente ville de Gênes lui rend plus de contributions, à elle seule, que la Savoie entière.

Voilà ce qu'aurait dû représenter une opposition judicieuse;

mais la nôtre n'est qu'un système de contrariété simple, s'attachant à contrecarrer chaque opération du cabinet, sans indiquer de modifications éventuelles pour les divers cas. Elle est tout en négatif, rien en positif.

2°. MOYENNES CHOSES. Une affaire récente, sur laquelle on a pu voir le vice de l'opposition simple, c'est la démolition de l'opéra de Paris. Les opposants n'ont su indiquer aucune mesure composée. Sans doute il fallait, pour la vindicte publique, changer l'emploi de l'édifice, mais non pas s'en prendre aux pierres. Selon ce principe, il faudrait donc démolir les Tuileries, en expiation du crime du 10 août qui en arracha Louis XVI, Marie-Antoinette et Elisabeth, pour les conduire à l'échafaud. Il faudrait aussi murer la place Louis XV où s'est consommé le crime. Telle serait la conséquence du principe jacobite, *se venger sur les pierres.*

On eût dû démolir seulement l'intérieur de l'opéra, la cage de théâtre, mais non pas la cage d'édifice, qu'on pouvait vendre au moins un million, dont on eût affecté le montant à un monument au prince, un BOULEVARD DE BERRI, à former en continuation de celui du Mont-Parnasse, par la rue de la Bourbe, jusqu'à la nouvelle plantation des Capucins; de là on aurait joint par un cours de 12 toises les deux dômes de Ste.-Geneviève et du Val-de-Grâce. Ensuite on aurait, avec le temps, prolongé le boulevard par la rue des Bourguignons, pour gagner le marché aux chevaux. C'eût été un ornement très-utile pour le quartier pauvre de Paris.

Tel est le plan qu'aurait pu produire une opposition COMPOSÉE, joignant l'indication du bien à la critique du mal. Mais on ne voit d'un côté que des harceleurs ou opposants simples, et d'autre part des énergumènes. Pourquoi leur zèle ne s'étend-il pas à toutes les victimes de la famille royale! Comment se fait-il que la malheureuse Elisabeth, si digne d'affection et de souvenir, n'ait pas un bronze dans Paris, pas une ode à sa louange? On peut la recommander à M. *Victor* HUGO, auteur d'une belle cantate sur Louis XVII : sa touche large et pindarique sera digne du sujet.

3°. PETITES CHOSES. Je citerai le cadeau fait à quelques né-

gociants de Cadix, de 200,000 fr. qu'ils devaient de franc jeu pour prime d'un transport de piastres. Notre opposition, qui veut flatter le commerce, n'a pas osé dire au gouvernement que le négociant se moque de celui qui *travaille pour la gloire* et ne sait pas se faire payer ; et que les 200,000 fr. étant très-bien acquis au gouvernement, s'il voulait en faire dans Cadix un emploi *politique à la veille de la guerre*, il fallait les distribuer aux familles victimes de la trahison de FREYRE et CAPACETE, qui, avec des fanfares, assemblèrent une masse de badauds, et en firent fusiller 600 indistinctement. Les 200,000 fr. donnés à leurs pauvres familles, auraient disposé dans Cadix tout le peuple en faveur des Français. La France, en donnant cette somme à de riches négociants, a apprêté à rire aux négociants mêmes, et manqué la conquête du peuple.

Au reste, comment l'opposition politique serait-elle judicieuse, dans un pays qui n'a jamais eu de justesse dans les plus petits détails matériels? Par exemple, sur l'emploi des couleurs. On sait que les régiments tiennent à être différenciés : prenez les 32 couleurs de 3ᵉ. degré, blanc et noir non compris. Sur les 32 supprimez-en 7, les plus voisines de celle de l'habit ; reste 24 couleurs qui, distribuées 2 par 2, une alliée à 12, donneront déjà 288 distinctions très-saillantes par collet et parements contrastés. Or, on n'a jamais 288 régiments de même arme. Il n'est donc rien de si aisé que de différencier les régiments comme ils le désirent. Mais la France, qui change leurs uniformes à chaque mutation de ministère, ne saurait pas, en 1,000 ans, y mettre de la régularité.

Qu'elle sache au moins, dans des affaires plus majeures, sauver ses intérêts et spéculer une fois en mode composé, ne pas se laisser leurrer par quelques fumées de gloriole, comme à l'époque du traité d'Aix-la-Chapelle, où l'on persuada à Louis XV qu'il agirait en marchand s'il gardait la Belgique. En lui faisant peur du titre de marchand, on la lui fit abandonner sans indemnité, et le comte de Saint-Sévérin déclara que son maître ne voulait pas faire la paix *en marchand*, *mais tout rendre*. C'était le corbeau qui laissait tomber son fromage, et je pense que Saint-Sévérin était bien payé par les étrangers pour se prêter à cette momerie.

Il est bon de rappeler ces éternelles duperies de la France ;

aujourd'hui qu'une guerre entamée coûte beaucoup de frais. La France, vache à lait de l'Europe, devrait enfin sortir de ce rôle. D'ailleurs, si la Sainte-Alliance est, comme j'aime à le croire, aussi magnanime qu'on nous la dépeint, elle ne pourra méconnaître le principe qu'elle a deux fois pratiqué à nos dépens, l'*indemnité composée*, perçue en argent et territoire.

La France devra donc garder en séquestre la limite de l'Èbre, jusqu'à ce qu'on lui ait livré en indemnité une somme de 500 millions au moins; plus, la Savoie et Nice en échange de Corse et Lucques, et les cinq villes de Landau, Saarbruck, Saarlouis, Philippeville et Marienbourg. Elle devra conserver en outre la limite naturelle des Pyrénées, c'est-à-dire les vallées de Haute-Garonne *Aran*, et de Bidasse *Bastan*, avec les bourgs de St.-Étienne, Irun et Fontarabie; la limite placée aux versants, aux crêtes d'Aiguisbel et des Trois-Couronnes qui vont, en arrière de Goyzneta, rejoindre la grande chaîne. Il n'est dans toutes les Pyrénées qu'un seul point qui doive rester en indivis; c'est le bassin des trois sources de l'Irati, jusqu'à l'issue de la forêt. Partout ailleurs, et de même en Cerdagne, la limite doit être placée rigoureusement aux versants.

LE DESSOUS DE CARTES

OU

LE COMITÉ DIRECTEUR.

« Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
» Il a peur que Neptune, en cet affreux séjour,
» D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour. »

Voilà bien le comité philosophique : il s'alarme, il s'agite à l'idée de voir descendre la lumière qu'espère Socrate et qu'invoque Voltaire.

Un journal qui n'avait pas le mot d'ordre du comité, parce que je ne lui avais fait remise que trois mois après les autres, le MIROIR, *fit innocemment en mars une annonce très-superficielle (voyez 104) de mon ouvrage : puis, trois jours après, reconnaissant qu'il en avait jugé trop légèrement, il avertit qu'il en traitera plus amplement, et dit : « Le Traité de l'Association et de l'Attraction industrielle » est l'un des plus singuliers, des plus nouveaux, des » plus féconds, des plus bizarres, des plus vastes sujets » que l'intelligence humaine se soit plu à bâtir sur des » bases tantôt d'imagination, tantôt scientifiques et positives. »*

Le Miroir agissait de franc jeu, même dans son erreur, sur les bases qu'il croyait être d'imagination. Aussitôt il fut admonesté par le comité, et n'osa plus donner l'analyse annoncée : il tourna casaque et mit en scène le zoïle Mongin (101).

Cela ne suffisait pas au comité; il fallait, par voie d'un autre journal, étouffer l'idée de lecture et d'examen que celui-ci avait pu faire naître. On fit choix de la Revue Encyclopédique. On y inséra (mai 1823) un article très-insidieux, signé FERRY, *dans lequel on déclare cet ouvrage obscur; on s'efforce de le travestir, en me présentant non comme inventeur, mais comme littérateur ignorant sur la physique et l'histoire romaine.* 700 *pages de détails sur la méthode sociétaire des séries passionnelles ne sem-*

blent pas à M. Ferry dignes d'attention: il n'en dit mot, et ne voit que Caton et le mont Hæmus !!!

Le bon apôtre en a bien tout compris; mais il a vu dès l'avant-propos, dès l'introduction, que si ma théorie d'industrie sociétaire est juste et praticable, les 400,000 tomes qui vantent l'industrie morcelée ou civilisation, sont anéantis, et que si cette théorie était connue, la philosophie serait convaincue d'impéritie ou de trahison. Il crie à l'obscurité, parce qu'il craint que le public, en lisant ce livre, ne voie trop clair dans les menées des faux savants.

Est-ce par effet du hasard que la Revue Encyclopédique, à la même page, à l'article YVART *qui suit le mien, dénonce les zoïles en disant: « Il existe une ligue conservatrice des routines, ennemie déclarée des vérités nouvelles. » C'est de cette ligue que l'inoculation et la vaccine ont » triomphé si difficilement: ce fut elle qui emprisonna Galilée, défendit de croire aux antipodes, etc. Sa résistance se » fait sentir partout où quelque chose d'utile est entrepris: » la ligue n'élève sa voix qu'en faveur de l'ignorance et des » préjugés. »* (N'a-t-elle pas proscrit la pomme de terre, qui à son apparition fut, comme le café, mise au rang des poisons, diffamée comme la vaccine ?)

N'est-ce point une ruse de la part de la Revue, que de dénoncer ainsi le vandalisme du comité directeur dont elle vient de se faire l'organe? En parlant de moi elle suit les trois règles de la critique arbitraire (voyez-les, 44, en tableau); puis à l'article suivant (traité de M. Yvart sur les jachères), elle suit les trois règles de la saine critique (44); elle venge M. Yvart des préventions, envisage les faits, raisonne sur le fond, gourmande ceux qui ne voient que les formes, que l'homme, et non les choses.

La Revue a donc deux poids et deux mesures! et c'est à moi qu'elle fait l'application du faux poids: merci de la préférence. Elle avait pris des engagements tout autres, lorsqu'elle vit s'élever en mars un redoutable concurrent, le BULLETIN UNIVERSEL: *alors elle déclara qu'elle annoncerait très-exactement les découvertes. Pour mon compte, je suis*

fondé à dire que lorsqu'on n'est pas de ses protégés, elle s'efforce de les travestir et les cacher, au lieu de les annoncer. Je suis persuadé que la majorité de ses collaborateurs n'adhère point à cette méchanceté, à ce vandalisme, et je pense aussi que l'estimable directeur du journal s'y est prêté avec peine; mais le comité philosophique a tant de moyens de forcer la main aux journalistes!

Analysons cet article de M. Ferry, où j'ai dès les premières lignes reconnu le comité qui se croit bien masqué. Il dit n'avoir pas pu comprendre mes signes : on n'en a aucun besoin; je les ai placés pour servir quand la théorie des signes aura été donnée dans les tomes suivants. Et par exemple ici, aux articles Préambule *et* Conclusions, *qu'importe que ces deux mots soient précédés des signes* Ж *et* K ? *Cela n'altère aucunement le sens des titres.*

Quant aux mots nouveaux, des femmes qui ne savent ni grec ni latin les ont compris; et des savants prétendront qu'ils sont arrêtés par quelques mots composés, comme gastrosophie *ou sagesse de la gourmandise, mot formé de* gastronomie *et* philosophie! *S'il existait réellement dans mon livre des difficultés de nomenclature, j'aurais donné un vocabulaire. Voyez à ce sujet le commentaire placé à l'avant-propos* (I, 99), *et ici le paragraphe* (84).

M. Ferry nous apprend qu'il y a deux Caton, *comme si on l'ignorait : mais n'y a-t-il pas aussi deux* Brutus, *deux* Corneille, *deux* Bacon? *Et pourtant on dit Brutus* tout court, *sans distinction, Corneille* tout court : *j'ai suivi l'usage. S'il tient si fort aux distinctions, pourquoi les néglige-t-il en parlant du mont Hœmus? Il ignore donc que toute chaîne faisant face au nord a deux températures; et qu'aux Alpes, les vallées de Lombardie offrent un climat fort différent de celui des vallées de Suisse : il en est ainsi du mont Hœmus. Mais M. Ferry ne voulait que ravaler ma théorie des climatures composées* (II, 84), *la donner pour obscure. Un autre journaliste, celui du Miroir, a trouvé cette théorie fort juste: d'où M. Ferry peut conclure qu'on n'est pas admissible à décréditer un livre sous prétexte qu'on ne l'a*

pas compris : les zoïles auraient trop beau jeu si cette raison était recevable.

Mais à quoi bon ses balivernes sur Caton et le mont Hœmus, dans un article où il s'agissait de rendre compte du régime sociétaire distribué par séries contrastées? au moins de l'annoncer, s'il ne le comprenait pas? Quoi! dans un moment où les Anglais font des efforts pénibles, affectent des villages entiers à des recherches sur un procédé sociétaire, la Revue Encyclopédique, au lieu de leur en faire savoir la découverte, s'entremet pour la leur cacher! Les Anglais seront bien servis, s'ils n'ont d'autre voie que la Revue pour être informés des découvertes qui se font en France, et dont ils ont souvent tiré parti les premiers, comme ils feront de celle-ci, en dépit de quelques perroquets (*) scientifiques, âmes damnées du comité et débitant la leçon qu'il leur a soufflée.

(*) Les Perroquets, par addition à la Note χ. J'explique ici l'analogie du perroquet, emblème des faux savants, des gens habiles à manier la parole, et en abuser en discours et en écrits. Tout est magnifique dans leur plumage littéraire. On n'y trouve que perfectibilités perfectibles, vertus civiques, amour du commerce, balance, contre-poids, garantie, équilibre, et bonheur suprême assuré au peuple si l'on veut mettre les philosophes à la tête du gouvernement. La nature a dû donner un superbe plumage à l'oiseau emblématique de ces hableurs; il étonne, comme nos sophistes, par son habileté à manier la parole; mais c'est l'oiseau le plus perfide par ses morsures.

Comme il n'y a qu'astuce et piéges dans leurs discours, la nature en dépeint la fausseté dans certains perroquets, par la double couleur du bec montrant une mandibule blanche, symbole de la pureté qu'affectent ces beaux parleurs. Le bec présente un énorme crochet, image de la rapacité de tous ces êtres à parole fleurie, démagogues, gens de loi, sophistes, etc., gens qui par le verbiage s'accrochent à tout, comme le perroquet par son bec.

Leur éloquence ne tend qu'à la rapine; elle ne couvre que piéges et noirceurs, figurés par la langue noire du perroquet. Il est inutile et immageable, en symbole de l'inutilité de leur bel esprit. Il est bateleur comme eux, habile à faire cent minauderies et se retourner en tout sens; image des caméléons littéraires, il harasse, il étourdit par son

K... CONCLUSIONS SPÉCIALES.

Sur le jury de garantie.

Il n'y a point de critique en France : je l'ai prouvé aux articles 5, 6, 7, 8; à l'Interm. Y, et à la Médiante (90). On cite, à la vérité, d'excellents critiques, les *Dussaulx* et autres; mais chacun n'a pas leur protection : encore pourraient-ils, sur des sujets aussi neufs que l'Association, s'égarer dans les préjugés, comme le critique parisien (78).

Il faut, pour la garantie de justice, un tribunal qui accorde à chacun examen et analyse, sauf rétribution selon le nombre des volumes et l'espèce des matières, plus ou moins difficiles à analyser et critiquer. Il faut en outre que le tribunal et le jury soient assistés de l'auteur, afin de prévenir toute erreur.

A défaut de critique régulière, la méchante envahit

cri aigre et perçant, son bavardage perpétuel; comme ces sophistes qui étourdissent le siècle de leurs phébus de perfectibilité, et harassent l'administration sur ce qu'elle ne veut pas élever le peuple au vrai bonheur, en donnant les bonnes places aux philosophes.

Voilà le portrait de ces hommes qui étouffent la découverte de l'Association, pour maintenir leurs charlataneries. Si l'on veut se rallier à la nature, il faut enfin les juger comme les juge la nature, dans ces tableaux parlants qu'elle nous en a donnés. Les détails sur les espèces de cet oiseau, notamment sur la petite verte, la blanche huppée jaune, et la coiffée d'azur en cadre jaune, auraient fourni, sur les philosophes et leurs doctrines, de très-belles analogies.

Supposons que les trois règnes connus soient analysés de cette manière, en 60,000 articles beaucoup plus étendus, embrassant l'analyse interne et externe des animaux et végétaux : pourra-t-on nier, d'après ces 60,000 tableaux parlants, que ma méthode, ma théorie d'attraction passionnée, ne soit la véritable clef du calcul d'analogie universelle, en dépit de quelques zoïles de Paris, gens que la Revue même dénonce comme ennemis des vérités nouvelles? Pourquoi donc se les associe-t-elle et accueille-t-elle leurs articles diffamatoires des découvertes?

tout; son influence déprave le monde savant, et par suite le monde moral. Un mal pire encore, c'est qu'elle empêche qu'on propose et mette au concours les inventions nécessaires; elle les étouffe à leur apparition.

J'ai démontré à la Médiante, le vice du rôle passif où reste le gouvernement en police des sciences, lettres et arts : il a pourtant l'intention de provoquer et protéger les inventions; mais il en ignore les moyens (46); témoin l'abus des Brevets devenus si favorables à l'astuce, qu'ils sont un épouvantail pour l'acheteur.

Je répète ici ce qui a été dit (argument) au sujet des élections et de l'institution: l'on a bien reconnu que le gouvernement devait y intervenir activement. Il faut appliquer ce principe à la critique, ne pas imiter l'apathie des Orientaux qui perpétuent la peste. Il faut extirper la peste morale, ou règne des faux savants et des zoïles.

Rien de plus aisé par la création du jury décrit art. 3e., et formant garantie contre-balancée. Je vais indiquer les officiers de ces trois chambres, sciences, lettres et arts; ensuite nous parlerons des fonds.

FONCTIONNAIRES DU JURY DE GARANTIE EN CRITIQUE.

Le premier président et trois présidents de chambres,	4	12.
Trois procureurs du roi et trois mages ou juges de paix,	6	
Greffier et secrétaire-général,	2	
Trois vice-présidents et trois substituts royaux,	6	18.
Trois mages suppléants et trois greffiers mages,	6	
Caissier et sous-caissier, deux sous-secrétaires, deux huissiers,	6	

Plus, les jurés variés chaque mois, et les quatre assesseurs de chaque mage.

Voyez leurs fonctions, en note (46).

Passons au fonds d'entretien, pris sur le produit. Les audiences du tribunal et des trois mages rendront en épices au moins 100,000 fr. de droits sur les parties,

J'en ai fait le compte détaillé, qui serait long et insipide. Mon ouvrage coûterait 6 à 700 fr. d'épices, et ce serait une économie de plus de moitié sur les frais qu'un auteur fait à Paris, pour n'obtenir que le silence ou des travestissements.

Un ministre du directoire (M. de Neufchâteau), disait, dans ses instructions morales : *payez les impôts avec joie.* Eh bien! nous paierons AVEC JOIE l'impôt de critique régulière et annonce au journal de garantie, mais protégez-nous contre la tyrannie du comité directeur.

Les épices du tribunal devront excéder de beaucoup 100,000 fr., parce que toute l'Europe savante voudra se faire juger à Paris. Londres aurait assez de savants et artistes pour former pareil jury, mais la langue française domine dans le monde savant, et d'ailleurs, les auteurs continentaux redouteront le pavé brûlant de Londres.

Une source de produit bien autrement féconde, sera le journal de garantie, publiant chaque semaine les décisions du jury et celles des juges mages (98). Ce journal sera indispensable à tout Européen qui s'occupe de sciences, lettres et arts, à tous les cabinets littéraires et toutes les corporations savantes. Dire qu'il aura 30,000 abonnés, c'est caver beaucoup trop bas, car il en aura autant à lui seul que tous les cahiers périodiques d'Europe. Il exclura de l'audience, pour assurer ses bénéfices, tous tachygraphes autres que les siens.

Ce journal coûtera très-peu en frais de rédaction : moitié de sa matière sera fournie par le greffe et les tachygraphes, l'autre moitié par les auteurs. A ne supposer que 20 fr. de bénéfice par exemplaire ; s'il a 30,000 abonnés, ce sera 600,000 fr., plus les 100,000 fr. d'épices ; total 700,000 fr. dont voici l'emploi :

100,000 *en rétribution graduée aux douze officiers supérieurs.*

100,000 id. id. *aux dix-huit officiers inférieurs.*

100,000 *aux jurés et assesseurs, selon le nombre des séances.*

100,000 *au matériel et aux frais divers du tribunal.*

300,000 *à 3 caisses de savants, littérateurs et artistes pauvres.*

Moyennant ces trois caisses, on ne verra plus un P. Corneille manquant du nécessaire au lit de mort, et payé après sa mort en gasconnades adulatoires.

La France fait des dépenses louables pour entretenir à Paris deux théâtres français, prévenir les menées d'oppression et d'obscurantisme qui naissaient du monopole d'un seul théâtre. Il faut corriger tout l'ensemble du mal, dans les sciences, les lettres et les arts; et loin que le remède exige des frais, on voit que le tribunal de garantie rendra beaucoup, car son journal *sans concurrent* aura plutôt 50,000 abonnés que 30,000. Ce sera un moyen de récompenser par des emplois lucratifs, trente officiers fixes, plus les douze assesseurs et jurés variables, à 50 fr. par séance.

Cet établissement garantira la restauration morale et scientifique, la fin de l'anarchie et la vraie liberté. Si aux bienfaits qu'il doit produire on oppose le parallèle des désordres actuels, duperie du public et du gouvernement qui ne peuvent pas être informés des découvertes, oppression des inventeurs, duperie des journalistes asservis par le comité philosophique, duperies sans nombre des savants (voyez-en le tableau, 125), et progrès évident de l'immoralité, on conviendra du besoin de créer sans

délai le jury de garantie et déjouer ce comité directeur qui sacrifie les deux partis (17).

Ils doivent se rallier à l'Association, solliciter pour cet essai le roi de France ou le duc d'Orléans, et en Angleterre les grands propriétaires (IV, 590), comme les ducs Devonshire et Bedford, et surtout les propriétaires déjà engagés, tels que M. Owen et sir Capell Molynex, qui peuvent affecter un village à l'épreuve de l'Association par séries contrastées.

Et pour bien prémunir contre les arguties des philosophes qui vantent les fléaux de civilisation, insistons sur ce que le monde social est évidemment dupé par eux. Il y a fraude notoire dans la marche de nos sciences, qui, sur les DIX branches du mouvement, n'en ont voulu étudier que TROIS. Peut-on douter que les voies du bonheur si vainement cherché, ne tiennent à quelqu'une des SEPT branches négligées, et dont le sanhédrin philosophique s'efforce d'étouffer la théorie publiée? Tant qu'on lui laissera, par anarchie de la critique, un moyen assuré d'écraser qui il lui plaît, quel homme osera chercher des découvertes dans les sciences dont cette cabale interdit l'étude?

APPENDICE AUX CONCLUSIONS.

Si l'on doute que les 3 branches de mouvement étudiées n'ont produit que l'agréable et non l'utile en art social, que le mal continue *à faire dix pas en avant tandis que le bien en fait un,* l'on peut se désabuser par l'examen d'une des 16 plaies récentes, la CONCENTRATION (note X, 167, 2e. et 3e. vices) et l'envahissement mercantile.

Les banqueroutes *Sandrié*, *Mussart* et *Clairet*, ont mis en évidence le désordre. On y voit que les riches capitalistes, considérant aujourd'hui l'état agricole comme une duperie, une galère, se défont de leurs domaines pour se retirer à Paris et y exercer l'agiotage ; tandis que les petits capitalistes, confinés en province, envoient un milliard aux agents de change de Paris. Le seul département de la Moselle figure pour 3 millions dans la banqueroute *Sandrié*. Combien ce département a-t-il versé de millions chez d'autres courtiers et banquiers? Au moins 12 à 15.

En compte général, 85 départements de France (Paris et Corse déduits), versent à l'agiotage de la rente au moins un milliard distrait de l'agriculture, tandis que Paris, résidence de tous les capitalistes et déserteurs agricoles, emploie au moins 2 milliards à cette loterie; total, 3 milliards au seul agiotage de la rente, indépendamment des autres.

Le tout enlevé à l'industrie par la duperie des 300 sociétés d'agriculture, qui ne voient pas qu'en fait de désordres agricoles, forestiers, climatériques, en abus fiscaux et commerciaux, *le mal fait dix pas en avant pour un que fait le bien;* que des fléaux nouveaux exigent la recherche d'antidotes nouveaux; que leur tâche doit être d'opposer un frein aux empiétements mercantiles, et de s'adjoindre à cet effet quelque inventeur; de mettre la découverte au concours et assurer l'examen aux concurrents.

Quand donc parviendra-t-on à comprendre qu'il y a affluence de rhéteurs et pénurie d'inventeurs; que le bel esprit doit être employé à polir ce que le génie invente; qu'exiger des formes oratoires de celui qui fait une grande

découverte, c'est vouloir qu'une mine d'or fournisse les ducats tout monnayés? Ne suffit-il pas que le mineur apporte les diamants bruts, sauf au lapidaire à les tailler et monter? N'est-ce pas assez qu'un inventeur fournisse LE FOND, les calculs exacts, sauf au bel esprit à les revêtir des formes voulues? Telle est la marche naturelle: *suum cuique*.

Il n'est donc rien de plus inconséquent que d'attaquer un inventeur sur les formes de son ouvrage, avant d'en avoir jugé le fond. J'ai dû, en réplique à ce travers du siècle, donner sur neuf volumes (112) le premier à la réfutation des sciences qui ont faussé à ce point la raison en prétendant la perfectionner.

FIN DES SOMMAIRES.

TABLE DE L'AVANT-PROPOS.

Prœ. Exposé succinct. 1
CITRA. État critique de la Civilisation. 8
CIS. Les partis conciliés aux dépens des bibliothèques. 22
INTRA. CADRE DE L'ÉTUDE INTÉGRALE DE LA NATURE. 26
TRANS. L'amour du mépris de soi-même. 41
ULTRA. Instructions sur les détails de l'ouvrage. . . 46
Post. Dualité du destin social. 65

Direction pour les 3 classes de lecteurs. 77

Supplément à l'Avant-Propos. — Les critiques en défaut sur la forme et le fond. 81
Note +. Sur la vraie et la fausse association. 96
Commentaire sur la nomenclature et la distribution. . . . 99
Conclusions. 103

TRAITÉ.

TRAITÉ
DE L'ASSOCIATION
DOMESTIQUE-AGRICOLE.

AVANT-PROPOS
ET PLAN DE L'OUVRAGE.

PRÆ. — EXPOSÉ SUCCINCT.

CONTRE *l'usage des inventeurs, tous enclins à exagérer le mérite de leur découverte, je m'efforcerai de déguiser les beautés de la mienne, les dévoiler par degrés, traiter le lecteur comme un homme opéré de la cataracte, et qu'on n'expose que peu à peu à la lumière du soleil.*

L'Association agricole, que tous les siècles avaient crue impossible, présente des résultats gigantesques en magnificence. Les démonstrations rigoureuses, les calculs arithmétiques dont ils seront étayés, n'empêcheront pas que le tableau de tant de biens ne révolte des esprits habitués aux misères de la civilisation.

Par exemple, dire que l'état sociétaire doit tripler subitement (dans l'intervalle de deux ans) le produit de l'agriculture et de l'industrie générale, de sorte que celui de France, estimé aujourd'hui 4 et 1/2 milliards, s'élèvera à 13 milliards au moins en 1825, *si l'Association*

commence en 1823, *c'est exciter le cri d'impossibilité et de vision. Cependant l'on sera pleinement convaincu, après la lecture de cet ouvrage, que, loin d'être exagérée, cette estimation est cavée trop bas.*

Passant d'un prodige matériel à un prodige politique, la fusion et l'absorption des partis quelconques, j'entrevois que les défiances vont redoubler et éclater en risées, si j'avance que l'état sociétaire va absorber subitement les esprits de parti, faire tomber dans l'oubli toutes leurs querelles (non par voie de conciliation directe, qui serait vraiment la chose impossible).

Ce prodige de concorde sociale naîtra de la diversion qu'opéreront de nouveaux intérêts, et surtout de la confusion dont tous les partis seront frappés, en voyant la duperie du monde social, mystifié depuis 3,000 *ans par la philosophie, qui vante le travail insociétaire et la pauvreté pour se dispenser de recherches sur l'Association.*

La science qui a trompé ainsi le genre humain, se compose de 4 facultés, dites métaphysique, politique, moralisme (1), économisme. *Ces 4 sciences tombent à la*

(1) Je dis *moralisme* et non pas *morale,* car il n'est rien de plus louable que les préceptes qui prêchent la moralité et les bonnes mœurs; mais le moralisme ou esprit de controverse, manie sophistique en morale, est une science aussi nuisible que les 3 autres sciences philosophiques; c'est d'ailleurs la plus contradictoire des quatre, depuis qu'elle prêche l'amour du trafic et l'amour de la vérité.

« *Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.* »

Saint Chrysostôme pensait qu'un marchand ne saurait être agréable à Dieu. A cette époque la morale avait du moins l'honneur de ne pas heurter de front la vérité, en prônant les marchands : elle n'était que doctrine sophistique, mais non pas fautrice du mensonge et de ses légions.

fois devant la théorie de l'Association dont elles ont toujours dit : « Cela serait trop beau; donc cela est impossible. » *C'est ainsi qu'elles ont esquivé la tâche : le monde social est bien coupable de ne les avoir pas sommées de la remplir, toute affaire cessante.*

Enfin la duperie générale est réparée, et le calcul de l'Association pleinement découvert en tous degrés (III, 437). *L'opération repose sur une seule disposition que je nommerai* Série de groupes industriels, contrastée, rivalisée, engrenée : *plus brièvement,* Série passionnelle, *définie pages* II, 19 *à* 26, Introd. *On verra dans cet ouvrage que l'Association ne peut pas s'opérer sans intervention de ce ressort.*

Le débat se réduira donc à vérifier :

1°. Si la distribution par Séries passionnelles contrastées est l'ordre convenable à l'Association ;

2°. Quels procédés les détracteurs opposent à la Série passionnelle ;

3°. A considérer que c'est ici la seule invention assortie aux convenances des souverains et des peuples ; qu'elle seule peut leur garantir les quatre avantages suivants, entre mille :

1°. Art de rendre le travail attrayant, même pour les deux extrêmes, les Sybarites et les Sauvages ;

2°. Triplement subit de la richesse réelle ;

3°. Extirpation complète des germes de révolution ;

4°. Faculté d'atteindre aux richesses par la pratique de la vertu et de la vérité, qui, en civilisation, sont voies de l'indigence et de toutes les disgrâces.

La Série de groupes contrastés est le procédé adopté par Dieu dans toute la distribution des règnes et de l'univers. Ce procédé doit, selon l'unité de système, être

applicable aux relations humaines. Le problème était de découvrir la voie d'application.

Je ne propose donc pas ici un procédé inconnu; je m'en tiens à celui que Dieu met en œuvre dans toute la nature. C'est, je pense, un titre suffisant à une confiance provisoire et conditionnelle.

Obligé de satisfaire diverses classes de lecteurs, et de me précautionner contre les plagiaires, j'ai dû faire des dispositions qui sembleront bizarres au premier coup-d'œil, et qu'il faut justifier.

J'ai fait choix du titre le plus modeste : en bonne forme, il eût fallu intituler cet ouvrage,

THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE,

science effleurée par Newton qui en a expliqué une branche; mais les Français, chez qui j'écris, étant inondés de systèmes sur l'unité de l'univers, me condamneraient dès le titre, si je leur annonçais une découverte sur laquelle ils ont été tant de fois abusés. L'affluence de sophistes a fait naître la défiance; elle pèsera sur le véritable inventeur : en conséquence, je supprime ce titre fastueux; je me borne à annoncer la branche la plus subalterne de l'unité, l'Association domestique.

Suivent deux préfaces; l'Avant-Propos et l'Introduction.

Ce serait, réplique-t-on, déjà trop d'une, car peu de gens lisent les préfaces, et chacun dira des deux vôtres :

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin.

Encore ne serait-ce pas un moyen d'y échapper, car elles en remplissent plus de soixante. Essayons d'apprivoiser le lecteur avec ces deux préfaces, dont

La 1re. pour les Français et nations frivoles,

La 2e. pour les Anglais et nations grâves.

Les lecteurs impatients qui désireraient en franchir quelques articles, ou la majeure partie, trouveront au final de l'avant-propos une table de direction pour les 3 caractères, FRIVOLE, MIXTE *et* GRAVE; *table qui leur indiquera les morceaux du IIe. tome dont ils peuvent différer la lecture, et ceux qu'il est indispensable de lire avant de passer aux IIIe. et IVe. tomes* (théorie concrète).

J'ai moi-même cet usage, vicieux peut-être, de laisser quelques morceaux en arrière, et précipiter la lecture, sauf à revenir ensuite aux portions que j'ai franchies. Pour la commodité de ceux qui ont cette coutume, je leur ai tracé, au Post *ou Final, une marche expéditive.*

La 2e. préface, Introduction, est pour les nations graves, Anglais et Allemands, qui veulent prendre connaissance exacte d'un sujet neuf. Les Anglais, en théorie sociétaire, méritent une attention particulière sous double rapport.

En effet, ils ont pris l'initiative en théorie; Newton a traité en partie du matériel de l'Attraction, dont il a négligé la branche aromale. En outre, les Anglais en sont déjà aux essais-pratiques sur le problème principal d'Attraction passionnée, sur le lien sociétaire, opération à laquelle ne songent pas encore les continentaux.

Dès lors l'invention est par le fait de la compétence des Anglais, et l'auteur doit y discuter spécialement leurs intérêts, sans perdre de vue ceux des autres nations. Tel a été mon plan dans l'Introduction, où se trouve une grande note A, *qui concerne particulièrement l'Angleterre.*

Chacun prétendra qu'à la suite de ces deux préfaces

je devrais entrer franchement en matière. Ce serait trahir le lecteur, abuser de sa faiblesse : je dois lui répéter sans cesse que tout civilisé qui lit le traité de l'Association, est comparable à un aveugle opéré de la cataracte et qu'on ne doit exposer que par degrés à la lumière.

De là naît le besoin d'instructions préparatoires ou acheminements gradués dont il n'est pas possible de dispenser le lecteur; car il faut, selon Condillac *et* Bacon, *lui enseigner à refaire son entendement, à oublier tout ce qu'il a appris des sciences qui vantent le travail morcelé.*

Il n'est pas d'idée plus neuve, plus surprenante, que celle d'associer 300 *familles d'inégaux; prétention à laquelle chacun oppose d'abord qu'on ne peut pas même associer* 3 *familles, encore moins* 300.

Il est bien certain qu'on ne peut pas associer 3 *familles : moi qui connais la théorie d'Association en tous degrés, je puis affirmer que le plus bas degré ne descend pas à* 30 *familles, encore moins à* 3 (III, 43). *Mais l'Association peut en comprendre de* 40 *à* 300 *; et pour expliquer une opération si neuve, si incompréhensible selon les méthodes actuelles, il faut réfuter d'abord les préjugés sur lesquels se fondent ces fausses méthodes.*

C'est ce qui m'oblige à donner deux instructions préparatoires. L'une, sous le nom de Prolégomènes, *traite la question du régime sociétaire en sens abstrait; l'autre, intitulée* Cis-Légomènes, *traite le même sujet en sens mixte. De là nous passerons à la théorie concrète, sujet des* IIIe. *et* IVe. *tomes. Cette instruction graduée rend la méthode sociétaire plus intelligible.*

Quelle serait la folie d'un lecteur, qui, ayant employé sa vie entière ou sa jeunesse à étudier dans 400,000 *tomes philosophiques des théories d'indigence, de four-*

berie, de cercle vicieux, enfin de civilisation, craindrait d'employer une quinzaine à étudier quelques volumes contenant la théorie d'Harmonie sociétaire, qui va élever subitement le genre humain tout entier, sauvages, barbares et civilisés, à l'opulence, à la vérité, à l'unité sociale, et à la pleine connaissance du système de la nature, d'où nous éloignaient de plus en plus nos fausses méthodes appelées sciences philosophiques?

Et puisqu'il est nécessaire, comme l'ont fort bien pensé Condillac et Bacon, d'oublier tout ce que ces sciences nous ont appris (avis que je reproduirai souvent), l'esprit humain ne souscrira à cette condition qu'autant qu'on lui aura démontré amplement sa duperie : tel est l'objet de ce premier volume.

Comment attaquer la vieille idole philosophique, sans heurter les préjugés et l'amour-propre? Je ne saurai pas, dans ce rôle, user de la souplesse convenable : sera-ce un tort à me reprocher? Loin de là, tout lecteur devra s'en applaudir; car si j'avais la flexibilité des beaux esprits, je n'aurais su comme eux que m'engager dans les sentiers battus, et j'aurais manqué l'invention à laquelle on va devoir le bonheur universel. Il fallait, pour dérober ce secret à la nature, ce calcul des destinées, un esprit original, rétif aux méthodes et opinions dominantes : devra-t-on s'étonner de retrouver dans mon style et ma manière l'indépendance qui m'a conduit à un succès dont le genre humain tout entier va recueillir le fruit?

L'art d'associer en industrie agricole et manufacturière 2 à 3 cents familles, tient à une méthode si éloignée des nôtres, qu'elle sera pour le lecteur un nouveau monde social. Il faut donc, dans cette étude, suivre le

guide avec docilité et confiance; envisager sans cesse le but inestimable du travail sociétaire, l'avantage d'obtenir en rente annuelle et en valeur réelle **(II, 1)**, ***trois mille écus d'un domaine qui ne rend aujourd'hui que mille écus, et 13 milliards d'un royaume qui n'en rend aujourd'hui que 4 1/2.***

De tels résultats valent bien le sacrifice de quelques préjugés : tout lecteur judicieux se ralliera à cet avis, et consentira à suivre la marche que je recommanderai sans cesse : **NÉGLIGER LA FORME ET LES ACCESSOIRES, POUR NE S'OCCUPER QUE DU FOND ; ET NE S'ATTACHER QU'A UN SEUL POINT, QU'A VÉRIFIER SI LE PROCÉDÉ D'ASSOCIATION EST RÉELLEMENT DÉCOUVERT.**

CITRA. — ÉTAT CRITIQUE DE LA CIVILISATION.

Le monde policé n'eut jamais un besoin plus pressant d'inventions utiles. Il est affligé de quatre fléaux tout récents, qui viennent aggraver ses antiques misères. Ce sont :

M. La nouvelle peste et ses croisements (1) ;

(1) La peste, qui n'était que simple, est à présent quadruple :

1°. L'ancienne *peste ottomane*, ou peste du Levant ;

2°. *La fièvre jaune*, ou nouvelle peste d'Amérique ;

3°. *Le typhus*, qui tient rang de peste européenne ;

4°. *Le choléra-morbus*, ou peste indienne, qui fait des progrès et gagnera bientôt la Turquie et l'Afrique.

Ce quadrille de peste démontre que si la civilisation tend à la perfectibilité, comme elle s'en flatte, elle y tend à la manière de l'écrevisse, en affaires matérielles ainsi qu'en affaires politiques. Il est évident qu'elle recule devant le but, en croyant y arriver.

faut chercher dans quelque science neuve des antidotes efficaces contre les nouvelles calamités.

Il est des inventeurs qui mettent à prix la communication de leur découverte : en livrant gratuitement la mienne, je suis bien fondé à imposer au lecteur une condition facile à remplir, c'est de se soumettre à des instructions préparatoires.

Elles sont indispensables : tous les esprits sont plus ou moins viciés par les idées philosophiques ; ceux mêmes qu'on pourrait croire antagonistes de cette science et qui l'attaquent dans leurs écrits, sont encore tout infatués des préjugés d'impossibilité et autres qu'elle a accrédités.

Des hommes bien pensants et qui se prononcent franchement contre la philosophie, ont donné tête baissée dans ses doctrines sur l'insuffisance de la Providence, et sur l'incompétence de Dieu en direction du mécanisme social. On ne s'aperçoit pas de cette bévue, où tombent innocemment les personnages les plus religieux : ils sont eux-mêmes fort éloignés d'entrevoir cette erreur, dont ils se convaincront, IIe. tome, 1re. partie, 3e. notice.

S'ils croyaient PLEINEMENT à l'universalité de la Providence, ils seraient persuadés qu'elle a dû pourvoir à tous nos besoins ; qu'elle n'a pas pu oublier le plus urgent, celui d'un mécanisme régulateur de nos relations industrielles et domestiques.

Je ne parle pas de relations administratives : le tort de la science est de s'être depuis 3000 ans engagée dans les controverses d'administration, qui ne servent qu'à exciter des troubles. Elle devait s'exercer exclusivement sur l'organisation domestique, sur l'art d'associer les ménages isolés, et d'atteindre aux économies colossales,

aux énormes bénéfices que produirait cette association (IIIe. volume, 2e. partie, 4e. notice).

Une telle étude n'aurait porté ombrage à aucun gouvernement; tous désirent de voir l'industrie se perfectionner, augmenter le produit, et par suite les voies et moyens d'imposition.

Il est assez connu que l'Association domestique-agricole, si elle était possible, donnerait des bénéfices gigantesques ; le Créateur ne l'a pas ignoré : or, quelle peut être à cet égard son intention ? Lorsqu'il a statué sur nos relations industrielles, il n'a pu opter qu'entre l'état sociétaire ou l'état morcelé (T. IV, 124). Lequel des deux modes nous a-t-il assigné ? S'il a opté pour l'état sociétaire, comme on devait le présumer, il fallait procéder à la recherche des lois qu'il a dû faire sur l'Association. Pour peu qu'on se fût exercé sur ce problème, on serait bien vite parvenu à la découverte (II, 142).

Mais cette recherche ne convenait point aux sophistes, dont elle aurait fait suspecter les 4 sciences, politique, métaphysique, moralisme et économisme. Pour sauver cette controverse, ils ont enseigné l'insuffisance de la Providence, et persuadé qu'elle n'a réglé nos destinées sociales qu'à demi, qu'elle n'a rien statué sur l'ordre des relations domestiques-industrielles.

De là vient que personne n'a songé à faire des études sur l'Association, qui est nécessairement le mode voulu par une Providence économe. Les esprits civilisés sont obstrués de préjugés sur cette question et sur une foule d'autres qui en dépendent, notamment sur l'unité de l'univers ou analogie universelle, dont la théorie, indiquée à l'article PIVOT INVERSE (III, 212), fera tomber dans l'oubli les controverses philosophiques, par sa propriété

de plaire et instruire sans exciter ni troubles, ni débats sophistiques.

Examinons plus en détail les quatre fléaux récents, d'où je conclus à l'urgence d'une découverte qui vienne au secours du monde matériel et du monde politique, l'un et l'autre également déclinants.

FLÉAUX MATÉRIELS. 1°. *La nouvelle peste et ses croisements.* L'on se croit à l'abri en voyant le fléau confiné en Espagne, borné à ravager les côtes de Cadix à Barcelone; mais en dépit des quarantaines, la fièvre jaune arrivera quelque jour au Havre ou à Douvres, et le lendemain à Paris et Londres, car elle règne de plus en plus dans les deux Amériques, sans que la médecine ait acquis de connaissance fixe ni sur la nature du mal, ni sur le remède à y appliquer.

D'autre part, la *peste du Levant* doit se renforcer par l'influence qu'on vient de rendre aux Ottomans, qu'il eût été si aisé de détruire en 1821, et presque sans coup férir.

Le *typhus* des Nègres et des Blancs est une perfectibilité naissante. Il prendra de l'activité quand il se sera croisé avec les autres pestes. On assure que déjà il redouble, par ses croisements, la malignité de la fièvre jaune.

Le *choléra-morbus* arrive d'Orient; il a déjà pénétré à Bagdad; il marchera à pas de géant sous la tutelle de nos aimables alliés les Ottomans, qui, par fatalisme et malpropreté, auront bientôt croisé cette peste indienne avec l'égyptienne, et toutes deux, réunies à la fièvre jaune et au typhus, formeront des mariages de perfectibilité. Entretemps, l'Europe chante le perfectionnement : il suffirait de cette seule calamité pour la désabuser; nous allons en signaler 3 autres.

A cette perspective on oppose une ombre de bien ; on observe que la petite vérole est combattue avec succès par la vaccine. C'est un petit avantage à mettre en balance avec d'énormes désastres : nous opérons comme un général qui ferait mille prisonniers sur l'ennemi, quand l'ennemi lui enlèverait 3 et 4 mille hommes. Comment notre siècle, sans cesse raisonnant de balance et d'équilibre, ne s'aperçoit-il pas *qu'en matériel comme en politique, si le bien fait un pas en avant, le mal en fait quatre et souvent dix?* J'aurai souvent occasion de lui rappeler ce plaisant résultat de ses théories de *balance, contre-poids, garantie, équilibre.*

2°. *L'intempérie croissante, effet du déboisement.* Les saisons n'ont plus de cours régulier ; elles ne présentent que des excès monstrueux, des transpositions pernicieuses qui font décliner les cultures, et relèguent par degrés l'olivier vers le Midi. La cause de ce désordre, la dévastation des forêts, s'accroît en tout pays, et l'agriculture est menacée du plus sinistre avenir.

On a tant publié de jérémiades sur ce sujet, que je n'ai rien à ajouter aux tableaux du mal, sinon qu'il naît des incidents mêmes qu'on juge favorables. Après une série d'années rigoureuses depuis 1816, l'hiver très-doux de 1822 et le printemps précoce donnaient lieu de croire à une restauration climatérique : ce n'est qu'un désordre de plus. La planète, après plusieurs hivers prolongés jusqu'en juin, depuis 1816 à 1821, a fini par sauter un hiver entier en 1822 ; nouvelle calamité qui nous a valu des légions de rats, de chenilles, etc., des sécheresses prématurées et obstinées, des ouragans multipliés, dont les ravages ont frappé non pas un ou deux cantons, selon l'usage, mais 20 et 30 à la fois sur un même point,

et donné, après tant de belles apparences, une récolte des plus médiocres.

Ce fléau, joint au précédent, suffit à constater le désordre matériel et l'urgence d'un moyen de restauration générale *du matériel :* mais comment nos physiciens le découvriraient-ils, quand ils n'ont pas même posé en principe la nécessité de le chercher, pas même spéculé sur l'hypothèse de *restauration générale composée*, dont je donne les tableaux à l'Introduction (note A, II, 91, 98)? Qui d'entre les savants songerait à chercher les voies du bien matériel, quand aucun d'entre eux n'a su s'élever à en calculer les effets, ni en matériel, ni en politique ?

FLÉAUX POLITIQUES. Les plus récents et les plus saillants, dettes publiques et révolutions, naissent l'un de l'autre. Les Esculapes sociaux n'ont su jusqu'ici qu'aggraver ce double mal; ils n'ont inventé,

Contre *les dettes nationales*, que le gouvernement représentatif, qui, d'après l'expérience, a la propriété d'accroître les impôts, les dettes et les commotions politiques ;

Contre *les révolutions*, qu'un système répressif qui les fait renaître de leurs cendres. Il eût fallu absorber l'esprit révolutionnaire dans de nouveaux intérêts, assez puissants pour faire tomber dans le mépris les chimères démocratiques : tel sera l'effet de l'Association.

Loin de procéder ainsi contre l'esprit révolutionnaire, la politique ne sait lui opposer que la science du dey d'Alger, la *répression*, quoique divers opérateurs (III, 353), aient prouvé qu'on peut employer avec succès le mode mixte ou *fusion*. Il restait aux uns et aux autres à s'instruire sur le mode harmonique ou substitution (III, 353).

Ce n'est que dans le régime sociétaire qu'ils en peuvent

trouver les voies. Dès le moindre essai de l'Association, et même dès l'apparence de tentative, on verra tomber à plat ce faux libéralisme, contre lequel s'escriment les cabinets et les congrès. Il sera frappé de ridicule comme trahissant les intérêts personnels et collectifs de tous. La classe qui s'attribue des vues libérales sera convaincue de n'avoir pas même connaissance de l'esprit libéral, caractère très-honorable, mais dont la civilisation n'offre aucun type. On en verra la preuve aux articles II, 385, III, 86, 269, IV, 422 et autres, où il est démontré que le vrai libéralisme doit se concilier avec toutes les formes de gouvernements civilisés, ne spéculer que sur les améliorations industrielles, et jamais sur les changements administratifs ni sur les déplacements de fonctionnaires. C'est l'opposé du libéralisme civilisé, qui ne tend qu'à décréditer l'administration, s'installer à sa place, et laisser la besace au peuple, après l'avoir leurré de régénération.

Le 4e. fléau, l'art de décimer et dévorer l'avenir.

L'accroissement des dettes publiques et de l'agiotage est une calamité si notoire et dont les progrès sont si rapides, qu'elle suffirait seule à confondre les sciences économiques. J'aurai lieu d'en traiter dans une foule d'articles ; suspendons jusque-là.

Un vice qui se rattache à ces 4 fléaux, c'est de prétendre y remédier par un fléau pire encore, la *charlatanerie scientifique* ou licence accordée aux systèmes incertains, qui, loin d'être compatibles avec l'expérience, engendrent tous les maux opposés aux biens qu'ils ont promis. Le tort principal de la politique moderne est de ne pas astreindre les sophistes à une responsabilité expérimentale, à une peine afflictive en cas de démenti donné par l'expérience.

La philosophie, qui a tant disserté sur la responsabilité des ministres, n'a jamais dit mot de celle qu'on devrait imposer à ses légions de sophistes. Un *code pénal sophistique* aurait guéri le siècle de la manie des systèmes incertains, et dirigé les écrivains à la recherche des inventions utiles. Notre siècle, riche de bel esprit et de subtilités, s'est montré bien pauvre de sagacité dans la police des sciences.

Je me suis borné à citer pour symptômes de périclitation matérielle et sociale, 4 fléaux récents; j'aurais pu décupler le tableau, ainsi qu'on le verra dans le cours de l'ouvrage : mais c'en est assez pour une première apostrophe aux champions de perfectibilité, qui ne sauraient nier cette quadruple dégénération. J'en signalerai une foule d'autres, dont les analyses tendront à ramener sans cesse l'attention sur l'objet spécial qui doit être de vérifier (*Præ*) :

1°. S'il est probable que l'Association puisse donner en effectif le triple produit, selon les estimations des Cis-Légomènes;

2°. Si la méthode que je décris aux IIIe. et IVe. tom., sous le nom de *Série passionnelle* et *Phalange de Séries*, est apte à former et consolider le lien sociétaire.

Ces deux points une fois démontrés, l'acquittement prochain des dettes publiques et l'indemnité des lésions de révolution seront pleinement garantis. Sans l'Association l'on ne pourrait atteindre aucun des deux buts, et les indemnités que l'on allouerait s'élèveraient à peine au quart de la véritable dette, qu'on n'oserait pas reconnaître en plein, faute de moyens pour y faire face et l'amortir.

Par exemple, en accordant à un émigré le prix de vente de ses domaines, on ne lui donnerait peut-être que

le 10e. de sa créance réelle; car ces sortes d'immeubles ont été la plupart vendus pour le montant du produit de deux récoltes, ou pour la valeur des coupes de forêt, des matériaux d'édifices démolis. Le dédommagement, en le stipulant à prix de vente, serait donc borné au 10e.; encore que de délais à redouter si une guerre venait absorber les ressources fiscales!

Tout injustes que seraient ces évaluations, l'on y aurait été réduit sans la découverte inespérée du mécanisme sociétaire. Combien ceux qui ont de pareilles réclamations à former doivent bénir l'invention qui va fournir des moyens d'indemniser complétement toutes les parties lésées, y compris les ecclésiastiques et les créanciers spoliés par des remboursements en assignats, hors de transactions commerciales.

Mais pour s'initier à cette précieuse théorie de l'Association, je répète qu'il faut s'affranchir des préjugés philosophiques répandus partout, et dominants jusque chez ceux qui s'en croient les ennemis. Ces préjugés sont vraiment un *péché originel* dans tous les esprits civilisés, une souillure qu'il faut effacer par d'amples instructions préliminaires, objet de ces Prolégomènes.

A part la nécessité d'attaquer les doctrines philosophiques, on peut dire que la théorie d'Association est une science toute conciliante, en ce qu'elle enseigne l'art d'enrichir la masse sans froisser aucun individu. Elle servira les sophistes mêmes, qui feront aisément le sacrifice de leurs 400,000 volumes en considération des bénéfices rapides qu'ils vont obtenir dans l'état sociétaire, et du charme de connaître le calcul des destinées, le système de la nature, dont ils n'osaient pas même espérer la découverte.

Quant aux autres classes, elles pourront, après la lecture de cet ouvrage, se convaincre que le plus riche Sybarite ne peut pas, en civilisation, s'élever un seul jour au degré de bonheur dont jouira, dans l'état sociétaire, le moindre cultivateur; thèse qui sera démontrée à la rigueur, T. IV, liv. 4, Son. 8e. On peut, au tome III, chap. 24, page 183, s'assurer que je ne me trompe pas en estimation de bonheur.

Le moindre essai de l'Association sur une centaine de familles et un tiers de lieue carrée, suffira à prouver que les sophistes n'ont jamais eu aucune notion régulière sur le bonheur social, non plus que sur la vérité, la liberté et l'économie dont ils se disent les oracles. Après cet essai, eux-mêmes seront si confus de leur prétendue science et de l'industrie morcelée dont elle est l'apôtre, que le nom de philosophe sera renié par quiconque pourra s'en défendre.

Au reste, l'épreuve de l'Association ramènera tous les partis à l'indulgence et à la modestie, en prouvant que si les philosophes sont pauvres de génie inventif, leurs antagonistes le sont de même, pour n'avoir pas su remplir la tâche qu'esquivaient les sophistes, ni déterminer la destinée industrielle et domestique, l'Association, où seize routes pouvaient les conduire (II, 142) (indépendamment de diverses voies secondaires que je n'ai pas dû mentionner (II, 142), en tableau des voies primordiales).

Et le siècle, après de telles négligences, après ce retard de l'étude la plus urgente, ose vanter ses progrès vers la perfectibilité! opposons-lui sans cesse l'humilité de ses propres chefs (Devises en tête de l'avant-propos). Tous confessent l'inanité de leur science, et l'égarement de cette raison qu'ils ont cru perfectionner; tous, enfin,

s'accordent à dire, avec leur compilateur Barthélemy : « Ces bibliothèques, prétendus trésors, etc. »

Il n'est que trop vrai : depuis 25 siècles qu'existent les sciences politiques et morales, elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité ; elles n'ont servi qu'à augmenter la malice humaine, perpétuer l'indigence, et reproduire les mêmes fléaux sous diverses formes. Après tant d'essais infructueux pour améliorer l'ordre social, il ne reste aux philosophes que la conviction de leur impéritie ; le problème du bonheur public est un écueil insurmontable pour eux.

Cependant une inquiétude universelle atteste que le genre humain n'est point arrivé au but où la nature veut le conduire, et cette inquiétude semble présager quelque grand événement qui changera notre sort. Les nations, harassées par le malheur et trompées cent fois par les jongleurs politiques, espèrent encore et ressemblent à un malade qui compte sur une miraculeuse guérison. La nature souffle à l'oreille du genre humain, « qu'il est réservé » à un bonheur dont il ignore les routes, et qu'une découverte merveilleuse viendra tout à coup dissiper les » ténèbres de la civilisation. »

La théorie sociétaire va justifier cet espoir, assurer à chacun cette aisance graduée qui est l'objet de tous les désirs. Les sciences n'ont rien fait pour le bonheur social, tant qu'elles n'ont pas pourvu au besoin principal, au besoin de richesse graduée, assurant au pauvre un MINIMUM DÉCENT. La théorie sociétaire ne serait qu'un nouvel opprobre pour la raison, si elle ne nous donnait que de la science et toujours de la science, au lieu de nous donner la richesse qui est notre premier besoin, notre vœu le plus unanime.

Quant à la civilisation d'où nous allons enfin sortir, loin d'être destinée sociale de l'homme, elle n'est qu'un fléau passager dont les globes sont affligés durant leurs premiers âges : elle est pour le genre humain une maladie d'enfance, comme la dentition; maladie qui s'est prolongée sur notre globe au moins 20 siècles de trop, par l'inadvertance et l'orgueil des philosophes anciens qui dédaignèrent toute étude sur l'Association et l'Attraction passionnée. Bref, les sociétés sauvage, patriarcale, barbare et civilisée, ne sont que des sentiers de ronces, des échelons (II, 33) pour s'élever à un meilleur ordre, à l'Harmonie sociétaire qui est destinée industrielle de l'homme, et hors de laquelle les efforts des meilleurs princes ne peuvent aucunement remédier aux malheurs des peuples.

C'est donc en vain, Philosophes, que vous auriez amoncelé des bibliothèques pour chercher le bonheur, tant qu'on n'aurait pas extirpé la souche de tous les malheurs sociaux, le MORCELLEMENT INDUSTRIEL ou travail non sociétaire, qui est l'antipode des vues économiques de Dieu.

Vous vous plaignez que la nature vous refuse la connaissance de ses lois : eh! si vous n'avez pas pu, jusqu'à ce jour, les découvrir, que tardez-vous à reconnaître l'insuffisance de vos méthodes, comme l'ont fait les auteurs cités plus haut, et invoquer une nouvelle science, un nouveau guide? Ou la nature ne veut pas le bonheur des hommes, ou vos méthodes sont réprouvées de la nature, puisqu'elles n'ont pu lui arracher ce secret que vous poursuivez.

Voit-on qu'elle soit rebelle aux efforts des physiciens comme aux vôtres? Non, parce que les physiciens étu-

dient ses lois au lieu de lui en dicter; et vous n'étudiez que l'art d'étouffer la voix de la nature, d'étouffer l'Attraction qui est interprète de la nature, et dont la synthèse conduit en tout sens à la formation du lien sociétaire.

Aussi, quel contraste entre vos bévues et les prodiges des sciences fixes! chaque jour vous ajoutez, Philosophes, des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs, tandis qu'on voit chaque jour les sciences physiques avancer dans les routes de la vérité, et répandre sur l'âge moderne autant de lustre que les billevesées philosophiques ont répandu d'opprobre sur le dix-huitième siècle.

CIS-PAUSE. — *Les partis conciliés aux dépens des bibliothèques.*

J'insiste par note spéciale sur l'assertion précédente, savoir: « que l'Association est toute conciliante, garan-» tissant la prompte fusion, et qui plus est, l'absorption » des partis. »

On pourra me reprocher des indices contraires, un début très-hostile, qui, dès les premières pages, heurte un parti nombreux, celui des philosophes et des libéraux. « Il fallait, diront les Aristarques, vous en tenir à des » thèses bien suffisantes; vous borner à prouver qu'un » domaine du produit de 1,000 écus en rendra 3,000 en » Association, et que cet accroissement colossal de » richesse est le seul moyen de cicatriser les plaies de ré-» volution, en indemnisant les parties lésées. »

Une telle circonspection serait duperie en France, où l'on prodigue le titre de philosophe à tout auteur d'idées neuves. Je ne veux point être confondu avec les sophistes

que je combats, et j'ai dû, dès la 1re. page, faire scission avec de faux savants qui se dénoncent eux-mêmes (*Devises, plus haut*).

Dans cette préface, comme dans tout le cours du livre, j'attaque la science et non les auteurs, à qui ma théorie ménage les capitulations les plus favorables sous les rapports

de l'amour-propre (II, 120),
et de la fortune subite (II, 352).

Ils y verront que l'Association leur vaudra cent fois plus de richesses et d'honneurs qu'ils n'en eussent osé désirer : n'est-ce pas se concilier pleinement avec eux, que de combler ainsi leurs vœux? Il en est de même des libéraux dont j'attaque les erreurs, les duperies, et non les intentions expresses : désirent-ils sincèrement d'améliorer le sort des peuples, ils seront ravis d'apprendre qu'il existait une voie sûre pour atteindre au bien social, et que la philosophie nous avait caché depuis 3000 ans cette planche de salut enfin découverte, voie toute pacifique, purement industrielle, et étrangère aux affaires de politique administrative.

Quant aux bibliothèques philosophiques, il n'est aucun moyen de les sauver. Les philosophes cherchent, disent-ils, la vérité; ils ont dû s'attendre que son apparition serait un coup de foudre pour des systèmes dont eux-mêmes déplorent la vanité, espérant QU'UN JOUR LA LUMIÈRE DESCENDRA.

En leur apportant cette lumière, dois-je à leur science plus d'égards qu'ils n'en ont pour elle? Serai-je obligé de vanter 400,000 tomes qu'ils proscrivent, en disant (Devises, plus haut) : « Ces bibliothèques, prétendus trésors » de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humi- » liant de contradictions et d'erreurs? »

Il faudra cent fois le leur répéter pour les disposer à subir une déchéance dont eux-mêmes ont prononcé l'arrêt, pensant que l'exécution en était renvoyée à des milliers d'années, et que la philosophie, tout en s'avouant trompeuse et impuissante contre les désordres sociaux, allait régner encore bien des siècles avant qu'on n'obtînt la lumière invoquée par ses coryphées, Socrate, Montesquieu, Voltaire, etc.

On ne peut espérer cette lumière que d'une science opposée en tous points aux quatre corps de sophisme qui ont égaré l'esprit humain, engouffré le monde social dans l'indigence, la fourberie, la civilisation et la barbarie. Il est donc nécessaire que l'inventeur du calcul des destinées se déclare en pleine contradiction avec les 4 facultés philosophiques.

Si j'hésitais dans ce rôle, si je ménageais quelque voie d'accommodement avec leurs 400,000 tomes, le lecteur serait fondé à concevoir des défiances, ne voir en moi qu'un sophiste de plus. Celui qui apporte réellement la vérité, et qui s'engage à en fournir les preuves mathématiques, doit rompre en visière à l'erreur et déclarer sans réserve aux quatre sciences fausses, que leur règne est fini; annonce qui, loin d'être alarmante pour les écrivains, leur présente un gage d'immense fortune (268), une moisson de nouvelles palmes scientifiques et littéraires (Pivot inverse, III, 212).

Peut-être auront-ils à se plaindre de l'aspérité des formes, de l'amertume des reproches : mais si la nature m'eût donné la souplesse des caméléons littéraires, elle ne m'aurait pas accordé le génie inventif, et je n'aurais pas su

« DÉROBER AU DESTIN SES AUGUSTES SECRETS. »

Si jamais inventeur mérita une dispense de flatterie, c'est assurément celui qui, entre autres merveilles, enseigne le moyen de tripler subitement le revenu réel, ou produit agricole et manufacturier; celui qui enseigne le secret non moins précieux de s'élever à la fortune par la pratique des vertus et de la vérité. Qu'importe qu'une telle annonce excite au premier abord le soupçon de roman et conte de fées, quand l'inventeur est muni de preuves irrécusables, quand la nature entière dépose à l'appui de sa théorie (Pivot inverse, III, 212), et que l'essai sur un hameau suffira à la démonstration!

Deux problèmes exerçaient ou plutôt désolaient les génies civilisés : l'un roulait sur l'art de concilier la pratique de la vertu avec l'essor des passions et de la nature, avec l'amour des richesses; l'autre, sur les moyens de pénétrer le grand mystère, le système de la nature et des harmonies de l'univers. Nos bibliothèques ont échoué sur l'un et l'autre point : pourrait-on les regretter, quand leur chute est pour nous le gage du double succès sur les deux problèmes?

Quel charme pour des impatients comme les Français, de pouvoir, par la lecture d'un seul ouvrage, s'initier à de si grands mystères, se trouver tout à coup plus savants en étude de la nature et de l'homme, que les érudits qui ont compulsé des milliers de systèmes! Quel triomphe pour ceux qui n'ont pas lu les 400,000 tomes de philosophie! Ils vont se trouver, comme l'a prévu Condillac (II, 123), plus avancés que ceux qui auront passé de longues années à s'en farcir le cerveau, et qui, selon l'augure du même auteur, seront réduits à oublier tout ce qu'ils ont appris des sciences incertaines; augure si bien appliqué à la circonstance, que j'en ferai l'un des refrains de cet ouvrage.

INTRA. — *Cadre d'étude intégrale de la nature.*

DÉFECTION DES CORPS SAVANTS.

En publiant la découverte qu'on était si loin d'espérer, la théorie des destinées générales, expliquons au siècle pourquoi elle a été manquée par ses grands hommes, entre autres par Newton qui effleura le secret, et comment il se fait qu'elle devienne la proie d'un intrus, d'un homme étranger aux sciences. Tant de fois on a vu la fortune se jouer des efforts du génie, accorder à des jeux du hasard les inventions précieuses ; faut-il s'étonner qu'elle en ait agi de la sorte dans la grande affaire du calcul mathématique des destinées !

Indépendamment des faveurs du hasard, il en est aussi pour la témérité : *audaces fortuna juvat.* On voit fréquemment les casse-cous réussir là où échouent les hommes de l'art (Voyez le paragraphe Elphi-Bey (III, 5). Les savants mêmes n'ont souvent dû leurs succès qu'à des procédés de casse-cou. Képler avoue qu'il opérait au hasard, quand il découvrit la fameuse loi des carrés de temps périodiques proportionnels aux cubes des distances. Il est donc avéré qu'en fait de découvertes, la témérité et le hasard entrent en partage avec le génie et la science. Newton, à ce qu'on assure, ne dut qu'à un coup fortuit, à la chute d'une pomme, le calcul de la gravitation, que Pythagore avait entrevu et manqué 25 siècles auparavant.

C'est assez répliquer au reproche d'intrus et de favori du hasard. A tort ou à raison, je tiens la perle qui a échappé aux favoris de la science, et c'est à moi de les remontrer sur les fautes qu'ils ont commises dans la recherche du trésor.

Les sophistes modernes, et surtout ceux de France, ont généralement la prétention d'expliquer l'unité du système de la nature : jamais pourtant on ne fut plus éloigné d'études régulières sur ce sujet ; aussi n'a-t-on pas acquis la moindre notion sur l'unité générale qui se compose de 3 branches, savoir :

Unité de l'homme avec lui même ;

Unité de l'homme avec Dieu;
Unité de l'homme avec l'univers.

Il sera démontré dans cet ouvrage, que les sophistes ont depuis 3,000 ans oublié ou négligé à dessein d'étudier la première des 3 unités, celle de l'homme avec lui-même, et spécialement avec ses passions qui, hors de l'état sociétaire, sont en discorde générale (38) et entraînent à la perdition l'individu même qu'elles dirigent.

Cette duplicité d'action, cette dissidence de l'homme avec lui-même, a fait naître une science nommée MORALE, qui envisage la duplicité d'action comme état essentiel et destin immuable de l'homme. Elle enseigne qu'il doit résister à ses passions, être en guerre avec elles et avec lui-même; principe qui constitue l'homme en état de guerre avec Dieu, car les passions et instincts viennent de Dieu, qui les a donnés pour guides à l'homme et à toutes les créatures.

A cela on réplique par de doctes amphigouris sur l'intervention de la raison que Dieu nous aurait, DIT-ON, donnée pour guide et modérateur des passions; d'où il résulterait :

1°. Que Dieu nous aurait subordonnés à deux guides inconciliables et antipathiques, *la passion* et *la raison* (duplicité théorique).

2°. Que Dieu serait injuste envers les 99/100mes. des hommes, à qui il n'a point départi cette raison nécessaire à lutter contre la passion: le peuple, en tous pays, barbare ou civilisé, est sans raison; quant aux sauvages, ils ne connaissent que la passion (duplicité distributive).

3°. Que Dieu, en nous donnant pour contre-poids la raison, aurait agi en mécanicien inepte; car il est évident que ce ressort est impuissant, même chez le 100e. des hommes qui en est pourvu, et que les distributeurs de raison, comme un Voltaire, sont les gens les plus asservis à leurs passions (duplicité pratique).

Ainsi nos doctrines d'unité de l'homme avec lui-même, débutent par placer l'homme en triple duplicité d'action, monstruosité qui serait un triple affront pour le créateur des passions.

Rien n'est admissible dans ces 3 hypothèses : elles seront examinées et pleinement confondues dans les 3 premières notices des

Prolégomènes, où il sera démontré que toutes ces aberrations de la métaphysique civilisée proviennent du refus d'étudier l'Attraction passionnée, d'en faire le *calcul analytique et synthétique*, par lequel on aurait découvert quel emploi, quels équilibres Dieu assigne à la passion et à la raison, comment elles se concilient en tout point dans l'état sociétaire, et comment elles doivent discorder en tout point dans l'état d'industrie morcelée ou lymbe sociale, état civilisé et barbare.

Ignorants sur l'unité de l'homme avec lui-même, nous le sommes d'autant mieux sur les 2 autres unités, celle avec Dieu et celle avec l'univers. Doit-on s'en étonner, quand on a oublié de s'occuper de la première, dont la théorie est voie d'acheminement aux deux autres ?

Voilà donc l'ensemble des études manqué, et le génie borné jusqu'ici à saisir quelques parcelles du système de la nature, quelques rameaux détachés, comme la théorie newtonnienne, branche de la 3e. unité. Son invention nous invitait à poursuivre le succès, à étendre les calculs d'Attraction, du matériel au passionnel, afin de découvrir quelle organisation sociale et domestique Dieu assigne à nos passions et relations industrielles, où le désordre va croissant, à n'en juger que par les quatre indices précédents (*Citra*, 8).

On a vaguement posé en principe que les hommes sont faits pour la SOCIÉTÉ : on n'a pas observé que la société peut être de deux ordres, le *morcelé* et le *combiné*, l'état insociétaire et l'état sociétaire. La différence de l'un à l'autre est celle de la vérité à la fausseté, celle de la richesse à la pauvreté, celle de la lumière à l'obscurité, celle de la comète à la planète, celle du papillon à la chenille.

Le siècle, dans ses pressentiments sur l'Association, a suivi une marche hésitante ; il a craint de s'en fier à ses inspirations qui lui faisaient espérer une grande découverte (Devises). Il a rêvé le lien sociétaire sans oser procéder à l'investigation des moyens ; il n'a jamais songé à spéculer sur l'alternative suivante :

Il ne peut exister que deux méthodes en exercice d'industrie ; savoir l'état morcelé ou culture par familles isolées, telle que nous la voyons, ou bien l'état sociétaire,

culture en nombreuses réunions qui connaîtraient une règle fixe pour répartir équitablement à chacun, selon les trois facultés industrielles, CAPITAL, TRAVAIL *et* TALENT.

Lequel de ces deux procédés est l'ordre voulu par Dieu? Est-ce le morcelé ou le sociétaire? Il n'y a pas à hésiter sur cette question: Dieu, à titre de suprême économe, a dû préférer l'Association, gage de toute économie, et nous ménager, pour l'organiser, quelque procédé dont l'invention était la tâche du génie.

Si l'Association est VOIE DE DIEU, *il est dans l'ordre que la méthode opposée, le travail morcelé ou incohérent, devienne pour nous* VOIE DIABOLIQUE *et fasse régner tous les fléaux opposés à l'esprit de Dieu, indigence, fourberie, oppression, carnage, etc. Voyez Introduction* (II, 51 et 53).

Et puisque l'état de travail morcelé ou état barbare et civilisé perpétue ces calamités en dépit de toutes les sciences, il est évident, par le fait, que cet état est la VOIE DIABOLIQUE, portæ inferi, *l'antipode des* VOIES DE DIEU, *où l'homme ne peut entrer que par invention et organisation de l'industrie sociétaire.*

A partir de ce principe, le siècle aurait dû proposer l'exploration du procédé sociétaire. Les gouvernements et les particuliers n'y ont pas songé: les philosophes, d'autre part, n'ont pas voulu mettre en scène ce problème, de peur de décréditer leurs théories de morcellement industriel ou état civilisé, culture en ménages non sociétaires.

Enfin la découverte est faite, et de plus, faite en tous degrés; mais elle aura un tort aux yeux du monde savant; c'est de ridiculiser toutes les théories antérieures en mécanique sociale, et donner congé aux 4 sciences dites métaphysique, politique, moralisme, économisme.

(J'ignore, quant à la métaphysique, si la branche nommée Idéologie (1) sera conservée en tout ou en partie.)

(1) Étranger à cette science dont je n'ai pu, malgré quelques lectures, acquérir aucune connaissance, je ne peux pas l'envelopper dans la dis-

Ce pronostic de chute scientifique n'a, je l'ai dit, rien d'alarmant, ni pour les philosophes, ni pour les partisans de leur science. A bien envisager l'évènement, ils y trouveront double satisfaction, avantage politique et avantage pécuniaire.

1°. *Intérêt politique.* N'est-ce pas un bénéfice réel pour les philosophes, que d'être délivrés de leur propre science, devenue pour eux un fardeau insoutenable, depuis que les grands, qui la protégeaient au temps de Platon et de Voltaire, en sont les mortels ennemis ?

2°. *Intérêt pécuniaire* des philosophes. La chute des quatre sciences incertaines assurera une fortune colossale aux sophistes

grâce des quatre autres. Je me borne à exprimer sur son compte des opinions négatives.

Les idéologues paraissent avoir besoin de quelque fanal encore inconnu ; car on leur reproche de n'arriver qu'au cercle vicieux, se perdre dans les subtilités, et, en dernière analyse, n'être intelligibles ni aux lecteurs, ni à eux-mêmes ; ainsi opinent les critiques. Chaque jour un nouveau système vient répandre sur l'idéologie de nouveaux torrents de lumière; d'où il faudrait conclure que ceux de la veille étaient des torrents de ténèbres. On se défie d'une science où le dernier venu dément toujours ses devanciers : Condillac est renversé par Kant, qui à son tour est renversé par Fichte, lequel bientôt est abattu par Schelling, et celui-ci par Ried ou Ancillon, qu'un autre abattra demain, si ce n'est déjà fait. Le monde idéologique est l'image des partis de 94.

Les vrais savants ne se culbutent pas ainsi à tour de rôle : on ne voit pas qu'aucun géomètre ait infirmé ni tenté d'infirmer les doctrines d'Euclide, ni que la médecine moderne ait voulu détrôner Hippocrate. Au reste, je ne saurais émettre aucune opinion positive contre la science idéologique, et je me borne à lui communiquer un doute, n'étant point en état de la juger. Si cette science est utile à diriger l'esprit humain, comment se fait-il qu'elle ne l'ait dirigé vers aucune des études utiles qui lui restaient à faire, entre autres celles de l'Association industrielle et de l'Attraction passionnée?

Répliquera-t-elle que ses fonctions sont purement analytiques, bornées à expliquer la génération et le mécanisme des idées ; rôle passif et parasite ! On a besoin d'une science qui opère activement et utilement sur les idées, et qui sache les diriger au but, à la recherche du mécanisme d'harmonie unitaire que Dieu assigna au monde matériel et passionnel.

mêmes qui les défendent par un reste de pudeur et couvrent la retraite, bien convaincus que le poste n'est plus tenable.

Je les entretiendrai sur cette nouvelle carrière de bénéfice, dans un ample Intermède (II, 348 à 451). Il garantit bonne capitulation à ces vainçus honorables : j'ai dû consacrer un long article à les convaincre des désagréments de leur position, et des voies d'immense fortune que leur ouvre la découverte qui fait tomber les sciences incertaines, dont ils ne sont que les continuateurs et non pas les auteurs.

Une circonstance rend la situation des philosophes tout-à-fait critique ; c'est la persuasion où sont les souverains, que le libéralisme est un masque pour conspirer contre les autorités légitimes. Plusieurs classes de citoyens honorables et paisibles sont impliquées dans ce fâcheux soupçon, et confondues avec les agitateurs ; elles doivent désirer qu'une science exacte vienne terminer ces controverses parasites sur les droits des maîtres et des sujets ; établir entre eux des relations affectueuses au lieu de devoirs, et faire oublier toutes ces visions de libéralisme et de servilisme qui ont semé la discorde entre les souverains et les peuples.

J'éclaircirai ces débats, à l'Extroduction (III, 269), et d'une manière satisfaisante pour tous les partis, puisque l'Association, qui va faire oublier les querelles politiques, assurera la fortune des partis rivaux, même celle des philosophes qui sont les vaincus.

Il est, je le sens, très-désobligeant pour un siècle si éclairé sur les sciences physiques, de s'entendre dire qu'il n'a sur d'autres sciences que de fausses lumières, et sur plusieurs, aucune notion, pas même d'initiation élémentaire, notamment sur les quatre sciences,

Association industrielle,	Attraction passionnée,
Mécanisme aromal,	Analogie universelle.

Si l'amour-propre des modernes s'offense de pareille déclaration, qu'il se juge lui-même par le tableau suivant des diverses branches du système de la nature ; cadre d'où chacun pourra conclure que le génie civilisé a parcouru à peine le dixième de la carrière qui lui était ouverte.

TABLE DES MOUVEMENTS CARDINAUX ET PIVOTAL.

4°. Le Matériel. *La théorie qu'en ont donnée nos géomètres explique les* effets *et non les* causes. *Elle nous a fait connaître les lois selon lesquelles Dieu régla le mouvement de la matière, mais elle reste muette sur tout ce qui touche aux* causes.

3°. L'Aromal *ou distribution des arômes connus ou inconnus, opérant activement et passivement sur les créatures animales, végétales et minérales. On ne connaît ni ces arômes en système régulier, ni les causes des influences qui leur sont départies, surtout en conjugaisons d'astres qui sont réglées par affinités aromales.*

2°. L'Organique. *Les lois selon lesquelles Dieu distribue les formes, propriétés, couleurs, saveurs, etc., à toutes les substances créées ou à créer dans les différents globes. On ne connaît jusqu'à présent ni les* causes *des distributions faites dans la création actuelle, ni les* effets *et* causes *des produits que donneront les créations futures.*

1°. L'Instinctuel *ou lois selon lesquelles se distribuent les passions et instincts à tous les êtres de création passée, présente et future, dans les divers globes. Nous ne connaissons ni le système distributif des instincts, ni les causes qui ont réglé cette distribution.*

✕ LE SOCIAL *ou* PASSIONNEL, *c'est-à-dire les lois selon lesquelles Dieu régla l'ordonnance et la succession des divers mécanismes sociaux dans tous les globes* (*Voyez-en la* 1re. *phase, tablée* Introd., II, *pag.* 33). *Nos sciences n'ont expliqué, sur ce mouvement pivotal, ni effets, ni causes; n'ont entrevu aucune des voies de l'unité qui suppose l'Harmonie des passions sans méthodes répressives.*

Il résulte de ce tableau, que sur cinq branches dont se compose le mouvement universel, on n'en connaît qu'une, LA MATÉRIELLE, qui est la moins importante des cinq : encore n'est-elle connue que depuis Newton, qui nous en a expliqué les EFFETS et non les CAUSES (III, 233), c'est-à-dire moitié de la théorie d'une des cinq branches.

Une étrange lacune dans nos sciences, est qu'on soupçonne à peine l'existence de la 5°. branche du mouvement, L'AROMALE : jamais elle n'a été l'objet d'aucune recherche. Elle joue pourtant un rôle supérieur dans l'Harmonie de l'univers matériel, Harmonie que nos physiciens, faute de connaissances en mécanique aromale, n'ont su expliquer qu'à demi.

Qu'on adresse aux physiciens des questions d'équilibre AROMAL, comme les trois suivantes :

1°. Quelle est la règle de répartition des satellites? pourquoi Herschel, quatre fois plus petit que Jupiter, a-t-il pourtant un cortége plus nombreux, et double en cas de complet ? (Jup. 4, Hersc. 8.)

2°. Quelle est la règle des conjugaisons ? pourquoi Vesta, la plus petite des planètes, ne se conjugue-t-elle sur aucune autre, pas même sur l'énorme Jupiter dont elle est voisine?

3°. Quelle est la règle des emplacements ou postes assignés aux planètes ? pourquoi Herschel, qui n'est en volume que le quart de Jupiter, est-il quatre fois plus éloigné du soleil ? Par analogie à cette distribution, la terre devrait donc être postée bien en arrière de l'aire d'Herschel ?

Sur ces questions et autres de même genre, que je reproduirai dans le cours de l'ouvrage, les physiciens seront réduits au silence, de même que sur tous les problèmes de CAUSES. Leurs lumières sont bornées à l'analyse des EFFETS, dans une des cinq branches du mouvement; c'est-à-dire QU'ILS ONT FAIT UN DIXIÈME DU CHEMIN EN ÉTUDE DE LA NATURE et du système de l'univers.

Newton, qui leur en a ouvert la voie, a pris *le roman par la queue ;* inadvertance dont le siècle se serait fort bien aperçu, s'il eût dressé, antérieurement à Newton, un programme des études obligées, un cadre intégral comme celui qu'on vient de lire (pag. 32), et qui place en pivot ⋈ l'étude primordiale ou étude de l'homme, analyse et synthèse de l'Attraction passionnée : c'était le point par où l'on devait commencer.

Newton a entamé l'étude du mouvement par la dernière et la moins importante des cinq branches, la matérielle. Ce n'était pas moins un grand pas de fait, une brillante initiative.

A titre de géomètre, il n'en devait pas davantage. Mais son

succès ***en matériel*** lui donnait le droit de sommer les autres classes de savants, leur distribuer la tâche d'exploration en mouvements ***organique***, ***aromal***, ***instinctuel*** et PASSIONNEL ou PIVOTAL. (Je lui donne ce nom de pivotal, parce qu'il est type des quatre autres.)

Newton renvoyait à son ami Clarke les questions de métaphysique; ne pouvait-il pas lui assigner le calcul de l'Attraction passionnée, branche primordiale de la métaphysique, et sommer Clarke ou autres de procéder à cette exploration? Il devait s'étayer de ce que la théorie de l'Attraction matérielle ayant conduit à déterminer les lois d'une branche du système de la nature, on devait consulter le même interprète quant aux autres branches de lois restées inconnues, et INDUIRE DE L'UNITÉ DE SYSTÈME, *que si le calcul régulier de l'Attraction matérielle avait expliqué le mécanisme des harmonies matérielles de l'univers, on était fondé à augurer que l'étude régulière de l'Attraction passionnelle ou étude par analyse et synthèse, déterminerait de même le mécanisme d'harmonie des passions.*

Notre siècle n'a tenu aucun cas de cet indice, et malgré ses hautes prétentions en calculs abstraits, il ne sait pas s'élever aux abstractions transcendantes qui embrassent l'universalité du système de la nature. Loin de là : les géomètres et physiciens qui devraient spéculer de la sorte, sont paralysés par quelques flagorneries et intrigues des sophistes qui veulent empêcher les découvertes, afin de sauver leurs 400,000 tomes de fausses lumières.

Voltaire écrivait à je ne sais quel géomètre : « J'aime à croire » que les vérités morales ne vous sont pas moins chères que les » vérités mathématiques. » Eh! quel est le sens de ces mots, VÉRITÉS MORALES? Il existe cent mille morales contradictoires : nous avons vu, en 1794, une morale qui enseignait à dénoncer son père et l'envoyer à l'échafaud, pour l'intérêt des jacobins. D'autres morales, un peu moins atroces, ne sont guère moins absurdes.

C'est donc profaner la vérité que d'accoler son nom avec ces doctrines morales, plus éloignées que jamais de la vérité depuis qu'elles vantent les trafiquants et champions du mensonge.

Ainsi devait répondre ce géomètre cajolé par Voltaire : mais les savants de classe fixe n'ont jamais su tenir leur rang, faire scission franche avec le sophisme : ils ont souscrit à une alliance avec les classes incertaines qu'ils auraient dû flétrir. De là vient que le siècle n'a point fait de progrès dans la science urgente, l'étude intégrale des cinq classes de mouvements. Les succès partiels, comme celui de Newton, n'ont point stimulé à l'exploration : les géomètres et physiciens, s'endormant sur leurs lauriers, ont oublié d'adresser des sommations aux autres classes de savants, les rappeler au précepte si bien donné et si mal suivi, « *d'explorer en* » *entier le système de la nature*, *et croire qu'il n'y a rien* » *de fait quand il reste quelque chose à faire*, » surtout lorsque de cinq branches dont se compose le mouvement universel, on n'a exploré que la moins importante, la matérielle.

En considérant que les inventions les plus urgentes et les plus faciles, comme la soupente et l'étrier, ont éprouvé des retards de plusieurs mille ans, quoique possibles à tout le monde, on est forcé de reconnaître qu'il règne sur notre globe quelque fatalité, quelque vice de méthode qui entrave les découvertes.

Est-ce étourderie ou négligence, rétrécissement de génie ou défaut de méthode en exploration ? à coup sûr, c'est l'un de ces quatre vices, et peut-être concourent-ils tous quatre à paralyser le génie. Il faut que l'esprit humain soit bien mal dirigé, pour n'avoir pas même songé à l'invention la plus nécessaire, à la recherche du procédé d'Association domestique, d'où dépendait l'avénement aux richesses, le triplement du produit effectif de l'agriculture, l'enrichissement du fisc et du peuple à la fois, et, ce qui est plus précieux encore, l'unité sociale.

Un retard de découverte n'est jamais un motif de désespérer. Pendant 5,000 ans les marins eurent à gémir du défaut de boussole : on trouva enfin ce guide inestimable. Un succès tant différé aurait dû appeler l'attention sur les vices de nos méthodes en exploration, et faire observer que les connaissances dont nous sommes encore privés, pouvant être plus nombreuses que celles déjà obtenues, on devrait aviser par des mesures quelconques à organiser un système d'investigation générale; méthode sans laquelle on est assuré de manquer non-seulement les grandes, mais

les plus minimes inventions. Quelle honte qu'une bagatelle comme la brouette, que tout enfant pouvait imaginer, soit restée inconnue jusqu'à Pascal! C'est presque toujours le hasard qui vient suppléer à l'insuffisance des méthodes, et c'est une preuve que la marche des explorateurs est mal concertée, ou plutôt qu'on ne fait que des simulacres de recherches.

Une grande lacune dans la politique moderne, est celle d'une police de direction propre à diriger et utiliser le génie : elle devrait se composer de cinq précautions :

1°. Classement et provocation des découvertes retardées.

2°. Répression des détracteurs anticipés.

3°. Punition de la charlatanerie constatée.

4°. Garantie d'examen et d'épreuve pour les inventeurs.

5°. Assurance de propriété en tout et en partie.

Sur ces diverses mesures, on n'a songé qu'à la dernière, encore tout récemment, et on n'y a pourvu que très-incomplètement par des brevets d'invention fort insuffisants, si l'on en juge par l'affaire du bateau à vapeur que revendique un Français éconduit d'abord dans sa patrie; d'où on pourrait induire (si la découverte lui appartient), qu'un inventeur français doit préalablement s'étayer du suffrage de l'étranger.

Les autres précautions sont généralement négligées, et surtout la 1re. et la 2e. Il n'existe aucun classement des inventions qui restent à faire : lorsqu'il en paraît quelqu'une, elle est longtemps en butte à la détraction, avant qu'aucune autorité ne lui prête appui, ne lui assure l'épreuve.

D'autre part, si un charlatan se met en scène, tout concourt à le protéger. On en peut juger par le TROMBE, charlatanerie musicale qui devait supplanter et anéantir tous les instruments à vent; cors et bassons, flûtes et hautbois, le *trombe* devait tout éclipser, tout surpasser. Une académie abusée donna, par l'organe du Moniteur, ces fastueux éloges au trombe, qui en définitive ne fut que la *montagne en travail*, un instrument mort-né, qui loin d'en supplanter aucun autre, n'a pas pu se faire jour ni prendre place dans les orchestres, et se trouve confiné dans les fanfares.

Ainsi la protection refusée aux inventeurs est prodiguée aux

charlatans. Le public abusé reconnaît bientôt son erreur et devient d'autant plus défiant contre les vrais inventeurs. Ceux-ci, moins exercés en intrigue, essuient les dégoûts que l'opinion devrait réserver aux jongleurs, toujours acueillis parce qu'ils sont habiles flatteurs.

Ce vice de méthode a coûté cher aux modernes; ils devraient posséder depuis cent ans la théorie de l'Association, car elle est une suite du calcul newtonien sur l'attraction; elle applique au monde passionnel ou social la théorie de Newton sur l'équilibre matériel de l'univers.

D'autres sciences y auraient conduit également, si elles eussent été soumises à la police de direction, et surtout à la première des cinq règles indiquées plus haut,

Classement et provocation des découvertes retardées.

Supposons cette règle appliquée aux économistes qui tiennent le dé depuis un siècle. Si l'on eût procédé à constater leurs devoirs, on aurait reconnu qu'ils devaient, toute affaire cessante, se proposer pour tâche primordiale et fonction d'urgence, L'ÉTUDE DE L'ASSOCIATION.

Ce lien est la base de toute économie : nous en trouvons des germes disséminés dans tout le mécanisme social, depuis les puissantes compagnies, comme celle des Indes, jusqu'aux pauvres sociétés de villageois réunis pour quelque industrie spéciale. On voit chez les montagnards du Jura, cette combinaison dans la fabrique des fromages nommés GRUYÈRE : vingt ou trente ménages apportent chaque matin leur laitage au fruitier ou fabricant; et au bout de la saison, chacun d'eux est payé en fromage, dont il reçoit une quantité proportionnée à ses versements de lait constatés par notes journalières (les ouches).

C'est donc en tout sens et du petit au grand, que nous avons sous la main les germes du bien, les diamants bruts que la science devrait tailler. Le problème était d'élever à un mécanisme de combinaison et d'unité générale, ces lambeaux d'Association épars dans toutes les branches d'industrie, où ils ont germé fortuitement et par le secours de l'instinct.

La science a esquivé cette étude, la seule vraiment urgente. Chaque savant a trouvé commode et lucratif de s'adonner au so-

phisme et se dispenser du rôle pénible d'inventeur; et le tort tient à ce qu'on a négligé d'établir une police de direction, chargée en premier lieu de classer et provoquer par sommation les découvertes retardées, et d'appuyer ladite sommation d'un impôt d'indemnité sur les ouvrages qui s'écarteraient du but, s'adonneraient aux controverses rebattues et infructueuses.

Un siècle coupable de tant de négligence dans les détails de police et d'exploration scientifique, ne saurait manquer de mal envisager l'ensemble : aussi n'a-t-il classé ni les divisions du système entier du mouvement, ni les trois unités, d'où il aurait conclu que le monde social et matériel (1) était organisé à contre-sens de l'unité.

Quant au social, on voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres, et mettant partout l'intérêt individuel en contradiction avec le collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles, et y crée de BONS PROCÈS. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que BONNES FIÈVRES et BONS CATARRHES ; il serait ruiné si tout le monde mourait sans maladie ; et de même l'avocat, si chaque démêlé s'accommodait arbitralement. Le militaire souhaite une BONNE GUERRE, qui fasse tuer moitié des camarades, afin de lui procurer de l'avancement. Le pasteur est intéressé à ce que le *mort donne*, et qu'il y ait de BONS MORTS, c'est-à-dire des enterrements à mille fr. pièce. L'éligible souhaite une BONNE PROSCRIPTION qui exclue moitié des titulaires, et lui facilite l'accès. Le juge désire que la France continue à fournir annuellement 45,700 CRIMES,

(1) Les duplicités du monde matériel seraient une analyse peu à portée des lecteurs : elles se divisent en planétaires, hominales et mixtes. 1°. Duplicité de la planète par congélation de ses pôles, infection bitumineuse de ses mers, etc., etc.; 2°. duplicité de l'homme par le *négrisme* ou noircissement au soleil, par le défaut d'amphibéité, etc., etc.; 3°. enfin, duplicité mixte, par scission de la majeure partie des règnes avec l'homme, qui, chez les quadrupèdes, n'a pas un 20e. d'associés; chez les oiseaux, à peine un 100e.; chez les insectes, à peine un 1000e., etc. Sujet renvoyé au 5e. tome, en continuation de la Note E (III, 241).

car si on n'en commettait point, les tribunaux seraient anéantis. L'accapareur veut UNE BONNE FAMINE qui élève le prix du pain au double et au triple, *item* du marchand de vin, qui ne souhaite que BONNES GRÊLES sur les vendanges et BONNES GELÉES sur les bourgeons. L'architecte, le maçon, le charpentier, désirent UN BON INCENDIE, qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce.

Enfin, la civilisation ne présente que le risible mécanisme de portions du tout agissant et votant chacune contre le tout. On ne pourra apprécier le ridicule d'un tel régime, qu'après avoir lu le traité de l'état sociétaire, où les intérêts prennent une direction opposée, et où chacun souhaite le bien collectif, seul gage du bien individuel dans ce nouvel ordre.

Au contraire, l'état civilisé, tout en raisonnant d'unité d'action, fait trophée de sciences politiques et morales, dont le savoir se borne à prôner cette ***duplicité universelle d'action.*** L'on avoue cependant qu'il faudrait aspirer à l'unité dont on était jusqu'à présent si éloigné de découvrir les voies : elles ne résident que dans l'Association dont nulle science ne voulait s'occuper et hors de laquelle on tombe nécessairement dans ce labyrinthe social de duplicités et de misères dont l'aspect a fait dire à J.-J. Rousseau : « Ce ne sont pas là des hommes ; il y a quelque bouleversement » dont nous ne savons pas pénétrer la cause. »

Rien n'est plus vrai ; et selon les paroles de Jésus-Christ, le genre humain n'est qu'une ***race de vipères***, une engeance démoniaque, tant qu'il n'a pas découvert et organisé le régime unitaire et véridique, l'Association qui est sa destinée.

Pour y atteindre, il eût fallu, après avoir préalablement constaté le mal, selon les opinions des auteurs cités (Devises), adresser aux corps savants des sommations comminatoires ; les forcer à la recherche sur chacune des unités, et notamment sur la sociale dont l'état civilisé, barbare et sauvage est évidemment l'antipode, soit par la dissidence invincible des 3 sociétés, soit par la duplicité d'action qui règne dans chacune des parties séparément envisagée, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

La théorie de l'Association étant inséparable de celle de l'unité de l'univers, il a fallu préluder sur les 3 branches de l'unité, afin

qu'on n'accusât pas mes calculs de lacunes. C'est pour cela que j'ai donné dans les Prolégomènes deux articles pivotaux, l'un sur l'analogie générale (Pivot inverse, III, 212) ou unité de l'homme avec l'univers; l'autre sur l'immortalité de l'ame (Pivot direct, II, 304) ou unité de l'homme avec Dieu. Cet article déplaira aux Matérialistes et Athées devenus si nombreux; mais pour éviter tout débat sur ces abstruses questions, j'ai donné l'article à titre de CONJECTURES ANALOGIQUES. On pourra le considérer si l'on veut comme appendice aux fictions romantiques des Bramines et des Pythagoriciens; j'y ai même négligé l'application aux lois de Képler, afin de ne lui donner aucune importance.

Quant à l'unité de l'homme avec lui-même, c'est-à-dire avec les passions, elle est l'objet spécial de cet ouvrage; et les démonstrations que j'en fournis dans les IIIe. et IVe. tomes dénoteront que sa théorie, bornée ici à l'ordre domestique, sera exactement complétée dans les tomes suivants, où il restera à traiter des unités commerciales et extérieures.

Dans cet article *Intra*, j'ai signalé franchement les désordres et les torts du monde savant, le défaut de méthode et de police: on verra (II, 127) que ce fâcheux compliment est compensé par une alternative ou option de se ranger dans la classe des Expectants, dont j'ai relaté les doutes (Devises). Quel savant pourrait croire son amour-propre offensé en se ralliant à l'opinion expectante, professée par tant d'hommes célèbres, qui tous ont entrevu que l'état civilisé, barbare et sauvage, n'était point la destinée du genre humain!

L'issue en est découverte, un peu tard sans doute, car la théorie d'Association inventée 40 ans plus tôt nous aurait garantis des révolutions. Elle arrive encore à temps pour y porter un prompt remède, en fermer toutes les plaies, et prévenir à jamais le retour de ce fléau qui suffirait seul à désabuser les partisans du travail morcelé ou industrie civilisée.

Si jamais la civilisation dut rougir d'elle-même et sentir le besoin d'un autre état social, c'est aujourd'hui, où toutes ses illusions sont tristement dissipées; où les prestiges de liberté sont reconnus pour voie d'anarchie et de déchirements conduisant au despotisme, et les prestiges commerciaux pour voie d'agiotage, de fourberie,

de banqueroute, conduisant ultérieurement les nations au joug du monopole et à l'indigence. Là s'évanouissent toutes les chimères de perfectibilité dont on nous berçait! Quel coup de fortune pour le monde social, que la découverte du calcul des destinées heureuses lui échoie dans la crise la plus désespérée, au moment où la politique désorientée, honteuse de son impéritie, opinait à rétrograder vers les âges d'obscurité féodale, à se jeter dans les bras des Mahométans et des Barbares les plus odieux, pour se garantir des fausses lumières de la civilisation!

TRANS-PAUSE. — *L'amour du mépris de soi-même.*

Que de graves discussions dans une préface adressée aux Français! Egayons un peu le sujet.

De toutes les nations modernes, les Français, ce me semble, sont la plus maladroite d'avoir manqué le calcul des destinées. Ils ont reçu de la nature de très-beaux moyens : doués de perspicacité, de finesse, d'esprit actif, ils avaient tous les éléments du génie inventif. On s'en aperçoit à leur habileté secondaire : ils perfectionnent rapidement les découvertes scientifiques ou industrielles dont le germe leur est livré par d'autres nations. Ils auraient pu courir avec succès la carrière d'initiative, si le MÉPRIS DE SOI-MÊME ne les eût paralysés.

Louis XIV, qui avait le goût des grandes choses, donna aux Français quelques impulsions grandioses. Mais après lui, leur nation a été mal éduquée et rabougrie : on ne les a formés, depuis Louis XIV, qu'à la pusillanimité nationale et scientifique : ils sont maintenant pétris d'impossibilité, ne voyant partout que des voiles d'airain, attendant humblement que l'étranger en soulève quelques-uns, et leur livre des sujets à traiter et étendre.

Guidés par cet esprit rampant, ils ont exalté le poëte Delille, esprit secondaire qui n'a su que chanter l'imagination d'autrui, sans rien imaginer de son chef. Les Zoïles aujourd'hui s'appuient de sa renommée factice pour déprimer les poëtes et la poésie.

La cause de ce travers national est en grande partie l'engouement qu'on a inspiré aux Français pour les étrangers. Il en résulte que les inventeurs français sont mal accueillis dans leur patrie et souvent molestés (II, 73, 75). De là vient que l'esprit français ne s'exerce que peu ou point aux inventions, quoique doué de toute l'aptitude nécessaire pour y réussir.

Le vice national du *mépris de soi-même* est poussé si loin en France, que certains ostrogots de 1786 voulaient habituer le soldat à dédaigner le levier de l'honneur, préférer les coups de bâton, et croire que l'armée française devait trembler devant les automates habitués à la schlague.

Par suite de cette vicieuse impulsion, il n'y a en France de protection assurée que pour les inventeurs ou savants étrangers (hors le cas de renommée déjà établie). Les journalistes cèdent à regret à ce travers national (IV, 371, 593). Ils le blâment en principe, et j'en puis citer les témoignages d'écrivains de deux partis opposés, comme *Gazette de France*, *Minerve* et *Constitutionnel*.

Minerve, mars 1818, mémoires de madame d'Epinay:

« Grimm s'aperçut bientôt de tous les avantages qu'un » étranger tant soit peu adroit pouvait trouver en » France. Il n'y avait (dites il n'y a) point en effet de » pays au monde dont les habitants fussent plus sévères » envers leurs concitoyens, et plus indulgents envers les » étrangers. Il n'était pas même nécessaire que ceux-ci

» eussent un vrai mérite pour réussir. Un grand fonds de » suffisance, un ton tranchant, un certain étalage d'éru- » dition souvent indigeste, leur suffisaient pour obtenir » des suffrages; et s'ils étaient assez avisés pour nous » morigéner comme des écoliers mal appris, il n'y avait » point de triomphes auxquels ils ne pussent aspirer. »

Pourquoi mettre tout cela AU PASSÉ, comme si les Français depuis lors s'étaient corrigés de leur *extranéomanie,* vice plus dominant que jamais? N'a-t-on pas vu récemment Kotzebue venir chez eux, leur reprocher grossièrement leurs travers, les surnommer *ces petits Français,* ne faire grâce qu'à leurs cuisiniers, et pour prix de ces malhonnêtetés, être porté aux nues par les Parisiens?

Le journal ajoute, bien à tort : « Il s'est fait à cet » égard quelque changement dans nos mœurs; nous » sommes un peu plus Français : quand le serons-nous » tout à fait? » Jamais : les Français, loin d'incliner à aucun amendement, continuent à s'admirer dans leurs travers, et se dire *toujours charmants, toujours Français.* Ils n'ont un peu changé qu'en esprit militaire : on ne leur persuade plus, comme en 1787, qu'ils doivent frissonner au nom des Pandours et des Tolpaches. Mais si leur esprit public a gagné en sens militaire, il s'est dépravé en d'autres sens : le Français est plus zoïle, plus ennemi des siens, qu'il ne l'ait jamais été, surtout des inventeurs.

Constitutionnel, 13 août 1821 : « En fait de décou- » vertes, on n'accueille que les malfaisantes. Qui retrou- » verait le feu grégeois serait assuré de hautes pro- » tections. Excepté la poudre à canon, les fusées à la » *Congrève* et productions semblables, il est malheureu-

» sement avéré que les plus belles découvertes, les plus
» sages opinions, ont essuyé les plus longues contra-
» dictions. »

Tous les partis s'accordent sur ce reproche : citons un journal de l'autre bord, accusant spécialement les Français.

Gazette de France, 25 avril 1812 : « Le rédacteur
» veut, dit-il, signaler un travers inhérent à l'esprit des
» Parisiens, c'est le mépris ou l'indifférence pour les
» talents nationaux, en même temps qu'ils professent une
» admiration niaise pour toute espèce de mérite étranger.
» A Paris, une plante insignifiante, inodore, transportée
» des antipodes, usurpe dans les salons la place de la
» tubéreuse ou de la renoncule. Dans le choix des modes,
» qu'elles se présentent sous un aspect étranger, quelque
» ridicules qu'elles soient, elles seront préférées. Chez
» eux, les badauds courent au théâtre s'extasier à des
» fredons ultramontains, brodés sur des paroles imper-
» tinentes. Les Français, ajoute-t-il, vaudront mieux
» quand ils auront un peu plus de modestie personnelle et
» beaucoup plus d'orgueil national. »

S'ils en avaient tant soit peu, ils seraient fiers de ce qu'un des leurs enlève à l'Angleterre la palme du calcul de l'Attraction commencé par Newton. Ce grand homme n'en a traité que la partie la moins utile et purement scientifique. On en verra les preuves, *Note E, Pivot inverse*.

Je traite la branche utile d'où dépend l'avénement à la destinée unitaire et aux richesses : mais pour apprécier cette découverte, que feront les Français ? Ils iront consulter quelque histrion comme *Grimm*, quelque chevalier d'industrie baronifié dans Paris et étayé d'un nom étranger, Grimouskoff, Grimingham, Grimerdorff, Grimantini.

Tant qu'un juge de cet acabit n'aura pas prononcé, les Français ne pourront pas croire qu'un des leurs, et qui pis est un provincial, ait réussi à faire une magnifique découverte.

On peut donc les enrôler sous une bannière digne de ce caractère ; c'est celle du R. P. Franchi, théatin de Florence, qui a composé un docte livre intitulé *l'amour du mépris de soi-même.* C'est mal à propos que le R. P. Franchi a dédié cette doctrine aux Ultramontains ; il devait passer les Alpes, venir en France, où sa doctrine aurait trouvé d'emblée et trouvera encore une recrue de 30 millions de prosélytes, la nation française tout entière, la seule au monde qui *aime à se mépriser elle-même.*

Je n'ai pas lu ce beau livre ascétique *de l'amour du mépris de soi-même.* L'éditeur annonçait que cette doctrine devait faire la conquête du monde : c'est aujourd'hui que son augure se réalise ; voici vraiment pour le monde civilisé un vaste sujet de *mépris de soi-même ;* une découverte qui démontre que tous les beaux esprits civilisés et leurs disciples ne sont que des légions de dupes; que la civilisation tout entière est dupe de ses savants, lesquels sont à leur tour dupes de la civilisation (Intermède, II, 348). Que de motifs pour le monde social de se mépriser lui-même ! Ce sera vraiment aujourd'hui que le R. P. Franchi et sa doctrine auront fait la conquête du monde.

Quant à ceux qui veulent déserter le drapeau de Franchi, apprendre à s'estimer eux-mêmes par la connaissance des sublimes destinées auxquelles est réservé le genre humain, qu'ils étudient la théorie de l'harmonie des passions, et qu'ils s'y préparent en lisant avec attention les avertissements donnés à l'article suivant.

ULTRA. — *Instructions accessoires sur les méthodes suivies dans cet ouvrage.*

J'ai traité, à l'*Intra*, des devoirs qui étaient imposés à nos sciences, et des fautes qu'elles ont commises : il reste à indiquer aux lecteurs des voies de direction dans la nouvelle science du mécanisme sociétaire.

La première qualité requise est la modestie, la confiance conditionnelle au guide qui seul connaît le terrain ; concession difficile à obtenir des Français, habitués à voir

Un auteur à genoux, dans une humble préface.

Ils trouveront ici tout le contraire, un pilote qui prétend diriger la manœuvre, et tracer aux novices la route à suivre dans ce nouveau monde scientifique. Chacun, quelle que soit sa dose d'érudition en d'autres genres, doit ici prendre place au rang des écoliers, comme je m'y placerais moi-même s'il s'agissait de débat sur quelqu'une des sciences connues.

Tel homme, qui est l'oracle de son siècle, ne peut-il pas se trouver très-novice à côté de son jardinier, lorsqu'il s'agira d'une greffe ou d'un semis ? Dans ce cas, les Newton et les Voltaire ne seront que des écoliers, et auront le bon esprit d'en convenir. La modestie est l'apanage des vrais savants ; j'en souhaite aux lecteurs français la dose nécessaire pour comprendre qu'un inventeur n'a que faire de se concilier avec les sciences et les méthodes qui ont dupé le genre humain, et que s'il était en quelque point l'écho de ces théories, il ne serait qu'un sophiste de plus, et non un inventeur.

Cependant la condition de rigueur pour être accueilli, serait de se présenter l'encensoir à la main, et distribuer

à chaque classe de savants les congratulations de *perfectibilité perfectible*. Etrange servitude que la France impose à ses inventeurs; il faudrait flatter et amuser, prodiguer les bouffées d'encens, mettre, selon Mascarille, l'histoire romaine en madrigaux, et l'Association en charades!

Les Français ne tiennent aucun compte des bienfaits à recueillir d'une découverte : ils liraient vingt traités de sciences connues, d'économisme ou autre, s'ils croyaient y découvrir le moyen de percevoir seulement un milliard de plus, et lorsqu'on leur apporte l'invention qui va éteindre leur dette publique de 12 milliards, il faudrait encore que le livre fût amusant! Qu'arrive-t-il de cette prétention? Qu'ils n'obtiennent que de l'encens et non des inventions.

Un de leurs poëtes se moque avec raison du cuisinier qui met *partout de la muscade :* les affamés de flatterie n'en trouvent-ils donc pas assez dans cent mille ouvrages de littérature? Mais avec un inventeur qui leur ouvre les voies de la fortune, ils peuvent, ce me semble, abonner pour un ton différent. Tant de gens paient en entrant au théâtre pour s'y voir joués et persifflés; pourraient-ils s'offenser de trouver pareille leçon dans une science nouvelle, qui en revanche leur rend le service de les élever à la fortune, et les délivrer de toutes les misères sociales et domestiques?

Un autre tort à l'égard d'un inventeur, est d'exiger de lui, comme d'un romancier, *les charmes du style :* cependant, l'un travaillant pour l'utile et l'autre pour l'agréable, ils ont des devoirs très-opposés ; l'inventeur paie assez son tribut quand il apporte l'utile, et c'est folie de le harceler sur la méthode, le style et les tributs imposés au romancier et au sophiste.

Il est d'autant mieux dispensé de flatterie et de bel esprit, que d'ordinaire il n'a dû son succès qu'à un caractère obstiné, rétif aux impulsions du siècle. Si j'avais eu l'esprit flexible et adulateur de tant d'écrivains, j'aurais, par égard pour le siècle, adopté ses errements; il serait aujourd'hui privé de la plus précieuse découverte. Je n'y suis arrivé que par résistance au préjugé, par écart des méthodes connues. Pourquoi serais-je astreint à les suivre et les encenser dans un ouvrage fait pour en démontrer les vices, et pour suppléer à l'impéritie des faux savants qu'elles ont favorisés ?

Un lecteur judicieux devra donc s'attacher seulement à vérifier si j'apporte l'inappréciable découverte de l'Association, et surseoir jusque-là à toute-critique sur le plan et la marche de l'ouvrage. Si j'ai su pénétrer le secret sur lequel ont échoué tous les siècles, c'est déjà une forte présomption en faveur de mes méthodes : au reste, ceux qui blâmeront mes dispositions pourront bien, avant la fin du traité, reconnaître que les détails qu'ils ont critiqués étaient les plus nécessaires.

D'ailleurs, quelle serait la futilité de ceux qui s'arrêteraient à scruter la forme dans une affaire où le fond doit fixer exclusivement l'attention ! Une théorie, fût-elle écrite en patois, sera préférable aux belles phrases de Cicéron, si elle enseigne réellement l'art d'élever le produit industriel au triple effectif, et la richesse au décuple relatif; c'est-à-dire :

En effectif. Que tel domaine qui produit aujourd'hui une masse de denrées valant 1,000 francs, en produira, dans l'état sociétaire, la quantité qu'on vendrait aujourd'hui 3,000 francs (II, p. 1).

En relatif. Que le propriétaire, avec son revenu élevé

à 3,000 fr., au triple effectif, pourra, quant aux jouissances, mener le train de vie qui exigerait un revenu de 10,000 fr. dans l'état civilisé.

Fort d'un augure si satisfaisant pour toutes les classes, il semble que je ne devrais porter à toutes que des paroles de paix : malheureusement il en est une, celle des sophistes, qui est ennemie des découvertes, et la mienne, qui sape leurs bibliothèques, ne saurait manquer d'être en butte à leur malignité. J'aurais souhaité vivre en paix avec les sophistes des quatre facultés, politique, moralisme, économisme et métaphysique ; je leur présente, dans un long intermède (II, 348 à 451), des avantages cent fois préférables à leur sort actuel ; mais les philosophes, selon Palissot,

> Croyant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrants,
> Prêchant la tolérance et fort intolérants,

ne verront peut-être que l'affront fait à leur amour-propre, la plus belle des palmes enlevée par un intrus, et par prudence il faudra se mettre avec eux en mesure de défense : *Si vis pacem, para bellum.*

Il est 3 assauts à essuyer avec eux :

La DÉTRACTION, la SUZERAINETÉ et la TATE.

1°. *La détraction*, ou avilissement des découvertes à leur apparition (voyez II, 73, 75, l'art^{e}. *Vaccine*, *Bateau à vapeur*, etc.).

2°. *La suzeraineté*. Ces messieurs veulent qu'un inventeur se présente en vassal de leur science ; que dans une humble profession de foi il déclare que s'il a quelque génie inventif, il le doit aux torrents de lumières qu'ont répandus les idéologues et les économistes ; qu'il a puisé sa découverte dans leurs doctes écrits : enfin, il

faudrait leur concéder la majeure partie du mérite, consentir à voir sa découverte fondue dans leur science, et dire encore à leur aréopage :

> Vous me ferez, seigneurs,
> En me croquant, beaucoup d'honneur.

Ce droit de sanction, auquel prétendent les philosophes, est une véritable suzeraineté qu'ils s'arrogent ; ils veulent exercer un vasselage comparable au fameux droit du seigneur, tout en se disant apôtres de liberté et de libéralisme.

Chaque fois que j'ai discuté avec ces savants, je leur ai représenté que ma théorie n'avait aucun rapport avec les leurs; mais ils ne veulent pas entendre à cette scission; ils exigent qu'avant tout on prenne parti pour leurs doctrines de travail morcelé, de civilisation perfectible et de perceptions de sensations. Si on refuse, ils lancent leurs anathêmes, déclarant que celui qui ne se range pas sous leur bannière ne peut avoir fait aucune découverte.

3°. *La tate.* Le monde savant est atteint de la manie de ces anciens brétailleurs qui voulaient tâter un recrue arrivant au régiment, et ne le laissaient en paix que lorsqu'il avait tiré l'épée et fait ses preuves. Puisque la classe instruite donne dans ce travers et se fait un jeu de quereller ses recrues, tenons-nous prêts à la guerre : je ne prendrais pas une attitude hostile si les philosophes pratiquaient la tolérance comme ils la prêchent.

Habiles à rejeter sur autrui leurs propres torts, ils ne manqueront pas d'accuser de vision un calcul qui dissipe toutes les visions politiques. Il faut donc prouver au siècle qu'il est lui-même embourbé dans les illusions scientifiques, et qu'avec ses torrents de lumières et de savantes

doctrines, il n'a pas encore fait le premier pas dans la carrière de la raison sociale.

Pour l'en convaincre, j'attaquerai spécialement les 3 illusions les plus récentes, *faux libéralisme, fausse liberté et commerce mensonger*. J'indiquerai les méthodes opposées sur lesquelles on pouvait spéculer, même avant de s'élever à la pleine Association.

Une fois convaincu de ces erreurs et de tant d'autres détaillées dans le cours des Prolégomènes, l'âge moderne sera disposé à douter de ses lumières, et à concevoir qu'il restait des sciences à inventer. S'il était dès à présent dans ces modestes dispositions, j'aurais pu supprimer beaucoup de critiques, indispensables avec un siècle dont l'orgueil s'accroît en raison de ses défaites et de ses misères.

Prévenons maintenant le lecteur sur les irrégularités apparentes et les formes insolites qui pourront le choquer dans cet ouvrage : l'examen portera sur 7 points.

⋈ Les SIGNES.
1. *L'exagération apparente.*
2. *La forme dogmatique.*
3. *La distribution.*
4. *L'instruction progressive.*
5. *Le merveilleux.*
6. *Les ronces.*
7. *Les gammes.*
K. L'EXCEPTION.

⋈ Les SIGNES. J'ai eu besoin d'en adopter pour des distinctions neuves, entre autres le ⋈, signe de pivot, le K, signe de transition. L'on reconnaîtra la nécessité de ces signes, lorsqu'on sera familiarisé avec la nouvelle théorie du mouvement.

1°. L'EXAGÉRATION APPARENTE. L'association présente des résultats si choquants à force de bénéfice, qu'il m'est arrivé de refaire jusqu'à dix fois les mêmes calculs, ayant peine à en croire l'arithmétique même. Au reste, pour

se prémunir contre ce soupçon d'exagération, j'invite à lire la petite note B (III, 43), sur le trentuplement de richesse.

2°. La FORME DOGMATIQUE. Une des bizarreries apparentes qu'on reprochera à cet ouvrage, est l'expression des principes : jugeons-en par le plus connu, comme le plus unanime : *il faut aimer et pratiquer la vertu ;* principe qui, en théorie sociétaire, se transforme en celui-ci : *il faut aimer les richesses, ne rechercher que les richesses ;* grande monstruosité, selon nos rigoristes! Mais, en régime sociétaire, elle devient bien préférable au dogme d'aimer et pratiquer la vertu ; car l'état sociétaire fonde son équilibre politique sur la richesse unie à la vertu ; et comme, dans cet état, on ne peut arriver à la richesse que par la pratique de la vertu, comme elles y sont intimément liées, il convient que le précepte porte sur l'objet le plus attrayant, sur la richesse : plus on l'aimera, plus on sera entraîné à la pratique de la vertu, voie exclusive de richesse.

Ainsi, dans celles des formules qui sembleront le plus choquantes, l'analyse ne découvrira que des doctrines louables qui, adaptées à un mécanisme social différent du nôtre, devront s'étayer d'expressions opposées, donner aux esprits une direction conforme au vœu de l'Attraction, et seconder ses impulsions les plus directes, dont la première est l'amour des richesses (II, 259).

Autre exemple de cette bizarrerie de formes : on soulèverait les esprits, en disant : *La Providence ne protége pas les pauvres ; elle veut qu'ils soient malheureux, spoliés et persécutés en civilisation.* Chacun répliquerait que j'accuse à tort la Providence d'un mal qu'il faut imputer à l'égoïsme des riches, à l'impéritie de la législa-

tion. Il n'en est rien : l'assertion est rigoureusement juste, grâce au dernier mot, EN CIVILISATION ; car la Providence, qui n'approuve pas l'ordre civilisé ou travail morcelé, serait en contradiction avec elle-même, si elle permettait que la classe pauvre, dite plébéienne, pût arriver, par le travail morcelé, à l'aisance dont elle doit jouir dans le régime sociétaire ou travail combiné, à grandes réunions et grands moyens économiques. (Voyez les vices de l'industrie individuelle ou morcelée, t. II, 126, 127.)

On trouvera foule de ces principes qui supposent le bien social fondé sur des méthodes opposées aux nôtres; tels sont, entre autres, ceux qui touchent au commerce véridique, tous contradictoires avec les théories du négoce actuel, qui est le mode mensonger, libre concurrence, anarchie commerciale, pleine licence de mensonge.

La contradiction s'étendra à tous les principes de la politique mercantile : chaque empire, chaque province, en civilisation, croit tendre au bien lorsqu'il s'isole de ses voisins, et naturalise chez lui un produit exotique par lequel il était tributaire de l'étranger. On a vu la France tenter de naturaliser en Provence le coton, au lieu de songer à y conserver l'oranger déjà banni par l'intempérie croissante, et l'olivier restreint de plus en plus par cette même intempérie.

La politique sociétaire spécule à contre-sens de la civilisée ; elle organise toutes choses de manière que le moindre canton ait besoin des produits de toutes les régions du globe et entre en commerce avec elles par le mode véridique, interdisant aux agences commerciales intermédiaires, non-seulement le bénéfice de vente,

mais la propriété des denrées. Ce procédé (II, 208), n°. ⋈, ne sera expliqué qu'au Ve. ou VIe. tom. Provisoirement, on conçoit qu'une théorie de vérité garantie en relations commerciales, devra reposer sur des principes diamétralement opposés à ceux de la mensongère civilisation.

3°. La DISTRIBUTION. L'on s'étonnera de voir ici des dispositions inusitées qu'on ne manquera pas d'accuser de bizarrerie : c'est l'ordre progressif ou Série contrastée que j'ai déjà justifiée à l'exorde (p. 3), comme procédé employé par Dieu dans toute la distribution de l'univers, et devant, selon l'unité de système, s'adapter aux passions et relations humaines, quand elles seront organisées selon le mode voulu par Dieu.

Les naturalistes, dans leurs leçons sur l'étude des règnes, nous recommandent, comme boussole d'harmonie, le classement par groupes et séries. Les botanistes, dans leurs nombreux systèmes, s'accordent, malgré la diversité des méthodes, à employer les groupes et séries qu'ils considèrent comme distribution naturelle. Or, ce serait vouloir exclure le monde passionnel d'unité avec le matériel, que de ne pas adopter en classement et mécanisme de passions, cet ordre sériaire qui règne dans toutes les créations matérielles.

Il convient donc, dans la première théorie d'Harmonie passionnelle et sociétaire, de distribuer les parties du traité conformément au jeu des passions sociétaires, classer les divers articles par séries de genre, d'espèce et de variété. C'est à titre d'Harmonie imitative et leçon d'analogie que j'ai adopté cette distribution en Séries régulières présentant des subdivisions correspondantes, comme dans cette préface :

Præ. *Post.*
CITRA. ULTRA.
Cis. Trans.
INTRA.
} Série simple de bas degré à trois termes et leurs transitions.

Cette disposition est un emblème du procédé employé constamment dans l'Association. Les passions quelconques n'y sont développées que par Séries, et ne seraient plus harmonisables dès qu'elles s'écarteraient de l'ordre sériaire qui comporte un nombre infini de variétés. Il m'a donc paru convenable d'introduire ces formes dans le traité élémentaire, pour y familiariser l'étudiant; et par cette raison j'ai adopté pour division des premiers tomes, la série la plus utile en manœuvre passionnelle, la série mesurée qui se compose de 36 touches, dont le système est calqué sur l'ordre musical et planétaire; savoir :

12 d'octave majeure, *les chap. des Prolég.*
12 d'octave mineure, *les chap. des Cis-Lég.*
4 D'AMBIGU OU TRANSITION; savoir :
Les 2 intermèdes en positif et en négatif.
Les 2 séries d'entr'actes (médiantes et ambules).
4 SOUS-PIVOTS, 2 *ductions et deux propos.*
2 PIVOTS, Y *le direct et* ⅄ *l'inverse.*
2 CONTRE-PIVOTS, { ≻ *la note* A (II, 84), sur l'unité matérielle du globe.
≺ *la note* E (III, 241), sur l'unité aromale du globe.

36 touches réduites à 32, car les Pivots ne doivent pas être comptés en calculs d'Harmon.

Un lecteur qui ignore ce que c'est qu'une série mesurée (VIᵉ. tome), quel parti on en peut tirer en Harmonie matérielle et passionnelle, trouvera cette distribution des premières parties insipide et obscure ; je ne la justifierai qu'après avoir donné au VIᵉ. tome un petit

traité de l'ordre mesuré. Jusque-là cette méthode en vaut une autre, même pour celui qui en ignore l'utilité et qui préfère la distribution souvent confuse des écrits civilisés (1).

En attendant que les règles de cette distribution soient expliquées (VIe. tome), observons qu'elle satisfait à deux de nos préceptes les plus accrédités :

« *Tantum series juncturaque pollet*, etc. »
« *Segnius irritant animos demissa per aures*, etc. »

Le lecteur, une fois habitué aux dispositions par Séries, verra qu'elles soulagent beaucoup la mémoire, par un meilleur classement des matières. Souvent des écrits de célèbres orateurs civilisés me sont tombés des mains, faute de cette graduation. La méthode progressive et contrastée est celle que Dieu emploie de préférence dans toutes les harmonies de l'univers : elle facilite l'écrivain autant que le lecteur; et quand on en connaîtra les accords, on l'adoptera d'autant mieux, qu'elle offre des variétés applicables à tous les sujets.

4°. L'INSTRUCTION PROGRESSIVE. L'expérience m'a dé-

(1) J'ai disposé un seul morceau, l'Introduction et la note A, en ordre peu coupé; encore y ai-je ménagé la Série infiniment petite, celle à 3 divisions. L'on conviendra qu'elle est déjà préférable à l'absence de division, méthode que j'ai adoptée dans la note A (II, 84), pour en tirer une induction; c'est que si la petite Série à 3 termes (Introduction), est déjà préférable à la consécutivité sans coupe (note A), on trouvera plus d'avantage encore dans une Série comme celle de l'Avant-Propos, distinguée en 7 termes correspondants; et par suite, la mémoire, l'intelligence du lecteur, seront encore mieux aidées par une Série de hauts accords, comme la mesurée (distribution du Ier. tome), qui est aux Séries simples ce qu'est la poésie à la prose.

montré qu'un sujet aussi neuf que l'Association, aussi éloigné des habitudes et des notions communes, doit être présenté par degrés; qu'il faut graduer les communications. J'ai dû adopter la méthode échelonnée, le *crescendo* d'enseignement :

1°. LES APERÇUS, 2°. LES ABRÉGÉS, 3°. LE CORPS DE DOCTRINE.

En produisant ainsi les notions à plusieurs reprises, il sera beaucoup plus facile d'initier le lecteur.

J'ai reconnu, en divers entretiens, que l'exposé complet et les détails trop méthodiques fatigueraient l'attention; que l'impression en serait faible et promptement effacée par influence des préjugés. Il faut donc, *par méthode,* remettre en scène le même sujet à plusieurs reprises et en termes différents. Ainsi, des fautes blâmables ailleurs, comme les redites et tautologies, seront ici précautions obligées.

Conformément à ce plan, j'ai disposé l'Avant-Propos à la manière des ouvertures d'opéra, où l'on fait entendre les motifs qui régneront dans la pièce. On retrouvera donc, dans le cours de l'ouvrage, tous les arguments sur lesquels prélude brièvement cette préface : il en est même qui seront répétés *en crescendo* jusqu'à 3 et 4 fois; ce sera trop peu encore sur un sujet si neuf. L'expérience m'a prouvé que souvent la quadruple répétition est insuffisante, même avec des auditeurs très-judicieux, mais tellement fascinés par le préjugé, qu'au bout de cinq minutes ils perdent de vue le principe qu'ils sont convenus de suivre, et retombent dans la sphère des petitesses civilisées, des illusions philosophiques.

Toute méthode est bonne, on l'a dit souvent, pourvu qu'elle conduise au but, qu'elle facilite l'instruction. Il

traité de l'ordre mesuré. Jusque-là cette méthode en vaut une autre, même pour celui qui en ignore l'utilité et qui préfère la distribution souvent confuse des écrits civilisés (1).

En attendant que les règles de cette distribution soient expliquées (VIe. tome), observons qu'elle satisfait à deux de nos préceptes les plus accrédités :

« *Tantum series juncturaque pollet*, etc. »
« *Segnius irritant animos demissa per aures*, etc. »

Le lecteur, une fois habitué aux dispositions par Séries, verra qu'elles soulagent beaucoup la mémoire, par un meilleur classement des matières. Souvent des écrits de célèbres orateurs civilisés me sont tombés des mains, faute de cette graduation. La méthode progressive et contrastée est celle que Dieu emploie de préférence dans toutes les harmonies de l'univers : elle facilite l'écrivain autant que le lecteur; et quand on en connaîtra les accords, on l'adoptera d'autant mieux, qu'elle offre des variétés applicables à tous les sujets.

4o. L'INSTRUCTION PROGRESSIVE. L'expérience m'a dé-

(1) J'ai disposé un seul morceau, l'Introduction et la note A, en ordre peu coupé; encore y ai-je ménagé la Série infiniment petite, celle à 3 divisions. L'on conviendra qu'elle est déjà préférable à l'absence de division, méthode que j'ai adoptée dans la note A (II, 84), pour en tirer une induction; c'est que si la petite Série à 3 termes (Introduction), est déjà préférable à la consécutivité sans coupe (note A), on trouvera plus d'avantage encore dans une Série comme celle de l'Avant-Propos, distinguée en 7 termes correspondants; et par suite, la mémoire, l'intelligence du lecteur, seront encore mieux aidées par une Série de hauts accords, comme la mesurée (distribution du Ier. tome), qui est aux Séries simples ce qu'est la poésie à la prose.

montré qu'un sujet aussi neuf que l'Association, aussi éloigné des habitudes et des notions communes, doit être présenté par degrés; qu'il faut graduer les communications. J'ai dû adopter la méthode échelonnée, le *crescendo* d'enseignement :

1°. LES APERÇUS, 2°. LES ABRÉGÉS, 3°. LE CORPS DE DOCTRINE.

En produisant ainsi les notions à plusieurs reprises, il sera beaucoup plus facile d'initier le lecteur.

J'ai reconnu, en divers entretiens, que l'exposé complet et les détails trop méthodiques fatigueraient l'attention; que l'impression en serait faible et promptement effacée par influence des préjugés. Il faut donc, *par méthode,* remettre en scène le même sujet à plusieurs reprises et en termes différents. Ainsi, des fautes blâmables ailleurs, comme les redites et tautologies, seront ici précautions obligées.

Conformément à ce plan, j'ai disposé l'Avant-Propos à la manière des ouvertures d'opéra, où l'on fait entendre les motifs qui régneront dans la pièce. On retrouvera donc, dans le cours de l'ouvrage, tous les arguments sur lesquels prélude brièvement cette préface : il en est même qui seront répétés *en crescendo* jusqu'à 3 et 4 fois; ce sera trop peu encore sur un sujet si neuf. L'expérience m'a prouvé que souvent la quadruple répétition est insuffisante, même avec des auditeurs très-judicieux, mais tellement fascinés par le préjugé, qu'au bout de cinq minutes ils perdent de vue le principe qu'ils sont convenus de suivre, et retombent dans la sphère des petitesses civilisées, des illusions philosophiques.

Toute méthode est bonne, on l'a dit souvent, pourvu qu'elle conduise au but, qu'elle facilite l'instruction. Il

sera donc permis ici d'adopter une méthode extraordinaire pour le sujet le plus extraordinaire.

Conformément à la marche graduée que je viens de tracer, je donnerai les premiers volumes à la théorie négative et abstraite, et à la théorie mixte et spéculative; les suivants seront affectés à la théorie positive ou concrète.

Dans les premiers tomes (théories abstraite et mixte) on passera en revue les erreurs qui dominent en civilisation, les sophismes généraux en matière de destinée industrielle et domestique, l'omission des 3 études relatives à l'unité de la nature, études *de l'homme, de Dieu et de l'univers;* les faux jugements portés sur les propriétés de Dieu et sur l'immortalité de l'âme; le cercle vicieux de toutes les lumières civilisées; enfin, la duperie des distributeurs de lumières, des savants et artistes, victimes de la civilisation dont ils se font apologistes, au lieu de s'évertuer à en trouver les issues (II, 142).

Je ne passerai à l'Association qu'après avoir suffisamment disposé les esprits par le tableau des immenses bénéfices qu'elle doit produire, et dont la seule perspective aurait dû depuis si longtemps stimuler à la recherche du procédé.

5°. Le MERVEILLEUX. Tout en est empreint dans la théorie sociétaire, malgré qu'elle soit étayée de calculs strictement arithmétiques. C'est vraiment la science qui doit concilier les deux partis littéraires, les romantiques et les classiques; donner raison à tous deux, en leur prouvant que la destinée sociale est mi-partie des deux genres; que tout est à la fois merveilleux et mathématique en harmonie sociale, comme en harmonie de l'univers.

On en a vu l'indice dans un précepte d'harmonie sociétaire, celui qui recommande l'amour des richesses et du

rappeler fréquemment le principe que je viens de poser. L'exception n'est pas fixée invariablement au 8e.; elle varie depuis le 1/3 jusqu'au 100e. et au 1000e. : son terme le plus commun est le 8e. ou le 9e. C'est celui que j'indiquerai habituellement.

On la connaît aussi sous le nom de TRANSITION, liant les branches du mouvement et remplissant dans tout l'ordre de la nature l'emploi des *crépuscules*, qui sont deux instants d'exception ou transition; puis l'emploi des espèces mixtes, comme la *chaux* ou lien du feu et de l'eau; *l'amphibie*, lien des poissons et des quadrupèdes; le *système nerveux*, lien du corps et de l'âme; et ainsi de tous les produits mixtes ou ambigus qui n'ont jamais été l'objet d'induction générale sur les lois du mouvement. Le moindre calcul sur ce sujet aurait conduit à reconnaître un principe dont l'absence est cause de toutes les erreurs de la science : on aurait constaté,

Que l'exception étant loi générale dans l'ordre de la nature, elle doit régner dans la carrière sociale du genre humain (tablée II, 271), comme dans toute branche des cinq mouvements (*Intra*).

Par suite, on aurait soupçonné que l'état actuel du globe pouvait bien être l'une des périodes d'exception ou transition analogues aux deux crépuscules; opinion entrevue par les auteurs des *Devises*. En s'arrêtant à cette idée, les corps savants se seraient élevés bien vite à l'hypothèse d'un changement futur et d'un avènement du monde social à de meilleures destinées, dont ils auraient provoqué la recherche. Combien de voies leur étaient ouvertes pour atteindre au succès (II, 142), et que de fatalités accumulées dans cette longue aberration de la politique sociale! quelle épaisseur de voiles, non pas sur

la nature, qui n'était voilée que de gaze, mais sur les esprits civilisés, faussés par les quatre sciences philosophiques au point de n'avoir pu comprendre que si l'on a vu naître successivement les quatre sociétés sauvage, patriarcale, barbare et civilisée, il en pourra naître successivement (II, 33), d'autres moins calamiteuses, dont l'esprit humain devait faire la recherche, déterminer les divers mécanismes ! Aurait-on commis ce funeste oubli, si la science eût envisagé en entier le cadre de ses études et de ses devoirs, selon le tableau, *Intra* (32) ?

Enfin, l'inadvertance générale est réparée par le tardif calcul de l'Attraction passionnée et de l'Association agricole. Plus cette nouvelle science est éblouissante par la magnificence des résultats, plus il est nécessaire de s'étayer de la justesse des calculs. Mais voici une alternative sur laquelle il faut opter :

DOIS-JE DONNER DES PREUVES DÉTAILLÉES, OU SUCCINCTES, OU MOYENNES ?

Nul doute, répliquent les rigoristes ; il faut des preuves complètes, bien développées. Dans ce cas il faudrait donc descendre aux menus détails, à une analyse exacte des 12 passions, sujet tout à fait inconnu et très-minutieux, si l'on veut suivre l'échelle régulière (III, 356) ! Ce serait rebuter le lecteur à force d'exactitude. La méthode minutieuse fatigue souvent plus qu'elle n'éclaire : je n'ai jamais pu rien comprendre à l'idéologie ; c'est pourtant la science qui, après les mathématiques, me paraît la plus scrupuleuse en dissections analytiques. J'en conclus que l'affluence de détails méthodiques n'est point une voie sûre pour instruire le lecteur, et j'opine à laisser en arrière beaucoup de développements sur lesquels on sera

toujours à temps de revenir. J'aime mieux exposer incomplétement divers sujets, que d'engager l'étudiant dans des subtilités dogmatiques; elles seraient pour lui des épines et non des lumières; j'en ai donné la preuve (II, 189), en hasardant sur un point de nomenclature, sur lès *lymbes sociales*, une page de commentaire. J'ai prévenu qu'on les trouverait obscurs et fatigants, quoique très-exacts, et j'en ai moi-même supprimé plus d'une phrase traînante.

On tomberait dans ce défaut à chaque instant, si pour complaire aux lecteurs pointilleux on s'engageait dans tous les détails désirables; ils seraient qualifiés de grimoire confus, d'argot scientifique. Je les diffère pour en composer au besoin un recueil destiné aux adeptes.

Par opposition, l'on trouvera dans ce traité divers articles qui pourront sembler déplacés, et que des critiques à courte vue opineraient à retrancher. Ils en jugeront différemment s'ils veulent prendre en considération une chance de candidature qui me fait la loi.

Il existe 4,000 candidats de fondation, gens dont chacun a le moyen d'entreprendre l'essai sociétaire, soit de ses propres fonds, soit par souscription. Tout millionnaire est candidat, car il peut, sans aucun risque, éprouver le régime sociétaire sur une réunion de 4 à 500 inégaux, hommes, femmes et enfants, cultivant un tiers de lieue carrée.

A la rigueur, il ne faut persuader qu'un des 4,000. Quelle marche suivre? Ce n'est ni aux fleurs de rhétorique, ni aux formes adulatrices qu'il convient de recourir. Un fondateur ne sera guère entraîné que par la justesse des calculs.

J'ai dû négliger la conquête de ceux qui exigent de la

flatterie : ce sont, pour l'ordinaire, des caractères faibles, indécis, louvoyeurs, des avortons politiques, gens qui se borneraient à de stériles suffrages. Il faut un esprit ferme, vaste, grandiose, apte à voir les choses dans le droit sens, et à s'élever au-dessus de la petitesse de ses contemporains. Un tel homme goûtera mieux une critique des bévues de la science, qu'une apologie des erreurs en crédit. D'ailleurs, je ne connais ni ne veux connaître la flagornerie, et j'aurais très-mauvaise grâce à vouloir écrire sur ce ton; c'est pour cela que je ne dois spéculer que sur les candidats de classe grandiose.

L'homme doué de conceptions vastes et unitaires, voudra une théorie satisfaisante sur les trois unités : il n'y aurait pas foi, si j'esquivais quelqu'un des problèmes; il faut donc les aborder franchement dans les 3 ordres : c'est ce que je fais dans les 3 articles,

Unité de l'homme avec lui-même (II, 368), Interm., 2e. moyen;

Unité de l'homme avec Dieu (II, 304), Pivot direct;

Unité de l'homme avec l'univers (III, 241), note E; Articles qui pourront sembler bizarres à la multitude : elle peut les franchir, ou les regarder comme non avenus. Mais s'ils sont nécessaires pour inspirer confiance à un fondateur, m'est-il permis de négliger pareille précaution, et de céder aux petitesses dominantes, dans une affaire d'où dépend la délivrance du genre humain, l'issue du labyrinthe civilisé, barbare et sauvage, et l'avènement subit à l'unité universelle?

POST. — DUALITÉ DU DESTIN SOCIAL, ET ENFANCE POLITIQUE DU GLOBE.

Si l'on veut faire un instant trève d'amour-propre, chacun concevra que la meilleure aubaine pour un siècle, est d'être convaincu de sottise. Toute grande découverte imprime cette légère tache sur la génération qui l'a manquée; mais elle est dédommagée de ce petit affront, par la jouissance de lumières et bienfaits dont elle désespérait.

Lorsque Christophe Colomb revint à Séville avec les blocs d'or du nouveau Monde, ses contemporains qui pendant sept ans l'avaient excommunié, traité de visionnaire et de fou, ne furent-ils pas très-satisfaits d'être eux-mêmes convaincus de sottise, et réduits à décerner au seul Colomb la palme du bon esprit? Dans cette conjoncture, le bénéfice ne compensa-t-il pas bien l'humiliation, facile à oublier quand elle frappe sur une génération entière?

Cette lutte de Colomb avec le XVe. *siècle, représente exactement la situation du* XIXe. *siècle à mon égard. Alors il s'agissait du nouveau monde matériel; aujourd'hui, du nouveau monde social.*

Assurément l'âge moderne va sourire de pitié en voyant un inconnu l'accuser de profonde ignorance en mécanique des passions, ou destin des sociétés industrielles. Mais si je suis fondé en preuves, si ma découverte est réelle, ne sera-ce pas pour le siècle un coup de fortune sans pareil? C'est aux opposants mêmes que j'en appelle de leur opposition : mieux avisés, ils accepteront le défi, et diront :
« Ce qui est à souhaiter, pour notre intérêt commun, c'est
» que la victoire demeure à l'inventeur, qu'il ait seul

» raison contre tout le monde savant, contre toute la ci-
» vilisation ancienne et moderne. »

Tel est le vrai sens dans lequel on doit envisager ce débat; ne jamais perdre de vue que la défaite du siècle sera pour lui le gage d'un immense bonheur. Une fois pénétrés de cette réflexion, mes adversaires mêmes deviendront mes partisans secrets. L'orgueil sera balancé chez eux par la perspective des richesses et des lumières; ils seront en état de juger sainement sur le grand problème de l'Association, et d'apprécier la théorie qui en ouvre la voie au monde entier. Alors la philosophie en corps votera pour sa propre chute, ses coryphées étant les hommes qui, A TITRE DE LITTÉRATEURS, *doivent recueillir de l'état sociétaire les plus riches moissons, soit en fortune pécuniaire* (II, 352), *soit en palmes de gloire* (II, 385).

*C'est assez prouver que l'orgueil doit ici transiger avec l'intérêt et la gloire, et que le plus sage parti sera la modestie spéculative. Ce principe établi, on peut passer à la thèse que font pressentir les articles précédents, celle de l'*enfance politique du monde social. *Il faut s'élever à concevoir que le genre humain, envisagé comme un seul corps, est sujet aux quatre phases de carrière vitale* (*voyez le petit tableau*, II, 271), *et qu'il n'en est qu'à la première.*

L'enfance politique du genre humain est beaucoup plus courte proportionnément que celle d'un homme : celle-ci comprend UN QUART *de carrière, soit quinze ans sur soixante; celle-là, un seizième, environ* 5,000 *ans sur* 80,000. *Mais les effets sont les mêmes; c'est-à-dire qu'un monde social en phase d'enfance est comparable aux impubères qui, à* 8 *et* 10 *ans, tout occupés de jeux enfantins, n'ont pas encore connaissance des plaisirs dont ils*

jouiront en phase d'adolescence. Ainsi les humains, sur un globe enfant, ne s'élèvent pas à l'idée d'une harmonie future, où le monde passera de la pauvreté à l'opulence, de la fourberie à la vérité, des discordes aux concerts unitaires.

Phrases de roman, chimérique espoir, s'écrie-t-on! Mais n'est-il pas à désirer que j'aie seul raison contre tous? *C'est là-dessus que va s'établir la discussion dans le cours de l'ouvrage: tout se réduira à savoir si j'ai découvert ou non le procédé d'*ASSOCIATION ATTRAYANTE, *présentant au Sauvage ou Barbare comme au Civilisé, la double amorce de* TRIPLE PRODUIT *et de* CHARME INDUSTRIEL.

Si la découverte est démontrée, il est certain que les sociétés actuelles, Civilisée, Barbare et Sauvage, vont s'évanouir devant l'Association qui les absorbera toutes trois, et que le monde entier va sortir de la phase d'enfance, passer à l'adolescence politique (Harmonie ascendante, II, 271), *et à la destinée heureuse, dont la durée* (II, 271) *est septuple des âges d'infortune et de chaos social* (II, 33).

J'ai disposé les esprits, dans tout le cours de la préface, à cette heureuse métamorphose qui, s'opérant du plein gré des monarques et des peuples, absorbera subitement les querelles politiques dans l'ivresse du bonheur général.

On voit par là combien nous sommes fondés à sortir de la léthargie, de la résignation apathique au malheur, et du découragement répandu par nos sciences, qui enseignent la nullité de la Providence en fait de mécanisme social, et l'incompétence de l'esprit humain à déterminer notre destination future.

Eh! si le calcul des évènements futurs est hors de la

portée de l'homme, d'où vient cette manie commune à tous les peuples, de vouloir sonder les destinées, au nom desquelles l'être le plus glacial ressent un frémissement d'impatience, tant il est impossible d'expulser du cœur humain la passion de connaître l'avenir! Pourquoi Dieu, qui ne fait rien en vain, nous aurait-il donné cet ardent désir, s'il n'eût avisé aux moyens de le satisfaire un jour! Enfin ce jour est arrivé; les hommes vont s'élever à la prescience des évènements futurs: je donnerai, dans la note cosmogonique E (III, 241), *un premier aperçu de l'analogie universelle qui va nous révéler tous ces mystères et nous ouvrir le grand livre des décrets éternels.*

La philosophie, inhabile à les pénétrer, nous détournait de la recherche, par un épouvantail de voiles d'airain *et de* sanctuaire impénétrable : *mais si la nature est vraiment impénétrable, selon le dire de nos sophistes, pourquoi a-t-elle permis que Newton expliquât la 4e. branche de son système général* (32)? *C'est un indice qu'elle ne voulait pas nous refuser la connaissance des autres branches. Quand une belle accorde quelque faveur, l'amant serait bien sot de croire qu'elle n'accordera rien de plus. Pourquoi donc les savants ont-ils molli près de cette nature qui les agaçait en leur laissant soulever un coin du voile? Pourquoi, avec leurs brillants paradoxes de voiles d'airain, communiquent-ils le découragement dont ils sont frappés, et persuadent-ils au genre humain qu'il ne découvrira rien là où leur science n'a rien su découvrir?*

Entre temps : la classe des sophistes nous leurre d'un espoir de progrès vers la perfectibilité, quand il est évident que la civilisation est un cercle vicieux; qu'il n'y a

de salut que dans l'invention d'une société plus élevée en échelle (voyez II, 33), *et que l'esprit civilisé est tout à fait inhabile à concevoir et exécuter le bien. Il s'est écoulé vingt siècles scientifiques avant qu'on ne proposât le moindre adoucissement au sort des esclaves : il faut donc des milliers d'années pour nous suggérer un acte de justice et de progrès social, bientôt compensé par quelque oppression pire encore, telle que la traite des Nègres, et celle des Blancs exercée par les Turcs sur les Chrétiens.*

Au résumé, nos sciences, qui se vantent d'amour pour le peuple, sont complétement ignares sur les moyens de le protéger. Les tentatives des modernes sur l'affranchissement des Nègres n'ont abouti qu'à verser des flots de sang et redoubler les cruautés de la traite, qu'à aggraver le mal de ceux qu'on voulait servir. Nos prétentions en réformes sociales n'engendrent qu'orages et déchirements : la marche de nos sociétés est comparable à celle de l'aï, dont chaque pas est compté par un gémissement. Ainsi que lui, la civilisation s'avance avec une inconcevable lenteur à travers les tourmentes politiques : à chaque génération elle essaie de nouveaux systèmes qui ne servent, comme les ronces, qu'à teindre de sang les peuples qui les saisissent.

Enfin le terme des malheurs sociaux, le terme de l'enfance politique du globe est arrivé : nous touchons à la grande métamorphose qui semblait s'annoncer par une commotion universelle. C'est vraiment aujourd'hui que le présent est gros de l'avenir, et que l'excès des souffrances doit amener la crise du salut. A voir la continuité des secousses politiques, on dirait que la nature fasse effort pour secouer un fardeau qui l'oppresse : les guerres, les révolutions, embrasent incessamment tous les points du

globe; les orages à peine conjurés renaissent de leurs cendres; les esprits de parti s'enveniment sans nul augure de conciliation; le corps social est devenu ombrageux, délateur, pétri de vices, familier avec toutes les monstruosités, jusqu'à s'allier aux Barbares pour la persécution des Chrétiens; la fortune publique n'est plus qu'une proie livrée aux vampires d'agiotage; l'industrie est devenue, par ses monopoles et ses excès, une punition pour les peuples réduits au supplice de Tantale, et affamés au sein de leurs trésors; l'ambition coloniale a fait naître un nouveau volcan; l'implacable fureur des Nègres changerait bientôt l'Amérique en un vaste sépulcre, et vengerait par le supplice des conquérants les races indigènes qu'ils ont anéanties; le commerce, émule des Cannibales, raffine les atrocités de la traite, et insulte aux décrets bienfaisants d'un congrès de souverains. L'esprit mercantile a étendu la sphère des crimes; à chaque guerre il porte les ravages dans les deux hémisphères; nos vaisseaux n'embrassent le monde entier que pour associer les Barbares et Sauvages à nos vices et à nos fureurs; la terre n'offre plus qu'un affreux chaos d'immoralité, et la civilisation devient plus odieuse, aux approches de sa fin.

C'est au plus profond de l'abîme, qu'une invention fortunée apporte aux civilisés la BOUSSOLE SOCIALE, ou calcul de l'Attraction développée par Séries contrastées; boussole que les modernes auraient cent fois découverte, s'ils n'étaient pétris d'impiété, et tous coupables de défiance envers la Providence. Qu'ils sachent (et on ne saurait trop le leur répéter), qu'elle a dû avant tout statuer sur le mécanisme social, puisque c'est la plus noble branche du mouvement universel, dont la direction appartient tout entière à Dieu seul.

Au lieu de reconnaître cette vérité, au lieu de rechercher quelles peuvent être les vues de Dieu sur l'ordre social, et par quelle voie il a dû nous les révéler, l'âge moderne a écarté toute doctrine qui eût admis L'UNIVERSALITÉ DE LA PROVIDENCE *et l'intervention active de Dieu dans le code social. On a diffamé l'Attraction passionnée, interprète éternel de ses décrets : l'homme s'est confié à la direction des philosophes qui veulent ravaler la Divinité au-dessous d'eux, en s'arrogeant sa plus haute fonction, la direction du mouvement social. Pour les couvrir de honte, Dieu a permis que, sous leurs auspices, l'humanité se baignât dans le sang pendant 23 siècles sophistiques, et qu'elle épuisât la carrière des misères, des inepties et des crimes.*

La fortune enfin nous devient propice, le sort est désarmé, et l'invention de la théorie sociétaire nous ouvre l'issue de cette prison sociale qu'on nomme civilisation. A quel titre la théorie peut-elle mériter confiance CONDITIONNELLE, *admission à l'examen et à l'épreuve sur un hameau? Ce n'est qu'autant qu'elle se rallie à l'unité de l'univers, à ses harmonies connues, comme la planétaire, la mathématique, la musicale; autant qu'elle s'étaie d'application aux théorèmes principaux de ces harmonies, et notamment à celui de l'équilibre planétaire en* raison directe des masses et inverse du carré des distances. *L'équilibre des passions doit se fonder sur la même règle, s'il y a unité dans l'univers matériel et passionnel, et cette règle doit être appliquée à la branche fondamentale de l'état sociétaire, à la répartition en raison des trois facultés*, CAPITAL, TRAVAIL et TALENT.

Si cette condition est remplie dans la nouvelle théorie (IV, section 8e.), *il n'est rien de plus urgent que d'en*

faire l'essai sur un hameau; proposition qui ne pourrait être combattue que par des Zoïles, devenus malheureusement si nombreux dans cette génération, ou par cette classe de dupes savants, à qui j'adresse la devise, aures habent et non audient, *et l'article* Introd., II, 56, *sur la fausse nouveauté.*

Quant aux impartiaux, j'aime leur circonspection et je la provoque; mais qu'ils se gardent de prendre pour voie de prudence les insinuations de la tourbe des envieux, des petits esprits et des méchants (1).

(1) J'use d'un exemple, pour rendre sensible cette malignité générale des civilisés envers les inventeurs.

Lorsqu'un pape des moins judicieux lançait sur Colomb les foudres de l'église, ce pape n'était-il pas vivement intéressé au succès de Colomb? Sans doute; car à peine l'Amérique fut-elle connue, que le pontife y distribua des empires, et trouva fort bon de profiter d'une découverte dont la seule idée avait excité toute sa colère.

Le chef de l'église, dans cette inconséquence, était le portrait de tous les hommes; ses préjugés et son amour-propre l'aveuglaient sur ses véritables intérêts. S'il eût raisonné, il eût entrevu que le Saint-Siége pouvant, à cette époque, distribuer la souveraineté temporelle des terres inconnues et les soumettre à son empire religieux, était intéressé sous tous les rapports à encourager la recherche d'un nouveau continent.

Mais, par excès d'amour-propre, le pape et son conseil ne raisonnèrent point. C'est une petitesse commune à tous les siècles et à tous les individus; c'est un contre-temps qui poursuit tout inventeur. Il doit s'attendre à être molesté en proportion de la magnificence de sa découverte, surtout s'il est homme profondément obscur, et qui ne soit recommandé par aucune production antérieure.

Toute invention trop brillante est jalousée par ceux qui pouvaient la faire : on s'indigne contre l'inconnu qui s'élève par un

Si le siècle sait s'en garantir, s'il opine sagement à consulter la preuve expérimentale, tout sur ce globe va changer de face; l'humanité va passer de l'abîme de souffrance au faîte du bonheur, avec la rapidité de l'éclair : ce sera l'image d'un décor théâtral qui fait en un clin d'œil succéder l'olympe à l'enfer. Nous allons être témoins d'un spectacle qui ne peut être vu qu'une fois sur chaque globe, le passage subit de l'incohérence industrielle à la combinaison sociétaire. C'est le plus brillant effet de mouvement qui puisse avoir lieu dans tous les

coup de hasard au faîte de la renommée; on ne lui pardonne pas d'éclipser tout à coup les lumières acquises. Un tel succès devient un affront pour la génération existante; elle oublie les bienfaits que va donner la découverte, pour ne songer qu'à la confusion imprimée sur le siècle qui l'a manquée. Chacun, avant de raisonner, veut venger son amour-propre offensé, veut contrecarrer une brillante invention avant de l'avoir examinée.

On ne jalousera guère un Newton, parce que ses calculs sont si transcendants, que le vulgaire scientifique n'y avait aucune prétention: mais on déchire un Colomb, parce que son idée de chercher un nouveau monde était si simple, que chacun pouvait la concevoir avant lui.

Même disgrâce va peser sur l'inventeur du nouveau monde social: la philosophie, qui règne sur le XIXe. siècle, élèvera contre moi plus de préjugés que la superstition n'en éleva, au XIVe. siècle, contre Ch. Colomb. Cependant, s'il trouva dans FERDINAND et ISABELLE des souverains plus sages que les beaux esprits du temps, ne puis-je pas, comme lui, compter sur l'appui de quelque monarque plus clairvoyant que ses contemporains? Et tandis que les sophistes actuels répéteront avec ceux des âges obscurs, QU'IL N'Y A RIEN A DÉCOUVRIR, ne se pourra-t-il pas qu'un potentat, plus sage que la philosophie, veuille tenter l'essai que firent les monarques de Castille?

Ils exposaient peu, en hasardant un vaisseau, pour courir la

univers : son attente doit consoler la génération actuelle de tous ses malheurs. Chaque année, pendant cette métamorphose, vaudra des siècles d'existence, et présentera une foule d'événements si surprenants, qu'il ne convient pas de les faire entrevoir sans préparation.

Flétris par d'antiques malheurs et courbés sous les chaînes de l'habitude, les civilisés ont cru que Dieu les destinait aux privations, ou seulement à un bonheur médiocre. Ils ne pourront pas se façonner subitement à l'idée du bien-être qui les attend, et leurs esprits se soulèveraient, si on leur exposait sans précaution la perspective des délices dont ils vont jouir sous très peu de temps, car il faudra à peine deux ans pour organiser chacun des cantons sociétaires, et à peine six ans pour achever

chance de découvrir un nouveau monde et en acquérir l'empire. L'un des monarques actuels (ou même un riche particulier, tom. IV, 387), pourra dire dans le même sens : hasardons, sur un tiers de lieue carrée, l'essai de L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE : c'est bien peu risquer pour courir la chance de tirer le genre humain de la lymbe sociale (Introd., II, 35), de monter au trône de l'unité universelle (II, 376), et d'en transmettre à perpétuité le sceptre à nos descendants.

Je viens de signaler les préjugés que l'orgueil scientifique élèvera contre moi : j'ai voulu, par là, prévenir le lecteur contre les sarcasmes de cette multitude qui tranche sur ce qu'elle ignore, et qui répond aux raisonnements par des jeux de mots (IV, 394). Lorsque les preuves de ma découverte seront produites et qu'on verra s'approcher l'instant d'en recueillir le fruit, lorsqu'on verra l'unité universelle prête à s'élever sur les ruines du chaos sauvage, barbare et civilisé, les critiques passeront subitement du dédain à l'ivresse ; ils voudront ériger l'inventeur en demi-dieu, et ils s'aviliront de rechef par des excès d'adulation, comme ils vont s'avilir par des railleries inconsidérées.

l'organisation du globe entier, à supposer les plus longs délais.

L'état sociétaire sera, dès son début, d'autant plus brillant qu'il a été plus longtemps différé. La Grèce, à l'époque des Solon et des Périclès, pouvait déjà l'entreprendre; ses moyens étaient parvenus au degré suffisant pour cette fondation : elle exige le secours de la grande industrie, inconnue sur chaque globe aux générations primitives que Dieu, d'après cet obstacle, doit laisser dans l'ignorance de la destinée heureuse à laquelle un monde ne pourrait pas s'élever dans ses premiers âges.

Aujourd'hui, nos moyens de luxe et de raffinement sont au moins doubles de ce qu'ils étaient chez les Athéniens : nous débuterons avec d'autant plus d'éclat dans l'ordre sociétaire. C'est à présent que nous allons recueillir le prix des progrès de nos sciences physiques. Jusqu'à ce moment, en perfectionnant le luxe, elles augmentaient les privations relatives de la multitude qui est dépourvue du nécessaire; elles ne servaient que les oisifs, en désespérant les industrieux, et cet odieux résultat conduisait à opter entre deux opinions, ou la malfaisance de Dieu, ou la malfaisance de la civilisation. Raisonnablement, l'on ne pouvait se fixer qu'à cette dernière opinion.

Les philosophes, au lieu d'envisager la question sous ce point de vue, ont éludé le problème que présentait la malice humaine; elle conduisait à SUSPECTER LA CIVILISATION OU SUSPECTER DIEU.

Pour esquiver l'alternative, ils se sont ralliés, dans le dernier siècle, à une opinion bâtarde, celle de l'athéisme, qui, supposant l'absence d'un Dieu, dispense les savants de rechercher et déterminer ses vues, les autorise à don-

ner leurs théories capricieuses et inconciliables pour règles du bien social. L'athéisme est une opinion fort commode à l'ignorance politique, et ceux qu'on a surnommés ESPRITS FORTS *pour avoir professé l'athéisme, se sont montrés par-là bien faibles de génie. Craignant d'échouer dans la recherche des plans sociaux de Dieu, ils ont préféré nier l'existence de Dieu, vanter comme perfection cet ordre civilisé qu'ils abhorrent en secret, et dont l'aspect les désoriente au point de les faire douter de la Providence.*

Les sophistes, sur ce point, ne sont pas les seuls en défaut : s'il est absurde de ne pas croire en Dieu, il est également absurde d'y croire à demi ; de penser que sa providence est incomplète, qu'il a négligé de pourvoir à nos besoins les plus urgents, à celui d'un ordre social qui assure notre bonheur. Lorsqu'on voit les prodiges de notre industrie, tels qu'un vaisseau de haut bord et autres merveilles qui sont prématurées eu égard à notre enfance politique, peut-on raisonnablement penser que ce Dieu qui nous a prodigué tant de sublimes connaissances, veuille nous refuser celle de l'art social, sans laquelle toutes les autres ne sont rien ? Dieu même ne serait-il pas blâmable et inconséquent, de nous avoir initiés à tant de sciences admirables, si elles ne devaient produire que des sociétés dégoûtantes de crimes, comme la Barbarie et la Civilisation, dont l'humanité va être enfin délivrée, et dont la prochaine clôture doit être un signal d'allégresse universelle !

DIRECTION POUR LES 3 CLASSES DE LECTEURS (p. 5).

1°. Les FRIVOLES. Je leur conseille de débuter par de petits articles détachés et amusants, qui traitent des prodiges romantiques de l'Association ; ce sont, en 2e. partie :

1°. Le trentuplement de richesse (III, 45).

2°. Les melons jamais trompeurs (III, 47).

3°. La dette de 25 milliards payée en 6 mois (III, 206).

En Introd. : Le tableau partiel du mouvement social (II, 33 à 37).

La vraie et la fausse nouveauté (II, 51 à 59).

La détraction française, etc. (II, 75 à 84).

Prolégom. Le 3e. chapitre (II, 99), et la Cis-Médiante (II, 149).

Le chapitre du commerce mensonger (II, 216 à 223).

La garantie septenaire (II, 239 à 248).

Intermède : 1er. moyen, lustre des sciences et des arts (II, 349 à 363).

2e. moyen, leurres sur la fortune et la gloire (II, 395 à 412).

T. III, Citerl. (385). Banqueroute (124). Français (IV, 371).

De là ils pourront passer à la 2e. partie (III, 1), qui est théorie spéculative et par conséquent lecture obligée pour tous.

2°. Les MIXTES ajouteront quelques articles à cette liste ; les tables des matières (II, 347 ; III, 413) les aideront à juger du choix à faire.

3°. Les GRAVES devant lire le tout, il n'y a aucune instruction à leur donner sur le choix des lectures.

Les disciples bénévoles devront se munir d'arguments péremptoires à opposer aux sceptiques et zoïles; voici un choix de répliques adaptées aux trois caractères.

Les FRIVOLES, pour éviter de longs raisonnements, pourront faire valoir, 1°. les perspectives de bénéfice (1re. note., 2e. parte.), qui militent pour l'essai ; 2°. les 12 prodiges d'unité sociétaire (Cis-Méd., II, 149, et Citerl., III, 385), objecter que la civi-

lisation, dont les savants sont tous partisans de l'unité, produit l'opposé de ces douze effets d'unité, et conclure qu'il faut ou renoncer à prôner l'unité, ou s'élever plus haut que la civilisation, pour obtenir l'unité et ses bienfaits.

Les GRAVES, qui ne craignent pas les discussions, prendront pour thème : 1°. les propriétés et attributions de Dieu (II, 245); 2°. les trois chap. (1re. partº., 5º. notº.), sur les garanties que l'attraction pass. fournit à Dieu et à l'homme; 3°. les équilibres pass. (IV, sect. 7 et 8); 4°. les propriétés de l'essor infinitésimal et unitaire (II, 552; IV, 6º. sect.).

Les MIXTES pourront s'emparer des arguments plaisants, badiner la philosophie sur le résultat constant de ses lumières (les 9 fléaux, II, 51), sur ce qu'elle n'a aucune connaissance des sujets dont elle traite, comme

Droits de l'homme (II, 165),
Phases de civilisation (II, 207),
Commerce (II, 219 et III, 124),
Vrai bonheur (III, 185),
Conditions de liberté par minimum et attraction indust. (II, 172, 187),
Faux et vrai libéralisme (II, 385, 394, 449; III, 269),

et sur ce qu'ayant donné les 12 préceptes (II, 129), qui conduisaient aux 16 issues de civilisation (II, 142), elle n'en a suivi aucun et n'a su trouver aucune des issues. Ce canevas de répliques suffira aux divers adeptes.

Organes d'une science conciliante, ils devront consoler les vaincus; représenter à la philosophie que PERDANT UN, ELLE GAGNE NEUF.

En effet, chaque sophiste perd *son système, sa controverse;* mais tous gagnent les neuf objets de leurs vœux apparents et secrets.

K Paix perpétuelle et opulence générale.

1. Fortune subite des savants.	*Initiations*
2. Lustre des sciences et arts.	5. Au système de la nature *en causes.*
3. Débarras du soutien de la phil.	6. Aux branches *d'effets* inconnues.
4. Fin de la défaveur croissante.	7. Aux voies de règne de la vérité.

⋈ Avénement à toutes les unités.

Un avis à répéter aux trois classes, est celui donné page 8, de

FIXER CONSTAMMENT LEUR ATTENTION SUR L'OBJET PRINCIPAL ; VÉRIFIER SI LA DÉCOUVERTE EST RÉELLEMENT FAITE ; NE JUGER QUE LE FOND ET NON LES FORMES DE L'OUVRAGE; CONSIDÉRER LES RÉSULTATS, ***tous les revenus triplés en effectif, décuplés en relatif; toutes les révolutions finies, sans crainte de retour; tous les partis absorbés, conciliés par la pleine indemnité à toutes les catégories de lésions*** NON PRESCRITES : ***aux émigrés; aux ecclésiastiques ou à leurs héritiers; aux créanciers de Louis XVI, frustrés par la banqueroute du tiers consolidé; aux militaires dépossédés de dotations; aux victimes des assignats; aux victimes des deux invasions; enfin à toutes personnes d'un ou d'autre parti, lésées en révolution;*** lesdits effets à obtenir sous deux ans, si la théorie sociétaire est exacte et praticable en essai sur un hameau.

Ils doivent considérer, enfin, que les défauts qu'on pourra remarquer dans la manière de l'auteur, sont des sujets de confiance et non de blâme; car il est certain que si la nature m'eût donné le genre d'esprit de tant d'écrivains civilisés, j'aurais, comme eux, dévié du but, et manqué la découverte à laquelle le genre humain va devoir son bonheur.

SUPPLÉMENT A L'AVANT-PROPOS.

LES CRITIQUES EN DÉFAUT

SUR LA FORME ET LE FOND.



Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis...... HOR.

Des critiques bénévoles me sont parvenues avant la publication; j'en ai recueilli ce qui m'a paru opinion de majorité. J'y ai remarqué trois reproches, dont un très-fondé : c'est le manque d'un répertoire explicatif de ma nomenclature : j'y satisfais abréviativement page 99.

Les deux autres objections, tout à fait déraisonnables, sont :

2°. Que l'objet principal ou traité de l'association est noyé dans les accessoires, dans des préambules interminables et qui paraissent parfois étrangers au sujet.

3°. Que cette théorie, loin d'être une lecture amusante, est un champ d'études vastes, neuves et pénibles.

Avant de répondre, j'observe que tous les critiques tombent dans la même erreur; ils jugent sur ces deux volumes (1), un ouvrage dont le plan est tracé pour huit. (J'en ai annoncé six en face du titre, mais le cadre est de huit gros ou seize petits.) J'ai dû, au début, préférer par économie l'édition compacte, que je dédoublerais en cas de réimpression ou souscription.

(1) Ne pas perdre de vue que ce nombre *deux* s'applique à l'édition de 1822.

Les lecteurs, ne voyant que deux tomes, se récrient sur la longueur des préambules ou Prolégomènes, qu'ils jugent parasites : ils voudraient qu'une science très-étendue leur fût enseignée en plein dès les premiers chapitres. Leur amour-propre s'indigne d'être assujetti à des instructions préparatoires qu'il accusent de noyer le sujet, de le compromettre par alliage avec des visions romantiques et gigantesques.

C'est à tort : il n'y a dans ces deux tomes aucun morceau parasite relativement au plan général des huit volumes. J'aurais défiguré l'ouvrage, et trahi les intérêts des impatients mêmes, si j'eusse présenté la théorie d'association tout à fait nue, et dégagée de ses accessoires sur lesquels on s'arrête à gloser, au lieu de scruter le fond, s'enquérir de la réalité de la découverte et des biens qu'elle garantit ; entre autres :

Le triplement [et le perfectionnement] subits du produit industriel ;

L'accession des sauvages à la culture ;

L'avènement aux richesses par la pratique de la vérité.

[Charme industriel, accord des passions, unité universelle, vigueur et salubrité.]

Un reproche vraiment bizarre est de se plaindre que la science d'où naîtront tant de biens ne soit pas une lecture amusante : faut-il s'en étonner quand on rencontre tant d'épines dans les théories qu'on dit pleines de charme, comme la botanique dont la seule nomenclature exige au moins trois mois d'exercice ! Cependant la botanique est la science des dames ; son étude est une récréation, au dire des naturalistes. Or, si l'on consent à des années de travail pour jouir de ce délassement, ne saurait-on donner quelques semaines à une science bien autrement ré-

créative, en ce qu'elle va tripler la fortune générale, élever à trente mille francs le produit d'un domaine qui en rend aujourd'hui dix mille, et augmenter en même proportion les jouissances de toute espèce.

Je présume que les Allemands, Hollandais, Suédois, Anglais, Écossais, Américains, ne s'étonneront point qu'une théorie de si haute importance exige quelque étude : quant aux Français, qui ne la jugent que sur la forme, sans tenir compte du fond, démontrons qu'ils tombent doublement dans l'erreur, et sur la forme et sur le fond.

LE FOND : sur ce point l'examen doit se réduire à vérifier si l'inventeur communique le procédé annoncé. Or, s'il est constaté qu'il l'ait exactement livré, et que l'opération soit facile à effectuer, peu importe la forme de l'ouvrage, il suffit qu'on soit satisfait sur le fond, sur la découverte d'un procédé efficace.

Que l'auteur le noie dans les accessoires, cela prouve tout au plus qu'il est mauvais écrivain, mais non pas inventeur maladroit, ni homme de mauvaise foi; ce dont on pourrait le soupçonner si, publiant d'abord deux tomes, puis un troisième, puis un quatrième, il différait jusqu'au huitième de livrer son secret.

Dans ce cas on le suspecterait d'être un hableur, un spéculateur mercantile qui, promenant ses lecteurs de volume en volume, pourra bien, après les avoir leurrés pendant les sept premiers, terminer au huitième par un dénouement de charlatan. *Parturient montes.*

Je n'ai pas voulu encourir pareil soupçon; et pour prévenir toute défiance, j'ai interverti le plan de manière à livrer, dès le deuxième tome, le procédé d'association

avec les preuves ou équilibres passionnels (septième et huitième sections), dont l'exposé aurait dû, en bonne méthode, être différé jusqu'aux quatrième et cinquième tomes.

J'ai donc publié l'essentiel, *quant au fond*, les dispositions nécessaires pour associer de 400 à 1600 personnes inégales, tripler le produit effectif de l'industrie, et fournir à tous les gouvernements un moyen d'éteindre subitement leurs dettes, entre autres celles des indemnités consciencieuses de révolution (huit milliards en France).

C'était l'objet important : quiconque a de telles créances à répéter ne se plaindra pas que le procédé qui fournit les moyens de paiement soit noyé dans des accessoires, ni qu'il astreigne à quelques études.

Lorsque les marins étaient privés de boussole, réduits à voguer au hasard dans une nuit obscure et se perdre sur les écueils, quel langage auraient-ils tenu à celui qui leur eût apporté l'inestimable trésor de l'aiguille aimantée *noyé* dans deux volumes de théorie ? Ils lui auraient dit : nous allons compulser avidement vos deux tomes et vingt au besoin ; et si nous y trouvons ce précieux secret, nous nous engageons, après l'épreuve, à vous couvrir d'or.

Ainsi auraient parlé les gouvernements de Tyr, Carthage, Athènes : ainsi pensera aujourd'hui tout homme impartial. Par exemple, un émigré dont le château et le domaine vendus valaient 500,000 francs, ne souhaitera-t-il pas la découverte de ce procédé sociétaire, qui, en doublant le revenu du fisc, et triplant celui des particuliers, assurerait le remboursement intégral de sa créance ? Redoutera-t-il quelques études pour s'instruire dans deux

volumes sur ce mécanisme sociétaire, gage du recouvrement de sa fortune.

Quel homme ne se trouve pas du plus au moins dans le cas de cet émigré? Est-il de propriétaire qui ne soit empressé de tripler en effectif le produit de son domaine, et décupler son revenu relatif (III, 7 à 46)? Est-il d'homme peu fortuné qui ne soit prêt à entreprendre un voyage aux antipodes, s'il est assuré de tripler par cette corvée son modique patrimoine?

S'il est vrai que la découverte d'où naîtront tant de biens se trouve noyée dans deux volumes (imputation fausse puisque le second est affecté en entier à la théorie), sachez à cet égard être aussi habiles explorateurs que Virgile, qui tira des perles du fumier d'Ennius. Extrayez de ce prétendu fatras la perle qui s'y trouve, le procédé sociétaire par séries passionnelles contrastées (II, 19); imitez l'habile ouvrier sous la main de qui le cuivre devient or, et non pas le maladroit qui transforme l'or en cuivre. [Ce travail se réduit à distinguer la théorie en négative et positive, selon Condillac, et lire la positive avant la négative.]

On juge bien plus sainement sur des choses de moindre utilité, et même de pur agrément. Quoi de mieux noyé que les beaux édifices de Paris, le Louvre, Sainte-Geneviève, etc.? Ne sont-ce pas quelques perles dans un immense fumier? On ne les ravale pas pourtant, on les admire en dépit des rues étroites et boueuses qui en obstruent les avenues.

Etablissez donc, en affaires d'utilité, cette distinction que vous admettez en affaires d'agrément. Sachez apprécier ici *le fond*, le calcul de l'association contenu au deuxième tome; sachez l'utiliser en dépit d'un prétendu

défaut de forme, ou volume d'instructions préparatoires dont on reconnaîtra plus loin la nécessité.

Au reste, cette erreur de confondre la forme et le fond ayant été commise sur toutes les questions de politique sociale, sur celles de liberté, libéralisme, droits de l'homme, libre commerce, monopole, etc. (Ire. partie), il n'est pas étonnant qu'on la commette sur ce qui touche à l'association, et qu'après en avoir accueilli l'ombre, les Français repoussent la réalité! (Voy. note +, p. 96.)

Voilà pour le cas où ma théorie serait perdue dans les accessoires comme le prétendent les juges à courte vue.

Examinons maintenant si c'est moi qui *me noie* dans des formes vicieuses et des dispositions confuses, ou bien eux qui *se noient* dans de fausses méthodes, commettant la double erreur de négliger le fond, la vérification du procédé, et de gloser inconsidérément sur la forme qu'ils ont envisagée tout à contre-sens.

Pour obvier à leurs faux jugements, j'avais d'abord indiqué, par feuilleton collé en face du faux titre, un ordre de lecture mieux adapté au goût des caractères impatients et frivoles (76); mais cette précaution ne suffisant pas à les satisfaire, le seul parti à prendre est de leur prouver que leurs accusations de longueurs, fausse méthode et vices de forme, sont complétement erronées. C'est le sujet du deuxième article.

LA FORME. Un inventeur, en publiant une théorie fort neuve et fort étendue, doit se précautionner contre divers dangers; plagiat, détraction, préjugé, etc. : il doit faire son plan de défense éventuelle; ainsi, dans mon traité, tel morceau qui semble parasite est un préserva-

tif contre le plagiat; tel autre un bouclier contre la malignité ou un piége à la détraction. Ces accessoires sont précautions obligées.

Il ne suffit pas que l'auteur communique sa découverte purement et simplement ; il faut encore qu'il mette à couvert sa propriété, qu'il dispose les esprits, qu'il sape les fausses doctrines avant d'établir les vraies. Sa tâche n'est donc point bornée à publier un traité NU, sans instructions préparatoires dont se passerait une science accréditée, physique, chimie, etc.

On s'étonne que sur huit volumes j'en affecte un à des instructions dont on conteste la nécessité : si je les avais supprimées, elles seraient demandées par les opposants mêmes : c'est ce qu'ils vont conclure de l'analyse de ces morceaux titrés de parasites et formant un tiers de cette livraison, environ 700 pages.

LES PRÉFACES. Pourquoi un ouvrage de huit gros volumes n'aurait-il pas droit à une préface de huit feuilles formant *un quarantième du tout?* A-t-on vu, même sur les sujets rebattus, l'auteur entrer brusquement en matière sans disposer ses lecteurs? Si j'y avais manqué, on m'aurait reproché la sécheresse d'un tel début.

Et dans ces préfaces, que de détails théoriques et de principes nécessaires ; entre autres

Le cadre d'étude intégrale de la nature, INTRA, 26.
La description d'une série passionnelle. . . . II, 19.
L'échelle des périodes sociales. . . . . . . II, 33.

Tous articles de théorie obligée, faisant partie du corps de doctrine où ils sont fréquemment rappelés.

Le surplus des deux préfaces est meublé de documents indispensables, depuis ceux du CITRA (8) sur le déclin de la civilisation, jusqu'à ceux de la fausse nouveauté (II,

54) et des duplicités méthodiques (II, 73). Comment pourrait-on disposer les esprits, si l'on omettait ces préalables sur les égarements de la science philosophique dont ils sont tous imbus ?

Elle s'offensera de la 1re. partie (II, 109 à 303), qui réfute les sciences incertaines par le principe d'universalité de la Providence et autres propriétés de Dieu (II, 266).

Cette théorie abstraite de l'association est ce que sont en mathématiques les contre-preuves. Si j'avais négligé de débuter par ce grave débat, les lecteurs, ne voyant dans ma méthode sociétaire que des spéculations de plaisir, m'auraient considéré comme un romancier ingénieux; ils m'auraient reproché de ne pas m'être étayé de quelques principes sévères.

Il convenait donc, avant de passer à l'association, d'en faire sentir la nécessité, la rallier aux vues de Dieu, et confondre les illusions politiques de liberté, libéralisme, droits de l'homme, perfectionnement commercial, et autres chimères dont se repaît la civilisation.

Cette 1re. partie est désobligeante pour les philosophes : il importe cependant de ne pas se les aliéner; de leur prouver qu'en froissant leur amour-propre, ma découverte, sur tout autre point, comble leurs espérances; et qu'en perdant *un*, ils gagnent *neuf* (78). Tel est le but du long intermède (II, 348).

Tout orateur du parti philosophique peut, en se ralliant à la nouvelle science, la servir puissamment; ces savants méritaient donc une invitation spéciale et amplement motivée. Y manquer, c'eût été nuire même aux impatients lecteurs qui, ne voulant pas supporter de longs préambules dans le traité de l'association, s'irriteraient encore plus de longs délais en fondation. Ils m'auraient re-

proché d'indisposer les corps savants : ils auraient provoqué eux-mêmes une négociation de rapprochement, si facile à traiter quand on peut prouver au vaincu qu'il gagne neuf fois plus à une défaite qu'à une victoire.

Voilà déjà la majeure partie du IIe. tome lavée du reproche de parasite ; et les critiques assez convaincus que si je n'eusse pas donné la préface, la 1re. partie et l'intermède, eux-mêmes en auraient fait la demande, pour peu qu'ils eussent régulièrement spéculé.

Poursuivons sur l'apologie : je vais réhabiliter simultanément quatre morceaux très-bizarres, mais très-courts et formant une énigme intéressante pour les savants comme pour les simples. Ce sont :

La note A (II, 84). Climatologie intégr. compos.
Le pivot direct (II, 304). Immortalité bi-composée.
Le pivot inv. (III, 212). Analogie universelle.
La note E (III, 241). Cosmogonie appliquée.

Ce quatuor d'articles gigantesques et romantiques est ce qui prête le flanc à la satire, aux griefs de féerie, de visions abstruses, noyant le principal dans les accessoires.

Je ne l'ai pas ignoré; mais ce quadrille de merveilleux, limité à 100 pages, était nécessaire à la garantie de ma propriété. En livrant ma découverte sans la mettre à prix, il m'est bien permis, je pense, de me précautionner contre le plagiat. Tel est le but de ces quatre articles que des esprits superficiels jugeront parasites.

Que penseraient de moi les critiques, si, faute de bien constater ma propriété, je donnais prise aux plagiaires de telle manière qu'on pût, de mon vivant, m'en contester la majeure partie, et en cas de mort subite m'enlever la totalité de la théorie du mouvement ? Ils me traiteraient de sot qui aurait dû savoir que chaque année les tribu-

naux retentissent de procès sur le plagiat, et se mettre en mesure de défense. Expliquons comment j'y ai pourvu.

La théorie de l'association étant intimément liée à celle des trois unités de la nature énoncée (26), j'ai dû prendre date sur l'ensemble de cette nouvelle science des trois unités distinguée en six branches :

A. Unité INTERNE *de l'homme avec lui-même*, par l'union sociétaire, spontanée en toutes fonctions.

O. Unité EXTERNE *de l'homme avec lui-même*, par la restauration climatérique intégrale composée (note A, II, 84), [et l'unité des peuples].

A. Unité INTERNE *de l'homme avec Dieu*, par le plein essor de l'attraction passionnée, interprète social-divin.

O. Unité EXTERNE *de l'homme avec Dieu*, par l'immortalité bi-composée (pivot direct, II, 304).

O. Unité INTERNE *de l'homme avec l'univers*, par l'analogie des passions aux substances créées (pivot inverse, III, 212).

O. Unité EXTERNE *de l'homme avec l'univers*, par les copulations et communications aromales des astres (note, III, 241).

Sur ces six branches d'unité de la nature, les deux notées d'un A sont les seules traitées dans cette livraison. Les quatre notées d'un O, n'ayant pu y trouver place, j'en prends possession par les quatre petits articles (II, 84, 304; III, 212, 241), qui sont des barricades contre les plagiaires.

Ce sont, il est vrai, des accessoires bizarres, mais indispensables sous le double rapport de prise de possession et annonce de l'entière découverte du système de la nature; ainsi, quoique ces quatre morceaux servent mon intérêt personnel, ils servent également celui des

lecteurs, comme indices de l'intégralité de la découverte.

Ils sont d'ailleurs adaptés au goût des diverses classes, un pour les physiciens, note A; un pour les métaphysiciens, pivot direct; un pour les naturalistes, pivot inverse; un pour les astronomes, note E. Les deux intitulés *pivot* sont lecture amusante pour tout le monde. Je n'ai donc point excédé les bornes de la bienséance dans ces quatre petits articles affectés à ma garantie.

La deuxième partie tout entière étant théorie mixte et lecture obligée, je ne m'arrête pas à la justifier, il ne reste à innocenter que l'extroduction : elle est une transition nécessaire entre les tableaux des misères actuelles et du bonheur sociétaire. Elle enseigne aux civilisés comment ils pouvaient, dans le cercle même de leurs études et dans les branches qui leur sont familières, s'ouvrir deux des voies d'issue de civilisation classées (II, 140).

NOTA. Ce reproche de manquer toutes les issues est reproduit à l'interliminaire (III, 51), qui indique, dans la protection méthodique du mariage et des pères de famille, une autre voie d'issue de civilisation; voie la plus naturelle et la plus facile de toutes. Elle a été manquée, parce que chez les modernes comme chez les anciens, l'on n'a accordé au mariage et à l'état paternel qu'une protection illusoire (*Interlim.*, III, 51).

Ainsi ce premier volume, traité de redondance et de labyrinthe, est nécessaire en tout point à l'instruction du lecteur. On pourrait en franchir les deux tiers, se borner à lire seulement les préfaces et les douze chapitres de la deuxième partie; mais on serait bien moins disposé pour la lecture du IIe. tome contenant en abrégé la théorie de l'association.

On remarquera au 2e. plusieurs lacunes forcées, les unes par défaut d'espace, comme les traités

Des séries mesurées, 5e. section;

Du mouvement infinitésimal, 6e. section;

De l'association simple, épisection.

Les autres par égard pour le préjugé; entre autres l'équilibre d'amour, ou accord complet des relations d'amour avec l'industrie dans l'état sociétaire.

Les égards dus au préjugé ont nécessité la suppression de cette importante théorie; on s'en est plaint et chacun s'en plaindra : j'ai dû, pour justifier ladite lacune, recourir aux arguments négatifs (sujet de l'interliminaire), et montrer aux civilisés quels vicieux effets produit en relations de famille et d'amour, cette contrainte qu'ils regardent comme sage politique, voie de moralité.

Lorsqu'ils auront médité sur cette analyse, ils regretteront que dans ce premier traité de l'harmonie des passions, je n'aie pas donné le calcul de l'équilibre d'amour qui est le plus beau et le plus puissant des quatre liens cardinaux (amitié, ambition, amour, parenté).

L'interliminaire, ainsi que tous les articles du premier tome qu'on juge parasites, sont un utile contre-poids au coloris de frivolité, qu'aurait isolément la théorie de l'association et des hautes harmonies de passions sociétaires (sixième section). Ces prétendus accessoires seront reconnus très-nécessaires lorsqu'on aura vu l'ensemble des huit tomes dont je livre les deux premiers.

Alors les critiques opineront comme celui qui, ayant dédaigné dans l'atelier une statue colossale et mal polie, change d'avis en la voyant au sommet d'un pilastre et reconnaît qu'elle est vraiment dans les proportions con-

venables; qu'il a eu tort de ne la juger que sur la forme, sans acception du fond ou destination.

C'est assez réfuter le reproche de morceaux parasites, noyant le principal dans les accessoires ; mais quelles sont les autorités compétentes pour en juger? Notre siècle est-il en état d'opiner sur la distribution d'un traité de mouvement social? Peut-il prononcer sur une science dont il ne connaît pas même l'A B C, il ignore jusqu'au rang (II, 33) et aux phases (II, 207) de la société civilisée qu'il regarde comme le terme ultérieur des destins et le *nec plus ultra* des conceptions divines en mécanique sociale.

Et après avoir passé trois mille ans à étudier la civilisation, les passions, le destin social, sans aucun succès, sans nul progrès dans cette science où les modernes sont plus aveugles peut-être que ne l'étaient les anciens, et ne connaissent (on va en juger à la note +, p. 96) ni les caractères ni la marche de la société civilisée, encore moins de la barbare et de la sauvage, quelle plaisante prétention de vouloir que le traité qui va leur dévoiler en plein cet immense calcul du mouvement social et des trois unités de l'univers, n'astreigne à aucune étude! que ce soit une lecture amusante, et qu'on leur enseigne, selon Mascarille, *le mouvement social en madrigaux !*

Si le traité n'était écrit que pour les Français, j'aurais certes adopté une autre distribution; mais il s'adresse principalement aux Allemands et aux Anglais, qui ne s'étonneront point que dans un traité de huit volumes sur la plus neuve, la plus importante des sciences, la science qui doit élever l'humanité entière aux destinées heureuses, l'auteur donne les deux tiers du premier tome à des instructions indispensables dont sans doute les lecteurs français ont plus besoin que d'autres, puisqu'ils débutent

dans cette étude par une double erreur; sur les formes et accessoires dont ils ne savent pas juger l'utilité, et sur le fond qu'ils ne savent pas distinguer de la forme, mettre à profit sans acception de la forme.

Une découverte magnifique leur est livrée; mais elle a le tort d'être l'ouvrage d'un compatriote; il faut la ravaler, et bafouer l'auteur, *tolle et immola;* point de quartier en France pour les inventeurs français, qu'ils soient proscrits tant que leur travail n'aura pas la sanction des étrangers; là dessus tout bel esprit français s'évertue à déchirer l'ouvrage, à railler sur l'initiative offerte à sa nation : n'est-ce pas imiter le corbeau qui laisse tomber son fromage pour montrer sa belle voix?

Mais quel décompte quand ils verront les étrangers s'en emparer et gagner de vitesse la dédaigneuse France! Leur confusion sera la même que celle des Génois du XV[e]. siècle, détracteurs de Colomb leur compatriote. Alors la France appréciera les services de ses zoïles : elle reconnaîtra un peu tard sa duperie; elle aura manqué le coup de partie, manqué le prix de fondation ou transfert de sa double dette, et payé de 12 milliards la différence du bel esprit au bon esprit.

Eh! si l'on savait que cela fût possible, on ne demanderait pas mieux, répliquent-ils! chacun serait assez empressé de tripler son revenu; mais on ne comprend rien à ce plan d'association; on ne voit pas comment concilier les passions, les antipathies, les intérêts, les inégalités, etc.

ON NE VOIT PAS !!! Comment pourriez-vous voir et comprendre en vingt-quatre heures de lecture, un mécanisme dont l'invention m'a coûté vingt-quatre ans de recherches? Il faut, je le répète, une étude suivie : on au-

rait même besoin d'un maître qui donnât leçon, tant que le traité ne sera pas au complet de huit tomes avec les répertoires ; vous employez une année entière à étudier la musique ou la danse, l'économisme ou l'idéologie, et vous craindriez de donner un mois à l'étude du régime sociétaire qui va tripler la fortune individuelle de tout propriétaire, assurer le bien-être à quiconque n'en jouit pas, restaurer les climatures, élever toute industrie à la perfection, éteindre à époque fixe les dettes publiques, indemniser de toutes lésions révolutionnaires, etc. : bienfaits qui seraient peu de chose encore, sans l'inestimable résultat d'échapper à l'état civilisé et barbare, et élever le genre humain à l'harmonie des passions, à l'unité universelle.

Lorsque tant de biens tiennent à une très-petite et très-faible opération, dont l'étude est plus aisée que celle d'aucune science connue, comment ose-t-on se plaindre qu'elle exige un mois de travail? Comment un siècle qui se vante d'avoir perfectionné la raison a-t-il amené les esprits à cet excès de déraison!

L'on a souvent observé que plus un peuple accumule de théories morales, moins il a de mœurs; et de même, plus un siècle amoncelle de systèmes sur la logique et l'idéologie, moins il est apte à penser et raisonner sainement (II, 129). J'en cite pour preuve cette manie de s'attacher à des vices de forme, dans une affaire d'où dépend le sort du monde, et où il n'y a qu'une question de fond à débattre, c'est de savoir si le procédé sociétaire est réellement découvert. Cela constaté, chacun négligeant les peccadilles oratoires, pensera avec Horace, *Verum ubi plura nitent*, etc.

NOTE +. *Sur la fausse et la vraie association.*

En 1805, un physicien de Paris, M. Cadet de Vaux, s'extasiait dans les journaux sur l'énormité des bénéfices que produirait une association d'un millier de villageois inégaux. Il n'osa pas aborder le problème : il commit la faute qu'on a commise depuis 25 siècles, se borner à des vœux stériles, au lieu de se livrer aux recherches, selon le précepte *aide-toi, le Ciel t'aidera.*

Divers sophistes, bien intentionnés sans doute, ont depuis peu d'années publié quelques écrits sur une branche subalterne d'association.

Ils se sont tous trompés dès le titre ; car ils ont pris pour superlatif du lien sociétaire, un rameau très-minime qui ne tend qu'au fermage et au monopole de grande industrie, lien qu'il faudra nommer *concentration actionnaire.*

La concentration actionnaire associe les chefs et non les coopérateurs ; c'est un régime assez spécieux, qui débute brillamment et se recommande par de grandes et utiles entreprises ; telles sont, en matériel, le canal Calédonien ; en politique, la compagnie anglaise des Indes.

Mais où tend cette opération ? quelle serait son influence, lorsqu'une fois généralisée, elle aurait envahi et livré à des compagnies actionnaires toutes les branches d'industrie ? je dis TOUTES, car si ces compagnies ne connaissent pas encore le moyen de réduire l'agriculture en monopole de traitants et sous-traitants, elles le découvriraient bien vite ; *l'appétit vient en mangeant :* puis profitant d'un instant de guerre et de pénurie, elles entraîneraient les gouvernements à cette concession.

Alors s'organiserait une fédération de monopoles gradués et affiliés, un avénement en féodalité commerciale, ou quatrième phase du mouvement civilisé (Tableau, II, 207).

La civilisation a commencé par des ligues de grands vassaux ou oligarques, soit nobiliaires, soit patriarcaux ; elle doit finir par le retour de grands vassaux d'une autre espèce, qui seraient les mercantiles ou chefs de compagnies actionnaires. Le contact des extrêmes est loi générale en mouvement, loi qui se reproduit

dans tous les phénomènes matériels ; par exemple, dans les phases de la lune qui, après avoir commencé par un croissant direct, finit par un croissant inverse.

C'est donc bien à tort que les partisans de la concentration actionnaire croient faire un pas vers la perfection sociale, quand ils ne tendent qu'à conduire l'état civilisé du déclin à la caducité (II, 207). Il y est entraîné par sa marche naturelle : la civilisation doit, en troisième phase (II, 207), s'obérer de plus en plus par la fiscalité et la décimation d'avenir ; puis, en quatrième phase, tomber sous le joug du monopole féodal interne, comme elle a dû, en troisième phase, être asservie au monopole maritime externe.

Si l'on prétend donner à la *concentration actionnaire* le titre d'association, c'est prendre la forme pour le fond ; car le fond embrasse les deux fonctions primordiales, savoir : gestion agricole et gestion domestique, dont nos écrivains actuels ne se sont point occupés. Ils ne savent associer que les chaînons supérieurs, que les chefs. Ils n'ont saisi, en association, que l'ombre, et non la réalité. [Preuve : ménage agricole, plus petite combinaison possible, couple conjugal.]

Pour les mettre sur la voie de ce grand problème, proposons-leur d'associer un village de cent familles, bien inégales, bien discordantes, et rétribuer dans cette réunion tout homme, femme et enfant, proportionnément aux trois facultés, *Capital*, *Travail et Talent*, avec pleine satisfaction de chaque individu.

Tel est le problème du lien sociétaire dont je donne la solution. C'est donc un abus de mots que ces soi-disant théories d'association applicables seulement aux chefs ou chaînons supérieurs, et non à la masse.

Malgré cette erreur, les sophistes que je réfute ne sont pas moins très-louables de faire des tentatives. Toute science commence par des tâtonnements, des succès partiels, conduisant par degrés à une solution intégrale des problèmes. Or ce tâtonnement, que j'ai décrit sous le nom de *Concentration*, est déjà plus louable que l'apathie des siècles précédents sur la plus urgente des études.

Ces sophistes ne doivent pas s'offenser de l'erreur que je signale ; tout n'est qu'erreur dans les lumières actuelles ; on n'y voit qu'une

lutte d'obscurants positifs ou philosophes répandant de fausses lumières, contre des obscurants négatifs qui, effrayés par l'épreuve de ces flambeaux trompeurs, opinent pour l'obscurité et l'immobilisme; véritable rebellion à la nature, qui veut le mouvement progressif croissant et décroissant.

Aussi nos *sociétés*, en dépit des perfectibiliseurs et des immobilistes, sont-elles en DÉCLIN COMPOSÉ, savoir : *déclin matériel* par la ruine croissante des forêts, pentes, sources, climatures; et déclin politique par la chute rapide en quatrième phase, ou féodalité commerciale (II, 207).

Tels sont les trophées politiques d'un siècle présomptueux qui s'irrite à l'idée de recevoir des leçons en étude du mouvement social, veut régenter l'inventeur, le harceler sur des détails de *forme*, sans tenir cas du *fond*, sans vérifier si la plus désirable des découvertes lui est réellement livrée, et si les preuves en sont complètes.

COMMENTAIRE SUR LA NOMENCLATURE

ET LA DISTRIBUTION.

Naguère, on excitait tout plébéien à se croire l'égal des rois; aujourd'hui, par un autre excès, l'opinion ne permet pas qu'un inventeur de science ou d'art jouisse des prérogatives accordées aux manouvriers! on lui défend de se créer une nomenclature qui lui est indispensable, surtout en France où la langue fourmille d'équivoques.

D'après ce travers de l'opinion, je m'étonne que la France n'ait pas sévi contre les chimistes et physiciens, qui ont eu la sacrilége audace de s'égaler en droits aux savetiers, se former une nomenclature spéciale. Crime épouvantable selon les Français, sur qui la néologie, même technique et obligée, produit l'effet des spectres qui épouvantaient le coupable Oreste.

On est pourtant si tolérant sur les néologismes en controverse et en jonglerie : on permet à Aristote les *quiddités et entitatules;* à Leibnitz, les *monades;* à Kant, les *noumènes;* aux idéologues, le *moi-humain;* aux Gallistes, *la crânologie;* aux agioteurs, le *cumul* et le *dont un;* aux négociants, *le ducroire* et *la gouverne;* aux tailleurs, le *costumomètre;* aux parfumeurs, *le philocôme*, etc.

Ces expressions sont accueillies parce qu'elles favorisent le sophisme ou l'astuce mercantile; mais les Français ne passeront aucun terme technique à l'inventeur de la plus utile des sciences.

A cela ils répliquent : « En vous lisant, nous sommes désorientés par une kyrielle de mots inconnus : il eût fallu nous en « donner un répertoire explicatif : libre à vous d'être un sphynx; « mais nous ne sommes pas des OEdipes. » Telles sont, en substance, les observations qui m'ont été faites.

Pouvais-je prévoir cet obstacle? mes nouveaux mots étant puisés dans les vocabulaires de sciences et d'arts, je n'ai pas présumé qu'ils dussent paraître obscurs sous ma plume, quand ils sont intelligibles sous toute autre. Aussi réservais-je le répertoire pour le huitième tome.

Toutefois, il est juste de satisfaire les réclamants, mais par

éclaircissements généraux ; car je n'ai pas le tableau de ces mots accusés d'obscurité : j'en examinerai un petit nombre, dont l'analyse fournira des règles pour interpréter tous les autres. Je distingue mes néologies en distributives et techniques.

1°. NOMS DISTRIBUTIFS, tels que *Præ* et *Post*, *Citra* et *Ultra*, *Cis* et *Trans*, *Avant* et *Arrière*, *Intro* et *Extro*, mots dont chacun connaît le sens. Une dame s'engage au bal pour la contredanse *post-suivante;* elle sait, sans être latiniste, que *post* signifie après ; chacun sait de même que, si *préambule* signifie accessoires antérieurs, *post-ambule* doit signifier accessoires postérieurs.

On conçoit que *Cis* doit être en deçà et *Trans* au delà du centre ; que si les *Præ* et *Cis-Légomènes* sont au premier tome, les *Trans* et *Post-Légomènes* devront être au dernier : de même que si l'avant-garde est placée en tête, l'arrière-garde sera en queue du régiment. Si l'on admet les mots *Prologue, Epilogue*, on comprend par suite les mots *Citralogue, Ultralogue, Episection*. Rien de plus intelligible que le mot ULTRA qui est chaque jour en scène dans les journaux et les conversations : pourquoi serait-il obscur quand j'en fais usage ?

Chacun connaît le sens de ces mots Gaule *cis-alpine* ou en deçà des Alpes, et Gaule *trans-alpine* ou au delà des Alpes ; item des mots *ultra-montains, doctrines ultra-montaines*, On comprend même des noms tout latins comme *intra-muros, extra-muros;* et quand je fais un emploi régulier de ces noms distributifs, comme *Intra-pause, Extroduction*, l'on prétend que je suis obscur : grief assez semblable à ceux du loup contre l'agneau.

« Mais pourquoi ne pas vous en tenir aux usages des écrivains? « pourquoi indisposer le lecteur par cette bizarrerie affectée ? » il en est une bonne raison : il faut que je familiarise les lecteurs avec le ressort élémentaire de l'association, avec les trois séries contrastées en ordre ascendant et descendant, savoir :

La série libre ou simple (descriptions, II, 33, et III, 392 ; tables, II, 207).

La série mixte ou ambiguë (tables, II, 219 ; III, 124).

La série mesurée ou composée (table, IV, 314).

L'association domestique et agricole n'emploie pas d'autres rouages que ces trois séries ; son mécanisme exige au moins une cinquantaine de séries des trois genres ; leur amalgame , leur jeu simultané donne les sept résultats suivants :

K CONVENANCES SANITAIRES. *Perfection industrielle.*
Attraction industrielle. *Triple produit.*
Charme composé (III, 347). *Impossibilité de fraude.*
Économie intégrale. *Emploi de toutes passions.*
⋈ UNITÉ D'ACTION.

Pour mieux décrire cette distribution sériaire si féconde en miracles , j'ai dû parler aux yeux, et disposer en séries les parties de ce traité :

1°. En série *libre*, l'avant-propos, l'intermède (II, 348), l'interliminaire (III, 51), et la THÉORIE *concrète* (t. III et IV) ; 2°. en série *mixte*, les caractères du commerce (II, 219), la hiérarchie de la banqueroute (III, 124) ; 3°. en série mesurée, les Prolégomènes, dont les divisions sont calquées sur le tableau (IV, 314).

Le défaut d'espace m'a obligé à différer la section explicative des séries et gammes (IV, 311). On sentira d'autant l'inconséquence de hasarder des critiques sur une méthode non encore expliquée et le besoin d'étudier le peu de leçons que j'ai pu donner sur les séries, puisqu'elles sont ressort fondamental de l'association.

Tel a été mon motif pour distribuer ainsi l'ouvrage et parler aux yeux, selon le principe *Segnius irritant animos*, etc. ; loin qu'on doive exiger de moi la conformité aux méthodes civilisées, mon titre à la confiance est de ne les avoir pas suivies ; elles m'auraient conduit comme tous nos politiques à ne rien inventer, manquer tout le calcul du mouvement social, toutes les issues (II, 142) de civilisation, toutes les lois de la nature, même la plus subalterne, celle de *l'alphabet naturel.*

On les voit, dans une foule de livres, disserter sur l'existence d'une langue naturelle dont ils ne savent pas même déterminer l'alphabet (série mesurée de 40 pièces ou lettres) ; d'après cette impéritie de nos sciences en étude de la nature et des passions, peut-on mieux faire que de se défier de leurs méthodes et se garder de les suivre ?

2°. NOMS TECHNIQUES; tels sont ***Passionnel***, ***Attractionnel***, ***Sériisme***, ***Garantisme***, ***Harmonien***, ***Solitone***, etc. L'emploi des noms usités aurait faussé le sens : passionnel est à passionné ce que le genre est à l'espèce; ***passionné*** s'applique aux individus, ***passionnel*** au mécanisme général. Exemple : un homme ***passionné***, le monde ***passionnel***, la ville ***attrayante***, le mécanisme ***attractionnel***.

Selon la règle adoptée par les chimistes, je me suis étayé de la rime autant que possible : c'est un secours ménagé à la mémoire : il est bien que passionnel rime avec matériel qui lui est opposé.

SÉRIISME et GARANTISME. Si l'ordre sociétaire est fondé sur l'emploi du ressort nommé série (II, page 19, et III, 392), il faut mentionner ce ressort dans le nom des trois sociétés 1, 7, 8, (table, II, 33), dont il tient le gouvernail; il faut de même, dans le nom de la sixième société (échelon supérieur d'un degré à la civilisation, table, II, 33), indiquer le ressort de ***garantie*** qui y domine; GARANTISME signifie système général des garanties; même sens collectif règne dans les mots *unitéisme*, *favoritisme*, *familisme*, *harmonisme*, etc.

Cette nomenclature passionnelle exigera beaucoup d'extension. Je me suis borné aux termes indispensables, comme ***harmoniens***, nom des peuples vivant en harmonie sociétaire; ***solitone***, individu qui n'a qu'une seule passion dominante; ***pentatone***, qui en a cinq.

Tous ces mots réprouvés m'avaient semblé si intelligibles, que je m'étais borné à un petit commentaire sur le nom assez bizarre de *lymbes obscures* (II, 189), nom très français, mais offensant en ce que je l'applique à la société civilisée (table, II, 33), qui vante ses lumières et ses perfectibilités analysées régulièrement (II, 31).

Bref, j'ai évité partout le néologisme ou dénomination arbitraire et superflue. Quant à la néologie, je n'en ai usé que très-sobrement, et en la rattachant aux étymologies grecques et latines, telles que *Omniphile, poligyne*, etc., admises dans toutes les sciences et notamment dans la botanique, qu'on nous dit si pleine de charmes, si séduisante pour le beau sexe et la jeunesse.

Pourquoi donc les hommes s'effraieraient-ils d'une nouvelle no-

menclature dans la science qui va leur enseigner le moyen de tripler leur fortune, quand les femmes ne s'effraient pas de cette épine dans la botanique, science de médiocre agrément, en ce qu'elle n'enseigne qu'à classer des EFFETS sans détermination des CAUSES (pivot inverse, III, 212)?

« Mais dans la botanique on a des dictionnaires de nomen-« clature, et vous n'en donnez pas. »

Si je n'en ai pas donné c'est qu'on en a peu de besoin dans ces premiers volumes, dont les termes techniques deviendront très-intelligibles pour qui en aura lu l'ensemble. C'est une étude bornée à un mois; elle se réduirait même à une quinzaine, s'il existait des maîtres de cette nouvelle science.

Entretemps, n'est-il pas plaisant de voir des hommes frémir à l'idée de consacrer un mois à une science dont ils vont recueillir les deux biens qu'ils ont poursuivis ou poursuivraient toute leur vie, la richesse et le bonheur? la richesse pour laquelle ils seraient prêts à tout entreprendre, exposer leur vie, etc.: le bonheur dont ils ont vainement cherché les voies dans 400,000 tomes de controverse. Ils confesseront, après la lecture de cet ouvrage, que l'état sociétaire est le seul garant d'avénement aux richesses et au vrai bonheur (III, 183), et ne regretteront pas le temps qu'ils auront donné à en étudier la théorie.

CONCLUSIONS.

Elles s'adressent à trois classes de lecteurs :

1°. Aux Anglais et Allemands : Ils inclinent peu à la frivolité et comprendront aisément que dans le traité de la découverte la plus importante, il faut chercher non pas *l'agréable* mais *l'utile;* non pas les fleurs de rhétorique, mais les preuves et contre-preuves exactes.

2°. Aux journalistes parisiens; il y va de leur intérêt personnel : à titre de littérateurs, ils trouvent tous dans

l'état sociétaire trois gages d'une immense fortune (II, 352, 361, 368 et 418); il leur convient donc que l'ouvrage soit fort de preuves et non de bel esprit dont ils ont à revendre.

3°. Au petit nombre de Français judicieux, *rari nantes in gurgite vasto :* ils sentiront qu'on ne doit pas exiger d'un inventeur les talents d'un orateur, d'un prétendant à l'Académie. Ils penseront que son livre, fût-il écrit en patois et contraire à toutes les règles du style et de la méthode, n'en sera pas moins le plus précieux des livres, s'il enseigne exactement ce procédé sociétaire qui, en France, élèverait le produit de 4 1/2 à 14 milliards, et proportionnément en d'autres pays.

Ces trois classes exigeront que la partie essentielle de l'ouvrage, la théorie des équilibres pass. (sections 7 et 8, tome IV), soit rigoureusement juste. C'est de là que dépend la confiance, et j'ose me flatter d'avoir pleinement satisfait sur les équilibres indiqués dans ces deux sections; il en sera de même de ceux qui restent à donner, savoir :

L'équilibre unitaire externe ou commercial,
L'équilibre hyper-mineur ou d'amour;
Les équilibres puissanciels (III, 356).

Le succès de l'association dépendant uniquement de la justesse de ces équilibres appliqués à une masse de séries, on peut déjà en conclure que le mécanisme sociétaire, tel que j'en trace le plan, est des plus plausibles; que ce serait folie d'en différer l'essai; et que l'Angleterre ayant déjà des préparatifs tout faits, des matériaux rassemblés soit à New-Lanarck, soit ailleurs, il faut l'inviter à essayer dans l'un de ces établissements, le procédé d'association simple ou hongrée (IV, 580), sur une pe-

tite masse de 5 à 600 individus à choisir sur celle déjà rassemblée pour des tentatives de régime sociétaire.

En attendant, les lecteurs, au lieu de se prendre à l'écorce du livre, au lieu de s'engager dans de vétilleuses querelles sur la forme et la nomenclature, feront plus sagement d'apprendre à s'orienter dans ce nouveau monde social, et s'instruire sur le fond du sujet.

Je vais leur en donner un sommaire qui est l'abrégé de toutes les instructions préliminaires des premiers tomes; elles sont réunies en substance dans les quatres thèses suivantes :

1°. *Nécessité d'un mécanisme industriel réglé par Dieu.* Dans ses créations il n'opère pas au hasard, ni sans aucun plan; tout y est géométriquement distribué. Il a donc dû, avant de créer les passions humaines, son plus important ouvrage, en déterminer et prévoir les effets, leur assigner un but et un mécanisme digne de sa sagesse.

Ce mécanisme est nécessairement allié à l'industrie, puisque Dieu nous a soumis les règnes.

2°. *Propriété d'attraction inhérente au mécanisme divin.* S'il n'était pas ATTRAYANT, Dieu tomberait 1°. dans la DUPLICITÉ de système, en fondant notre industrie sur la contrainte, tandis qu'il fonde sur l'attraction celle des animaux libres, castors, abeilles, guêpes, fourmis, etc.; 2°. dans la CONTRADICTION en ce qu'il nous mettrait à plaisir en rebellion avec lui-même, par le défaut d'appât dans les travaux qu'il exige de nous.

3°. *Nécessité du calcul de l'attraction passionnée,* reconnue depuis Newton pour interprète et agent de Dieu en impulsions d'harmonie; c'est donc elle qu'il faut consulter pour découvrir les vues de Dieu sur le mécanisme industriel.

4°. *Concours de l'attraction industrielle avec la vérité*; car on ne peut pas supposer que Dieu admette le mensonge pour ressort dominant; or, quand la vérité s'alliera avec l'attraction industrielle, nos passions, appelées aujourd'hui nos ennemis, deviendront nos amis en nous conduisant à la richesse par la pratique de la vérité.

En étudiant ces quatre thèses qui forment le sommaire de ma théorie abstraite, le lecteur reconnaîtra l'utilité des premiers tomes où elle est développée, et sera disposé à la lecture de la théorie concrète qui est contenue aux tomes suivants. J'ai observé que les impatients peuvent lire la fin du IIIe. tome et le IVe. (théorie concrète), avant les premiers.

En publiant la méthode sociétaire applicable à l'humanité entière, dois-je me régler exclusivement sur les goûts frivoles de la nation française? Ne faut-il pas consulter le goût des nations graves, qui exigeront des preuves et contrepreuves très-complètes, en positif et en négatif, en abstrait et en concret? Sans doute, si je n'eusse écrit que pour les Français, j'aurais adopté des dispositions très-différentes, je n'aurais mis en scène que le dieu Plutus (III, 7 à 46); mais pour déférer au vœu des autres peuples, disposés à agir et procéder à l'essai tandis que les Français perdront le temps en scepticisme et en railleries, j'ai dû donner de longs prolégomènes, trop courts encore dans une discussion où il faut réfuter 400,000 tomes de sophismes et 25 siècles de préjugés contre l'universalité de la Providence.

La France a pu voir (65) que la meilleure aubaine pour un siècle est de recevoir un démenti en affaires scientifiques, ainsi qu'on l'a reçu de Colomb, Galilée, Copernic, Newton, Harwey, Linnée, etc.

Qu'elle se garde donc d'éplucher les formes dans cette théorie ; c'est imiter l'indigent qui refuserait un sac de ducats sous prétexte que la toile en est grossière. On ne doit songer qu'à jouir sans délai ; exciter à l'essai l'Angleterre qui a déjà les matériaux rassemblés ; elle peut au printemps éprouver le mode simple (IV, 580), et l'on verra dès l'automne de 1823, la clôture de l'état civilisé barbare et sauvage, et la fin des antiques misères de l'humanité.